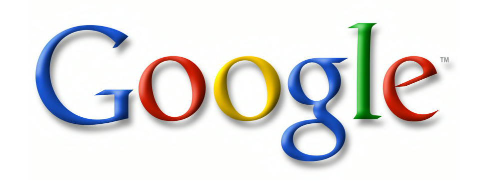






HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE

TRAITANT

DE LA CONSTITUTION DU PEUPLE ARABE-ESPAGNOL
DE SA CIVILISATION, DE SES MOEURS
ET DE SON INFLUENCE SUR LA CIVILISATION MODERNE

PAR

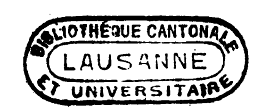
LOUIS VIARDOT

TOME II



PARIS
PAGNERRE, ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE

1851



ADDITION A LA PRÉFACE.

Pendant l'impression du précédent volume, j'ai appris qu'il se publiait, à Leyde, un ouvrage intitulé : *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, par M. R.-P.-A. Dozy. Le premier volume de cet ouvrage, seul paru, contient sept à huit mémoires isolés sur différents sujets, les Todjibides d'Aragon, les Aftacides, les Bécrites d'Huelva, l'histoire de Murcie et de Valence, etc. Je parvins, non sans peine, à me procurer ce livre de M. Dozy, et j'en commençai l'étude avec la curiosité attentive due au sujet et à l'auteur très-érudit du *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*. J'y lus tout d'abord que « J. Conde a « travaillé sur des documents arabes sans connaître beau« coup plus de cette langue que les caractères avec les« quels elle s'écrit ; mais que, suppléant par une ima« gination extrêmement fertile au manque des con« naissances les plus élémentaires, il a, avec une impu« dence sans pareille, forgé des dates par centaines, in« venté des faits par milliers... (Préface, p. VII.) Que les

« historiens modernes, sans se douter qu'ils étaient la « dupe d'un faussaire, ont copié fort naïvement tous ces « mensonges, qu'ils ont même quelquefois laissé leur « maître en arrière... (*Ibid.*, p. VIII.) » Je lus ensuite dans le corps de l'ouvrage : « Qu'il faut donner à Conde « le nom d'imposteur et de faussaire... (p. 30), qu'il « a l'ignorance d'un faussaire malhabile... (p. 219) « que MM. Aschbach, Rosseuw Saint-Hilaire et Romey « ont copié toutes ces absurdités,... ont cru à ces « pitoyables bêtises... (p. 38), que ce que l'on trouve sur « ce sujet (l'Histoire de Valence) chez Conde, M. Romey « et *tutti quanti*, n'est qu'un tissu de malentendus et de « mensonges... (p. 308), que Masdeu est un épicier « (p. 428), M. Romey un plagiaire (p. 604), M. Asch- « bach un barbouilleur (*id.*), et que *cela* écrit pourtant « des histoires d'Espagne ! etc., etc. »

En voyant tomber un tel anathème sur la tête des historiens mes devanciers et mes collègues, je crus qu'il ne me restait plus qu'une chose à faire : jeter au feu sur-le-champ toutes mes feuilles imprimées et toutes mes feuilles manuscrites, comme complices d'imposture et de faux. J'étais prêt à cet héroïque suicide, lorsque, peu à peu, la lecture entière du livre de l'orientaliste hollandais me remit, suivant l'expression familière, un peu de cœur au ventre. Je m'aperçus bientôt que, comme au temps de la peste des animaux, de simples *peccadilles*

étaient jugées des *cas pendables*. Ces accusations terribles, ces reproches outrageants ne s'adressaient guère, en définitive, qu'à de petits méfaits, dignes seulement de réprimande : une date fautive, une phrase mal traduite, une médaille mal déchiffrée, quelque méprise, quelque bévue, consistant à prendre le fils pour le neveu, le cousin pour l'oncle, tout au plus *le nom d'un port pour un nom d'homme*, et ne s'appliquant (sauf la biographie du Cid), ni aux grands événements, ni aux grands personnages de l'histoire. Alors je me demandai s'il était bien nécessaire de faire une telle dépense de temps et de travail, d'étaler un tel luxe d'érudition, d'entasser un tel amas de textes en toutes les langues, pour écraser des erreurs qu'un seul mot, le plus souvent, suffisait à corriger ; et si ce n'était point l'histoire de l'Homme à la puce

> Qui, pour tuer cette hydre au printemps revenue,

voulait obliger

> Les dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

Je me demandai encore si les écrivains qui ont commis ces erreurs, involontairement et de bonne foi, tout au plus par étourderie ou par ignorance, méritaient qu'on leur dît de gros mots et qu'on invoquât contre eux les articles du Code pénal. Supposons, me disais-je, qu'un archisavant, *juré priseur de diphthongues*, vienne à braquer

sa lunette sur les Todjibides d'Aragon ou les Bécrites d'Huelva, et qu'il découvre des taches au soleil; M. Dozy trouverait-il bien qu'on le traitât comme à la halle et comme en cour d'assises? On peut, à la rigueur, avoir raison et rester poli; c'est même la manière d'avoir pleinement raison.

Quant à moi, si jamais cet opuscule venait à tomber sous les yeux, sous la férule du savant et colérique professeur de Leyde, je lui demanderais grâce, comme les anciens comiques espagnols, *pour les fautes de l'auteur*, en lui faisant humblement observer : d'abord, que je ne sais pas l'arabe, et que, n'ayant point comme lui l'heureuse faculté de recourir aux sources originales, j'ai dû m'en rapporter au talent et à la sincérité des traducteurs; ensuite, que mon travail, simple livre élémentaire, simple précis historique, n'a pas la prétention de s'offrir aux regards et aux dédains de messieurs les savants attitrés, et qu'il s'adresse tout uniment au commun des lecteurs, aux gens du monde qui sont gens d'étude, et qui veulent, avec peu de temps et de loisir, dans notre vie agitée, savoir pourtant un peu de tout. C'est pour eux que je me suis efforcé de réunir, sous une forme succincte, claire, méthodique, des notions générales et suffisantes sur une intéressante partie de l'histoire universelle.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

CONSTITUTION ET CIVILISATION.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution politique des Arabes. — Causes de leur décadence et de leur destruction.

UNITÉ, — tel fut le trait distinctif, le caractère fondamental de l'œuvre qu'accomplit Mahomet comme prophète et conquérant : unité de Dieu, unité de loi, unité de pouvoir. En fondant à la fois une religion et un empire, en cherchant à fonder un empire universel sur une religion qui était la même depuis la création du monde, sur la religion d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse et de Jésus, Mahomet opéra l'union intime du culte et du gouvernement. Cette union domine toutes les institutions du peuple arabe et de toutes les nations de l'islam. Mahomet ayant été pontife,

législateur et roi, sa loi fut religieuse, civile et politique; le Koran fut tout ensemble la Bible, le code et la charte des musulmans ([1]).

GOUVERNEMENT.

Khalyfat. — Religion et société étant une seule et même chose, l'unité de la loi écrite entraînait nécessairement l'unité de la loi vivante. Vicaires et successeurs du Prophète, les khalyfes succédèrent à toute sa puissance; ils réunirent sur leur tête le caractère du sacerdoce et de la royauté, la tiare et la couronne, et dans leurs mains toutes les attributions de ce double caractère; ils eurent le *pouvoir des deux glaives*. Ils commandaient aux croyances comme *imâms* suprêmes ([2]), dépositaires du Koran, gardiens de la foi, interprètes des lois sacrées; et aux actions, comme étant à la fois la loi qui décrète, le juge qui applique la loi, et la force publique qui exécute la sentence. Leur personne était sacrée, leur magistrature supérieure aux lois pénales qui ne pouvaient les atteindre. Ils avaient la *tutelle générale*, comprenant le pontificat, la justice, le commandement militaire, l'administration civile. Le gouvernement des Arabes était donc la monarchie absolue, l'autocratie dans sa plus haute et sa plus complète expression. Sauf le cas d'impiété, de transgression publique des lois religieuses, aucune limite, d'aucune espèce,

([1]) « Nous t'avons révélé ce Koran pour qu'il soit un code en langue arabe. » (Sour. XII v. 37.)

([2]) *Imâm* signifie littéralement celui qui marche le premier (*Antistes*), le guide, le directeur.

n'était posée à l'exercice de cette autorité souveraine. Point de distinction entre le spirituel et le temporel, point de maître étranger qui vînt prendre sa part du gouvernement, point d'Etat dans l'Etat; pas non plus d'antagonisme entre les divers pouvoirs que nos sociétés modernes séparent soigneusement; mais aussi, pas d'institutions qui protégeassent la liberté, la fortune, la vie des citoyens; ou plutôt, pas de citoyens, pas même de sujets, mais des espèces de serfs, attachés non pas à la glèbe, mais à la personne du maître, par le corps et par l'âme. On dit qu'à l'une des fenêtres du palais impérial pendait une pièce de drap noir, longue de vingt coudées, qu'on appelait la *manche du khalyfe*, et que, chaque jour, les courtisans qui ne pouvaient baiser sa main, venaient au moins baiser sa manche. C'est une fidèle image du gouvernement arabe. Le khalyfe touche au Grand-Lama, au Dieu vivant; et peu s'en faut qu'il n'obtienne le culte idolâtrique refusé aux anges, aux saints, au Prophète lui-même.

Le divan (*al-dyouân*) ou conseil d'Etat, dont le khalyfe choisissait et révoquait les membres, n'était institué que pour aider et non pour balancer sa puissance absolue. Bien qu'il fût consulté d'ordinaire sur les affaires publiques, et chargé d'éclairer le chef de l'Etat sur les divers objets de la politique et de l'administration, le divan n'avait d'autre droit que celui de conseil, d'autre autorité que celle du raisonnement, d'autre emploi que de faciliter l'exécution des commandements du maître.

La monnaie que fit frapper Abdérame, après l'érection du khalyfat de Cordoue, portait, comme on l'a vu,

d'un côté, cette inscription : « Il n'y a de Dieu que Dieu, unique et sans compagnon ; » et au revers, celle-ci : « Dieu est un, Dieu est éternel ; il n'est ni père, ni fils, et n'a point de semblable. » La monnaie d'un prince, portant pour exergue un article de foi, celui de l'unité de Dieu emportant l'unité du pouvoir, montre avec précision la nature, l'étendue et la limite de son autorité. Il faut, en effet, remarquer avec Montesquieu que « le despo-« tisme fondé sur la confusion du temporel et du spiri-« tuel est tempéré par la cause même qui le produit. « Le livre de la religion est une sorte de constitution « inaltérable qu'aucune force ne peut enfreindre, et qui « pose une limite à la puissance du despote. Chacun « peut le rappeler à l'observation de la loi commune, « et chacun se trouve dégagé du devoir d'obéissance « dès qu'il viole cette loi, d'où lui vient sa souverai-« neté [1]. »

Mais une contradiction se présente : Comment comprendre l'obéissance complète, absolue, aveugle, rendue au droit divin en vertu duquel régnaient les khalyfes, lorsqu'on voit, dans l'histoire de tous les États musulmans, ce droit livré aux prétentions rivales, perdu ou conquis par les armes, les trônes passant de famille en famille, et d'heureux profanes renversant les élus du ciel pour élever de nouvelles dynasties, pour fonder, sur une place usurpée, un pouvoir légitime ? Que de-

[1] Ainsi l'on a vu précédemment que le khalyfe Abdérame III n'osa point, de sa seule autorité, violer, à l'égard du dangereux rebelle Kaleb-ben-Hafsoun, non pas une loi positive, mais simplement la *coutume d'Aly* (tome I, page 158). Il obtint d'abord l'assentiment des chefs du culte, du collége des Imâms.

vient enfin, parmi ces schismes et ces usurpations, ce que M. Michelet appelle énergiquement *le mystère de l'incarnation monarchique?* L'explication de cette apparente anomalie se trouve dans l'origine même et dans la nature du droit, ainsi contesté, ainsi soumis à la loi de la force, ainsi tombé à l'état de simple fait. On sait qu'un des principaux dogmes de l'islam est, comme le dit ce mot même, et celui de *Mouslim*, la résignation aux événements de ce monde, par la croyance qu'ils sont l'accomplissement d'immuables décrets du ciel. C'est la prédestination devenue fatalisme. Que si donc un rebelle, toujours en même temps schismatique, parvenait à renverser le successeur établi du Prophète, et à ceindre sa tête d'une tiare usurpée, c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait réussi; sa victoire lui donnait le sacre et l'onction, et, dans son succès même, se trouvait, pour ses sujets déliés de fidélité envers le vaincu, le devoir de se soumettre, d'obéir, d'adorer dans ce nouveau maître l'élu du Très-Haut. Mahomet avait dit: « Le khalyfat, après moi, sera de trente années. Passé ce terme, il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation, la tyrannie.» Les musulmans, en effet, ne reconnaissent pour khalyfes absolument légitimes, pour khalyfes sacrés, que les quatre premiers successeurs de Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Othman et Aly, dont les règnes forment précisément cette période de trente années; et, depuis l'usurpation de Moaviah, qui fonda la dynastie omméyade, il n'y eut plus d'autre droit que le fait. C'est après cette usurpation, et dans l'intention de la légitimer, que les anciens docteurs, en fixant les conditions exigées pour l'exercice du khalyfat, —en déclarant qu'il suffisait que le khalyfe pro-

fessât l'islam et le rit *sunny* (celui d'Omar), qu'il fût de la tribu de Koraÿsch, libre, mâle, majeur, sain de raison, et doué de toutes les vertus, — désignèrent pour la huitième de ces conditions essentielles « la *légitimité*, qui s'acquiert par le triomphe des armes et la possession réelle du pouvoir souverain. » Là se montre, ajoutaient les commentateurs, la volonté de la Providence ; et le vainqueur doit être reconnu, soit par soumission aux décrets éternels, soit pour mettre un terme aux malheurs de l'humanité.

Par une conséquence immédiate du principe dominant, et à défaut de règle tracée par Mahomet, le trône des khalyfes (depuis Abou-Bekr et Omar qui furent élus) n'était ni héréditaire, ni électif, dans le sens actuel de ces deux mots. L'exercice de la souveraineté absolue se fût trouvé gêné pour sa transmission, par la nature, dans le cas d'hérédité et de droit d'aînesse, par l'action d'autrui, dans le cas d'élection. Etendant son pouvoir au delà des bornes de la vie, le khalyfe désignait lui-même son successeur, et le *saisissait,* comme disent nos légistes, de toute sa propre autorité. Omar, qui exerça le premier ce droit de transmission, ne voulut pas désigner un de ses fils, disant : « C'est assez dans la famille de mon père d'un homme chargé du soin de tant d'âmes. » Il choisit Othman ; mais, depuis l'avénement des Omméyades, le khalyfe prit son successeur dans sa dynastie, parmi les membres de sa famille. Assez souvent, et pour prévenir, comme avaient fait nombre d'empereurs romains, les querelles de succession, il l'associait de son vivant à l'empire. Hescham Ier et Abdérame III, en Espagne, sont des exemples de choix arbi-

traire ; Abdérame II et Al-Hakem II, des exemples d'association. Toutefois, ce pouvoir extrà-viager des khalyfes n'allait point jusqu'à rompre l'unité et l'indivisibilité de l'empire. « Un fourreau, avait dit Mahomet, ne peut contenir deux sabres, » et la loi, sur ce point comme sur tous les autres, était restée inaltérable. Jamais les khalyfes, à l'imitation des rois chrétiens, ne tentèrent de partager leurs états entre leurs enfants. Dépôt sacré, l'héritage du Prophète devait se transmettre intact, comme parmi nous l'héritage de saint Pierre, et l'empire ne fut jamais divisé que par la naissance de sectes ennemies, celles d'Omar et d'Aly, par exemple, ou par l'érection de khalyfats rivaux, ceux des Abassydes et des Omméyades, qui étaient aussi de véritables schismes. La même inaltérable loi posait encore d'autres restrictions au choix du khalyfe. Le vicaire de Mahomet étant imâm suprême, ce qui lui imposait l'exercice du sacerdoce, tandis que le commandement de l'armée était facultatif, les femmes et les mineurs se trouvaient formellement exclus du trône impérial. Heschâm II est le seul exemple d'un khalyfe reconnu et sacré avant l'âge de quinze ans. Aussi fut-il le dernier de sa race, comme si le ciel eût puni sur sa tête cette première violation de la loi sainte.

Administration. — L'administration publique était confiée tout entière, et dans toutes ses branches, à des officiers nommés par le khalyfe, toujours révocables, agissant, sous son nom, en vertu d'une délégation de son autorité souveraine. Aucune province, aucune tribu, aucune famille, aucune corporation, n'avait d'immunités, de franchises, de droits généraux ou particuliers.

S'il existait quelques réserves ou garanties de cette nature, c'étaient celles qui provenaient des capitulations faites, au temps de la conquête, en faveur de certaines parties ou populations des pays conquis. Mais ces garanties ne leur étaient acquises qu'à titre de conventions, de traités, conclus de peuple à peuple, et nullement de droits politiques constitués de sujets à maître. Auprès du khalyfe, et pour l'expédition des affaires générales de l'empire, étaient le *hagib* (hhadjeb), ou premier ministre, et le *divan* (qu'on appelait aussi *meschouar*), ou conseil d'Etat. L'administration des provinces était remise aux *walis* (oualy), ou gouverneurs, qui, relevant du khalyfe seul, avaient sous leurs ordres les *wazirs* (ouézyr), ou lieutenants de districts, et les *alcaydes* (alkaÿd), ou commandants de forteresses. Chacun de ces officiers, dans le cercle de sa juridiction, comme le khalyfe sur son trône, était investi à la fois de tous les pouvoirs sociaux, dont les Arabes ne firent jamais la distinction en théorie, ni la division en pratique.

LÉGISLATION.

Pendant les deux premiers siècles de l'hégire, le Koran fut toute la loi, et toutes les lois. Depuis lors les musulmans ont adopté trois autres livres canoniques : 1° le *Hadyz* ou *Sunneth*, les lois prophétiques, ou décisions orales du Prophète ; 2° l'*Idjma-al-Ummeth*, les lois apostoliques, ou gloses faites par les quatre premiers khalyfes ; 3° le *Kiyaz* ou *Makoul*, les décisions canoniques des premiers *imâms*, entre autres du célèbre imâm Bokhary, appelé *Bokkary-al-Schéryf*, ou *le Sacré*. De même il s'est

formé, dans l'islam, quatre rits divers, mais également orthodoxes, qui ont eu pour auteurs l'imâm Azam-Ben-Hanifé, appelé le *grand imâm*, l'iman Schafiy, l'imâm Malek, et l'imâm Hannbal. Mais ces livres canoniques, et ces rits orthodoxes, ne sont que des interprétations du dogme, ou des formes du culte, émanant toutes d'une seule et même source. Le Koran étant donc la loi unique sur toutes les matières, et le prince réunissant en sa seule personne, sous le nom de *tutelle générale*, tous les pouvoirs de la société, sacerdotal, militaire, législatif, judiciaire, exécutif, on conçoit qu'il n'était besoin, pour cette société adéquate à la religion, d'aucun autre code, d'aucune autre loi fondamentale ou particulière, perpétuelle ou transitoire, que le Koran lui-même. Aussi les Arabes n'ont-ils point laissé, comme l'ont fait presque tous les peuples de la terre, une législation, un *corps de droit*, où se trouvassent réglés, en dehors du culte, l'état de leur société, les droits et les devoirs de ses membres (1). Parmi les ordonnances de leurs princes en Espagne, l'histoire ne fait mention que d'une seule loi civile. Le khalyfe, comme de nos jours encore le sultan, succédait de droit à tous ses sujets. Abdérame II détruisit cette prérogative exorbitante, qui pouvait être, en certains cas, plus que nominale. Il permit que les enfants succédassent légalement à leurs parents, et que ceux-ci pussent disposer par testament du tiers de leurs biens. Il ordonna de même que les veuves reprissent leur dot, ou don nuptial, ainsi que leurs étoffes et bijoux, qu'elles eussent droit à des

(1) Le *Moultéka* des Turcs, espèce de Digeste des lois canoniques, fut compilé par Ibrahim-Haléby sous le règne de Solyman Ier, au commencement du XVIe siècle.



aliments, etc. Le khalyfe ne fut plus l'héritier que de ceux qui mouraient sans héritiers, comme aujourd'hui l'État. Encore faut-il bien remarquer que cette disposition d'Abdérame n'est pas une loi proprement dite, mais simplement une interprétation du Koran, donnée pour règle dans l'ordre civil, de la même manière que les décisions des conciles et des papes n'ont été, dans l'ordre religieux, que des interprétations de l'Evangile. En somme, les ordonnances des princes arabes ne furent jamais que des commentaires du Koran, des explications destinées à en déterminer le sens, ou bien de simples réglements de police, tels que ceux de Youzef Ier à Grenade [1]. Mais aucun khalyfe, malgré son autocratie, ne s'attribua le pouvoir de promulguer une véritable loi. Dieu même, par la bouche de Mahomet, avait été le législateur des musulmans, comme jadis le législateur des Hébreux par la voix de Moïse, et Mahomet avait dit : « Toute loi nouvelle est une innovation, toute innova- « tion est un égarement ; tout égarement conduit au feu « éternel. » Rien donc ne fut ajouté, ni retranché, ni changé à la législation immuable et sacrée du Livre.

Justice. — A défaut de loi positive, claire, détaillée, à défaut surtout de garanties stipulées dans un contrat social, il ne restait aux sujets, dans leurs rapports avec l'autorité et dans leurs relations particulières, qu'un pouvoir à invoquer, celui de la loi naturelle, celui de la justice. Il n'est donc pas étonnant que cette vertu, la première, en effet, et la source de toutes les autres, ait été pour les Arabes la vertu par excellence. Un mot, dans

[1] Voir la note III, à la fin du premier volume.

leur langue, renfermait tous les éloges : être juste, c'était accomplir tous ses devoirs envers le ciel et les hommes. Par le même motif, ceux qui distribuaient chez eux la justice, n'ayant guère à consulter, dans leurs décisions, que la raison et l'équité, étaient tenus d'offrir plusde garanties morales que les juges des autres nations qui ont toujours une loi pénale à appliquer aux coupables, et une loi civile à interpréter entre les plaideurs. L'emploi de *kady* était, en conséquence, un des plus honorables de l'empire, et l'on apportait le plus grand soin dans le choix des hommes auxquels il était confié. Les docteurs arabes ont composé un code entier sur les conditions d'aptitude à l'office de kady, et sur les devoirs de cette fonction. Le kady, qui recevait un salaire pour ses sentences, et de la partie gagnante, qui faisait comparaître et plaider les parties elles-mêmes, sans ministère d'avocats ou de procureurs [1], rendait, sans procédure, des jugements sans appel.

Il y avait cependant quelques garanties matérielles contre la trop facile iniquité des juges. C'était d'abord la publicité des audiences; puis le recours au khalyfe, ouvert à tous ses sujets, et l'obligation imposée aux juges de lui soumettre les affaires civiles les plus importantes, et, je crois, toutes les affaires criminelles. Les Russes, dans une situation analogue, ont précisément le même recours au tzar. Il existait ensuite un tribunal supérieur et souverain, composé du *kady des kadys* (kâdhy-al-kodhâh) et de quatre assesseurs, dont la fonction spéciale était de juger les juges. Cet office de

[1] Les femmes seules pouvaient être assistées d'un parent.

kady des kadys était, après celui de hagib, le plus considérable de l'empire, et ne s'accordait qu'à l'homme éminent dont la science et la vertu brillaient d'un égal éclat.

Il faut, d'ailleurs, à propos de l'organisation judiciaire, faire une remarque importante. Comme la loi, comme l'autorité, la justice était *unique*. Toutes les juridictions se trouvaient confondues, ainsi que tous les pouvoirs, et la commune loi n'avait qu'une seule espèce d'interprètes. L'emploi de kady ne ressemblait nullement à celui de nos juges, siégeant dans des tribunaux divers, avec des attributions spéciales, et chargés de rendre la justice, civile, commerciale, criminelle, administrative, militaire, etc., etc. C'était un office clérical. Les kadys étaient attachés aux mosquées, et dans les mosquées était leur prétoire. Ils partageaient avec les *imâms*, ou prêtres, et les *scheÿks*, ou prédicateurs, l'interprétation du Koran. Tandis que ces derniers enseignaient aux fidèles les maximes du Livre, comme loi religieuse, et maintenaient par leurs doctrines l'orthodoxie de la foi publique, les kadys étaient chargés, en qualité de juges, d'en appliquer les dispositions, comme loi civile et criminelle, et d'établir, par la succession de leurs arrêts, une sorte de jurisprudence uniforme.

NATION.

La nation qui obéissait aux khalyfes de Cordoue était loin de présenter, dans sa composition, cette *unité* qui distinguait le gouvernement et la loi. Jamais peuple réuni sous un même sceptre et dans une même contrée

ne fut moins compacte, moins homogène : c'était l'agrégation d'une foule de peuples, ayant des origines, des croyances, des lois, des langues et des mœurs diverses.

Musulmans. — Les Arabes proprement dits, ceux qui franchirent les frontières de la péninsule arabique pour répandre au dehors la parole deMahomet, et convertir le monde à la pointe de leurs lances, étaient en fort petit nombre au début de leur entreprise. Ils se grossirent successivement des populations conquises et converties, qu'ils entraînaient avec eux à de nouvelles conquêtes et de nouvelles conversions. Ces fils de l'Yémen et du Hedjaz formaient une sorte d'aristocratie héréditaire, en qui résida longtemps toute la puissance et toute la richesse. Les commandements militaires, les emplois civils, les dignités sacerdotales, furent d'abord et longtemps leur privilége exclusif. Au reste, ils conservaient loin de leur patrie les distinctions de familles qui avaient divisé leurs ancêtres, et formaient en Espagne autant de tribus qu'en avait compté l'Arabie. A côté de ces vainqueurs et législateurs primitifs, se plaçaient les Syriens, leurs voisins immédiats, leurs premiers alliés dans la foi et dans les armes, qui, en cette double qualité, partageaient tout l'orgueil et tous les priviléges de la noblesse arabe; puis, les Egyptiens, autres voisins, autres alliés, qui, censés Asiatiques aussi, avaient aidé les Arabes à conquérir le reste de l'Afrique. Elevés dans le luxe et vivant dans le loisir, voués à la pratique exclusive des sciences, des arts, de la guerre et de la politique, les descendants de ces trois races, auxquels appartenait également le nom de *Scharakyyn* (Orientaux), formaient la société polie, la haute classe, la *tête du peuple*. Enfin, dans un rang infé-

rieur, venaient les Mores ou Berbères, les *Maghrébyns* (Occidentaux), dont les peuplades nombreuses, aussi converties à l'islam, s'étaient successivement jetées en Espagne, à la suite de Mouza l'émyr et d'Abdérame le khalyfe. Ces Mores, jusqu'à la révolte du Berbère Souléïman et le règne de l'Almoravide Youzef, étaient soldats, artisans, bergers, laboureurs. Ils composaient la masse, le *corps* du peuple musulman; ils formaient comme un intermédiaire entre les tribus conquérantes, dont ils partageaient le culte, et les populations conquises, dont ils avaient d'abord partagé la condition.

Chrétiens. — Celles-ci formaient la partie la plus nombreuse de la population générale de l'empire. Elles se composaient des habitants que les Arabes trouvèrent en Espagne à l'époque de la conquête de Mouza, c'est-à-dire des anciens Ibères, mêlés d'abord aux Romains par l'effet des colonies militaires qu'avaient successivement établies dans la péninsule hispanique la république et l'empire, puis aux Wisigoths, qui avaient régné trois siècles sur cette contrée. Ces hommes de race indigène, convertis au christianisme avec les Romains, puis sujets des Goths, chrétiens comme eux, ne s'étaient point soumis à la foi du Prophète, non plus que les descendants des Romains et des Goths. En vertu des capitulations que les premiers chefs arabes leur avaient accordées, et qui furent toujours observées fidèlement, ils avaient conservé leur religion et son libre exercice. Ces chrétiens vivant en chrétiens sous la domination musulmane furent nommés *Mozarabes* [1]. Ils habitaient en grand

[1] Quelques-uns ont fait dériver ce mot du nom de Moïse, ou du nom

nombre toutes les campagnes des provinces soumises au khalyfe, et même les principales cités de l'empire, telles que Séville, Cordoue, Mérida, Murcie, et surtout Tolède.

La condition des Mozarabes n'était point misérable et dégradée comme on pourrait le croire d'une nation vaincue, qui ne s'est point rapprochée de ses maîtres en prenant leur culte, leurs mœurs et leur nom; ou qui, victorieuse par la supériorité de sa civilisation, ne leur a point imposé son culte, ses lois et ses mœurs. De tous les peuples conquérants, les Arabes furent sans contredit le moins exigeant, comme le moins cruel. Ils imitèrent la tolérance religieuse et civile des Romains de l'empire, sans avoir imité les excès militaires des Romains de la république. Toute leur histoire rend témoignage de cette grande modération. En Orient, après la généreuse capitulation donnée par Omar à Jérusalem, on avait vu le khalyfe Walyd payer le prix d'une église aux chrétiens de Damas avant d'élever une mosquée sur le terrain qu'elle occupait, et son frère Abd-Allah conserver

de Mouza; d'autres de *mixti-arabes:* « Le nom de Mozarabes, dit Voltaire, signifiait moitié arabes; il n'était pas outrageant, puisque les Arabes furent les plus cléments de tous les conquérants de la terre, et qu'ils apportèrent en Espagne de nouvelles sciences et de nouveaux arts. » (*Essai sur les mœurs, etc,* chap. XXVII). Mais la véritable étymologie du nom des Mozarabes est le mot *mosta'rab,* qui veut dire, dans la langue de l'Yémen, *arabisés, faits, devenus Arabes.*

« En la perdida de España,
Se quedaron los cristianos
Con los arabes, de donde
Mozarabes se llamaron. »

(Calderon-*La Niña de Gomez-Arias*)

tous les moines de l'Egypte et de la Mauritanie, sous la seule condition du tribut d'un dinar par couvent. Il y avait, sous les Abbassydes, des patriarches d'Alexandrie qui résidaient dans le couvent de Saint-Macaire, appelé par les Arabes Abou-Makar. Autrefois les chrétiens, maîtres de l'empire romain, avaient pris toutes les basiliques, ou salles de justice, pour en faire des églises; nulle part, les Arabes ne prirent les églises pour en faire des mosquées. En Espagne, lorsqu'ils ne possédaient encore que l'Andalousie, ils avaient confié, par une générosité singulière, le gouvernement d'une province importante et récemment soumise à un comte chrétien, à ce Théodomir, qui les avait vaincus dans un combat naval, et s'était vaillamment opposé à leur descente. Maîtres de la Péninsule entière, ils laissèrent aux habitants leurs lois et leurs juges, leur culte et leurs temples [1]. Les chefs civils des Mozarabes, conservant les appellations latines de ducs et de comtes, n'avaient à leur autorité qu'une limite, heureuse et sage garantie pour leurs justiciables : les condamnations à mort ne pouvaient s'exécuter qu'avec le consentement des walis arabes. Quant à la hiérarchie ecclésiastique, elle continua de subsister dans toute son étendue et avec toute son autorité sur les fidèles. Les évêques (appelés par les Arabes *bétharkath* ou patriarches), élus ou agréés par les khalyfes, nommaient les curés des paroisses et les abbés des monastères. Ils formèrent une Eglise séparée,

[1] A l'époque même de la conquête, suivant la remarque de M. Romey, l'historien Isidore de Béja continua d'administrer le diocèse dont il était évêque, et acheva paisiblement d'écrire, sous les Arabes, sa précieuse chronique qui va jusqu'à l'année 754.

nationale, l'Eglise de Saint-Léandre et de Saint-Isidore, l'Eglise gothique ou mozarabe, qu'Alphonse VI trouva subsistante à Tolède, et saint Ferdinand à Séville, et qui existait encore, à Tolède surtout, bien après les rois catholiques. Tous les exercices du culte furent permis, sous l'unique condition que les chrétiens s'abstiendraient des actes extérieurs, tels que les processions, et qu'ils ne pourraient punir celui d'entre eux qui embrasserait volontairement l'islamisme ([1]). Enfin, les Mozarabes n'étaient point exclus des charges de l'Etat. Outre les rangs de l'armée, où servaient toujours un grand nombre d'entre eux, outre les professions libérales, plusieurs emplois, même importants, leur étaient ouverts. Ainsi l'on voit figurer un évêque parmi les ambassadeurs envoyés à l'empereur Othon le Grand, par Abdérame III. Une preuve plus évidente encore de la grande liberté de conscience laissée aux chrétiens sujets des khalyfes, c'est que, d'après les chroniques espagnoles elles-mêmes, plusieurs conciles eurent lieu en Andalousie pendant la domination des Arabes. Je puis citer

([1]) On peut voir, dans *La España Sagrada* de Florez, Risco et Merino, la liste des évêques mozarabes de Tolède, Mérida, Ségovie, etc., et au temps même de la prétendue persécution des chrétiens sous Abdérame II (voir au tome I, page 140), il y avait, à Cordoue, onze couvents, sans compter les églises : trois, dans les murs, sous l'invocation de saint Ancycelle, de saint Zoïle et des martyrs Fauste, Janvier et Martial; huit, hors des murs, consacrés au Sauveur, à Marie, à saint Christophe, saint Félix, saint Martin de Tours, saint Zoïle, saint Just et saint Pasteur. (Romey, tome III, page 480).

Les Arabes montrèrent la même tolérance, ou plus grande encore, dans les autres pays de leur domination. « Ils avaient laissé aux Siciliens le libre exercice de la religion chrétienne; ils leur permettaient même de faire des processions publiques. » (Johannes de Johanne, *Codex diplom. Siciliæ*, cité par M. Libri.)

celui de Séville, en 782, sous le règne d'Abdérame le Grand; celui de Cordoue, en 852, sous le second Abdérame; et un troisième à Cordoue, en 862, sous Mouhamad. Le concile de 852 avait été convoqué sur l'ordre même du khalyfe, afin que les évêques fissent cesser, par leurs remontrances et leur décision, les troubles qu'excitaient des chrétiens trop zélés. « Nous devons au « christianisme, a dit Montesquieu, ce droit des gens « qui fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peu« ples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les « lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne « s'aveugle pas soi-même (*Esprit des Lois*, liv. XXIV, « chap. 3). » Je demande pardon de contredire Montesquieu; mais les Arabes avaient déjà pratiqué, à l'égard des chrétiens, ce nouveau droit des gens auquel le christianisme ne s'est pas toujours rigoureusement soumis, pas plus envers eux qu'envers les peuples du Nouveau-Monde; et pour rendre sur ce point aux Arabes toute la justice qui leur est due, on doit se rappeler qu'ils étaient alors dans la première ferveur d'une croyance nouvelle, dans le premier entraînement de la victoire. Ce nouveau droit des gens que vante à juste titre l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois*, les chrétiens ne l'ont pratiqué qu'à l'époque de la philosophie.

L'excessive tolérance des vainqueurs avait rendu plus facile et plus prompt le rapprochement des deux peuples. Malgré la différence des cultes, les Espagnols montrèrent peut-être moins de répugnance à se mêler avec les Arabes qu'ils n'en avaient montré dans l'origine à se mêler avec les Goths, quoique ceux-ci ne

fussent séparés d'eux que par une hérésie ([1]). Les mariages mixtes étaient très-communs. (J'entends de musulman à chrétienne, car ils ne furent jamais permis, dans l'islam, de musulmane à chrétien ; c'eût été comme une abjuration.) L'on vit, au moment de la conquête, Abd-al-Azyz, fils de Mouza, épouser Egilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths. La mère d'Abdérame III était chrétienne ; cette origine n'empêcha point son aïeul Abd-Allah de le choisir dans toute sa famille pour l'appeler à l'empire, et ne fit murmurer aucun fanatique à son avénement. L'horreur qu'avaient inspirée les coutumes mahométanes se dissipa bientôt, et ce relâchement gagna jusqu'aux prêtres. Au milieu d'une nation où le vœu de chasteté ne fut jamais connu, la plupart d'entre eux se mariaient comme les séculiers, et, chose digne de remarque, cet usage n'existait pas seulement dans les pays soumis aux Arabes ; beaucoup de prêtres le suivaient, même dans les Etats des rois espagnols. Ce ne fut qu'après les grandes conquêtes de saint Ferdinand, que les légats du saint-siége purent ramener le clergé espagnol à la règle du célibat ([2]).

Juifs. — Outre les diverses tribus musulmanes d'Asie

([1]) Les Goths étaient restés ariens jusqu'au règne de Récared (585). Ce ne fut qu'après avoir embrassé la foi catholique qu'ils commencèrent à se confondre avec les indigènes, appelés encore Romains.

([2]) Je ne dis pas à la règle de chasteté. Des personnes graves m'ont assuré qu'il existe, dans les archives du *Señorio* de Biscaye, une loi rendue peu après cette époque, qui permettait aux prêtres, *pour le repos des ménages*, d'avoir chez eux une concubine (*una baragana*) ; et l'on sait que les vieux contes de bonnes femmes à la veillée commençaient souvent par cette formule : « il y avait un jour ce qu'il y avait — que le bien qui vient soit pour tout le monde, et le mal pour la maîtresse du curé. »



et d'Afrique, outre les Mozarabes, demeurés chrétiens, les khalyfes comptaient parmi leurs sujets un grand nombre de juifs. En 136, sous le règne d'Adrien, environ cinquante mille familles des tribus de Juda et de Benjamin étaient venues se réfugier en Espagne, lorsque le peuple hébreu, chassé de la Palestine après la révolte de Barcochébas, se dispersa par toute la terre. Les Goths, qui les trouvèrent établis dans cette contrée, les y laissèrent vivre à peu près en paix, mais dans une condition inférieure, avilie ; et lorsque les Arabes se furent emparés de l'Espagne, la tolérance qu'ils montraient pour toutes les sectes ennemies, surtout pour leurs devanciers dans la religion des prophètes que Mahomet avait nommée une *seule religion*, attira sous leur domination une foule de juifs, que la persécution frappait dans tout le monde chrétien. Tant qu'y régnèrent les Arabes, l'Espagne fut le pays de l'Europe qui comptait le plus de juifs parmi ses habitants. On a vu qu'à la bataille de Zalakâh (1086), les juifs « étaient nombreux « dans les deux armées, » et qu'en 1107, ils se rachetèrent chèrement, auprès de l'Almoravide Youzef, de la conversion forcée que semblait leur imposer l'an 500 de l'hégire (1). Des villes entières leur appartenaient, comme le prouvent les récits des historiens arabes, qui disent que l'armée d'Abd-al-Azyz, fils de Mouza, traversa « Jaen, « Elvira et Grenade, que possédaient les juifs (2); » comme le prouvent les noms de Calatayud, Rotalyhud (*Kalat-al-Yéhoud*, *Rota-al-Yéhoud*), etc. Percepteurs des impôts,

(1) Voir au premier volume, page 254.

(2) *Que tenian los Judios.* (J. Conde.)

intendants des riches, courtiers des négociants, et faisant le commerce extérieur, ils furent les plus actifs propagateurs de la civilisation arabe parmi les nations chrétiennes, surtout pour les sciences, mathématiques, astronomie, chimie, médecine. Ils jouissaient, d'ailleurs, pour leur culte, quoique sans bénéfice de capitulation, de la même tolérance que les chrétiens, car l'une des églises actuelles de Tolède, Santa-Maria-la-Blanca, est un ancien temple juif, une synagogue, dont la construction appartient évidemment à l'époque des Arabes. Les juifs avaient obtenu l'autorisation, soit de la construire à neuf, soit, si elle est de fondation gothique, de la réparer et de l'embellir.

Après la fondation du royaume de Grenade, on ne voit plus, parmi les diverses populations entassées dans cette province, aucune trace des chrétiens mozarabes. Ils avaient tous reflué dans les pays limitrophes conquis par les Espagnols. Mais les juifs s'y trouvaient encore en grand nombre. C'est ce que démontre, entre autres preuves, une ordonnance du roi Ismaÿl (1314), qui oblige les juifs à porter sur leurs habits un signe distinctif pour ne pas être confondus avec les musulmans. Depuis l'entrée des rois catholiques à l'Alhamrâ, et l'édit d'expulsion prononcé contre eux, les juifs furent traqués et pourchassés dans toute l'Espagne, comme les loups en Angleterre, jusqu'à la destruction du dernier d'entre eux.

Idolâtres. — Divers passages des historiens arabes autorisent à penser qu'il se trouvait aussi, dans la population de l'empire des khalyfes, en Espagne et en Mauritanie, un certain nombre d'idolâtres, de ceux qu'ils

nomment païens, soit sectateurs de l'ancien culte du feu ou des astres, soit simplement adorateurs de fétiches. Ceux-là étaient profondément méprisés, et vivaient, au milieu des trois religions autorisées, dans un complet isolement. Nulle union n'était permise, non-seulement de païen à musulmane, mais encore de musulman à païenne. Tout animal tué par eux, même à la chasse, était immonde. Un croyant ne pouvait ni toucher de la main l'un d'eux, ni converser avec lui, sans être tenu à une ablution immédiate pour cause de souillure : ils formaient précisément une caste de parias.

Esclaves. — Enfin, l'Espagne musulmane nourrissait un grand nombre d'esclaves, attachés au service du khalyfe, des grands de l'empire, des membres de toutes les tribus nobles, et des familles riches dans les trois religions. Les sévères prescriptions portées par Mahomet contre le luxe, défendant aux hommes l'usage des pierres précieuses, des bijoux d'or ou d'argent, des étoffes ou ameublements de soie, le luxe ne pouvait se montrer que dans le nombre des chevaux et des esclaves. Il y avait, de ceux-ci, deux espèces : les uns, suivant le droit des gens de cette époque, étaient des prisonniers de guerre faits dans les combats ou dans les irruptions sur le territoire ennemi, soit parmi les chrétiens, soit parmi les rebelles d'Afrique; les autres étaient des nègres que le trafic de la traite livrait déjà, en manière de bestiaux, à des maîtres étrangers. Les prisonniers étaient répartis comme butin de guerre; et la loi défendait de relâcher un captif, ou d'en tirer rançon. Mais le khalyfe avait droit de ranger les prisonniers parmi ses sujets tributaires, payant la capitation. Leur fuite, dans l'un

ou l'autre cas, était punie de mort. L'esclave, soit de naissance, soit par droit de la guerre, était la *chose* du maître, qui avait sur lui une puissance absolue. Il pouvait disposer de la femme esclave, soit comme concubine, soit en la mariant à quelque autre esclave, pour que ses enfants lui appartinssent. Mais l'esclave, habilité par le patron, pouvait posséder, commercer, et l'esclave affranchi devenait pleinement homme libre ([1]).

POPULATION.

Pour reconnaître à quel état de grandeur s'éleva l'empire arabe, il faut d'abord essayer de découvrir quelle fut sa population. *In multitudine populi dignitas regis, et in paucitate plebis ignominia principis*. (Prov. cap. XIV., v. 28.) Le plus grand symptôme de prospérité ou de décadence chez un peuple étant l'acroissement ou la diminution de sa population, l'on peut trouver en quelque sorte, par un calcul numérique, le degré de sa puissance et de son bien-être ; on peut écrire une histoire en chiffres. Il est donc intéressant et utile de comparer l'état d'un même pays, sous le rapport du nombre de ses habitants, aux différentes époques de son histoire, de mesurer, pour ainsi dire, la taille d'un peuple à ses différents âges. C'est ce que je vais essayer de faire pour

([1]) En certains cas, l'affranchissement était obligatoire. Ainsi, la femme esclave, choisie pour nourrice d'un enfant musulman que sa mère ne pouvait allaiter, était affranchie de plein droit. Sous le nom de *mère de lait* (soudana), elle entrait dans la famille du nourrisson, et cette parenté entraînait les mêmes prohibitions de mariage que celle du sang.

l'Espagne, afin de mieux constater sa situation sous les Arabes.

Il est inutile de remonter aux temps à peine connus (douze à quinze siècles avant Jésus-Christ), où les Phéniciens firent la découverte de la péninsule hispanique, que se partageaient alors les races *ibérienne* et *turde* au sud-est, *lusitanienne* à l'ouest, et *celtique* au nord ; ni à l'époque un peu postérieure où les Grecs firent quelques établissements sur la côte orientale ; les documents sont trop rares, trop incomplets, trop incertains. Mais on peut s'arrêter à l'époque où Rome et Carthage se disputaient l'Espagne, « la première province du conti-« nent, dit Tite-Live, qu'occupèrent les Romains, et la « dernière qu'ils soumirent. » (De l'année 244 à l'année 38 avant Jésus-Christ). Sa population était alors considérable. C'est ce qu'indiquent la longue résistance de Sagonte aux armes d'Annibal, et celle de Numance, luttant seule dix années contre Rome, qui l'appelait *terror imperii*. Caton le Censeur se vantait, au rapport de Plutarque, d'avoir pris plus de places en Espagne que l'année de son consulat (559 de Rome) n'avait eu de jours. Polybe affirme que le préteur Sempronius Gracchus en détruisit trois cents dans une seule année, et Pompée, au dire de Pline, fit graver sur une colonne triomphale qu'il avait soumis huit cent soixante-seize villes à la république. Enfin Strabon rapporte qu'au recensement fait sous le règne d'Auguste, la seule ville de Gadès (Cadix) comptait six cents chevaliers (*equites*), et qu'il n'y avait que Padoue, dans tout l'empire romain, qui, après Rome, en eût un plus grand nombre. On sait que, pour être de l'ordre équestre, il fallait posséder

une fortune d'au moins 400,000 sesterces. Le Portugais Osorio, dans ses traités latins de philosophie (1), porte la population de la péninsule hispanique, sous les premiers empereurs, à soixante-dix millions d'habitants. Mais son calcul, évidemment exagéré, repose sur des bases fautives. « D'après les recensements ro« mains, dit-il, Tarragone, au temps d'Auguste, renfer« mait deux millions cinq cent mille âmes, et Mérida, « en Estrémadure, entretenait une garnison de quatre« vingt-dix mille hommes. » Puis, il part de ces deux points pour établir son évaluation générale. Mais il prenait *civitas* pour *ville*, et non pour *province* (la cité romaine), et son erreur vient d'avoir mal compris ce mot (2). Au reste, en donnant plus de deux millions d'habitants, non à la ville, mais au district de Tarragone, on porterait la population totale de l'Espagne au moins au triple de ce qu'elle est de nos jours; et ce calcul paraît alors très-vraisemblable, surtout quand on lit ce passage de Ciceron : « Nous n'avons surpassé ni les Es« pagnols par le *nombre*, ni les Gaulois par la force, ni « les Grecs par les arts (3). »

Cet état florissant continua pendant la première période de l'empire. La population indigène fut même accrue par de nombreuses colonies militaires, et par l'arrivée d'une grande partie des juifs chassés de la Palestine sous Adrien. Mais lorsqu'aux règnes de Titus, de Trajan

(1) *De nobilitate, de gloriâ, de regis institutione, etc.*

(2) Voici la définition qu'en donne César : *Societas hominum qui uno agro ac tractu habitant, iisdem legibus et institutis utuntur.* (*De Bello Gal.*, l. I., cap. 6.)

(3) « *Nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec artibus Græcos superavimus.* »

et des Antonins, succédèrent les règnes de Commode et de Caracalla ; lorsque Constantin porta sur le Bosphore le siége du gouvernement ; lorsqu'il fallut défendre l'empire, à l'orient, contre les Parthes et les Perses, au nord, contre les Barbares, dont les populations se poussaient les unes les autres sur le midi, — alors le déchirement de l'Etat, les exactions infinies, la misère générale, les guerres civiles et les continuels envois de troupes sur les frontières, appauvrirent d'habitants toutes les provinces. Puis vint l'invasion des Barbares, qui rompirent enfin leurs digues et inondèrent toute l'Europe sous les flots de leurs hordes sauvages. Les premiers d'entre eux qui parurent en Espagne furent les Vandales, dont la destinée fut aussi la plus singulière, et qui, après avoir traversé la Dace, l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, ne purent se fixer qu'en Afrique, chassés de tous les pays de l'Europe par de nouveaux venus. Après avoir passé le Rhin, le 1er janvier 407, et ravagé toutes les Gaules, ils avaient franchi les Pyrénées dans l'année 409, et s'étaient répandus en Espagne, ouvrant la route aux Alains, aux Suèves et aux Wisigoths, qui s'y jetèrent sur leurs traces. On connaît les effroyables effets de ces irruptions successives. On sait qu'à l'approche des dévastateurs, les habitants des campagnes fuyaient dans leurs cités, laissant la terre sans semences, et que ces multitudes, entassées ainsi dans les villes, n'avaient d'autre alternative que d'être passées au fil de l'épée, si elles ouvraient les portes aux Barbares, ou de périr de faim si elles se défendaient dans leurs murailles. Tel fut le nombre des victimes, que l'infection causée par les cadavres sans sépulture fit naître une peste générale qui faillit enle-

ver le reste des vivants. Les massacres, les incendies, la famine, la peste, tous les fléaux, toutes les calamités semblèrent s'unir pour la destruction de l'espèce humaine; et des provinces entières, naguère florissantes, furent si complétement dépeuplées, qu'on ne trouva plus, lorsqu'on y revint longtemps après, que des forêts et des marécages, comme dans les déserts où l'homme pénètre pour la première fois.

Avec les Goths, derniers venus en Espagne, et bientôt ses seuls maîtres, une autre ère commença. Des mœurs plus douces, des lois plus sages que celles des autres conquérants du Nord, une longue paix, plusieurs règnes calmes et prospères, enfin la fusion commencée des peuples vainqueur et vaincu réparèrent successivement les maux de la conquête. Ces nouveaux venus, qui traînaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, et qui avaient soumis les Alains et les Suèves, remplacèrent en nombre les victimes de l'invasion. Après Theudis, Resch-Swinth, Wamba, l'Espagne n'était pas moins peuplée qu'aux dernières années de l'empire romain.

Tel était l'état de cette contrée lorsque les Arabes y pénétrèrent, et, à leur suite, les peuplades africaines. Mais cette conquête des peuples du midi, bien différente de celle des peuples du nord, se fit sans ravages, sans effusion de sang, comme une simple prise de possession. Les musulmans formèrent donc toute une nouvelle population ajoutée à l'ancienne; et, pour comprendre l'énorme accroissement que l'arrivée de ces tribus d'Asie et d'Afrique dut causer à la population générale, malgré les vices de la polygamie (1), il faut se rappeler que, chez les

(1) Voir sur ce sujet l'opinion de Montesquieu (*Lettres Persanes*. Let. 114).

Arabes, le mariage était ordonné, comme disent leurs docteurs, par la nature, la raison et la loi ; que personne d'entre eux, pas même dans les nombreux ordres de *fakys* (*dervisch* chez les Turcs), ne faisait vœu de chasteté ; que le célibat, surtout pour les femmes, était une situation tenue à honte et à mépris ; qu'enfin, les pères de famille, et les mères encore plus, se faisaient, du nombre de leurs enfants, un mérite devant le ciel, un honneur parmi les hommes (1).

Les khalyfes arabes n'ordonnèrent point de recensements proprement dits, bien qu'il existât, sur leurs sujets tributaires, un impôt de capitation nommé le *Ta'dyl ;* du moins les historiens qui nous restent n'en font aucune mention. L'on ne peut donc évaluer que par aperçus la population de l'Espagne sous leur règne. Outre la capitale, résidence du khalyfe, l'empire arabe comptait plusieurs chefs-lieux de gouvernement, résidences des walis, tels que Mérida, Santarem, Tolède, Saragosse, Valence, Murcie et Grenade, environ quatre-vingts grandes cités, et trois cents villes. Cordoue seule, au dire des géographes arabes, renfermait deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hôpitaux, huit cents écoles publiques, et neuf cents bains. Ce détail paraît d'abord incroyable, fabuleux ; je tiens qu'il n'est pas même exagéré. Si l'on appelle maison, non les édifices multiples de nos villes modernes, mais la demeure de chaque famille, et mosquée, chaque lieu consacré à la prière publique, chapelle ou cathédrale ; si l'on se

(1) « Ils étaient plus forts que vous, plus riches, et avaient plus d'enfants (*Koran,* sour. IX, v. 70). » « Les richesses et les enfants sont les ornements de la vie mondaine (sour. XVIII, v. 44), » etc.

rappelle qu'aucune *aljama* n'était sans hôpital, aucune mosquée, grande ou petite, sans école, et que les ablutions étaient aussi fréquentes, aussi indispensables que la prière, on reconnaîtra que la ville et les faubourgs de la capitale de l'empire pouvaient bien contenir ce nombre énorme d'édifices publics et privés (1).

Sous la domination des Arabes, les campagnes n'étaient pas moins peuplées que les villes. Douze mille villages, selon leurs historiens, étaient arrosés par le Guadalquivir, tandis que toute la province actuelle d'Andalousie n'en renferme que huit cent neuf; et l'on disait de l'Almoravide Youzef (qui régnait, il est vrai, sur la Berbérie aussi bien que sur la plus grande partie de l'Espagne), qu'on priait pour lui, chaque *djouma,* du haut de trois cent mille chaires. Ce qui prouve encore quel était le nombre des sujets du khalyfe, c'est que, malgré les soins donnés à l'agriculture et à l'élève du bétail, sciences où excellaient les Arabes, malgré le commerce extérieur, très-étendu, très-florissant, plusieurs famines désolèrent l'Espagne à différentes époques, et chaque fois qu'une sécheresse ou tout autre grave accident de l'atmosphère nuisait aux récoltes. Il fallait que la population fût bien considérable, pour que l'Espagne, alors que toutes les terres étaient savamment cultivées, souffrît d'un fléau qui ne se renouvelle plus

(1) Moscou, au commencement de ce siècle, renfermait dans sa vaste enceinte environ seize cents églises. Il lui en reste à peu près neuf cents, depuis le grand incendie de 1812, pour une population qui n'atteint pas 400,000 âmes. — Rome, au temps d'Auguste, et d'après le dénombrement de Publius Victor, contenait mille neuf cent seize palais ou maisons isolées, et quarante-quatre mille neuf cent vingt *insulæ* ou blocs de maisons (ce que les Espagnols appellent *manzanas* [pommes], et les Parisiens *pâtés*).

aujourd'hui que la moitié des champs reste inculte.

Les longues guerres civiles qui accompagnèrent la chute des Omméyades et le démembrement du khalyfat, puis la double conquête des Almoravides et des Almohades d'Afrique, enfin toutes les désastreuses circonstances de la destruction de l'empire arabe par les Mores, diminuèrent sensiblement la population mélangée sur laquelle avaient régné les khalyfes. Vint ensuite la reprise du pays par les Espagnols, depuis Pélage réfugié dans un coin des Asturies, jusqu'aux rois catholiques faisant capituler Grenade. Cette conquête successive ne ressembla nullement à la rapide conquête des Arabes. Elle dura huit siècles; elle coûta trois mille sept cents combats; et les chrétiens, moins tolérants et plus féroces, exterminèrent devant eux toutes les races infidèles. Ainsi furent prises, Tolède, par Alphonse VI (1085); Valence, par Jacques Ier d'Aragon (1238); Cordoue et Séville, par saint Ferdinand (1236 et 1248). Les dévastations furent telles qu'à cette dernière époque, par exemple, il fallait nourrir les troupes laissées en Andalousie avec des vivres envoyés de Castille, et qu'on ne repeuplait les villes et les campagnes conquises, qu'en offrant de grands avantages à de nouveaux habitants. Ce fut l'origine de la plupart des *fueros* (priviléges et franchises) des communes espagnoles. Lorsque enfin la conquête s'étendit jusqu'au royaume de Grenade, lorsque la bannière de Castille et d'Aragon fut plantée sur les tours de l'Alhamrâ, une grande partie des trois millions de Mores entassés dans ce dernier asile passèrent en Afrique avec leurs derniers rois, le Zagal et le Zaquir, en vertu de la capitulation. Ceux qui restèrent,

qu'on fit de force chrétiens, et qu'on nomma *Moriscos*, furent, comme on l'a vu, dispersés à travers la Péninsule, après quelques révoltes étouffées dans le sang. Mais toute la puissance du gouvernement royal et tous les supplices de l'inquisition n'ayant pu les enchaîner complétement au christianisme, un décret de Philippe III (1610), exécuté avec une incroyable rigueur, les bannit en masse de l'Espagne, dont ils étaient sans contredit la plus laborieuse et la plus industrieuse population. Précédemment (1492), un décret des rois catholiques en avait chassé tous les juifs. Il ne resta plus que les *vieux chrétiens* (1).

(1) Pour donner plus d'intérêt à cette histoire de la population comparée de l'Espagne, je crois devoir la continuer jusqu'à nos jours.

Ces émigrations entières de nations ne sont pas la principale cause du dépeuplement de la Péninsule. L'année même où tombait Grenade (1492), Christophe Colomb découvrait un nouveau monde, et Vasco de Gama, bientôt après (1497), pénétrait aux Indes orientales en doublant le cap des Tempêtes, devenu le cap de Bonne-Espérance. A la nouvelle de leur succès, ce fut un délire universel. D'abord, quelques aventuriers conduits par les Cabral, les Balboa, les Cortez, les Pizarro, s'ouvrirent un passage avec le fer et la flamme dans ce monde inconnu auquel le conteur Amérigo Vespucci donna son nom; puis des peuples entiers d'émigrants y pénétrèrent sur leurs traces. Pendant de longues années, les flottes d'Espagne et de Portugal portèrent sans cesse de nouveaux habitants à ces nouvelles contrées. En effet, après l'extermination des races indigènes, il fallait bien, pour utiliser ces conquêtes, que la métropole s'épuisât en colonies. Non cependant que les Espagnols et les Portugais allassent aux Indes travailler de leurs mains; l'honneur de la peau blanche ne pouvait le permettre, et l'on tirait d'Afrique des bêtes de somme à formes humaines. Mais ils allaient honorablement s'enrichir de dépouilles, et rapportaient à leurs compatriotes, déjà tout disposés à cette vie de paresse entreprenante, le goût des fortunes lointaines et rapides. L'Espagne acheta l'or de l'Amérique au prix de son industrie, de son agriculture, de sa population.

Voilà sans doute la cause principale de la misère et du dépeuplement dont

ARMÉE ET MARINE.

Armée. — Les Arabes, non plus qu'aucune puissance à cette époque, n'avaient point d'armée permanente. Les seuls corps qui restassent toujours sous les armes étaient les cavaliers de la garde du khalyfe, et les *kaschefs*, ou soldats de maréchaussée. Mais les uns et les

le spectacle nous afflige encore aujourd'hui. Il en est pourtant une autre qui l'égale peut-être par la continuité de ses désastreux effets : je veux parler du régime monastique. Son introduction en Espagne date de l'an 350. Il est vraisemblable qu'Osius, évêque de Cordoue, ayant été mandé à Milan par l'empereur Constance, ramena quelques moines italiens qui suivaient la règle de ceux d'Egypte, fondée par saint Athanase. On sait combien cette heureuse importation fructifia. Avant la conquête des Arabes, il y avait déjà en Espagne un nombre considérable de monastères, que la piété plus ardente qu'éclairée des rois goths avait peuplés et enrichis. Après l'expulsion des Mores, ce nombre s'accrut de toutes les facilités que donnait la conquête. Lorsqu'ils occupaient une place, le premier soin des Arabes était d'y établir, avec la mosquée, un hospice et une école ; le premier soin des Espagnols était d'y fonder un couvent, qui se trouvait aussitôt doté sur les dépouilles des vaincus. Tous les ordres monastiques successivement établis dans la chrétienté, soit d'hommes, soit de femmes, soit propriétaires (*monges*), soit mendiants (*frayles*), trouvèrent en Espagne tant de prosélytes et de largesses, que l'on compta dans Séville, par exemple, jusqu'à soixante-dix couvents, dont sept du seul ordre des Dominicains.

Le régime monastique n'eut pas seulement pour effet d'enlever un grand nombre d'hommes au travail et à la population ; il porta à l'agriculture, dans ce pays seulement agricole, un coup mortel par la création des biens de main-morte. Malgré les défenses des lois anciennes, plusieurs fois renouvelées, mais toujours en vain, toutes les propriétés affectées à la fondation d'un monastère ou à l'entretien d'un chapitre, toutes celles arrachées au repentir d'un coupable ou aux frayeurs d'un mourant, furent irrévocablement *liées* (*vinculadas*) à ces corporations sans décès. La noblesse suivit bientôt leur exemple en constituant des fiefs substituables et non cessibles. Il n'y eut pas de si mince hidalgo de village, pas de si petit bourgeois enrichi, qui ne fondât un majorat dans sa famille. Au moyen de la main-morte du clergé

autres ne servaient qu'à la police intérieure. Lorsqu'une algarade des chrétiens obligeait à défendre quelque point du territoire, le wazir du district, ou le wali de la province appelait les hommes soumis à sa juridiction, et les menait à l'ennemi. Lorsqu'il s'agissait d'une entreprise plus générale où toute la nation dût prendre part, c'était le khalyfe qui convoquait sous son étendard les guerriers de toutes les tribus. Si l'attaque devait être por-

(*amortizacion eclesiastica, beneficiados*, etc., etc.), de celle des nobles (*mayorazgos*), et de celle des communes (*valdios y tierras concegiles*), il arriva que la plus grande partie des terres de l'Espagne furent immobilisées, mises hors du commerce; et, tandis que les unes atteignirent, par la rareté, une valeur démesurée, les autres demeurèrent sans emploi, sans mouvement, sans culture [1]. Si l'on ajoute à cet état de choses tous les vices de la législation rurale, si bien signalés par Jovellanos dans son excellent *Informe sobre la ley agraria* (par exemple, les priviléges absurdes de la *mesta*, cette confrérie de propriétaires de troupeaux, qui promenaient leurs innombrables bandes de moutons du nord au midi et du midi au nord, non-seulement avec le droit de vaine pâture sur toutes les terres qu'il leur plaisait de traverser, mais avec le droit plus exorbitant d'empêcher les propriétaires du sol de clore leurs propriétés), on comprendra dans quelle décadence a dû tomber l'agriculture, et, partant, la population.

Tous ces maux réunis avaient tellement dépeuplé l'Espagne, avant le milieu du XVII[e] siècle, que le tout-puissant ministre Olivarès essaya, par diverses ordonnances, de porter remède à ce déplorable état de choses. Il exempta de toutes charges le père de quatre fils, et le nouveau marié pendant quatre années; il permit aux enfants de se marier sans l'aveu de leurs parents; il appela des étrangers, défendit toute émigration, etc. Les révoltes du Portugal et de la Catalogne, ainsi que les longues guerres de la succession et une générale misère, maintinrent l'Espagne dans cet état de faiblesse jusqu'au commencement du siècle dernier. La paix qui régna depuis, pres-

[1] Au commencement de ce siècle on comptait dans le district d'Utrera, en Andalousie, vingt-un mille *fanegas* de terres incultes; dans celui de Ciudad-Rodrigo, au centre de la Manche, trente mille *fanegas*; dans celui de Badajoz, en Estrémadure, une plaine entière de vingt-six lieues de long sur douze de large, outre une chaîne de montagnes stériles (*monte-bajo*) qui forme le tiers de la province, etc., etc.



tée contre les ennemis de la foi, soit chrétiens, soit rebelles schismatiques, on publiait dans les mosquées l'*al-djihed*, la *guerre sainte*. Alors, dans toute la population de l'empire, les officiers du khalyfe choisissaient les soldats, suivant la nature et l'importance de l'expédition, suivant aussi les moyens du trésor impérial, qui devait fournir aux combattants les vivres, les armes, les chevaux, les bêtes de somme, enfin une espèce de solde

que sans interruption durant cent années, et l'heureux règne de Charles III, commencèrent à cicatriser cette plaie toujours saignante. La population, qu'on avait évaluée au temps de Ferdinand et d'Isabelle, mais sans doute avec quelque exagération, à vingt millions d'âmes pour la Péninsule, s'était trouvée presque réduite à six millions, pour l'Espagne, en 1714. En 1767, elle s'était élevée au delà de neuf millions, et, en 1788, suivant un recensement officiel, à 10,061,118 habitants, dont 126,050 ecclésiastiques et 484,131 nobles. C'est le seul recensement qui ait été fait en Espagne, et les cortès furent obligées d'y recourir, en 1820, pour l'exécution de la constitution de 1812, qui donnait un député par 70,000 âmes. On convient toutefois que le chiffre en était inexact et fort inférieur à la réalité, parce que la plupart des communes, craignant qu'il ne s'agît de la répartition des impôts et des levées d'hommes, diminuèrent à dessein le nombre de leurs habitants. La population générale s'était encore beaucoup accrue jusqu'en 1808; mais, depuis cette époque, les ravages de plusieurs épidémies, six ans de guerre intérieure et d'horribles dévastations [1], puis, les exils et les persécutions politiques, y avaient fait une large brèche. A la mort de Ferdinand VII (1833), on ne comptait pas en Espagne plus de douze millions d'habitants, c'est-à-dire le tiers environ de la population de la France sur une égale étendue de territoire.

C'est un spectacle bien triste et bien amer que celui d'une belle campagne sans habitations, d'une terre fertile abandonnée aux ronces, d'une grande cité tombant en ruines : c'est celui que présente l'Espagne. Des districts entiers sont devenus déserts ; une foule de villes, jadis importantes, telles que Tolède, Valladolid, Mérida, Cordoue, Carthagène, Murcie, ne sont plus

[1] On compte, dans cette guerre de l'indépendance, outre les innombrables attaques de *guerrillas*, trente-une batailles, trois cent cinquante-quatre combats, et quatre-vingt-cinq places prises ou reprises.



régulière, ou de paie en campagne, qui se nommait, depuis le khalyfe Omar, *al-ata*, ou le don. Les enrôlés pouvaient encore prétendre à une part du butin de guerre, du *butin légal*. Il se composait de tout ce qu'on enlevait à l'ennemi par la force des armes, y compris les prisonniers, et de tout ce que l'ennemi donnait de gré ou de force pour acheter la paix. Après le prélèvement d'un cinquième, qui formait la part du khalyfe, le butin était également réparti entre tous les membres de l'armée. Seulement, le cavalier avait une part double du fantassin. D'après cette règle, conforme aux habitudes des Arabes, pour qui le cheval fut toujours une partie du guerrier, on peut croire qu'en Espagne, la cavalerie des

grandes que dans l'histoire, et leur importance passée ne peut se reconnaître qu'à deux caractères : l'inutile étendue de leur enceinte, et le nombre disproportionné de leurs édifices religieux. La place principale de Valladolid, par exemple, est entièrement formée par des façades d'églises et de monastères ; et Arevalo, qui n'est plus qu'un bourg de la Castille-Vieille, renfermait encore, il y a peu d'années, neuf églises paroissiales et quatorze couvents. Pour attester quelle était, dans ces villes, la population détruite, il ne reste plus que la cause même de sa destruction.

Heureusement qu'une ère nouvelle a commencé. La révolution de 1834, achevant celle de 1820, a répandu sur l'Espagne d'immenses bienfaits. L'abolition des couvents, après celle de l'inquisition, l'affranchissement des majorats et biens substitués, le rappel en de justes limites des priviléges de la *mesta*, la vente des biens nationaux, communaux et ecclésiastiques, la dispersion entre une foule de mains actives des vastes et inutiles domaines de main-morte, rentrés enfin dans la circulation et sous la juridiction de l'impôt, toutes ces mesures ont produit, sur le bien-être général, et partant sur l'accroissement de la race humaine, d'heureux résultats que l'avenir verra grandir encore. Comme la fortune publique, la population va toujours croissant, et certes, un recensement nouveau, fait avec exactitude et conscience, ne porterait pas aujourd'hui au-dessous de quinze millions d'habitants la force numérique du peuple espagnol.

khalyfes était surtout composée de musulmans et l'infanterie de Mozarabes (1).

Dans les expéditions importantes où les Arabes prenaient l'offensive, lorsque le khalyfe en personne, ou son hagib, ou son lieutenant spécial, commandait l'armée, elle prenait le nom d'*al-khâmis*, mot qui signifiait cinq parties, et symboliquement *la main*. Cette armée se divisait alors en cinq corps principaux : *Al-mokadéma*, l'avant-garde, *al-kalb*, le centre, *al-maïmana*, l'aile droite, *al-maïsara*, l'aile gauche, et *al-sagah*, l'arrière-

(1) Voici un décret du khalyfe Al-Hakem II, qui fixe les règles de l'*al-djihed* (J. Conde, *parte* II, *cap.* 89) :

« C'est la dette de tout bon musulman d'aller à l'*al-djihed* ou guerre sainte contre les infidèles ennemis de notre loi. Les ennemis seront sommés au nom de l'islam, à moins qu'ils n'aient eux-mêmes commencé l'invasion. En tout autre cas, il leur sera proposé de se faire musulmans, ou de payer les tributs établis que nous paient les infidèles soumis à notre empire. Si, dans les combats, les ennemis de la loi ne sont pas deux fois autant que les musulmans, le musulman qui fuira sera vil, et péchera contre la loi et contre notre honneur. Dans les excursions sur la terre ennemie, ne tuez pas les femmes, ni les enfants, ni les vieillards sans force, ni les moines de vie retirée, à moins qu'eux-mêmes ne cherchent à vous nuire. Ne tuez ni n'arrêtez quiconque a reçu de vous un sauf-conduit, et n'en violez pas les clauses et conditions. Que le sauf-conduit donné par un chef soit respecté de tous. Tout le butin, après l'enlèvement du cinquième qui nous revient, sera partagé dans le camp même ou sur le champ de bataille ; le cavalier aura deux parts, le fantassin une. Des choses à manger vous en pouvez prendre autant que vous en aurez besoin... Quant à ceux qui serviront dans l'armée, quoiqu'ils ne soient pas gens de guerre, et quoiqu'ils soient d'autre croyance, les chefs pourront à leur gré récompenser leurs services, et de même à l'égard de ceux qui, dans le combat ou hors du combat, feraient quelque exploit d'importance. Pour venir dans l'armée d'*al-djihed*, ou pour garder les frontières, celui qui a père ou mère devra prendre leur consentement, sauf dans les occasions de nécessité subite, car alors la principale obéissance est d'accourir à la défense du pays et à l'appel des walis... »

garde ([1]). La formation d'une *al-kâmis* annonçait une véritable campagne, et non de simples coups de main, des batailles rangées et des siéges de villes.

Le service militaire, chez les Arabes, n'était pas, comme chez les chrétiens, une obligation politique, un devoir d'inférieur à supérieur dans la hiérarchie sociale. On ne trouve, en effet, dans l'histoire des musulmans d'Espagne, nulle trace, nulle apparence de la tenure féodale, en usage alors dans toute l'Europe, c'est-à-dire de l'obligation imposée à chaque possesseur de fief, relevant de la couronne, d'amener ses vassaux au service du roi. Dans les guerres civiles, dans les guerres entre musulmans, le service était tout volontaire; chacun prenait parti suivant ses opinions de race, de secte et de tribu. Mais dans les guerres nationales, contre les ennemis de la foi, le service militaire n'était plus une simple obéissance aux ordres du khalyfe; il devenait une obligation religieuse, un devoir sacré. Tout musulman devait prendre les armes, hors les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les esclaves. Pour les levées de troupes, on prenait alors parmi toute la population mâle, valide et libre, en choisissant toutefois les célibataires de préférence aux hommes mariés. Et dans ces troupes improvisées, les nouvelles recrues elles-mêmes étaient sur-le-champ propres au métier des armes, car les Arabes, privés de tous plaisirs profanes, n'avaient d'autres jeux que les exercices guerriers, auxquels ils se livraient dès l'enfance, et jusqu'à la vieillesse.

([1]) De ce dernier mot, les Espagnols ont fait *zaga*, qui a eu le même sens avant le mot moderne *retagnardia*.



En tous cas, l'armée arabe ne restait jamais sous le drapeau que l'espace d'une campagne. Chaque année, après l'expédition, bonne ou mauvaise, les soldats se dispersaient pour retourner dans leurs foyers. Il fallait qu'un nouvel appel du pontife-roi les réunît l'année suivante. Ce ne fut qu'au moment de la chute des Omméyades, lorsque les Espagnols menaçaient tout l'empire du croissant, ébranlé par les guerres civiles qui s'étaient allumées entre les Berbères et les Arabes, que des musulmans zélés se vouèrent à la défense permanente des frontières. Unis par des serments, menant une vie très-austère qu'ils partageaient entre les devoirs religieux et la pratique des armes, ces chevaliers, ces moines militaires qu'on nommait *rabits* (rabhyt), restaient constamment sous les drapeaux, en face du péril. Du reste, on n'a que des notions assez vagues sur cet institut des *rabits*. L'histoire de Conde n'en parle qu'à l'occasion du long séjour que fit parmi eux Hescham III, dernier khalyfe omméyade (1026), pour s'opposer aux progrès des Espagnols.

L'on a déjà vu que beaucoup de Mozarabes et de juifs servaient dans les armées des khalyfes de Cordoue. Fréquemment aussi des corps mercenaires furent pris à la solde de l'empire, ou des divers compétiteurs au trône. C'étaient des guerriers espagnols, qui, réunis en troupe sous un chef de leur choix, louaient leurs services à prix d'argent, comme firent les *condottieri* d'Italie. On les nommait *campeadores* (de *campear*), pour exprimer qu'ils étaient toujours en campagne. Le fameux Rodrigo ou Ruy Diaz de Vivar, que ses compatriotes ont appelé par excellence *El Campeador*, était un de

ces héros mercenaires qui vendaient leur épée au plus offrant; et ce fut en faisant ses premières armes à la solde du waly de Saragosse contre les chrétiens aragonais, qu'il reçut la qualification arabe de *Cid* (*Syd*, seigneur) devenue son nom dans l'histoire.

Marine. — Les Arabes, en Arabie, ne furent pas marins; dans le Koran, les vaisseaux (c'étaient ceux des autres nations) sont toujours cités comme signes et miracles de Dieu ([1]); mais après leurs conquêtes, au temps de leur grandeur, ils eurent la première marine du monde, et, seuls à cette époque, ils firent de véritables expéditions maritimes. Mouza, le conquérant de l'Espagne, avait envoyé sa flotte explorer la Sardaigne et la Corse, avant même que les îles Baléares fussent rangées sous la domination des émyrs; et peu après (827) les Arabes-Egyptiens, sous les Agladites, avaient pris la Sicile aux Grecs du Bas Empire. Ce ne fut que dans le cours du XI[e] siècle que les Sardes, aidés des Pisans et des Génois, recouvrèrent leur indépendance (1022), et que les aventuriers normands, sous les fils de Tancrède de Hauteville (de 1061 à 1090), enlevèrent la Sicile aux princes Fatimites. Dans cet intervalle d'environ trois siècles, les Arabes, maîtres de la Syrie, de l'Afrique, de l'Espagne et des îles, régnant aux lieux où furent Tyr, Alexandrie, Carthage, Syracuse et Gadès, avaient fait en quelque sorte un lac arabe de la Méditerranée, qui avait été un lac romain, et que Napoléon rêva de faire un lac français. Sans la rivalité des deux khalyfats de

([1]) « C'est un de ses prodiges que ces vaisseaux qui fendent rapidement les flots et s'élèvent comme des montagnes ; mais s'il voulait, il calmerait le vent, et les navires resteraient immobiles... » (Sourate XLII, v. 31), etc.



Damas et de Cordoue, sans les déchirements intérieurs où l'un et l'autre périrent, la domination des musulmans sur la Méditerranée eût duré jusqu'au temps de la prise de Constantinople et de la Grèce, qui en assurait à l'islam l'empire exclusif.

En Espagne, où l'une des plus hautes dignités était celle d'*émyr de la mer* (amyr-al-bahr), les khalyfes entretinrent toujours une puissante marine, alimentée par plusieurs grands chantiers de construction ([1]). C'était au moyen de nombreuses escadres qui croisaient incessamment dans le détroit et sur les côtes d'Andalousie, qu'ils protégeaient leurs provinces méridionales contre les descentes des Berbères ou les attaques des pirates africains. L'on a vu que, vers 840, Abdérame II envoya dans la Méditerranée une grande expédition qui explora militairement la Sardaigne, la Corse, les côtes de Provence et d'Italie, et qu'en 868, la tempête détruisit, à l'embouchure du Minho, une grande flotte arabe que le khalyfe Mouhamad envoyait porter une armée de débarquement sur les côtes de Galice, pour prendre les Espagnols à revers et pénétrer au cœur de leur pays. L'on a vu aussi le khalyfe Abdérame III (vers 950) soutenir une guerre navale, dans les mers du Levant, contre le soudan d'Egypte. Tant que le khalyfat fut debout, et, même après sa chute, tant qu'il resta aux Mores de Grenade un port sur la Méditerranée, les musulmans d'Espagne entretinrent un commerce actif et florissant avec tous les Etats maritimes d'Afrique, d'Asie

([1]) Les Arabes appelaient un chantier *al-dar-al-sanaa* (la maison d'œuvre, de travail, *domus laboris*), d'où les Espagnols ont fait *atarazana*, les Italiens *darsena*, les Français *arsenal*.

et d'Europe; et l'on verra, dans le chapitre suivant, que, durant toute l'époque appelée moyen âge, ils surpassèrent tous les autres peuples par l'audace de leurs entreprises navales.

REVENUS PUBLICS.

Le trésor des khalyfes s'alimentait de deux sources principales : le produit des mines et celui des impôts.

Mines. — Comme les anciens maîtres de l'Espagne, les Arabes avaient su mettre à profit ses richesses cachées. La fécondité métallique de cette contrée fut très-célèbre au temps des premières colonies, et dut être, en effet, considérable, puisqu'on la fit en quelque sorte fabuleuse. Si l'on en croit Hérodote, Aristote et Diodore de Sicile, les Phéniciens trouvèrent en Ibérie une si grande quantité d'or et d'argent, qu'ils remplacèrent dans leurs navires, par ces métaux précieux, tous les ustensiles de fer et de plomb. Aristote assure même que, des bergers ayant mis le feu aux forêts, et la terre s'échauffant par l'incendie, on vit l'argent couler des montagnes [1] Strabon rapporte [2] qu'on tirait des seules mines de Carthagène vingt-cinq mille drachmes d'argent par jour, et qu'à l'arrivée des Carthaginois, ce métal était si commun que les naturels du pays en faisaient jusqu'à leurs vases de ménage, jusqu'aux mangeoires de leurs bestiaux. L'or roulait dans les sables de plusieurs ri-

(1) « *In Iberiâ, combustis aliquando à pastoribus sylvis, calenteque ignibus terrâ, manifestum argentum defluxisse.* » (*Hist. nat.*) On croit que de ce vaste incendie (de πυρ ou *pyr*, feu), vient le nom des Pyrénées.

(2) *Geogr.*, lib. III.

vières, entre autres dans le Tage (*Tagus aurifer*), et les montagnes de Cazorla, où se trouve la source du Guadalquivir, s'appelaient sous les Romains *Argentarius Mons*. Le Mexique et le Pérou n'offrirent pas de plus grandes richesses aux avides compagnons des Cortez et des Pizarro. A l'époque des Arabes, le produit des mines de l'Espagne était bien diminué sans doute, mais il n'était pas épuisé comme il parut l'être depuis, et les fouilles se faisaient encore avec succès ([1]). Leurs historiens rapportent que, sous le règne d'Al-Hakem II (de 961 à 976), on exploitait, soit par l'État, soit par les particuliers, des mines d'or et d'argent dans les montagnes de Jaen, de Bulche, d'Aroche, et dans celles des Algarves, sur les bords du Tage (en Portugal,) ainsi que deux mines de rubis près de Beja et de Malaga. On exploitait aussi des mines de vif-argent, d'ambre, d'aimant, de souffre, d'antimoine, etc. On pêchait en outre le corail sur toutes les côtes d'Andalousie et les perles sur celles de Catalogne. Au reste, il n'existe pas de renseignements assez précis pour évaluer, même approximativement, le revenu de ces mines ([2]).

Impôts. — Les impôts, sous les khalyfes arabes, étaient de deux espèces : les uns se payaient en nature, les autres en numéraire. Le principal impôt de nature, appelé *azaque* (*al-zagah*) était une dîme levée sur toutes les productions du sol, en y comprenant les troupeaux.

([1]) L'on a récemment retrouvé et l'on exploite aujourd'hui, dans le royaume de Grenade, plusieurs abondantes mines d'argent, celle de la *Encarnacion* par exemple, et une autre près de Guadalajara.

([2]) En Turquie, aujourd'hui, le sultan prélève le cinquième du produit des mines de métaux exploitées dans l'empire; rien sur les mines de pierres précieuses.

Mais cette redevance du dixième des fruits en nature, considérée comme un avantage pour le contribuable, n'atteignait que les terres possédées par des musulmans, et nommées *terres décimales*. Les propriétés des sujets du khalyfe non-musulmans, qui s'appelaient *terres tributaires*, étaient soumises à un droit fixe, en argent, exigible quels que fussent la quantité des récoltes et le prix des denrées. Les musulmans étaient comme les métayers du khalyfe; les non-musulmans, comme ses fermiers. Outre ce droit fixe sur les propriétés tributaires, les impôts pécuniaires étaient de deux sortes : le *charage* (*al-scharadj*), ou droits d'entrée et de sortie, soit aux frontières (douanes), soit dans les villes (octrois), sur les denrées et marchandises, et le *taadil* (*ta'dyl*), ou capitation sur les chrétiens et les juifs. Ce mot *ta'dyl* signifie *égalisation*; c'était un tribut particulier, une espèce de rachat, qui *égalisait* les non-musulmans aux musulmans pour la protection aux personnes et aux propriétés. Le khalyfe Aly avait dit de ses sujets chrétiens et juifs : « Certes, ils ne sont soumis au tribut que pour mettre au même niveau leur sang avec notre sang, et leurs biens avec nos biens. »

Au temps de la plus grande puissance des khalyfes (c'est sous le règne paisible d'Al-Hakem II que les historiens font cette évaluation), les revenus de l'empire, en argent, et sans compter le produit en nature de l'*azaque*, s'élevaient chaque année à douze millions de mitcales d'or, c'est-à-dire au moins à trois cents millions de notre monnaie française [1]. Ces revenus divers, perçus par les

[1] Le *mitcale* (mitskâl) fut, comme la *dobla*, une monnaie arabe intro-

collecteurs impériaux dans les villes et les campagnes, étaient affectés aux dépenses générales de l'empire, c'est-à-dire aux salaires des divers employés de l'Etat, à l'entretien des armées et des flottes, à celui des mosquées, des hôpitaux et des écoles, à la construction ou réparation des édifices publics, des places de guerre, des chemins et des fontaines, au rachat des captifs et au soulagement des pauvres.

Autres revenus du khalyfe. — Outre les impôts réguliers, le khalyfe avait quelques autres branches de revenus. Ainsi, sur tout le butin de guerre, un cinquième était prélevé pour lui avant le partage entre les soldats de l'armée. Cet usage existait depuis Mahomet (1), et la *part du Prophète*, devenue part du khalyfe, fut envoyée

duite dans les États chrétiens d'Espagne. Ferdinand Ier (vers 1050) fit au monastère de Cluny un cens ou rente annuelle de mille mitcales d'or, et la reine Urraque, en 1113, vendit à don Diego Fernandez une ville et un district, près de Burgos, moyennant 500 mitcales d'or. Mais le *mitcale*, différent de la *dobla*, avait une valeur propre et déterminée. D'après un réglement du khalyfe Omar, le *dirhem* ou drachme était de quatorze karats, et le *mitskal* de vingt karats, chaque karat pesant cinq grains d'orge [1]. Pedro de Cantos-Benitez, dans son *Escrutinio de monedas antiguas*, dit que le mitcale d'argent valait la dixième partie du maravédi d'or, c'est-à-dire cinq réaux de veillon actuels, ou 1 fr. 30 c. Comme le *dinar* d'or valait vingt *dirhems* d'argent, et comme le mitcale d'or et celui d'argent pesaient le même poids de vingt karats, il est naturel, d'après la proportion, à cette époque, de la valeur des deux métaux, de donner au mitcale d'or vingt fois la valeur du mitcale d'argent. En ce cas, le revenu pécuniaire du gouvernement arabe s'élevait au delà de 300 millions de francs.

(1) « Sachez que, lorsque vous avez fait un butin, la cinquième part en revient à Dieu, au Prophète, aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs. » (*Koran*, sourate VIII, v. 42.)

[1] Cependant Ebn-Khaldoun ne porte qu'à 72 grains d'orge moyens le poids du *mitskal* d'or.



aux monarques d'Orient, tant que l'Espagne leur fut soumise. Depuis Abdérame, elle resta aux khalyfes de Cordoue, et, depuis Aben-al-Hamar, aux émyrs de Grenade. On appelait ce quint du khalyfe le *lot de Dieu*, parce que, suivant la prescription formelle de Mahomet, il devait être employé en bonnes œuvres [1].

Le trésor particulier du khalyfe se grossissait encore du produit des successions en déshérence, et, de plus, des dons que lui faisaient ses sujets, soit qu'ils fussent offerts par une province, une ville, une tribu, en reconnaissance de quelque faveur, soit qu'ils fussent l'hommage de simples particuliers [2]. Parmi les dons de cette dernière espèce, il en est un qui mérite d'être cité; il prouvera quelle était la richesse du prince auquel des sujets pouvaient présenter de semblables offrandes. Abdérame III ayant donné la charge de wazir du conseil d'Etat à Abd-al-Malek, frère de son favori le wali Ahmet-ben-Saÿd-Abou-Amer, qui revenait d'une heureuse expédition contre les chrétiens de Galice, les deux frères lui offrirent à cette occasion, avec le cinquième du butin, un présent personnel, dont voici la composition, suivant l'historien Aben-Khalekân : Quatre cents livres d'or pur de Tibar, la valeur de quatre cent vingt mille sequins (*zéquis*) en lingots d'argent, quatre cents livres d'aloës, cinq cents onces d'ambre, trois cents

(1) Le même prélèvement du cinquième sur le butin de guerre, et le même emploi charitable de ce cinquième, se font encore en Turquie, pour et par le sultan.

(2) Les rois d'Espagne, jusqu'à nos jours, ont souvent reçu de ces contributions volontaires qu'on appelait *donativos*. C'était, entre autres, l'unique revenu qu'ils pussent tirer des trois provinces basques, Biscaye, Alava et Guipuzcoa.

onces de camphre précieux, trente pièces d'étoffe d'or et de soie, cent dix fourrures de martes fines du Khorasan, quarante-huit caparaçons d'or et de soie tissus à Bagdad, quatre mille livres de soie en pelotons, trente grands tapis de Perse et cent petits tapis pour la prière, huit cents armures de fer bruni pour chevaux de bataille, mille boucliers, cent mille flèches, quinze chevaux arabes de haute race et cent chevaux d'Afrique et d'Espagne, avec de riches harnachements brochés d'or, vingt mulets de bât avec litières et longues couvertures, quarante jeunes garçons et vingt jeunes filles esclaves. Ce présent était accompagné de vers ingénieux et délicats composés par celui-même qui l'offrait, le wali Ahmet-ben-Saÿd. Sans poésie, le don n'eût pas été complet, ni le donateur un homme accompli.

Dans la répartition des revenus publics, les khalyfes, qui étendaient sur le *ma'l* ou trésor de l'Etat, comme sur toutes choses ([1]), leur absolu pouvoir, s'attribuaient une part immense et proportionnée aux charges qu'ils avaient à supporter. Outre les dépenses du palais, où la magnificence asiatique entourait d'une pompe sans égale le chef de la nation et de la foi, les khalyfes soldaient une troupe d'environ douze mille cavaliers, seul corps permanent de l'armée, qui formait leur garde personnelle. Ils entretenaient également, dans toutes les villes importantes de l'empire, des bibliothèques publiques et des écoles gratuites. La *madrézah*, l'école attachée à la mosquée impériale de Cordoue, ne comptait pas

([1]) Ils étaient, par exemple, maîtres des fleuves, des chemins, des rues, de tout ce que nous nommons *propriétés publiques*.



moins de trois cents orphelins élevés à leurs frais. Les soins et les dépenses consacrés par eux à l'instruction générale s'étendaient fort loin : ils avaient, par exemple, dans les villes de Mauritanie, d'Egypte, de Syrie, d'Arabie et de Perse, des envoyés dont l'unique fonction était de leur transmettre les ouvrages que les poëtes ou les savants de ces pays mettaient au jour, de les tenir au courant des découvertes et des progrès faits dans les sciences et les arts. Il existait aussi, sur les principales routes, des auberges publiques, appelées *mencils* (*menzâl*), ouvertes gratuitement à tous les voyageurs. C'était l'*hospitalité du khalyfe*, qui l'exerçait ainsi d'un bout à l'autre de l'empire. A la pratique de ce devoir, si sacré parmi les Arabes, le khalyfe, comme imâm suprême, ne pouvait manquer de joindre celle de l'aumône, l'une des cinq colonnes de l'islam [1]. Aussi répandait-il, sur tous les pauvres de ses états, d'immenses et continuelles largesses. C'était par des actes de charité, de bienfaisance, qu'étaient toujours célébrées les fêtes du culte et les réjouissances nationales : seule compensation possible aux vices monstrueux, aux abus révoltants du pouvoir absolu, comme la *taxe des pauvres*, en Angleterre, est la seule compensation possible aux vices et aux abus du régime aristocratique, qui met en présence l'extrême richesse et l'extrême pauvreté.

[1] « L'édifice de l'islam, disent les docteurs musulmans, est appuyé sur cinq colonnes : la profession de foi, la prière, la dîme aumônière, le jeûne et le pèlerinage à la Mekke. »

VICES DE LA CONSTITUTION.

L'institution à la fois religieuse et politique laissée par Mahomet à son empire naissant, favorisait sans doute les entreprises de prosélytisme armé qu'accomplirent ses successeurs immédiats. Cette concentration de tous les pouvoirs, cette unité de commandement, secondée par toute la première ferveur de l'enthousiasme religieux, était admirable pour la conquête. On a vu avec quelle merveilleuse rapidité les Arabes étendirent dans toutes les directions l'autorité des premiers *vicaires* de Mahomet. Aveuglément dociles au signal de leur roi-pontife, ils s'élançaient à la conquête du monde avec le fanatisme ardent et résigné de martyrs qui se dévouent pour leur foi. Mais lorsqu'ils eurent atteint les bornes que la nature et leur petit nombre mettaient à cet agrandissement colossal, lorsque l'ardeur délirante qui les poussait en avant se fut refroidie, et qu'ils pensèrent à s'établir dans les immenses possessions qu'ils avaient si rapidement acquises, il devint évident, dès l'origine, que cette institution, si favorable à la conquête, était peu propre à la conservation, et que leur gigantesque empire, privé de base, mal constitué, mal uni, portant dans son sein d'irrémédiables germes de mort, était menacé d'une chute aussi rapide, aussi éclatante que l'élévation.

Arrêtés en Espagne par le mauvais succès de la guerre des Gaules et l'extermination de l'armée d'Abdérame l'émyr dans les champs de Poitiers, les Arabes, au milieu des querelles intestines qu'entretenaient, loin du siége de l'empire, la rivalité et l'impunité des chefs,

étaient tombés aussitôt dans un tel état d'affaiblissement, qu'ils ne purent éteindre cette faible étincelle de résistance allumée dans les montagnes des Asturies, d'où partit l'incendie qui acheva de les consumer. Ce ne fut que par leur rupture avec l'Orient, par un schisme, par un démembrement de la grande unité musulmane, qu'ils purent conjurer leur ruine immédiate. Abdérame l'Omméyade, en groupant autour de son trône, que les Abassydes nommaient usurpé, toutes les forces des Etats de l'Occident, leur rendit quelque vigueur et quelque stabilité. Que l'on étudie les vices de la constitution du khalyfat de Cordoue, identiquement semblable à celle du khalyfat de Damas, et l'on découvrira les véritables causes de la décadence et de la ruine du double empire des Arabes.

Succession au trône. — En constituant son empire, Mahomet commit un oubli fatal : comme il n'avait que des filles, qui ne pouvaient exercer la royauté, parce qu'elles ne pouvaient exercer le sacerdoce, il ne régla point la succession au trône. Après lui, le khalyfat fut d'abord électif; puis bientôt les khalyfes s'attribuèrent le droit d'élection, en le bornant à leur famille, ce qui établit une sorte d'hérédité dynastique. La couronne n'était donc ni proprement élective, ni proprement héréditaire ; le monarque choisissait son successeur parmi ses enfants, lorsqu'il en avait qui fussent mâles et majeurs. Vainement peut-on dire que cette coutume avait un côté favorable, en ce qu'elle établissait entre les fils et petits-fils du prince régnant l'émulation de mériter la préférence, en ce que cette préférence pouvait tomber sur le plus digne. Elle ne produisait le plus habituelle-

ment que de désastreux effets, parce qu'elle excitait entre eux, dès leurs premières années, la jalousie et la rivalité. Leurs droits étant égaux par la naissance, et chacun d'eux pouvant prétendre au choix de son père ou aïeul, il était rare que ce choix, souvent mal constaté, quelquefois omis complétement, fût leur loi suprême, et qu'entre frères, oncles et neveux habitués à se regarder en ennemis, le sang des guerres civiles ne baignât pas les marches du trône, dès qu'il était vacant (1).

Pouvoir des walis. — D'une autre part, dans l'impuissance d'exercer personnellement sa domination sur tout l'empire, le khalyfe avait, dans les provinces, des lieutenants, lesquels, institués en vertu d'une délégation de son autorité absolue et générale, se trouvaient, comme lui-même, investis de tous les pouvoirs. Ils étaient à la fois commandants des troupes, administrateurs civils, receveurs des impôts, juges d'appel, etc. Cette exorbitante autorité, qui n'était ni partagée, ni balancée par aucune autre, leur donnait facilement le désir et les

(1) Les sultans othomans de Constantinople ne trouvèrent qu'un remède à ce vice de la constitution : celui de tenir enfermés et captifs dans le sérail tous les membres de la famille impériale, ou, mieux encore, de faire étrangler tous leurs compétiteurs possibles à la dignité suprême. Othman Ier, dès 1299, donna l'exemple de ce remède héroïque en tuant de sa main son oncle Dundar-Elb. Après lui, Bayézid Ier (Bajazet) fit mourir son frère unique; Mourad II, ses quatre frères; Sélim Ier, cinq frères et neveux ; Mourad III, cinq frères; Mouhamad III, le jour même de son avénement, dix-neuf frères, etc. (Monrâdgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire othoman*). Rien de semblable, il faut le dire en l'honneur des dynasties arabes, ne se rencontre dans l'histoire de Damas et de Cordoue ; et ce moyen n'eût pas été d'un facile emploi dans les familles des khalyfes que la polygamie avait prodigieusement étendues. Selon le recensement de la famille des Abassydes, fait en 816, elle se composait, en princes et princesses, de 33,000 âmes.

moyens de la rendre indépendante. Pour peu qu'à la mort d'un khalyfe, sa couronne fût disputée entre divers prétendants, les walis, favorisés par les querelles de la famille impériale, résistaient rarement à l'envie d'y trouver un prétexte pour dénier l'hommage au vainqueur, et pour s'ériger en souverains. De là, tant de révoltes si longuement soutenues, si péniblement étouffées. Puis, quand la dynastie succombe, le khalyfat périt avec elle, et l'empire, démembré, mutilé, coupé en tronçons, n'offre plus qu'une anarchie de petits Etats, rivaux, ennemis, qui, pour mieux s'entre-déchirer, appellent l'ennemi étranger, et jusqu'à l'ennemi religieux.

Diversité des races. — Ces deux causes éternelles de discorde, l'incertaine succession au trône et la trop grande puissance des walis, étaient, d'ailleurs, singulièrement favorisées par la diversité des races et des tribus qui formaient la nation, et qui vivaient distinctes, séparées, rivales, quoique soumises au même sceptre. C'étaient des Arabes, des Syriens, des Egyptiens, des Berbères, puis des chrétiens, des juifs, des idolâtres. Toutes ces grandes familles, et toutes les infinies subdivisions qu'elles renfermaient, faisaient autant de partis, autant de factions, toujours divisées par des jalousies de caste ou des haines de croyance, toujours prêtes à mêler aux dissensions générales leurs inimitiés particulières. Les familles nobles se disputaient la préséance jusque dans le conseil d'Etat, sous les yeux du khalyfe, et souvent leurs inimitiés séculaires éclataient en combats singuliers ou même en assassinats. L'on a vu quelle longue perturbation causa dans l'empire la révolte des Hafsoun, qui s'était allumée probablement à la vieille querelle des

Yéménytes et des Arabes du Hedjaz, et qui se recruta surtout parmi les Mozarabes et les juifs contre les musulmans. Cette fatale disposition des choses et des esprits avait pour résultat qu'il suffisait à un rebelle d'être attaché par les liens de l'affection, et même par ceux du sang, à l'une des races, ou tribus, ou croyances, pour avoir aussitôt un parti formé. Le même effet des mêmes causes se reproduisit dans le royaume de Grenade. Là, sous les successeurs d'Aben-al-Hamar, la nation n'était plus séparée, comme sous les khalyfes de Cordoue, en grandes divisions de races, de peuples et de cultes, telles que les Arabes, les Berbères, les chrétiens; mais elle était morcelée en tribus, presque en familles, telles que les Abencerrages (Beny-Séradj), les Zégris (Zéyrys), les Gazules (Djézoulys), les Zénètes (Zenatys), les Gomares (Ghomârys), les Masamudes (Mésamédys), etc.; et les rivalités, devenues plus personnelles en se rétrécissant, n'en étaient que plus vives et plus archarnées.

Comme s'il n'eût pas suffi que tant d'origines et de facilités données à la révolte produisissent incessamment des dissensions intestines, certaines règles religieuses venaient encore s'opposer à ce qu'elles fussent rapidement et radicalement étouffées. Telle était cette *coutume d'Aly* qui défendait que, dans la guerre entre musulmans, on tuât l'ennemi hors du champ de bataille, qu'on le poursuivît au delà d'un canton, et qu'on bloquât ses places plus d'une semaine. Cette coutume, en donnant aux vaincus le moyen d'échapper et de réparer leurs pertes, éternisait la guerre. Comme on l'a vu dans le récit des événements historiques, ce ne fut qu'avec l'assentiment de ses généraux, de ses conseillers du divan,

et de ses imâms de l'*Ajama*, qu'Adérame III prit le parti de violer la *coutume d'Aly* à l'égard du rebelle Kalêb-Ben-Hafsoun, pour étouffer une sédition qui, depuis un demi-siècle, désolait l'empire.

AUTRES CAUSES DE DÉCADENCE.

De tels vices dans l'oganisation intérieure de l'Etat suffisaient seuls, et sans causes étrangères de destruction, pour en opérer la ruine. Un empire ainsi constitué devait périr; car si les peuples ne meurent point, s'il leur est donné de se régénérer dans la fièvre salutaire des révolutions, c'est lorsqu'ils sont chez eux, et que le sol qu'ils habitent ne leur est point disputé, lorsqu'ils occupent l'héritage que leur a donné la nature, non celui qu'ils ont reçu de la guerre et que la guerre peut leur reprendre. Mais les Arabes, transplantés hors de leur pays, campés sur un sol étranger, obligés de comprimer des populations asservies qui leur étaient hostiles par l'origine et le culte, — puis de contenir des populations rivales qui leur disputaient incessamment la suprématie, — puis encore de lutter sans relâche contre un ennemi extérieur, actif, vigilant, acharné, toujours prêt à profiter de leurs fautes pour les frapper dans leur faiblesse, et combattant pour recouvrer sur eux son héritage naturel, — les Arabes, dis-je, n'avaient, ni dans leur nombre, ni dans leur institution, assez de force pour suffire à tant de combats.

Lorsque les peuples du Nord-Est, destructeurs de l'empire romain, s'en partagèrent les lambeaux, et s'établirent en conquérants dans les provinces de l'Ita-

lie, des Gaules et de l'Espagne, ils se trouvaient réunir les plus heureuses et les plus favorables conditions pour le maintien de leurs conquêtes. Premièrement, les populations des pays qu'ils occupaient étaient habituées dès longtemps à supporter un joug étranger, et ne faisaient que changer de maîtres. Ensuite, les vainqueurs ayant la même religion que les vaincus, et ceux-ci, plus civilisés, ayant subjugué par les mœurs ceux qui les avaient soumis par les armes, une fusion complète et fraternelle s'établit facilement entre les deux races. Enfin chaque nation des conquérants, unie, compacte, homogène, sans division de castes et de tribus, sans mélange de peuples vaincus et convertis devenus ses alliés, puis ses jaloux, ses rivaux, ses ennemis, n'avait point encore à soutenir une éternelle guerre extérieure contre la nation qu'elle avait dépouillée, et qui s'efforçait de recouvrer son légitime domaine. Elle n'avait donc qu'à maintenir dans l'obéissance la population indigène, et, pour cet objet unique, son institution était admirable. On sait comment s'établit la féodalité : les compagnons (*comites*) du chef (*dux*) choisi pour commander l'expédition, — lequel, dans l'exercice d'une autorité prolongée par l'importance des événements et des résultats, parvint à se créer une royauté, d'abord temporaire, puis à vie, d'abord élective, puis héréditaire, — reçurent de lui, au lieu des anciens présents de chevaux et d'armures, des portions du territoire conquis, sous la condition d'hommage et de service militaire. Ces *leudes* ou *fidèles*, devenus grands vassaux du roi, cédèrent à d'arrière-vassaux, sous des conditions semblables, des parties de ces vastes dotations. Ils furent

aussi seigneurs suzerains dans leurs fiefs ; ils eurent des tenanciers à charge de vasselage, qui purent s'en créer à leur tour en subdivisant leurs portions, et ce fut par cette succession d'anneaux que se forma la chaîne féodale, qui enlaça les peuples d'un réseau de fer.

Les Arabes n'avaient aucun de ces avantages du dedans et du dehors qui assurèrent aux Lombards, aux Francs, aux Wisigoths la paisible possession de leurs conquêtes, et la solidité de leur établissement. Le peuple qu'ils avaient dépossédé, loin d'être habitué à la servitude, avait été conquérant comme eux-mêmes ; ils pratiquaient une autre religion que la population soumise, dont ils n'avaient point non plus adopté les mœurs ; enfin, nation hétérogène, embrassant une foule de races et de sectes rivales, ils étaient en butte à l'inimitié mortelle, aux continuelles attaques d'une nation mieux constituée, qui avait à leur reprendre sa patrie, les champs, les demeures et les temples de ses pères. Rien, dans la constitution politique des Arabes, ne remédiait à tous les défauts d'une position si précaire, si menacée. Aucune institution forte et puissante n'assurait seulement la défense du territoire. Les Espagnols, au contraire, possédaient tous les avantages qu'avaient eus pour s'établir les Goths, leurs ancêtres. La féodalité s'était introduite avec toutes ses conséquences dans leurs possessions, pour la même raison qui l'avait fait naître au temps de l'invasion des peuples barbares, la garde du sol ; et cette institution convenait merveilleusement à leur état perpétuel de résistance et d'attaque. Si, en effet, l'intérêt personnel d'un feudataire l'attachait bien plus à la conservation de son fief que

n'eût pu le faire une simple mission du roi, et si la tenure féodale avec ses ramifications lui donnait bien mieux les moyens de le protéger contre toute attaque, le même système féodal n'était pas moins favorable à l'agrandissement qu'à la défense de l'Etat. La présence des hauts barons aux frontières, et la continuelle tenue d'armes exigée des vassaux, mettaient les chrétiens à même de saisir chaque occasion propice, tandis que les Arabes, dont les troupes ne s'assemblaient qu'à l'appel du khalyfe ou des walis, pour regagner leurs foyers après chaque campagne, d'ordinaire pris au dépourvu, étaient rarement en mesure de prévenir une invasion, et quelquefois hors d'état de la repousser.

Au milieu de telles circonstances, avec tant d'occasions de troubles, tant de sujets de luttes, tant de causes enfin d'affaiblissement, avec une constitution politique si vicieuse et une composition nationale si informe, il est, en vérité, surprenant que l'empire arabe d'Espagne se soit élevé, se soit soutenu, pendant deux siècles et demi, à ce haut point de puissance et de grandeur qu'il atteignit sous les khalyfes omméyades. Mais, alors que tous les pouvoirs étaient accumulés sur la même tête, alors qu'une nation se résumait en un homme qui pouvait vraiment dire : « L'Etat c'est moi, » il faut principalement attribuer cette espèce de prodige aux qualités personnelles des chefs successifs de l'empire. Cette dynastie des Omméyades d'Espagne brille, en effet, au milieu de toutes les dynasties, d'un éclat que nulle autre ne peut lui disputer. Si l'on excepte les sévérités cruelles d'Al-Hakem Ier contre les mutins de Cordoue et de Tolède, qu'il expia par une mort misérable, on ne trouve guère

dans l'histoire de cette famille (d'une famille régnante!), que des actions justes, nobles, généreuses, et l'on peut dire avec exactitude que tous les princes sortis de son sein méritèrent l'amour de leur peuple et les hommages de la postérité. Mais la destinée des Arabes est un de ces mémorables exemples où l'on voit combien les institutions qui restent sont supérieures aux hommes qui passent. Tant que le sceptre fut en des mains fermes et révérées, la force du monarque, à défaut de celle de l'institution, détourna les orages et prévint l'infaillible ruine; mais dès que l'Etat vint à reposer en des mains faibles et méprisées, il se trouva sans base, et tout s'écroula.

En effet, le trait caractéristique de l'histoire des Arabes-Espagnols, celui qui la distingue de toutes les autres histoires, c'est qu'il n'y a nul intervalle entre la grandeur et la décadence, c'est qu'à l'élévation touche immédiatement la chute. Le règne d'Al-Mansoûr, sous le titre de hagib d'Hescham II, peut être considéré comme le point culminant de la prospérité publique, comme l'apogée de la gloire, de la puissance, de la splendeur. C'en est aussi le terme. Avec Al-Mansoûr périssent la dynastie et l'empire. Les Berbères, délivrés du frein, détruisent l'aristocratie arabe, et font asseoir le chef de leur révolte sur le trône des khalyfes. Dans ce déchirement général, chaque wali se fait roi, chaque province devient empire, et l'unité fondée par Abdérance s'abîme au milieu des convulsions de l'anarchie. Les Espagnols, acquérant une supériorité décidée, et ne se bornant plus à des excursions de pillage, commencent à reprendre leur pays sur une nation occupée à se dé-

truire elle-même. Alors, les cent roitelets sortis des débris du khalyfat, sans liens et sans concert, sans force et sans dignité, ne trouvent qu'un moyen de résister aux armes chrétiennes : c'est d'appeler à leur aide les Almoravides, ce peuple nouveau qui a déjà détruit la puissance arabe en Afrique, c'est-à-dire de les prendre pour maîtres, et de leur livrer l'Espagne. De ce jour finit l'histoire des Arabes; l'histoire des Mores a commencé.

Il est une chose qu'on ne peut trop redire, et dont il faut bien se pénétrer, si l'on veut éviter l'erreur et la confusion jusqu'à présent commises : cette nation des Arabes proprement dits, cette nation conquérante et civilisatrice, dont l'anéantissement fut si complet que ses œuvres périrent avec elle, n'a point été détruite par les chrétiens, mais par ses propres sujets, par les peuples qu'elle avait anciennement subjugués et convertis. De même que les Romains du Bas-Empire, propagateurs du christianisme, avaient succombé sous l'attaque des Barbares du Nord, devenus chrétiens comme eux et par eux, les Arabes, propagateurs de l'islam, furent anéantis par les Barbares du Midi qui avaient embrassé leur foi, par les Turcs en Syrie, par les Mores en Espagne. Lorsque saint Ferdinand prenait Cordoue et Jacques I[er] Valence, ce n'était pas sur les descendants de Mouza et d'Abdérame qu'ils recouvraient la terre de leurs aïeux; l'empire arabe avait cessé d'être, et c'étaient les chefs des sauvages peuplades de l'Atlas qui trônaient dans le palais des Omméyades.

Ainsi se trouve expliqué cette espèce de problème historique qui, resté sans solution, avait fait mettre en

doute la haute civilisation des Arabes. On s'était demandé comment cette civilisation, chassée d'Espagne par les chrétiens avec ses auteurs, ne s'était pas réfugiée et conservée en Afrique, où les armes espagnoles n'avaient pas été la poursuivre. C'est que, lorsque les chrétiens reconquirent l'Espagne, aux deux époques de saint Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, les Arabes n'existaient plus; ils avaient été détruits par les Mores. Le royaume de Grenade, survivant à l'extinction du khalyfat, avait bien pu recevoir, avec les restes des tribus arabes, les sciences, les arts et les mœurs de Cordoue. Mais déjà la double conquête des Almoravides et des Almohades avait successivement détruit, dans l'ancienne Mauritanie, les effets et les traces de la domination arabe (1); puis enfin l'occupation du nouvel empire de Maroc par les Bény-Mérines, sortis du désert, et plus sauvages encore que leurs devanciers descendus de l'Atlas, était venue replonger l'Afrique dans cet état de barbarie stationnaire, où l'établissement des corsaires turcs dans les ports de la Régence l'a maintenue jusqu'à nos jours (2).

Quant au royaume de Grenade, — qui dut sa fondation

(1) Les Almohades, surtout, étaient tellement barbares que les khalyfes de cette race, au dire de Nowaïry, défendirent sous peine de mort qu'on écrivît les annales de leur règne.

(2) Il est peut-être utile de faire remarquer ici que, depuis la conquête de l'Algérie par la France, nous donnons aux diverses races qui composent la population africaine des noms fort mal en harmonie avec leur origine, et en plein désaccord avec l'histoire. Ainsi l'on appelle Maures les descendants d'étrangers, de Turcs principalement, établis dans cette contrée, tandis que ce nom ne devrait appartenir qu'aux fils autochtones de la Mauritanie, et l'on appelle Arabes les indigènes, qui ne sont point Arabes, mais Berbères.

à une circonstance toute fortuite en quelque sorte, à ce qu'Aben-al-Hamar, petit souverain de cette province, se fit, après la prise de Cordoue, l'allié et le feudataire du roi de Castille, — il est facile d'expliquer comment ce dernier débris survécut plus de deux siècles à la ruine de l'empire. Les populations musulmanes, chassées de Cordoue, de Séville et de Valence par l'effet d'impitoyables capitulations, se retirèrent en masse dans les spacieuses et fertiles vallées que protégeaient des ceintures de montagnes, et le nombre des habitants amoncelés sur une seule province donna au royaume d'Al-Hamar bien plus d'importance que ne semblait en comporter la faible étendue de son territoire. Il est vrai que les musulmans de toutes races, réunis dans cet asile, renouvelèrent souvent entre eux les disputes de familles qui avaient divisé leurs pères, et que, par exemple, la querelle des Abencerrages et des Zégris fut comme la répétition, sur une moindre échelle, de celle des Arabes et des Berbères, dont ils étaient issus. Mais la situation des Etats chrétiens favorisait heureusement leur résistance, et les défendait d'une immédiate destruction. La prétention d'Alphonse X à l'empire d'Allemagne, et celle de Pierre III à la couronne de Sicile, éloignèrent d'abord de Grenade les armes de la Castille et de l'Aragon, qui l'enveloppaient dans tous les sens, à la mort de saint Ferdinand et de Jacques le *Conquistador*. Les longues divisions intestines qu'eurent à souffrir ensuite ces deux royaumes, soit de prince à prince, pour des successions au trône, soit de peuple à monarque, pour des conquêtes de liberté intérieure, ne leur permirent plus de diriger au dehors une grande entreprise. D'ail-

leurs, la Castille et l'Aragon, depuis leur agrandissement réciproque, se regardaient d'un œil jaloux, vivaient dans un état de guerre à peu près continuel, et voyaient l'un et l'autre avec plaisir, dans le voisinage des Mores de Grenade, un moyen de neutraliser les forces toujours menaçantes de la nation rivale. Aussi ces deux Etats n'eurent-ils point la pensée de s'unir dans une commune croisade pour purger le sol de l'Espagne des infidèles qui le souillaient encore. Ce ne fut qu'après le mariage des rois catholiques, lorsque les rivalités provinciales eurent cessé, et que toute la monarchie, réunie sous un même sceptre, marcha d'accord au même but, qu'enfin la croix fut plantée sur les tours de l'Alhamrâ, et que les derniers enfants de l'Arabie repassèrent, en vaincus expulsés, ce détroit franchi, huit siècles auparavant, par leurs ancêtres victorieux.

CHAPITRE II.

État de la civilisation chez les Arabes. — Leur influence sur celle de l'Europe.

PREMIÈRE SECTION.

CIVILISATION DES ARABES.

Il serait sans doute superflu de tracer ici l'historique des connaissances qu'acquirent successivement les Arabes; notre sujet se borne à constater quel fut l'état, quelle fut l'encyclopédie de ces connaissances, et jusqu'où les Arabes étendirent, par leurs travaux, les diverses branches dont se compose l'arbre de la science humaine.

Cependant il faut expliquer une nouvelle et singulière bizarrerie de leur destinée. Tout à l'heure, nous faisions comprendre, par les faits de l'histoire, comment la civilisation des Arabes avait disparu de l'Espagne sans se retrouver en Afrique. On est en droit de demander comment la civilisation des Arabes ne s'est pas retrouvée même en Arabie. La réponse est fort simple :

elle n'y a jamais pleinement existé. C'est hors de leur pays natal, c'est dans les contrées étrangères où ils s'établissaient en conquérants, que les Arabes furent civilisés et cilivisateurs.

Nous avons exposé, dans l'introduction de ce livre, que ces anciens pasteurs nomades appelés *Scénites* par les Grecs, après être longtemps restés isolés du monde, après avoir mené, pendant des siècles, la vie d'ignorance et de liberté, la vie à demi-sauvage qu'on nomme patriarcale, commençaient enfin, peu avant la venue du Prophète, à subir leur métamorphose, devenue bientôt si complète et si éclatante. Déjà, lorsqu'au temps de l'aïeul de Mahomet, et en souvenir de sa victoire sur le roi des Ethiopiens, l'ère de l'Éléphant succédait à celle de l'érection de la *Kaaba* par Abraham, les Arabes, devenus agriculteurs, avaient des établissements fixes dans l'Yémen, l'Oman et le Hedjaz, des villes, comme la Mekke et Yathreb (devenue Médine), au centre des terres cultivées, des comptoirs sur la mer Rouge et le golfe Persique, trafiquant entre l'Egypte et les Indes; déjà ils avaient reçu des Syriens leurs voisins, avec l'alphabet et les chiffres, l'art d'écrire et l'art de calculer; déjà, enfin, ils appendaient autour du sanctuaire les œuvres de leurs poëtes couronnées dans des luttes d'esprit par le suffrage public.

Mais c'était seulement l'aurore de la civilisation des Arabes qui commençait à poindre en Arabie. Le grand jour ne se leva pour eux que loin de leur patrie, qu'il n'éclaira jamais. Mahomet vient, Mahomet parle, et cette contrée, si longtemps immobile, se lève à sa parole pour la répandre sur toute la terre. Prédicateurs et soldats,

ses disciples se précipitent dans toutes les directions, entraînant des hordes d'enthousiastes, et conquièrent une moitié du monde à la course de leurs chevaux. En quelques instants, ils ont parcouru l'Asie, de la pointe d'Ormuz aux sommets de l'Himalaya; l'Afrique, des bords de la mer Rouge aux extrémités de l'Atlas; l'Europe, des colonnes d'Hercule aux rives de la Loire. Mais à peine commencent-ils à s'affermir dans leurs immenses possessions, que, parmi cette émigration victorieuse, s'opère une révolution soudaine. Les esprits, fortement agités par un si prodigieux mouvement, cherchent à leur tour des conquêtes. Le goût de l'étude saisit ces guerriers haletants, les arrête, les transforme; la passion de savoir remplace celle d'acquérir, et les conquérants du Midi s'apprêtent à réparer le plus grand des maux qu'aient faits les conquérants du Nord, en rallumant aux cendres de la civilisation antique le flambeau de notre moderne civilisation. Ce fut, non pas à la Mekke, mais à Damas, sous le règne d'Aly, quatrième khalyfe après Mahomet, que commencèrent à se manifester ces tendances et ces idées nouvelles, qui se fortifièrent avec la courte domination des Omméyades en Syrie, et prirent enfin tout leur essor sous les Abbassydes. On vit alors ces mêmes hommes, accusés naguères, et dans la première ardeur du fanatisme, d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, rechercher avec avidité tous les monuments de la sagesse des anciens, et les faire passer dans leur langage par une foule de traductions. « Ils remuèrent les cendres qu'ils avaient amoncelées, dit Bailly, et ils recueillirent les restes échappés au feu et à leur barbarie. » Le khalyfe Haroûn-al-Ras-

chyd (*Aaron le Juste*), resté si célèbre dans les contes de l'Orient, attirait à Bagdad, par ses largesses et par son exemple, des savants de tous les pays. Son fils Al-Mamoun (de 813 à 833), dont le nom, à jamais illustre, à jamais béni dans l'histoire des lettres, doit désigner un grand siècle entre ceux d'Auguste et de Léon X, consacra toute sa vie, toute sa puissance, toutes ses richesses au culte de la science, fit de sa cour une académie, éleva des écoles dans tout l'empire, et, forçant l'empereur Michel III, qu'il avait vaincu, à lui payer la paix par un tribut de livres grecs, ouvrit d'un seul coup à sa nation tous les trésors de l'antiquité.

Transplantée, en même temps que le khalyfat, de Syrie en Espagne, la civilisation arabe y fleurit avec non moins d'éclat. Cordoue égala pour le moins Bagdad, et le règne d'Al-Hakem II (de 961 à 976) forme le brillant midi d'un second siècle d'Al-Mamoun. Mais en Syrie et en Espagne, cette civilisation exotique s'abîma dans la ruine des deux khalyfats; elle y périt avec la race arabe, sans que l'Arabie ait pu la recueillir; car, après Mahomet, l'Arabie était redevenue ce qu'elle avait été jusqu'à lui; elle était retombée aussitôt dans l'état stationnaire, immobile, où nous la voyons encore à présent.

ARTS.

Par horreur de l'idolâtrie, la loi de Mahomet proscrivit les images, et les Arabes furent toujours iconoclastes zélés. Cette prohibition religieuse eut le tort irréparable de leur interdire absolument la peinture et la sculpture qui ne se bornaient pas à la simple ornementation des

édifices ([1]). Ainsi, des trois arts, plus intellectuels que mécaniques, auxquels on a donné dans toutes les langues le nom de *Beaux-Arts*, un seul, l'architecture, put être cultivé par eux. C'est, à la vérité, celui des trois qui a précédé les deux autres, et dont ils furent, à l'origine, de simples parties, de simples ornements; c'est le plus durable, enfin, et le plus fait pour conserver au loin dans les âges le souvenir d'un peuple qui n'est plus. Un monument, comme l'a dit M. Victor Hugo, est une chronique de pierre, et si les ruines n'étaient un livre où peu d'hommes savent lire, les Arabes se feraient

([1]) « O croyants, le vin, les jeux de hasard, les statues... sont une abomination inventée par Satan... » (*Koran*, sourate v. v. 92.)

A la longue, et après la destruction des Arabes, les autres peuples musulmans se sont un peu relâchés sur cette absolue défense de toute représentation d'êtres vivants. Aben-al-Hamar, ou l'un de ses successeurs, fit construire dans l'Alhamrâ de Grenade la fontaine de la Cour-des-Lions. Les khalyfes de Cordoue n'auraient pu donner à leur palais un pareil ornement. Cardonne (*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*) fait, il est vrai, mention d'une statue de Zohrah élevée sur la porte principale du palais qu'Abdérame III bâtit sous son nom. Je ne sais à quelle source il a puisé ce fait; mais, s'il est exact (et j'en doute), il prouverait seulement qu'Abdérame avait violé la loi pour complaire à sa maîtresse. En tout cas, cette statue ne pouvait être que l'ouvrage d'un sculpteur mozarabe ou juif; ou plutôt même c'était quelque statue antique de Flore, à laquelle fut donné le nom de Zohrah. — Aujourd'hui, les musulmans se permettent des figures, même sur leurs cachets, et les sultans osmanlis font peindre leurs portraits dans une galerie du sérail.

Quant aux peintures de l'Alhamrâ, encore subsistantes, il est évident qu'elles n'ont été faites qu'après la prise de Grenade par les rois catholiques, et qu'elles sont l'ouvrage d'un artiste chrétien. (Voyez à ce sujet le chapitre *Alhamrâ* dans le second volume de mes *Musées d'Europe*.)

A défaut de peinture proprement dite, les Arabes ont montré du moins une merveilleuse entente de l'emploi et du mélange des couleurs dans l'ornementation architecturale.

mieux connaître par les restes de leurs édifices que par les fragments de leurs historiens.

Architecture. — « Ce n'est pas la plume, ai-je dit ailleurs à propos de l'Alhamrâ, c'est le crayon qui peut seul donner une connaissance claire, exacte, précise d'un monument.... Une simple image, pour peu qu'elle soit fidèle, vaut mieux que cent pages de texte explicatif. » Il faut donc, à propos de l'architecture des Arabes, renvoyer d'abord le lecteur aux œuvres spéciales sur la matière (1). J'ajouterai quelques mots en historien.

Ce ne fut pas sous leurs tentes nomades que les Arabes de l'Yémen et du Hedjaz purent avoir même une simple conception de l'architecture. Le temple de la Kaaba, aussi grossier, aussi informe que célèbre et vénéré, fait foi de leur ignorance. L'histoire rapporte à vingt reprises l'étonnement qui saisissait les Arabes à la vue des ponts, des aqueducs, des remparts des villes, de tous les grands monuments romains et grecs qu'ils rencontrèrent en Syrie, en Egypte, en Mauritanie, en Espagne. Ces monuments leur parurent d'abord l'œuvre des génies. Mais, instruits bientôt dans cet art surnaturel, comme dans toutes les sciences, ils se mirent promptement en état d'imiter les invisibles serviteurs d'Allah, de construire eux-mêmes des temples et des palais, et d'élever leur architecture à la hauteur de leur empire. Dès l'année 637, une mosquée était bâtie à Jérusalem par le kha-

(1) On peut consulter le grand ouvrage de l'institut d'Egypte, — Alex. Delaborde, *Voyage pittoresque en Espagne,* — Coste, *Monuments arabes du Caire.* — Enfin, et surtout, M. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes et des Mores, Monuments arabes et moresques,* ouvrages où, sous le rapport historique et graphique, rien n'est laissé à dire, ni rien à désirer.

lyfe Omar; en 642, par Amroû, au Vieux-Caire; en 705, à Damas, par Walyd; enfin, vers 780, à Cordoue, par Abdérame I[er]. L'architecture arabe était dès lors un art national. Il eut son origine, ses progrès, sa transition, son couronnement : byzantin d'abord, puis byzantin-arabe jusqu'à la *mezquita* de Cordoue, il s'émancipe encore davantage à Séville, dans l'Alcazar et la tour de la Giralda, et devient pleinement arabe-moresque dans l'Alhamrâ de Grenade. — Il eut ses œuvres diverses, utiles ou fastueuses, profanes ou sacrées; il fit des routes, des ponts, des fontaines, des aqueducs, des forteresses, et non moins de palais que de temples, car, dans la seule enceinte de Cordoue, on comptait les palais Mérouân, Rousafah, Moguéyt, Al-Zahira, Dimisch (ou Damas), outre Medynat-al-Zohrah, la Ville de palais. — Il eut ses écrivains, ses régulateurs : D'Herbelot et Casiri mentionnent un grand nombre d'ouvrages arabes sur l'architecture. — Il eut enfin ses représentants illustres : c'étaient, en Espagne, sous Abdérame II, Djafar-ben-Mouhazyn, appelé chef des architectes; sous Abdérame III, Saÿd-ben-Ayoub, Nasser-Abou-Othman et Abd-Allah-ben-Younas; sous Al-Mansoûr, Fatho-ben-Ibrahym-al-Oméyah, qui, d'après ce surnom, devait appartenir à la famille impériale.

Après ce bref historique, je ne puis faire mieux, à défaut de plans et d'images, que de transcrire la description qu'ont laissée les historiens arabes des deux principaux monuments élevés par les khalyfes de Cordoue, leur *aljama* ou mosquée principale, et leur palais de plaisance d'Al-Zohrah.

La mosquée fut bâtie, vers la fin du VIII[e] siècle,

par Abdérame I[er], qui passe pour en avoir été lui-même l'architecte. Il voulut, dit-on, la faire semblable, sur une plus vaste échelle, à la mosquée de Damas, et rappelant par la profusion de ses richesses les merveilles si vantées du temple de Salomon à Jérusalem, détruit par les Romains. Cette *aljama* (*al-djami*, métropole) surpassait en grandeur et en magnificence tous les temples de l'Orient. Son minaret s'élevait à quarante brasses du sol ; sa coupole élégante, portée sur des lambris de bois ciselé, était soutenue par mille quatre-vingt-treize colonnes de différents marbres, disposées en quinconce, et formant dix-neuf larges nefs en longueur, coupées en largeur par trente-huit nefs plus étroites (¹). La façade principale, tournée au midi, en face du Grand-Fleuve (le Guadalquivir), s'ouvrait par dix-neuf portes revêtues de lames en bronze de merveilleux travail, excepté celle du centre que recouvraient des lames d'or. Chaque face latérale, à l'orient et à l'occident, était percée de neuf portes semblables. A la suite d'un vaste *patio* (cour intérieure), entouré de galeries, orné de fontaines, planté d'orangers, de myrtes et de palmiers, l'édifice portait, dans œuvre, après les additions faites jusqu'au temps d'Al-Mansoûr, trois cent trente coudées de long sur cent quatre-vingt-cinq de large. Il était éclairé, pendant les prières de nuit, par quatre mille sept cents lampes, où l'on brûlait, dans l'année, vingt-quatre mille livres d'huile et cent vingt livres d'aloës et d'ambre. (Jos. Conde, *parte II*, *cap. 24 y 28*.)

(¹) Ces colonnes provenaient presque toutes des monuments de l'antiquité romaine, qu'on dépouilla pour l'ornement du nouveau temple.

La cathédrale actuelle, faite de l'ancienne aljama d'Abdérame, et qu'on nomme encore *Mezquita* (de *meschyd*, mosquée), est assez bien conservée dans sa partie principale, qui porte aujourd'hui environ 130 mètres sur 120, sans compter le *patio*. Ces colonnes rangées en allées symétriques, offrant une incroyable variété de matières, de proportions, de formes, de styles, de couleurs, sortant du sol sans base, comme des troncs d'arbre, et supportant les arceaux découpés qui s'entrelacent comme des branches au-dessous des lambris du toit, produisent l'effet d'une promenade, d'une forêt régulière. Malheureusement, par des ouvrages intérieurs, tels que le chœur et les chapelles des saints, les chrétiens ont mutilé et défiguré le monument arabe, qui n'a plus ni sa religieuse simplicité, ni son majestueux ensemble [1]. Et cependant il faut leur savoir gré d'avoir laissé subsister, à côté des autels, des rétables et des bénitiers de l'église, quelques vestiges du culte de la mosquée. On y trouve encore, — dans le *patio*, les fontaines d'ablution, — dans l'intérieur, le *mirhab*, cette petite niche ou retraite obscure qui marque, en indiquant la direction de la Mekke, de quel côté les fidèles doivent se tourner en priant, ce sanctuaire de méditation et d'extase dont les dalles de marbre furent creusées jadis par les genoux des croyants ascétiques, — enfin, à l'entour des murailles, les seuls ornements permis dans un temple

[1] Ce fut Charles-Quint le despote qui, sur la demande insensée de l'évêque et des chanoines, ordonna l'érection du chœur au centre de la mosquée de Cordoue, en même temps qu'il renversait une aile de l'Alhamrâ pour se bâtir à Grenade un lourd palais florentin. (Voir le chapitre déjà cité de l'Alhamra au deuxième volume des *Musées d'Europe*.)

d'Allah. Ce sont des versets du Koran ou du Hadyz, gravés en lettres d'or sur le marbre blanc, disposés, comme toutes les *arabesques*, en dessins capricieux, fantastiques, réguliers néanmoins, et revêtus d'une fine mosaïque de cristal qui fait étinceler de lumière les paroles du Très-Haut (1).

Le troisième Abdérame, celui que les chrétiens ont surnommé le Magnanime, éleva un monument plus somptueux encore que la mosquée de Cordoue ; ce fut un palais, ou plutôt une ville du palais, qu'il appela, du nom de sa favorite, *Médynat-al-Zohrah*, ville de Zohrah ou de la Fleur. Il dépensait trois cent mille dinars d'or par an à cette immense construction qui dura vingt-cinq années. Mais laissons parler les Arabes eux-mêmes :

« Le khalyfe Abd-al-Rhaman-al-Nasser avait coutume de passer les saisons de printemps et d'automne dans un site agréable, à cinq milles de Cordoue, en descendant le Guadalquivir ; et, séduit par la fraîcheur et l'aménité du lieu, par ses promenades et ses bois épais, il y fit élever un alcazar avec beaucoup de magnifiques édifices et de beaux jardins contigus, de sorte que ce qui avait été auparavant une maison de campagne se transforma en une ville. Au milieu de cette ville était le royal alcazar, œuvre grande et d'élégante fabrique. Il y fit placer quatre mille trois cents colonnes de marbres précieux, toutes

(1) Les inscriptions de la mosquée de Cordoue sont en caractères *koufiques*, dont les lignes droites et les liaisons carrées ont la sévérité convenable à un temple. Au contraire, les inscriptions de l'Alcazar de Séville et de l'Alhamrâ de Grenade sont en caractères *neskys*, ou écriture cursive, plus déliés, plus arrondis, et mieux en harmonie avec la magnificence mondaine d'un palais.

de merveilleux travail. Chaque jour entraient dans la construction six mille pierres taillées, sans compter les pierres brutes qui étaient innombrables. Toutes les salles et chambres étaient pavées de dalles de marbre, ingénieusement coupées par des dessins de faïence peinte. Les murailles aussi étaient revêtues de marbre, et traversées par des bandes ou rubans de merveilleuses couleurs. Les plafonds étaient peints en or et bleu, relevés par d'élégantes damasquinures et des ornements enlacés. Leurs poutres, leurs lambris, leurs corniches étaient en bois de mélèze, délicatement ciselé. Dans quelques-unes des grandes pièces, il y avait de belles fontaines d'eau douce et limpide, en forme de bassins, de coquillages et de vasques de marbre. Au milieu de la salle qu'on appelait du khalyfe, était une fontaine de jaspe où se trouvait un cygne d'or, de merveilleux travail, qui avait été fabriqué à Constantinople, et sur cette fontaine du cygne pendait du plafond l'insigne perle qu'Abdérame reçut en présent de l'empereur grec. Contigus à l'Alcazar étaient les grands jardins, avec une infinie variété d'arbres à fruits et de petits bosquets mélangés de lauriers et de myrtes, dont quelques-uns étaient entourés de tortueuses et claires pièces d'eau, qui réfléchissaient et peignaient à la vue les arbres, et le ciel, et ses nuages fardés par le soleil couchant. Au milieu des jardins, sur une hauteur qui les dominait et les découvrait tous, était le pavillon du khalyfe, où il se reposait en venant de la chasse. Ce pavillon était soutenu par des colonnes de marbre blanc ornées de chapiteaux dorés. On raconte qu'il y avait au milieu une vaste coquille de porphyre, pleine de vif-ar-

gent, qui s'élançait et retombait artificiellement comme un jet d'eau, et jetait aux rayons du soleil ou de la lune un éclat qui éblouissait les yeux. Ces jardins renfermaient une foule de bains en bassins de marbre, très-beaux et très-commodes, dont les tapis, les rideaux et les voiles, tissus en or et soie, représentaient des fleurs, des forêts, des animaux, si merveilleusement retracés qu'ils semblaient vivants et naturels. En somme, au dedans et au dehors de l'Alcazar, étaient réunies en abrégé toutes les richesses et les délices du monde dont peut jouir un puissant monarque. Cette ville se nomma *Médynat-al-Zohrah*, du nom d'une belle esclave que le khalyfe aimait et distinguait parmi toutes celles de son harem. Il bâtit à Médynat-al-Zohrah une mosquée qui, pour la richesse et l'élégance, surpassait même la grande *Aljama* de Cordoue; il y construisit aussi la *Zeca*, ou hôtel des monnaies, et d'autres grands édifices pour loger ses gardes et sa cavalerie. L'œuvre principale fut terminée dans l'année de l'hégire 325 (936 de J.-C.), et Al-Rakiky ajoute qu'elle coûta des sommes immenses. La garde du khalyfe Abdérame était très-nombreuse; elle se composait de douze mille hommes, à savoir : quatre mille esclaves, (Esclavons) qui faisaient la garde intérieure et à pied; quatre mille Africains zénètes et quatre mille Andalous, à cheval, répartis en compagnies ou *taïfas*, et qui avaient pour capitaines des membres de la famille impériale, ou les chefs des plus nobles familles... Outre la partie de sa garde qui suivait le khalyfe dans ses deux séjours à la campagne, Abdérame choisissait les serviteurs et les femmes esclaves qui devaient l'accompagner, les wazirs, les *khatybs* (prédicateurs), les

savants et les poëtes qu'il voulait emmener avec lui, enfin ses chasseurs et fauconniers, car, ainsi que ses ancêtres, il se divertissait fréquemment à la chasse au vol...» (Jos. Conde, *parte II*, *cap.* 79.)

Ce merveilleux Versailles des khalyfes de Cordoue, que ne protégeait point un caractère sacré, a disparu, sans laisser de vestiges, sous les pillages de la guerre civile et les dévastations de la conquête étrangère. On serait tenté de croire, tant ces descriptions ressemblent à celles des *Mille et une Nuits*, qu'elles appartiennent plutôt à l'invention des poëtes qu'à la véracité des historiens. Mais on est bien forcé d'y ajouter foi, dès qu'on a reconnu, dans les monuments qui subsistent encore, l'excessive et minutieuse fidélité des écrivains qui les ont décrits. Abd-al-Halim de Grenade, dans son *Histoire de Fez*, rapporte, d'après Conde, jusqu'au nombre de tuiles (377,300) qui couvraient la mosquée élevée dans cette ville par les Almoravides. Après cela, comment ne pas être surpris et affligé de lire ce qui suit dans un écrivain de l'école néo-catholique : « Tous les poëtes, tous les « annalistes de la cour de Cordoue ont célébré la gran- « deur, la somptuosité, l'élégance d'une ville entière « fondée à deux myriamètres de Cordoue, par le calife « Abdérame, en l'honneur d'un de ses courtisans, Zéha; « le nombre des cours, des colonnes, des jardins, des « fontaines, etc., rien ne manque à la description de « cette ville fantastique. Et depuis quatre cents ans on a « cherché partout cette merveille, et non-seulement on « n'a pas trouvé une maison debout, mais pas une co- « lonne, pas une pierre! Qu'en conclure, donc? Que « c'était quelque jolie maison de campagne décrite à la

« façon orientale, et qu'il en est de même de tous les « récits qui émanent des Arabes. »

Cette façon leste et cavalière de démentir tous les historiens d'une grande nation pourrait être permise, si jamais un grand monument élevé par la main des hommes n'eût disparu de la face de la terre, ou si tous les monuments de la grandeur arabe eussent disparu comme Médynat-al-Zohrah. Mais il reste encore, Dieu merci, pour preuves vivantes et palpables de cette grandeur éteinte, les mosquées de Damas, de Bagdad et du Caire; les palais de la Ziza et de la Cuba en Sicile; enfin, dans l'Espagne même, où l'on cherche vainement la ville de Zohrah, la *Mezquita* de Cordoue, les bains de Gironne, l'Alcazar de Séville, l'Alhamrâ de Grenade.

Les catholiques ont dit : Hors l'Eglise, point de salut. Les néo-catholiques disent, à ce qu'il semble : Hors l'Eglise, point d'art ni de poésie. Ils nient l'architecture des Arabes; ils affirment que, simple imitation de l'architecture byzantine, elle fut complétement dénuée d'invention et d'originalité; de plus, qu'elle n'eut point de base rationnelle, point de sentiment moral, enfin point de *symbolique*. Je n'ai pas à défendre l'architecture arabe du reproche d'imitation; tous les styles d'architecture l'ont encouru et l'ont mérité. Les Byzantins avaient imité les Romains, les Romains les Grecs, et la Grèce elle-même, plus originale en tout que nul autre peuple, avait pris pourtant à l'Egypte et à l'Inde les rudiments de tous ses arts. Il suffit de l'œil et du bon sens, il suffit de comparer la Sainte-Sophie de Constantinople avec la *Mezquita* de Cordoue, pour reconnaître que, dès le VIII[e] siècle, les Arabes avaient une ar-

chitecture propre et nationale, qui s'est éloignée de plus en plus, jusqu'à l'Alhamrâ, de toute imitation étrangère, qui ne tenait pas plus dès lors à celle de Byzance, que Byzance ne tint à Rome et Rome à Athènes, et qui mérite son nom propre aussi bien que l'architecture suivante, non moins imitatrice, qui fut plus tard appelée gothique. N'a-t-elle pas eu aussi ses caractères particuliers? n'offre-t-elle pas, par exemple, entre le plein-cintre romain et l'ogive gothique, le fer-à-cheval ou l'arc à plein-cintre outre-passé?

Quant au second reproche, il faut le repousser en deux mots : sans doute les cathédrales chrétiennes, s'éloignant du style plus simple des vieilles basiliques, c'est-à-dire des salles de justice converties en temples, ont offert dans leur plan, par la disposition du chœur et de la grande nef, que coupent transversalement les bras du transsept, l'image de la croix latine. Est-ce dans cette disposition qu'on reconnaît une base rationnelle? Alors les Arabes pourraient répondre qu'ils ont donné à leurs temples la forme carrée parce que cette forme (pour eux du moins) est celle de la terre, base de l'univers, celle de la *maison de Dieu*, que couvre la voûte du firmament. Cette forme de la mosquée, reproduisant le monde, le *cosmos*, vaut bien rationnellement celle de l'Eglise, reproduisant le gibet du Sauveur. Sans doute aussi, et je ne fais nulle difficulté de le reconnaître, les hautes nefs en arceaux aigus et l'ogive élancée concordent symboliquement avec les aspirations de l'âme vers le ciel, avec les élans de la prière. Mais les Arabes diront, et non moins justement, que leur temple, dans la simplicité de sa disposition générale, qui résume celle du monde, qui

retrace aux yeux de l'esprit l'immensité de la nature, — dans le choix de ses ornements, des cours, des fontaines, des forêts de colonnes, des branchages de lambris, qui rappellent les cultes primitifs, — enfin dans l'absence de toute représentation d'êtres vivants, et dans la vue continuelle des paroles sacrées, — que leur temple, dis-je, respire l'unité de Dieu, l'horreur de l'idolâtrie, le recueillement et la contemplation. Est-ce que les premiers chrétiens ont attendu, pour être fervents, les cathédrales du moyen âge? Est-ce qu'ils ne priaient pas avec dévotion dans les basiliques parce qu'elles avaient été prétoires, et même dans les souterrains des catacombes? Est-ce que les temples bâtis par Brunelleschi, Palladio, Bramante, est-ce que *Santa-Maria del-Fiore* de Florence, la *Salute* de Venise, *Saint-Pierre* de Rome, quoique nullement gothiques, ne sont pas dignes du culte chrétien ? Est-ce que saint Ferdinand, ses guerriers et ses moines ne trouvèrent pas la mosquée de Cordoue bonne à faire une église? Ceux qui dénient tout sentiment moral à l'architecture des Arabes n'ont sans doute jamais pénétré dans ce temple admirable; ils eussent été frappés de stupeur, de respect, de piété même, devant tant de grandeur et tant de majesté. Qu'ils interrogent les croyants ascétiques, ceux qui font la retraite appelée *Itikiaf*, c'est-à-dire qui passent dix jours entiers dans la mosquée, où ils mangent et dorment, toujours en prière et en contemplation; et qu'ils leur demandent si les temples musulmans n'ont point de *symbolique !*

Musique. — L'anathème lancé par Mahomet sur la musique n'est pas moins formel que la proscription de la peinture et de la statuaire. « Entendre la musique,

dit-il, c'est pécher contre la loi ; faire de la musique, c'est pécher contre la religion ; y prendre plaisir, c'est se rendre coupable du crime d'infidélité. » Toute musique était donc défendue aux Arabes, vocale ou instrumentale, profane ou sacrée. On ne tolérait légalement que deux espèces de psalmodies, celle de l'*ezzann*, ou appel du *muezzin*, aux cinq prières du jour, et le cantique *telbiyé*, que chantent les pèlerins de la Mekke pendant leurs processions autour de la Kaaba, au puits Zemzem, et entre les collines Safa et Merva [1]. Cependant, soit parce que la défense de Mahomet n'est pas dans le Koran, mais seulement dans le Hadyz (recueil des paroles du Prophète), soit parce qu'une loi contre nature ne peut jamais faire loi, et qu'on ne saurait retrancher par ordre, même par ordre du ciel, aucun instinct, aucune faculté de l'organisme humain, il est certain que les Arabes aimaient passionnément la musique, qu'ils l'écoutaient aussi fréquemment qu'avec plaisir, et qu'ils la cultivèrent eux-mêmes comme un art favori, comme un art national.

Leur histoire nous en offre mille preuves, sans sortir de l'Espagne. Al-Hakem Ier (vers 816) étant tombé, comme un autre Saül, dans une sombre démence mêlée d'intervalles lucides, demandait aussi à la musique l'adoucissement de ses maux. « Dans sa mélancolie, il composa quelques chansons, pleines d'expression et de vives images, qui se conservent encore, et Abès-ben-Nassyh, qui fut *préfet des musiciens* au temps d'Abdérame son fils,

(1) On permettait aussi, et l'on permet encore dans tous les pays musulmans, certains cantiques que chante le *muezzin* pendant les nuits du Rhamazann.



chantait à ce prince plusieurs belles poésies de son père... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 37.) Cet Abdérame II (de 820 à 850), qui avait un préfet des musiciens, attirait de loin les artistes célèbres. « Le savant Yayah-al-Laïty rendit compte au khalyfe Abdérame du mérite et de la célébrité qu'avait en Orient Aly-ben-Zériab, insigne musicien de l'Irak. Le khalyfe l'envoya chercher avec de grandes promesses et libéralités, et obtint qu'il vînt en Espagne, où il le logea dans son Alcazar ; et ce savant instruisit à Cordoue plusieurs disciples, qui égalèrent ensuite les plus fameux de l'Orient (J. Conde, *parte II*, *cap*. 40) [1]. » L'on a vu, dans le récit des événements, que, vers 950, Abdérame III soutint victorieusement une guerre navale contre le soudan d'Egypte, pour punir celui-ci d'avoir fait capturer un navire andalous qui amenait au khalyfe des chanteuses d'Orient. Et voici, un peu plus tard (vers 1080), le portrait que tracent les historiens d'un fils de l'émyr Aben-Abêd II : « Il donna le gouvernement de Séville à son fils Obéïd-Allah-al-Raschyd, appelé le Kady, parce qu'il eut la charge de Kadhy-al-Kodhah dans le *meschouar* de cette ville. Il était très-érudit, grand poëte et grand musicien. Il jouait à merveille du luth (*laud*) et du *mihazor*, et il chantait avec une voix charmante ses propres chansons (J. Conde, *parte III*, *cap*. 8). »

La preuve que les Arabes cultivaient la musique avec passion, et comme un art important, ne se trouve pas seulement dans les annales de leur histoire ; elle est

[1] Cet Aly-ben-Zériab avait été l'élève d'Ishak-Moussoli, qui passe pour le plus grand musicien de la Syrie, et qui fit les délices de la cour de Bagdad sous Haroun-al-Raschyd et son fils Al-Mamoun.

aussi dans les nombreux ouvrages qu'ils ont écrits sur ce sujet, et dont quelques-uns sont arrivés jusqu'à nous. Lorsque le khalyfe Al-Hakem II reçut de Bagdad la collection des œuvres du célèbre Aboulfarage (Aly-ben-al-Hassan-ben-Mouhamad-Abou'l-Faradj-al-Isfahany), il trouva, parmi plusieurs livres d'histoire et de littérature, le *Livre des Cantiques*, ou anciennes chansons (*Kitab-al-Aghâny*), « ouvrage de cinquante années, dit Conde, qui renfermait une foule de chants divers, avec la musique et la manière de les chanter. » Michel Casiri (1) a retrouvé, dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Escorial, le premier volume du livre d'Aboulfarage. Ce volume, dont il traduit le titre par *Grand recueil de tons* (*Magna tonorum collectio*), contient cent cinquante airs, ainsi que la biographie de quatorze musiciens célèbres, et de quatre chanteuses favorites des khalyfes. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul traité sur la matière qui nous soit parvenu. Casiri cite encore, parmi les nombreux ouvrages du philosophe Al-Kendi (Abou-Youzef-ben-Ishak, de Kendah, qui vivait sous le khalyfe Al-Mamoun, dans le IXe siècle), jusqu'à six livres sur l'art de la musique, *De musices compositione*, *De tonis*, *De musicæ historiâ ejusque scriptoribus*, etc. Enfin la bibliothèque de l'Escorial possède un ouvrage encore plus important, le livre d'Al-Faraby (Abou-Nasser-ben-Mouhamad), qui a pour titre *Eléments de musique* (*Musices elementa*), et qui traite

(1) Syrien du Liban, moine maronite, né en 1710, mort en 1791, Michel Casiri a passé sa vie dans le couvent de l'Escorial pour mettre en ordre, déchiffrer et traduire les manuscrits arabes qui s'y trouvaient entassés pêle-mêle depuis Philippe II. Ses précieux travaux sont recueillis, en deux volumes in-folio, sous le titre de *Bibliotheca arabico-hispana-escurialensis*.

de la composition, du chant, des instruments, des accompagnements. On y trouve l'écriture musicale des Arabes, et les figures d'au moins trente instruments divers. Les extraits de ce livre donnés par Casiri prouvent d'une manière incontestable que les Arabes employaient les mathématiques dans la composition musicale, et qu'ils connaissaient la science des accords. On y mentionne spécialement ceux de quarte, de quinte et d'octave. Mais il n'est point parlé de l'accord de septième, ni même, ce qui est étrange, de l'accord de tierce; et l'on ne trouve, non plus, aucune trace de dièzes ou de bémols [1].

En France, Laborde et Villoteau, l'un dans son *Essai sur la musique ancienne et moderne*, l'autre dans la grande *Description de l'Egypte*, ont donné quelques aperçus de la musique orientale. Mais en Allemagne, récemment, Kiesewetter a publié un ouvrage *ex professo* sur cette matière (*die Musik der Araber*, *Leipzig*, 1842), et il m'était d'autant plus intéressant de le consulter que M. de Hammer y a mis une préface, doublant ainsi l'autorité du livre. Dans cette préface, le savant orientaliste établit que la musique était cultivée, comme science, en Arabie, avant la venue de Mahomet, et que, pour la mettre en rapport avec les quatre éléments, les quatre âges, les quatre saisons, les quatre tempéraments, etc., les Arabes l'avaient établie sur la base du nombre quatre, de façon que la quarte, et non la quinte comme dans la musique moderne (ce qui revient d'ailleurs au même), était la note et l'accord dominants.

(1) Voir la grande note au chap. XI de Juan Andres, tom II, page 50 de l'édition espagnole.



Après une introduction qui contient *l'Histoire de la musique arabe*, d'après deux auteurs originaux, Abd-al-Moumyn et Abd-al-Kader, que n'a point cités Casiri, Kiesewetter divise son ouvrage en huit chapitres : la gamme, les rapports des tons, les rhythmes, les instruments de musique, la notation musicale, etc. Il nie absolument que les Arabes, comme on l'a supposé, aient pris aux anciens Grecs l'art de la musique. Les Perses auraient été plutôt leurs premiers maîtres dans la théorie musicale ; mais il est certain que, dès le troisième siècle de l'hégire, les Arabes avaient une théorie propre. Ils plaçaient deux intervalles d'un ton à l'autre, tandis que nous n'en plaçons qu'un ; c'est-à-dire qu'ils procédaient par tiers de ton, et non par demi-ton, divisant ainsi la gamme diatonique, d'une octave à l'autre, en dix-sept intervalles, au lieu de douze que nous comptons à présent. Sur ce point curieux (que de savants théoriciens refusent d'admettre comme impossible et contraire aux lois physiques des sons), et sur les autres que n'embrasse pas mon sujet, je ne puis que renvoyer au livre de Kiesewetter [1].

Arts industriels. — Pour démontrer que les Arabes excellèrent dans tous les arts de l'industrie, il suffira de rappeler quelle renommée ils eurent chez toutes les nations du monde pour ces trois principaux produits de leurs fabriques, les tissus, les cuirs et les armes.

Pendant tout le moyen âge, il n'y eut pas d'objet de luxe plus recherché, plus envié que les étoffes de l'O-

(1) On peut consulter aussi un article du recueil *Cæcilia*, par M. Dehn, cahier 85, année 1843.

rient ou de l'Espagne, les tapis de Perse, les lainages de Cachemire, les soieries de Bagdad, de Valence et de Grenade. Il faut que leur célébrité ait été fort ancienne et se soit étendue fort loin, puisque, dans le vieux poëme allemand des *Niebelungen*, il est souvent fait mention des riches et précieuses étoffes de l'Arabie. Ces *schâl*, que la mode a récemment adoptés pour la parure de nos dames, faisaient, de temps immémorial, chez les musulmans, partie du vêtement des hommes. Les plus courts, appelés *schedd*, se roulaient autour de la tête, en forme de turbans, et autour du cou, comme des cravates; les plus longs, appelés *schasch* par les Arabes, et *schâl* par les Persans, se roulaient autour des reins, en forme de ceintures; et de ces ceintures, facilement détachées, l'on se couvrait la tête, par le mauvais temps, comme d'une tente mobile, comme d'un parapluie. Les Arabes tissaient la laine, le lin, la soie, le coton, le poil de chèvre et de chameau; ils tissaient jusqu'aux métaux précieux, l'or et l'argent, dont ils entremêlaient les fils déliés avec la laine et la soie, pour la fabrication de ces splendides étoffes appelés *brocarts*, dont ils eurent longtemps le monopole. On voit, par exemple, qu'à la conclusion d'un traité de paix en 1333, entre le roi de Castille Alphonse XI, et le roi de Grenade Mouhamad IV, celui-ci fit présent à l'autre « de plusieurs pièces d'étoffes en or et soie, de celles qui se fabriquaient à Grenade (*muchos paños de oro y seda, de los que se labravan en Grenada. Cron. del rey Al. XI*). » Chez les Arabes, le prince régnant avait le droit particulier de faire, pour ainsi dire, graver son nom en fils de métal dans le tissu de ses vêtements; et ce droit, appelé *tiraz*,

était l'un des trois priviléges de la souveraineté, que le khalyfe ne partageait avec personne, pas plus que le droit de frapper la monnaie, et celui d'être nommé dans la *khotbah*, ou prière publique du jour saint.

Chez un peuple de nomades, comme les anciens Arabes, qui faisaient une grande partie de leurs meubles, de leurs ustensiles, et jusqu'à leurs tentes, avec les peaux des animaux réduits par eux en domesticité, le chameau, le cheval, le bœuf, le mouton, l'on comprend que la préparation des cuirs ait été l'une des principales industries, et des plus estimées. Ainsi, le khalyfe Omar, qui avait été corroyeur avant la prédication de Mahomet, continua, sur le trône, l'exercice de son ancien métier, où les Arabes atteignirent le plus haut degré de perfection. Nous donnons en France le nom de *maroquin* au cuir finement préparé, parce que cette branche de l'industrie des Arabes d'Espagne fut recueillie, après leur destruction, par les Almoravides de Maroc, qui devinrent les pourvoyeurs de l'Europe entière. Mais le même cuir s'appelle toujours en Espagne *cordovan*, parce que c'était Cordoue qui avait possédé, avant Maroc, les grandes fabriques de cuir fin ; et, dans le moyen âge, les Français aussi le nommaient *cordouan*, d'où s'est formé le mot de *cordouanier*, devenu, par corruption et fausse étymologie, celui de cordonnier. Le nom espagnol du soulier, *zapato*, celui du cordonnier, *zapatero*, le mot équivalent de *sabattié* dans les patois du midi, enfin le mot de *savate*, viennent tous de l'arabe *zabt*, ou *zabat*, cuir de chaussure. Ce sont les Arabes, en tous cas, comme ces noms le prouvent assez, qui ont appris à l'Europe les perfectionne-

ments de l'art du tanneur, du corroyeur et du mégissier.

Ils lui ont appris également l'art du fourbisseur, du fabricant d'armes et d'armures. Bien avant que Milan se fût rendue célèbre par la ciselure des boucliers et des cuirasses, les Arabes de Syrie et d'Espagne fabriquaient pour leurs cavaliers ces fines cottes de mailles, dont le léger tissu d'acier n'était pas moins impénétrable au fer des lances et des épées que les lourdes armures de la chevalerie chrétienne. Quant aux armes offensives, est-il besoin de rappeler la juste renommée dont jouissaient les lames de Damas, de Cordoue et de Tolède? Elles avaient tant de formes et de noms qu'un auteur arabe, Mohammed-al-Hérawy, a fait un livre sur les *Noms de l'Epée* (*Esma al Saïf*). C'étaient habituellement des épées et des lances que les khalyfes donnaient en présents aux princes étrangers, comme les rois de l'Europe ont donné depuis des mousquets et des canons aux souverains de l'Asie et de l'Afrique. L'histoire des Arabes d'Espagne offre de cet usage un exemple fameux, lorsqu'en 823 et 839, le khalyfe Abdérame II reçut les ambassades des empereurs grecs Michel le Bègue et Théophile, et qu'il répondit aux présents de Byzance par les présents de Cordoue. A la reprise de Tolède sous Alphonse VI, en 1085, les chrétiens héritèrent des manufactures d'armes établies dans cette ville par les Arabes, et ce fut Tolède désormais qui fournit l'Europe d'armes de luxe. Mais c'étaient les descendants des Arabes demeurés à Tolède qui conservaient seuls, parmi les chrétiens, le secret et la tradition de l'ancienne fabrique. Ce célèbre Antonio, dont parle le vieux roman de *Lazarillo de Tormès* (*cap.* 4), était un Morisque; et les fameuses

épées au petit chien (*Espadas del Perrillo*, qu'on appelait ainsi à cause de leur marque particulière), dont Cervantès fait mention dans le *Don Quichotte* (*parte II*, *cap.* 17), étaient aussi fabriquées par un Morisque de Tolède, Julian, surnommé *del Rey*. Celui-là était surtout renommé pour la fabrication des dagues, des épées larges et courtes. Dans son livre intitulé *Plaza universal de ciencias y artes*, publié en 1617, Cristoval de Figueroa mentionne, outre Antonio et Julian del Rey, seize autres armuriers célèbres, tous de Tolède, Cuellar, Sahagun et ses trois fils, etc.; et l'on conserve encore, dans les archives de la municipalité de cette ville, les marques ou empreintes (*cuños*) de quatre-vingt-dix-neuf fabricants d'armes. Ce nombre est remarquable, car il était cabalistique chez les sectateurs de l'islam; c'était le nombre des attributs de Dieu, des surnoms de Mahomet, et, par suite, des grains du chapelet musulman. Il est certain qu'après l'expulsion totale des Morisques, en 1614, les manufactures de Tolède perdirent promptement leur vieille supériorité, et ne fabriquèrent plus que les armes communes. Si l'on veut retrouver la trempe des Arabes, cette trempe perdue pour nous depuis plus de deux siècles, si l'on veut retrouver aussi leur manière de préparer le cuir, de le rendre à la fois très-mince et très-fort, à ce point qu'une simple lanière puisse être un trait de voiture, il faut aller chez la plus belle et la plus vigoureuse des races musulmanes, les *Tcherkesses* ou Circassiens du Caucase. Ce sont eux qui ont recueilli cette part de l'héritage des Arabes.

SCIENCES.

Agriculture. — L'agriculture méritait le nom de science chez les Arabes, quand elle n'était guère qu'un labeur dans le reste du monde. De ses règles principales, de ses préceptes consacrés par l'expérience, ils avaient formé un *code de l'agriculture.* Loin de l'abandonner à des mains ignorantes et routinières, les nobles arabes, comme on l'a vu principalement sous le règne d'Al-Hakem II, dirigeaient eux-mêmes la culture des terres. Les khalyfes donnaient l'exemple, travaillant aussi de leurs mains, sinon à la charrue, du moins avec la serpe et dans leurs jardins. Ce furent les Arabes qui introduisirent en Espagne la culture du riz et du safran, celle du mûrier, en y établissant des manufactures de soie, celle de la canne à sucre (*soukkar*), qui ne fut abandonnée qu'après l'expulsion des Morisques ([1]), celle enfin du gingembre, de la myrrhe, du bananier, du sébestier, du dattier, dont il ne reste aucune trace. Ils y construisirent des *silos* ou greniers souterrains, des *azequias* (al-ssakyah), naviles, ou canaux artificiels d'irrigation, des *norias* (naa'ourah), roues à godets, ou machines pour rassembler, puiser et répandre l'eau ([2]). Les provinces de

([1]) Voir au chapitre VII du volume précédent, page 392.

Les noms espagnols d'un grand nombre de fruits, d'arbres, de fleurs, de plantes médicinales, viennent de l'arabe, et montrent ainsi par qui ils furent introduits en Espagne : *Albaricoque*, abricot, *alcachofa*, artichaut, *alfonsiga*, pistache, *almez*, alisier, *algarrobo*, carroubier, *algodon*, coton, *alhéli*, giroflée, *azucena*, lis, *albahaca*, basilic, *llanten*, plantain, etc. Le mot même de village, *aldea*, est arabe. Il signifiait métairie, maison de culture.

([2]) Dans leur pays sec et brûlant, *nécessité l'ingénieuse*, comme dit Lafon-

Valence et de Grenade (la première surtout parce que les Morisques y ont séjourné plus longtemps), où se conservent quelques traditions de la culture arabe, offrent encore le modèle achevé d'un système d'arrosement auquel la *huerta* de Valence et la *vega* de Grenade doivent leur admirable fertilité. Don José-Antonio Banqueri a traduit naguère, sur le manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Escorial, un grand *Traité d'agriculture* (1), composé par Abou-Zakariah-al-Awam, de Séville, qui prouve à quelle hauteur de vues, à quelle perfection de procédés et de pratique, s'était élevée, dans l'Espagne musulmane, cette science nourricière des Etats. Divisé en trente-quatre chapitres, l'ouvrage d'Al-Awam, qui s'appuie sur une foule d'autres auteurs, traite de la connaissance des terres, des engrais, des irrigations, des labours, des semailles, des moissons, du bétail, des jar-

taine, dut apprendre de bonne heure aux Arabes les avantages et les procédés de l'irrigation. Hérodote raconte ainsi les secours qu'ils donnèrent à Cambyse, lorsque l'armée des Perses traversait le désert de Syrie pour se rendre en Egypte : « Un grand fleuve est en Arabie, nommé Corys, lequel donne dans la mer qu'on appelle Erythrée. De ce fleuve donc, on prétend que le roi des Arabes, par un tuyau qu'il fit de peaux de bœufs crues et autres, cousues ensemble, de longueur à venir jusque dans le désert, conduisit l'eau ; que dans le désert il fit creuser de grands réservoirs pour recevoir et garder l'eau conduite de la sorte, en trois différents endroits, par trois tuyaux. Il y a du désert au fleuve douze journées de chemin. » (Hérod. livre III, trad. de P. L. Courrier.)

Ce sont les Arabes qui ont construit le grand aqueduc de Carmona, qui amène l'eau à Séville de quatre lieues, et l'on peut voir encore à Grenade quels ingénieux moyens ils avaient mis en pratique pour arroser sans travail, au sommet d'une montagne, les vastes jardins de l'Alhamrâ, de manière que l'eau fût d'autant plus abondante que le temps était plus sec et plus chaud. (Voir l'article *Alhamrâ*, au second volume des *Musées d'Europe*.)

(1) *Tratado de agricultura*, Madrid, 1802.

dins, des arbres, de la greffe, des maladies des plantes et de leurs remèdes, etc. C'est dans un tel livre que se trouve le secret et la preuve de l'immense population agglomérée sous le sceptre des khalyfes, dans des lieux à demi déserts aujourd'hui. « Celui qui plante, dit-il, celui qui sème et qui fait produire à la terre des aliments propres à l'homme et aux animaux, fait une aumône dont il lui sera tenu compte dans le ciel. »

Médecine. — Mahomet n'avait ni foi ni confiance en la médecine. « Il n'en est pas de meilleure, disait-il, qu'une vie sobre et tempérante [1]. » Cependant, lorsque la médecine, ignorée depuis le Romain Celse et le Grec Galien, remplacée par la magie, les évocations, les exorcismes, renaquit de la philosophie, ce fut parmi les Arabes, qui ne séparaient point ces deux sciences. La réputation de leurs médecins était si grande, même chez les chrétiens, qu'on vit un roi des Asturies, Sancho Ier venir à Cordoue (en 958), chercher la guérison d'une hydropisie dont il était affecté. Au reste, pour être à la fois court et clair sur ce sujet, bornons-nous à rappeler le nom et les œuvres des principaux médecins arabes qui ont étendu, comme Hippocrate et les Asclépiades, leur influence jusqu'à nous.

C'est d'abord, en suivant l'ordre chronologique, Razy,

(1) Saadi raconte, dans son *Gulistan* (*Jardin des Roses*) qu'un prince persan ayant envoyé au Prophète un médecin fameux, Mahomet ne voulut point recourir à son expérience ; et comme au bout de quelques années, le médecin lui faisait des remontrances, il se contenta de répondre : « Notre régime est de ne manger que lorsque notre estomac pousse des cris déchirants. » A ces mots, le médecin reprit : « Je comprends maintenant que vous ayez si peu besoin de moi. » Et s'étant prosterné la face contre terre, il s'en retourna dans son pays. (Reinaud, *Monuments arabes*, etc.)

ou Rhasès (Abou-Bekr-ben-Zakariah-al-Razy), du Khoraçan, mort vers 923, auteur du *Havi* (le *Continent*), ou pandectes de la médecine, ouvrage terminé et publié après sa mort, — d'un célèbre *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, traduit dans toutes les langues du monde, — et des *Dix livres à Al-Mansoûr* (1), qui renferment, dans un ordre parfait, l'ensemble de la doctrine médicale des Arabes à son époque. C'est ensuite Avicenne (Abou-Aly-al-Hosaÿn-Aben-Synâ), né dans un faubourg de Chiraz, en 980, mort en 1037. Cet *imâm*, ou prince de la médecine, comme il fut nommé, trouva le moyen, dans une vie pleine d'aventures romanesques, d'écrire une foule d'importants ouvrages : d'abord ses célèbres *Canons* (*Kanoun fil thebb*, règles, lois de la médecine), traduits en latin par Gérard de Crémone, dès le XIIe siècle, puis dans toutes les langues du monde, et qui ont été, pendant six cents ans, le code universel de la médecine, en Asie, en Afrique et en Europe ; puis un *Traité d'alchimie*, un *Traité de métaphysique* (*Kitab-al-Schéfah*), un *Traité de philosophie* (*Adouyeh-Felasyfeh*), etc. Razy et Avicenne étaient Arabes-Syriens. Voici maintenant des Arabes-Espagnols : Albucasis (Abou-al-Kâsem-Khalaf-ben-Abâs), né à Médynat-al-Zohrah, mort à Cordoue, en 1106, dont le livre intitulé *Al-Takryf*, Méthode de guérir, est proprement un traité de chirurgie, et Averrhoès (Abou-al-Oualyd-Mohammed-Aben-Roschd), né à Cordoue, mort à Maroc, en 1198, dont le grand ouvrage en sept livres, appelé *Kallyget*, est, au contraire, plus spéculatif que pratique.

(1) Cet Al-Mansoûr était un gouverneur du Khoraçan pour les Samanides.

Au reste, si l'on veut juger, sur de plus amples détails, comment la médecine fut cultivée chez les Arabes, on peut consulter la vaste *Histoire des médecins* d'Abou-Osaïbah (Abou'l-Abbas-Mouaffek-Eddyn-Ahmed), médecin lui-même, mort en 1269. Ce livre est divisé en quinze chapitres, répartis de la manière suivante : 1° De l'origine de la médecine. 2° Des premiers médecins. 3° Des médecins après Esculape, 4° De l'école d'Hippocrate. 5° De l'école de Galien. 6° De l'école d'Alexandrie avant Mahomet. 7° Des médecins arabes des premiers temps de l'hégyre. 8° Des médecins syriens sous les Abbassydes. 9° De ceux qui traduisirent les livres grecs en arabe — 10° et suivants, des médecins de l'Irak, de la Chaldée, de la Perse, des Indes, de l'Afrique, de l'Espagne, de l'Egypte, de la Syrie ([1]).

Chirurgie. — Le préjugé religieux qui défend aux musulmans l'autopsie des corps humains, rendant impossibles les études anatomiques, devait être un obstacle presque insurmontable aux progrès de la chirurgie. Cependant, il est avéré que cette science fut cultivée chez les Arabes avec autant de succès que chez aucun peuple de l'antiquité; et, de nos jours encore, on cherche dans leurs ouvrages des leçons ou des découvertes. Razy avait inventé le séton, avait disséqué et décrit le larynx; Albucasis avait dessiné une foule d'instruments employés

([1]) On peut consulter aussi les ouvrages du savant professeur J. J. Reiske, entre autres *Miscellaneæ observationes medicæ ex Arabum monumentis*, et *Opuscula medica ex monumentis Arabum*, où il mentionne tous les médecins cités dans la biographie d'Abou-Osaïbah ; enfin, parmi les ouvrages plus modernes, l'*Histoire de la médecine*, par Sprengel, traduite de l'allemand par M. Jourdan, l'*Histoire de la médecine*, par le docteur P. V. Renouard, etc.

dans les opérations chirurgicales ; et, pour ne citer qu'un exemple récent, la première idée, le premier procédé de la lithotritie, viennent d'être empruntés au *Takryf* de ce même Albucasis que Haller, le savant universel, appelait « la source commune où puisèrent tous les chirurgiens postérieurs au XIV[e] siècle [1]. »

Si les Arabes avaient porté si loin la science de guérir, ce n'était pas seulement par les facultés de réflexion, d'analyse, d'expérience, propres à une nation studieuse et savante ; c'était encore en aidant la médecine des sciences naturelles qui lui fournissent ses moyens d'opérer : *Botanique* — d'abord la *botanique*, dont l'étude et la connaissance étaient chez eux tout à fait populaires ; *Chimie* — puis la *chimie*, inconnue en quelque sorte de l'antiquité, et dont ils nous ont donné les premiers éléments. On la nomma d'abord *alchimie*, (de *al-kymia*) mot heureux, en ce qu'il montre la science arabe sortant de la science grecque. Le plus nécessaire de ses instruments opératoires, l'alambic, et plusieurs de ses produits principaux, les alkalis, l'alkohol, l'alkermès, etc., font assez connaître leur origine par les noms qu'ils portent encore. C'est l'application de la botanique et de la chimie à la

(1) « *Communis quasi fons sit, ex quo recentiores seculi imprimis* XIV *chi-* « *rurgi hauserunt.* »

Voici comment la traduction latine fait parler Albucasis : « *Accipiatur instrumentum quod nominant* MOSHABAREBILIA , *et suaviter introducatur in virgam, et volve lapidem in medio vesicæ, et si fuerit mollis frangitur et exit.* » (*Liber theo. et pract.*) Le texte arabe donne la figure de l'instrument, dont l'usage est plus longuement et plus clairement décrit dans la traduction anglaise du docteur Channing (Oxford, 1778). — Voir aussi, sur ce point, le *Journal des Progrès des sciences médicales*. vol. 2, et la lettre du docteur Civiale à M. le chevalier de Kern, page 2.

médecine qui a fait naître la *pharmacie*, science moderne aussi, dont l'Arabe Aben-Zohar passe pour l'un des premiers fondateurs.

Pharmacie. — Cet Aben-Zohar (Abou-Mérouân-ben-Abd-al-Melk-ben-Zohr), mort très-vieux à Séville, en 1261, qui fut médecin de l'Almoravide Youzef-ben-Taschfyn, et maître d'Averrhoès, est auteur du livre intitulé *Teïcyr* qu'on a traduit par *Rectificatio medicationis*. A la même époque vivait le célèbre botaniste Aben-Bitar (Abd-Allah-ben-Ahmed-al-Béïthar, ou fils d'Ahmed *le Vétérinaire*), né près de Malaga, et mort en 1248. Son *Recueil des médicaments simples*, (*Djamé Aladouiat Almofrédat*), qu'on appelle communément *Kitab Almofrédat* (*Livre des simples*), passe pour un excellent ouvrage, plus méthodique, plus complet, mieux appuyé sur l'expérience et l'observation que ceux de Dioscoride, de Galien et d'Oribase. C'est l'avis de Miguel Casiri, qui a traduit dans sa *Bibliot. Hisp. Arab. Esc.*, la belle préface d'Aben-al-Beïthar; et aussi de Juan Andrès, qui rapporte les études et les voyages faits par ce savant médecin, en Europe, en Afrique, en Asie, pour tout apprendre ou tout vérifier par lui-même. Avant ces deux célèbres Andalous, Aben-Zohr et Aben-al-Béïthar, Razy avait introduit l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, la casse, le sené, le tamarin. Successivement, les médecins arabes se signalèrent par l'invention de sirops, d'esprits, d'eaux distillées, d'emplâtres, de pommades et d'onguents. Ces connaissances médicales des Arabes se transmirent aux Mores, et jusqu'aux descendants de ceux-ci, faits chrétiens. L'un des historiens de l'expulsion des Morisques dit, en peignant les mœurs de ce peuple déchu : « Les Morisques se traitent eux-

mêmes dans leurs maladies, et n'appellent jamais de médecins; aussi vivent-ils quatre-vingts et cent ans. Leurs chirurgiens opèrent, avec des onguents, des cures merveilleuses. » (Aznar, *Espulsion de los Moriscos*, parte II.) Le persécuteur des Morisques, le cardinal Ximenez de Cisneros, âgé déjà de soixante-quatre ans, miné par une maladie lente, abandonné des médecins chrétiens, se remit aux mains d'une vieille femme more, qui le guérit complétement et lui donna dix-sept ans de vie. Philippe III aussi, dans sa jeunesse, fut guéri par un Morisque appelé Pachet. (M. de Circourt, *Histoire des Mores mudejares*, t. II, p. 79, et t. III, p. 162.)

Histoire naturelle. — En général, toutes les branches de l'histoire naturelle étaient également cultivées par les Arabes, qui, fervents disciples d'Aristote et continuateurs de ses œuvres, nous ont laissé de nombreux traités sur les animaux, les plantes, les métaux, les pierres précieuses, les fossiles, etc. Le plus important de ceux qui nous restent est le livre d'Al-Kazwiny (Zakariah-ben-Mohammed-ben-Mahmoud, de Kazwin, ou Casbin, mort en 1283), qu'on a surnommé le *Pline des Orientaux*. Ce livre d'Al-Kazwiny, intitulé *Adjaïb-al-Makloucât wa Gharaïb-al-Mawdât*, renferme deux parties distinctes, dont la première traite de l'astronomie, tandis que la seconde, beaucoup plus intéressante, et consacrée à ce que l'auteur nomme les *Etres inférieurs (Olsa-felyât)*, donne une description des *Trois Règnes de la nature*. M. de Chézy en a traduit plusieurs chapitres, que M. Silvestre de Sacy a recueillis et annotés dans sa *Chrestomathie arabe* (tome III). On verra, en les consultant, que Kazwiny n'a point usurpé son beau surnom, car il a su, à la manière des grands pein-

tres de la nature, Aristote, Pline, Buffon, Cuvier, réunir le style à la science, et parer des sujets sérieux d'une forme attrayante.

Parmi les naturalistes andalous, il faut remarquer et citer Issa-ben-Aly-al-Sadita, surnommé Al-Garnathy ou le Grenadin, qui, dans le XIV[e] siècle, a écrit un grand *Traité de la chasse*, en près de trois cent cinquante chapitres, où se trouve l'histoire naturelle de tous les animaux qui servent comme auxiliaires ou comme but de la chasse : d'une part, les chiens, les chevaux, les oiseaux de fauconnerie ; de l'autre, toutes les races diverses de gibier. Casiri parle avec éloge de ce livre curieux, que, malheureusement, ni lui ni d'autres n'ont traduit.

Mathématiques. — Les Arabes connurent toute la science d'Euclide [1]. Mais aux mathématiques des Grecs ils ajoutèrent des parties entièrement neuves, telles que l'arithmétique moderne (*E'lm-al-Hhésâb*), dont les opérations n'étaient point possibles avec les chiffres appelés latins, et l'algèbre (*Al-Djebr-oua-al-Mokabélah*) dont le nom dit assez l'origine [2].

(1) Qu'ils nomment Oklyd, et de qui d'Herbelot cite jusqu'à seize traducteurs.

(2) « *Gebr*, c'est de ce mot joint avec l'article que nous avons fait algèbre, « qui est arabe tout pur, et qui signifie proprement la réduction des nom- « bres rompus à un nombre entier. Cependant les Arabes ne se servent ja- « mais de ce mot seul pour signifier ce que nous entendons par algèbre, « mais ils y joignent toujours celui de *mocabelah*, qui signifie opposition et « comparaison. Ainsi *algebr u almocabelah*, que les Arabes rangent dans les « règles d'*Elm-al-Hessâb*, c'est-à-dire de l'arithmétique, est proprement « chez eux ce que nous appelons algèbre. Il ne faut donc pas croire que cette « science tire son nom du philosophe et mathématicien nommé *Geber*, que les « Arabes appellent *Djaber*, ni moins encore confondre le mot *gebr* avec celui « de *gefr* (nom d'un livre cabalistique.) » (D'HERBELOT, *Bibliot. orientale.*)

Astronomie. — Ils connurent aussi la science d'Hipparque et de Ptolémée, et ne l'étendirent pas moins que celle d'Euclide. Avec leur goût du recueillement et de la méditation, leur esprit porté aux découvertes et aux aventures, il n'est pas étonnant que les Arabes aient cultivé l'*astronomie*, dont on place l'antique berceau chez les Chaldéens, leurs voisins. Mais de cette astronomie rustique qu'ils pratiquaient de temps immémorial, les Arabes, s'aidant des mathématiques dans leurs observations, avaient fait une science nationale, dont, seuls, ils entretinrent le feu sacré entre la chute de l'empire romain et la renaissance.

On peut voir, dans l'*Histoire de l'Astronomie au moyen âge*, par Delambre, quels progrès firent les Arabes sur les Grecs dans la trigonométrie, l'analemme et la gnomonique. « Le nombre des observateurs, dit Delambre, fut plus considérable chez les Arabes que chez les Grecs; ils eurent de meilleurs instruments... Les Arabes appliquèrent leur trigonométrie aux problèmes célestes. Ils paraissent les premiers auteurs des différents systèmes sur la division du ciel... Ils donnèrent une forme plus régulière et plus géométrique à la doctrine des *directions* et des *profections*, si même ils n'en sont les véritables inventeurs [1]. » En rappelant que le résumé vulgaire de la science des cieux, mis à la portée et à l'usage de tous, se nomme encore *Al-Manak*, il suffira de citer quelques noms et quelques œuvres parmi les astronomes arabes :

[1] Delambre a donné d'assez longs détails sur les travaux des astronomes qu'il appelle Albategnius, Alfragan, Thébilh, Ibn-Jonis, Aboul-Wefa, Alpétrage, Arzachel, Geber, Aboul-Hassan; puis sur Alphonse X, Sacrobosco, Regiomontanus et les autres disciples des Arabes jusqu'à Viète.



Alfergan (Ahmed-ben-Kossaÿr-al-Fergany), qui vivait sous le khalyfe Al-Mamoun, mort en 833. On le surnomma *Al-Hacyb*, ou le *Calculateur*. Son *Introduction à l'astronomie* est un abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, ou plutôt de toute l'astronomie grecque, qu'il répandit ainsi et naturalisa parmi ses compatriotes. — Abou-Mansoûr (Yahyah-ben-Aly), né en 855, surnommé *Al-Mounédjem* ou l'*Astronome*. C'est lui qui fut placé par les successeurs d'Al-Mamoun à la tête des savants réunis à Damas et à Bagdad. Il passe pour l'auteur de la *Zidgé* ou Table vérifiée, qui fut rectifiée, dans le siècle suivant, par Aboul-Waffa (Mohammed-ben-Yahyah-Abou'l-Ouaffa-al-Mouzdjany). — Albategnius (Mohammed-ben-Djaber-al-Batany), né en 877, mort en 929. Sa fameuse *Table Sabéenne* (*Zidgé-Saïby*) a été traduite sous le titre de *Scientia stellarum*; on y trouve la première notion des tangentes et des sinus. Al-Batany avait reconnu, par l'observation d'une équinoxe, que l'année de trois cent soixante-cinq jours était trop courte; il mesura l'obliquité de l'écliptique, et découvrit le mouvement de l'apogée du soleil. Cette découverte a le plus illustré son nom. « Elle a marqué, dit Bailly, les travaux des Arabes. C'est une pierre qu'ils ont mise à la construction de l'édifice du monde; elle y est restée pour leur gloire, et pour celle d'Albategnius... le plus grand astronome qui ait paru sur la terre depuis Ptolémée. » Lalande aussi le place parmi les vingt plus célèbres astronomes qui aient vécu jusqu'à nous. « Albategni, dit Delambre, rendit à la trigonométrie le service le plus signalé en substituant les sinus aux cordes... Il emploie les sinus verses, qu'il a le premier introduits dans la

pratique de la trigonométrie sphérique. » — Abou-Ryhan (Mohammed-ben-Ahmed-al-Byrouny), mort en 941, surnommé *Al-Mohakak*, ou le Très-Subtil, auteur d'une *Table astronomique*, d'une *Géographie*, etc. — Al-Soufy, du Khoraçan, mort en 986, qui a laissé, outre sa *Table*, un *Catalogue des étoiles fixes* et un *Traité sur la projection des rayons*. — Ibn-Jonis (Aly-ben-Abd-al-Rhaman-Ebn-Younis), né en 979, mort en 1008. Le résumé de ses travaux se nomme *Zidgé-Ibn-Younis* ou *Zidgé-Hakémy*, Table hakémite. C'est, de toutes les *Tables* arabes, la plus complète et la plus célèbre. Ibn-Younis était aussi poëte et musicien. — Al-Hacen (Abou-Aly-al-Hassan), mort au Caire, en 1038. Il est très-connu par son fameux *Traité d'optique*, traduit sous le titre *Alhaken opticæ thesaurus*, et par son *Traité des crépuscules* (*Liber de crepusculis et nubium ascensionibus*). Il a prouvé, par les phénomènes de la réfraction, que l'espace au delà de l'atmosphère, l'*éther*, qu'il nommait la *substance du ciel*, est composé d'une matière plus rare que l'air respirable. — Abou-Raghel (Aly), qui vivait à Cordoue dans le XIe siècle, est l'auteur du livre traduit sous le titre *De judiciis seu fatis stellarum*, qu'on regarde comme l'origine d'une science vaine qui se propagea vite parmi les crédules esprits du moyen âge, et dura plus que lui, l'astrologie judiciaire. Le dernier terme de cette science, parmi les Arabes, est le livre d'Al-Bouni (né au XIIIe siècle à Bouna, aujourd'hui Bône, l'ancienne Hippone), et qui a pour titre *Soleil des connaissances*. « Il passe, dit M. Reinaud (*Monuments arabes*, etc.), pour renfermer les secrets les plus surprenants, et les musulmans ne le lisent, comme le Koran, qu'en état de pureté. »

BELLES-LETTRES.

A l'opposé des Romains, comme eux disciples des Grecs, les Arabes passent pour avoir cultivé les sciences exactes avec beaucoup plus de succès que les belles-lettres. On les accuse d'être restés trop servilement disciples d'Aristote, et d'avoir gâté toutes les matières qu'ils ont traitées par les défauts, les subtilités puériles de l'école péripatéticienne. Mais il faut remarquer que les sciences sont de tous les pays et de tous les temps; que l'on peut partout et toujours reconnaître le degré de leur culture, de leur étendue, de leur importance. La littérature, au contraire, qui gît tout entière dans la forme, doit être envisagée, non pas *en soi*, d'une façon absolue, mais d'une façon relative, d'après l'époque, la contrée, les lois, les mœurs, d'après tout l'état social. C'est ce qu'il ne faut pas oublier en jugeant les œuvres littéraires des Arabes.

Philosophie. — L'on prétend, par exemple, que leur philosophie ne se compose guères que d'argumentations scolastiques, qu'elle ne dépasse jamais les limites des sciences naturelles et de la morale. Il est vrai que, sous une monarchie théocratique comme le khalyfat, les philosophes arabes ne pouvaient avoir la liberté de Platon ou de Cicéron dans les républiques d'Athènes et de Rome, ni moins encore celle que nous ont conquise les révolutions nées du libre examen. Mais cependant, ni cette liberté de penser et de dire, ni les persécutions glorieuses qu'elle attire sur ses fervents adeptes, ne leur ont pleinement fait défaut. Ainsi, l'on trouve

dans l'historien Makrizy cette réflexion, digne du jésuite Mariana : « La doctrine des philosophes causa à la religion des maux plus funestes qu'on ne peut le dire ; la philosophie ne servit qu'à augmenter les erreurs des hérétiques et à ajouter à leur impiété un surcroît d'impiété. » (Sylvestre de Sacy, Introd. à l'*Exposé de la religion des Druses.*) Dès le IXe siècle, Al-Kendy (Abou-Youzef-Yakoub-ben-Ishâk) écrivit sur des questions philosophiques près de deux cents traités, dont le catalogue se trouve dans la *Bibl. Arab. Hisp. Escur.*, de Casiri. Al-Faraby professa brillamment la philosophie à Damas. Avicenne écrivit sur la métaphysique aussi bien que sur la médecine, et le célèbre philosophe que nous appelons Aben-Pace ou Avempace (Abou-Bekr-Mohammed-aben-Badjeh, né à Cordoue, mort à Fez en 1138), n'est pas seulement moraliste, mais encore métaphysicien. Al-Gazâly (Abou-Ahmed-Mohammed, né dans le Khoraçan en 1038) n'a pas seulement écrit son *Traité des sciences religieuses* (*Ihy a otoun eddyn*), très-renommé dans l'Orient, et l'autre livre, traduit en Occident sous le titre de *Philosophica et logica Algaseli ;* il avait laissé à sa mort un ouvrage où se trouvaient librement censurés plusieurs points de la foi musulmane. Cet ouvrage, condamné par le collége des Imâms, la Sorbonne du temps, fut brûlé en grande cérémonie. Traducteur de toutes les œuvres du Stagyrite, le médecin Averrhoès fut un philosophe très-audacieux, très-indévot. On l'accusa d'athéisme, comme Socrate, et si le khalyfe almohade Youzef-Abou-Yakoub, dont il était le médecin, put le protéger contre la ciguë, il dut toutefois l'obliger à se rétracter publiquement devant la porte de la mosquée à Maroc, où

Averrhoès resta tout un jour exposé aux insultes des passants qui lui crachaient au visage [1].

Grammaire et *Rhétorique.* — Une nation fière de sa langue, et qui plaçait une école dans chaque mosquée, ne pouvait manquer d'avoir un grand nombre de traités sur la *grammaire* et la *rhétorique.* Casiri a compté et cité plus de trois cents *codices* sur ces matières dans la seule bibliothèque de *l'Escorial.* La plupart de ceux que possédaient les Arabes furent même composés par des écrivains auxquels d'autres ouvrages donnaient l'autorité du talent et de la renommée. Ibn-Kotaïbah (Abou-Mohammed-Abd-Allah, né à Bagdad en 829, mort en 890), s'était fait connaître par son *Livre* historique *des Notices* (*Kitab al Maaryf*) et par ses *Explications du Koran (Gharyb al Koran, Mouschkyl al Koran),* avant de publier l'ouvrage qui l'a rendu célèbre chez toutes les nations où se parle l'arabe, *Adal el Kateb,* ou Code d'instruction. C'est un traité des divers genres de style et d'éloquence. En Espagne, l'écrivain connu sous le nom du *fils de la Gothe,* Ibn-al-Couthyah (Abou-Bekr-Mohammed) composait une célèbre *Histoire de la conquête d'Andalousie* par les Arabes (*Kitab fatah al Andaloûs),* où Cardonne a puisé les principaux éléments de son *Histoire d'Afrique et d'Espagne,* en même temps que divers traités de grammaire, entre autres sur les conjugaisons des verbes (*Kitab tessarif al afal*). Enfin, le plus jeune des trois frères qui s'illustrèrent au temps de Saladin (Salah-Eddyn) — (la fin du XIIe siècle),

(1) On peut consulter, sur la philosophie des Arabes, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Munck, les *Recherches critiques sur les éditions d'Aristote* de M. Jourdain, enfin le chap. 14, au t. I du vaste et savant Mémoire de M. B. Hauréau sur la *Philosophie scolastique.*



sous le nom commun d'Ibn-al-Atsyr, et qui furent surnommés *la gloire*, *l'orgueil* et *la splendeur de la religion* (Azz-eddyn, Medjed-eddyn et Dhia-eddyn), était simplement un grammairien. Le meilleur des ouvrages de cet Ibn-al-Atsyr (Nasr-Allah) est un *Traité de l'écrivain et du poëte*, qui a été suivi de nombreux commentaires. Toutefois, c'est le grammairien Malek-ben-Anâs, lequel vivait à Cordoue sous le Khalyfe Abdérame II (vers 825), qui est resté le plus célèbre des philologues arabes. Ses principaux ouvrages sont : la *Base des paroles*, la *Pureté de la langue arabe*, une *Prosodie*, ou art métrique, un *Art de bien lire, etc*. Malek n'était pas moins célèbre en Asie qu'en Espagne, et il reçut le titre éminent de *maître* (possesseur, *dneño*) *de la langue arabe* [1].

Eloquence. — La mosquée étant, chez les Arabes, le seul lieu public, et les *khatybs* les seuls orateurs, l'*éloquence* ne descendit point du *minbar*, de la chaire à prêcher. Elle fut toute sacrée, toute religieuse. On a conservé, à l'Escorial entre autres, plusieurs recueils de sermons. Mais je n'ai trouvé nulle part, ni pour la Syrie, ni pour l'Espagne, la mention d'un très-célèbre orateur de la chaire, d'un Chrysostôme, d'un saint Bernard ou d'un Bossuet, effaçant tous ses rivaux par l'éclat de sa parole, et attachant à son nom une illustration immortelle. Toutefois le célèbre docteur surnommé *Fakr-eddyn*, ou *Gloire de la religion* (Mohammed-ben-Omar, né à Rey en 1149), auteur du *Ossoul-eddyn* (Principes de la religion)

[1] Il ne faut pas confondre ce Malek-ben-Anâs, le Grammairien, avec l'ancien Malek-ben-Anâs, l'Imâm, qui naquit et mourut à Médine dans le VIIIe siècle, et qui fonda l'une des quatre grandes sectes orthodoxes de l'islam.

et d'autres traités de théologie ou de philosophie, a laissé une grande renommée d'éloquence. Il était toujours suivi, dit-on, de plusieurs centaines d'élèves qui recherchaient avec empressement ses moindres discours. L'un des historiens de Grenade, connu sous le nom d'*Al-Khatyb*, le Prédicateur (Mohammed-ben-Ahmed, né dans cette ville en 1313), fut encore surnommé *Lizan-eddyn*, ou la *Langue de la religion*. C'était sans doute un autre *Bouche-d'Or;* mais ce coin perdu de l'islam offrait un trop petit théâtre à son éloquence pour que le bruit s'en répandît au loin.

Les Arabes connaissaient bien, en dehors de la chaire, l'éloquence académique; ils ont laissé, sous le nom de *Mékamat (Séances)*, des recueils de discours prononcés dans les académies; entre autres celui de Hamadani intitulé *Mékamat Bédi Alzéman*, « Discours du prodige de son siècle ». Mais ces morceaux récités, composés par avance, appartiennent à la littérature écrite, non à la véritable éloquence, qui s'exerce sur les hommes assemblés, dans la controverse et la discussion des affaires publiques, à l'*Agora*, au *Forum*, au Champ-de-Mai, au parlement. Sous la tyrannie de leurs institutions théocratiques, sous l'autocratie de leur pontife-roi, les Arabes ne pouvaient produire aucun orateur véritable, à la manière de Démosthènes, de Cicéron, de Mirabeau.

Théologie et *Jurisprudence*. — Sorties d'une même source, d'une même unique loi, la *théologie* et la *jurisprudence* ne furent et ne purent être que des commentaires du Koran. Elles expliquèrent, elles appliquèrent ensemble ce code universel, dans l'ordre religieux et dans l'ordre civil, sans qu'il soit possible, comme de nos

jours, de délimiter clairement leurs domaines respectifs [1]. L'on a vu que, dès l'origine de l'islam, il fut décidé que quatre livres seuls renfermaient toute la doctrine sacrée : 1° Le *Koran*, lois écrites du Prophète. 2° Le *Hadyz*, lois orales du Prophète, recueillies après sa mort. 3° L'*Idjma-al-Oummeth*, lois apostoliques, ou gloses faites par les quatre premiers khalyfes, les khalyfes parfaits. 4° le *Kiyaz* ou *Makoul*, décisions canoniques des premiers Imâms. Hors de là, tout est hérésie, et c'est dans ce cercle infranchissable qu'est enfermée, depuis douze siècles, la législation religieuse, politique, civile et criminelle des musulmans. Cependant, et par la raison même que la législation entière d'une foule de peuples devait découler, par l'interprétation, d'une source unique, confuse, incomplète, le nombre des commentateurs, soit théologiens, soit juristes, est vraiment immense. D'Herbelot dit : « On pourrait faire un gros volume du seul titre de leurs livres; » et nous avons vu (tome I, p. 143) que, dans une querelle théologique jugée par le khalyfe Mouhamad, les deux partis invoquaient l'un contre l'autre l'autorité de mille cinq cent quatre-vingt-quatre docteurs. Les travaux de ces commentateurs du Koran effraient l'imagination, plus encore que la *Somme* de saint Thomas et que toutes les œuvres scolastiques du moyen âge. Ainsi, l'auteur du premier traité sur le *Hadyz (Gharybel Hadyz)*, Abou-Obaïd-al-Kassem-ben Sallam, qui vivait à Hérat dans le IIe siècle de l'hégire (de 720 à 820), consacra, dit-on,

(1) Cependant les Arabes nommaient plus spécialement *Ilm-al-kelam* la théologie dogmatique, la vraie théologie, et *Ilm-al-fikeh* la théologie juridique, la jurisprudence.

quarante années de recherches, de voyages, de consultations, à rassembler les matériaux de ce seul ouvrage. Le plus célèbre des glossateurs de la loi musulmane est l'imâm Al-Bokhary (Abou-Abd-Allah-Mohamed, né à Bokhara, en 810, mort en 870), qu'on surnomma *Al-Schéryf*, le *Sacré*. L'on dit que son livre intitulé *Recueil exact (Al-Djamy-al-Sahyh)*, contient jusqu'à seize mille traditions, ou paroles et sentences recueillies de Mahomet et de ses compagnons. Ce livre fut écrit à la Mekke, où se conservaient le mieux les souvenirs de la mission du Prophète; et l'auteur n'y inscrivait pas une tradition sans avoir fait son ablution au puits Zemzem, (1) et sa prière dans la *Kaaba*. L'autorité du livre d'Al-Bokhary égale presque celle des quatre livres sacrés. Il faut citer encore, parmi les principaux commentateurs de la loi, Ibn-al-Djouzy (Abd-al-Rhaman), né en 1117, mort à Bagdad en 1201, qui a clairement indiqué, dans le titre de son ouvrage, l'immensité du sujet : *Viatique pour le voyage dans la science de l'interprétation du Koran*.

Histoire.—Hadgy Khalfâ, dans sa *Bibliothèque orientale*, compte jusqu'à douze cents historiens qui ont fait usage de la langue arabe; et d'Herbelot, après lui, cite au moins deux cents ouvrages dont le titre *Tarikh* ou *Thabakat*, indique une *histoire*, générale ou particulière. Il est vrai que la plupart des auteurs nommés par Hadgy Khalfâ n'étaient que les commentateurs ou abréviateurs des autres; et que, parmi tant d'histoires, sont comprises celles de chevaux ou de chameaux célèbres. Cependant, et si réduit qu'il puisse être, ce chiffre prouve assez que

(1) La source que fit jaillir l'ange pour abreuver Agar et Ismaël.

l'histoire était une des branches les plus cultivées de la littérature arabe. N'ayant pas plus que la philosophie sa pleine et entière indépendance, elle devait moins se recommander par la hauteur des vues que par la minutieuse exactitude des faits. Elle ne pouvait pas être une science politique, ni même précisément une science morale, en ce sens que le dogme de la prédestination, de la fatalité, plane sur tous les événements généraux. Elle n'est morale, si j'ose ainsi dire, qu'en second ordre, par l'éloge ou le blâme qu'elle distribue aux actions individuelles. L'histoire se borne donc à peu près, chez les Arabes, à de simples récits. Ce sont des annales, des chroniques, des légendes, et l'on ne trouve guère, à défaut de Tacites, que des Tites-Lives parmi leurs historiens. Le premier d'entre eux qui mérite d'être mentionné est Al-Tabary (Abou-Djafar-Mohammed-ben-Djoraïr, né dans le Tabaristan, en 839), auteur de la première *Histoire universelle* qu'aient écrite les Arabes, et qui s'étend de la création du monde à l'année 302 de l'hégire. Elle fut, dès l'origine, traduite en persan, puis abrégée par El-Macin. En continuant la liste des plus célèbres historiens orientaux, nous trouverons d'abord Aboulfarage (Aly-ben-Hassan-Abou'l-Faradj, né en 897, mort à Bagdâd en 967). Il était de la famille des Omméyades, auxquels les Abbassydes avaient, depuis plus d'un siècle, enlevé le trône de l'Orient. Il écrivit sur *l'Origine des Omméyades*, sur les *Emigrations et conquêtes des Arabes*, en même temps qu'il recueillait son *Livre des Cantiques* (*Kitab-al-Aghâny*), précédemment cité [1].

[1] Page 84. Il ne faut pas confondre cet Aboulfarage, Arabe, avec un

—Puis Abdallatif (Abd-al-Lathyf, né à Bagdad, en 1161, mort en 1231), auteur d'une excellente *Description de l'Egypte*, qu'après plusieurs traducteurs en latin, M. Sylvestre de Sacy a traduite en français (1810). — Puis l'aîné et le plus célèbre des trois frères Ibn-al-Atsyr (né en 1160, mort en 1233), dont le grand ouvrage historique est intitulé *Chronique complète* (*Kamal aïtaouaryk*). — Puis l'un des Chéhab-eddyn (Abd-al-Rhaman, né à Damas, en 1200, mort en 1267), dont les écrits sur l'époque de Nouradin et de Saladin ont servi à toutes les histoires des Croisades. — Puis le fameux Ibn-Khilkan (ou Khalican, ou Khallécan, Schems-eddyn-Abou'l-Abbas-Ahmed, né en 1211, mort à Damas, en 1282), tant de fois cité, commenté, compilé. Celui-ci, de la race des Barmécides, peut bien s'appeler le Plutarque arabe. Ses *Vies des hommes illustres*, par ordre alphabétique, publiées sous ce titre : *Ouafayat alayân oué anba abna alzémân* (c'est-à-dire Décès des personnages éminents et histoires des hommes de ce siècle), contenaient huit cent quarante-six articles qui ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. — Puis le nom moins fameux Aboul-Féda (Ismaÿl, né en 1273, à Damas, mort en 1331, surnommé *Imad-eddyn*, la Colonne de la religion). Celui-ci était de la famille de Saladin, et prince souverain de Hamah. Il cultiva toutes les sciences, et, dans une vie

autre Aboulfarage (Grégoire, appelé aussi *Barhebrœus*, né à Malatia en 1226, mort en 1286), d'origine juive et chrétien jacobite, qui devint évêque d'Alep et primat des jacobites d'Orient. Celui-ci, également historien, est auteur d'une *Chronique* ou *Histoire universelle*, écrite en arabe, que Pococke a traduite en latin sous ce titre : *Historia compendiosa dynastiarum historiam universalem complectens*.

très-agitée, parmi les soins de la politique et de la guerre, il put écrire, sous le titre de *Al Mokhtassar fy akbar albachâr*, ou « Histoire abrégée du genre humain, » une vaste *Chronique universelle*, en cinq parties, qui s'étend de l'époque des patriarches jusqu'à l'année 729 de l'hégire (1328 de J.-C). — Puis Nowaïry (Ahmed-ben-Abd-al-Wahabab, né en Egypte, où il mourut dans l'année 1331), auteur du livre *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, ou « Tout ce qu'on peut désirer de savoir à propos des belles-lettres. » Divisé en cinq parties qui ont chacune cinq chapitres, cet ouvrage traite principalement des antiquités arabes, et c'est dans Nowaïry surtout que Schultens a trouvé les matériaux de ses *Monumenta vetustiora Arabum*, et de son *Historia imperii vetustissimi Iectanidarum in Arabiâ Felici*.—Puis enfin Makrizy (Abou-Ahmed-Mohammed-Taky-eddyn-al-Makhrizy, né au Caire, en 1358, mort en 1442), célèbre par sa *Description historique de l'Egypte*, son *Histoire des sultans Ayoubites et Mamlouks*, ses traités des *Monnaies*, des *Poids et mesures*, etc. Makrizy, très-souvent traduit et cité, abonde en anecdotes de tous genres, en détails curieux sur les mœurs, les usages, les préjugés, les travaux de ses compatriotes.

Parmi les historiens arabes de l'Espagne, il faut distinguer Al-Faradhy (Abou-Oualyd-Abd-Allah, mort à Cordoue en 1012), qui a laissé une *Chronique des savants* et une *Histoire des poëtes*, en bornant ces deux livres au seul empire des khalyfes de Cordoue, — Aben-Hayàn (Abou-Merouân-ben-Kalaf-ben-Hosséyn, né à Cordoue, vers 988, mort en 1076), auteur du *Kitab-al-Moktabys* et du *Kitab-al-Matiyn*, livres qui formaient, dit-on, qua-

tre-vingts volumes, dont il ne reste que des fragments, traduits à peu près tous dans la compilation de J. Conde, — Le *Khatyb* de Grenade, déjà cité pour son éloquence, auteur d'une *Chronologie des khalyfes* et d'une *Histoire des rois de Grenade* jusqu'à Mouhamad V, — l'autre Chéhab-eddyn (Ahmed, mort à Fez dans le XIV[e] siècle), auteur d'un abrégé d'histoire universelle, en deux parties, dont l'une conduit des commencements du monde à Mahomet, et dont l'autre, annonçant les signes du jugement universel, va *jusqu'au son de la dernière trompette*, — et surtout Ebn-Khaldoun (Oualyd-eddyn-Abou-Zeÿd-Abd-al-Rhaman, né en 1332, mort à Tunis, en 1406). Les annales auxquelles est resté son nom (*Tarykh-Ibn-Khaldoun*), et qui renferment l'histoire des Arabes et des Berbères, est un ouvrage très-remarquable de critique historique. « On ne peut, en le lisant, dit M. Sylvestre « de Sacy, que concevoir une très-haute idée de la jus- « tesse d'esprit d'Ebn-Khaldoun, de sa sagacité, de son « érudition, de la variété et de l'étendue de ses connais- « sances. » L'on ne saurait rien ajouter à cet éloge de l'illustre orientaliste, qui a traduit presque en entier la longue et belle préface d'Ebn-Khaldoun sur l'excellence et les règles de l'histoire (*Chrest. arabe*, tome I[er]) [1].

[1] On peut voir, en outre, dans le *Prologo* de J. Conde, les noms des divers auteurs qu'il a compilés pour en former son *Histoire*.

Je n'ose point mentionner parmi les historiens arabes le célèbre Hadjy-Khalfâ (ou Khalyfah, Moustapha-ben-Abd-Allah), parce qu'il est né à Constantinople, où il mourut en 1658. C'est cependant en arabe qu'il a écrit sa *Bibliothèque orientale*, qui, sous le titre de *Keschf edhonoun fy asmâ koutoub oualfonoun* (Découverte des pensées touchant les livres et les genres), contient, dans l'ordre alphabétique, des notices biographiques et littéraires sur 18,550 ouvrages : livre qui a servi de modèle et de guide à d'Herbelot.

Géographie. — Chez les Arabes, la géographie faisait partie de l'histoire. Comme l'on ne possédait point encore les connaissances qui ont servi de base à cette science toute moderne, comme l'on n'avait ni déterminé la forme exacte de notre planète, dont plus d'un hémisphère était encore inconnu, ni divisé idéalement sa surface par les lignes de longitude et de latitude, la géographie des Arabes ne pouvait pas être réellement la description de la terre ; elle se bornait, comme celle de Strabon, à la topographie et à la statistique ; elle était simplement une description de certaines localités, où se trouvaient mentionnés et décrits les villes, les fleuves, les montagnes, le climat, l'aspect, la culture, la population d'une contrée et les mœurs de ses habitants. Ainsi le livre d'Aboul-Féda, *Takouym-al-Boldâm*, ou *Vraie situation des pays*, est une géographie descriptive de la petite partie du monde oriental qu'il a pu connaître. D'autres géographes célèbres, tels qu'Al-Bekry — (Abou-Obeïd-ben-Abd-al-Azyz, de Niebla, mort en 1094), Ebn-al-Ouardy (mort à Alep en 1350), Ibn-Ayas (Mohammed-ben-Ahmed, qui vivait au commencement du XVIe siècle), et Léon l'Africain lui-même, n'ont rien fait de plus, le premier dans son livre *les Routes et les Provinces*, le second, dans sa *Perle des merveilles*, le troisième, dans sa grande cosmographie qui s'intitule *Parfum des fleurs ou merveilles des contrées*, et le dernier enfin dans sa célèbre *Description de l'Afrique*.

Il faut cependant faire une exception pour le schéryf Edryz (Abou-Abd-Allah-ben-Mohammed-al-Edryzy) qu'on appelle communément le géographe de Nubie, mais improprement, car, descendant de la famille royale

des Edryzytes, il était né à Ceuta, en 1099, et avait fait son éducation dans les écoles de Cordoue. Edryz paraît avoir fait de la géographie une science véritable, autre que l'histoire descriptive. On dit que, s'étant retiré à la cour du Normand Roger, roi de Sicile, il présenta à ce prince, dans l'année 1153, un globe terrestre, en argent, du poids de 800 marcs, et, pour l'explication de ce globe, un grand ouvrage de géographie dont le titre arabe *(Nazehat-al-Moschtak)* signifiait *Délassements d'un esprit curieux*. Ce livre était divisé en sept chapitres principaux, nommés *climats*, ce qui veut dire qu'Edryz divisait en sept zones la terre alors connue. Chaque *climat* se divisait lui-même en dix *régions*, et le géographe, marchant d'Occident en Orient, s'avançait ainsi du Portugal à la Chine. Malheureusement l'œuvre originale d'Edryz s'est perdue; il n'en reste qu'un abrégé incomplet, tronqué, que la traduction latine intitule *Relaxationes animi curiosi*, et sur lequel se sont exercés une foule de commentateurs. Mais, si imparfait qu'il soit, cet abrégé suffit pour faire connaître l'état très-avancé des connaissances géographiques chez les Arabes, et pour prouver que, jusqu'aux grands voyages maritimes des Portugais et des Espagnols à la fin du XV[e] siècle, c'est-à-dire pendant plus de trois cents ans, tous les géographes de l'Europe ont simplement copié le planisphère d'Edryz.

Généalogies. — L'histoire comprenait, chez les Arabes, jusqu'à la connaissance des *généalogies*. Ils en avaient fait une véritable science, et fort cultivée, car, parmi plusieurs ouvrages sur les *Ansab* (généalogies), on cite celui de l'imâm Al-Mérouzy qui comprenait, jusqu'à

l'année 1166, quatre-vingts volumes, et qu'un second écrivain, Aly-ben-Athyr-al-Ghézéry, porta, en l'année 1254, jusqu'à cent volumes, appelant alors son livre *Allobâb*, ou *La plus pure noblesse*. Cette science semblera moins futile qu'elle ne le serait parmi nous, si on se rappelle que la nation arabe, fort peu compacte, était formée d'une foule de tribus, jalouses et rivales les unes des autres, et qui se disputaient la préséance jusque dans le conseil du khalyfe. Les Arabes étaient généalogistes comme le furent les Hébreux, comme le sont les Hindous ou les Ecossais, comme tous les peuples divisés en castes, tribus ou clans, et ils étendaient jusqu'à leurs chevaux ce soin de rechercher et de constater les races. Chacun portait, dans son nom même, sa noblesse, qui ne descendait pas seulement par la filiation, mais qui remontait aussi par la paternité, car un Arabe ne se glorifiait pas moins dans ses enfants que dans ses aïeux (1).

Contes et romans. — Le goût des récits, des aventures racontées, ce goût si vif et si populaire chez les Arabes, s'étendait jusqu'à la cour des khalyfes. L'une des charges du palais était celle de *conteur*, de *raouy*, charge que Schéhérazade remplissait si bien auprès du sultan Schériar. L'on trouve dans J. Conde qu'un affranchi des

(1) Voici, pour exemple, un nom arabe cité par J. Conde. C'est celui d'un wali de Denia, à l'époque où le Berbère Souléïman occupait le trône des Omméyades (1012) : Abd-Allah-ben-Obéïd-Allah-ben-Oualyd-ben-Youzouf-ben-Abd-Allah-ben-Abd-al-Azyz-ben-Amroû-ben-Otsman-ben-Mouhamad-ben-Khaldy-ben-Okbah-ben-Abi-Moaïty-ben-Abân-ben-Aamyr-ben-Oméyah-ben-Abdschemsy, surnommé Al-Moaïty de Cordoue. — Il était inutile d'ajouter à cette nomenclature « homme d'insigne noblesse. »

Omméyades, devenu wali de Séville, le poëte Ismaÿl-ben-Badr-ben-Ziadi, était *raouy* ou conteur (*novelista*) du khalyfe Al-Hakem II. « Il lui racontait des histoires de guerre ou d'amour, pleines d'étranges aventures, et dans un style élégant. » Ces récits, que toute la nation aimait passionnément, avaient dû être, dans l'origine, ceux d'événements véritables, de traditions héroïques; mais peu à peu, et ces traditions s'altérant de plus en plus, l'invention prit la place de la réalité, et à l'histoire succéda le roman. Dans une querelle littéraire sur ce sujet, Huet reconnaît que les Arabes étaient très-versés dans l'art des contes ([1]), et Saumaise affirme que le roman moderne est venu d'eux par les Espagnols. Cette opinion repose sur d'évidentes probabilités. Certes, les lecteurs de la fameuse collection appelée les *Mille et une Nuits*, c'est-à-dire tous ceux qui savent lire en quelque langue que ce soit, n'ont pas besoin qu'on leur apprenne de quelle façon les musulmans orientaux surent conter; mais ils peuvent ignorer depuis quelle époque et dans quels genres divers les Arabes ont écrit des contes. S'il est vrai, comme l'affirment bien des savants ([2]), que le *Livre de Job*, auquel on ne saurait trouver le moindre rapport avec le reste de la Bible, soit un poëme arabe traduit en hébreu, cela prouverait que les Arabes ont inventé le roman philosophique et moral, non-seulement avant Mahomet, mais avant Moïse. Au reste, leur littérature offre beaucoup d'autres ouvrages dans le même genre que l'histoire de Job. Je ne citerai pas le *Livre de Calilah et Dimnah*

([1]) .... *scientiæ hilari, id est fabulis et figmentis, fuisse deditissimos.* »

([2]) Voir l'article Job au Dictionnaire philosophique de Voltaire.

(les fables de Bidpaÿ), bien que les Arabes se le fussent approprié par des traductions qui nous l'ont fait connaître ([1]), puisque la conception originale de ce recueil des apologues de l'Orient remonte, d'après M. Sylvestre de Sacy, à l'antique brâme Vichnou-Sarma. Mais je citerai d'abord les fables du vieux Lokman, l'Ésope arabe, que le Koran met parmi les sages ([2]); puis le roman moral de *Hay, fils de Jordhan* (Haÿ-ben-Djokadahn), par Abou-Djafar-ben-Tofaÿl, que l'orientaliste anglais Pococke a traduit en latin, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, et dont le sévère Leibnitz a fait un pompeux éloge. C'est l'histoire d'un enfant abandonné dans une île déserte, qui s'élève, par la seule force de sa pensée, à la connaissance de Dieu et des lois de la nature. Les Arabes ont laissé des romans dans tous les autres genres : romans d'imagination, comme les *Voyages de Salam*, les *Aventures d'Aben-Scheybân*, par Aboulfarage, etc.; romans d'amour, comme les *Soupirs d'un Amant*, cité par Herbelot, le *Jardin des Désirs*, ou les amours de *Médjnoun et Léilah*, par Al-Bakaÿ, etc.; enfin romans de chevalerie, comme les *Douze Preux* (*Dovazdeh Rokh*), dont les *Douze Pairs de France* peuvent bien être une imitation, etc. Il paraît que, dans leur sévérité puritaine, les Almoravides avaient proscrit toute cette espèce de littérature. Mais nous trouvons dans l'histoire de l'Almohade Abd-al-Moumen (J. Conde, *parte III. cap.* 43), que, tandis qu'il relevait

([1]) Les Fables de Bidpaÿ, ou Pilpaÿ, furent traduites de l'arabe en latin, puis en *romance*, par ordre d'Alphonse X... *sacado de arabigo en latin, y romanzado por mandado del infante Alfonso* (Sarmiento, *memorias*. etc).

([2]) « Nous dounâmes à Lokman la sagesse... » (Koran, sour. XXXI, v. 2 et suiv.) Les Arabes le surnomment toujours *Al-Hakem, Sapiens*.

Maroc de ses ruines et y rouvrait les écoles (en 1155), il défendit, par décret, qu'on brûlât davantage les livres de chevalerie, et qu'il permit, encouragea la lecture et la composition des *hadyz*, des histoires, contes et aventures.

Proverbes. — Célèbres dans l'Orient de temps immémorial, les proverbes, sentences et apophthegmes, dont Salomon lui-même fit, dit-on, le plus ancien recueil, s'alliaient parfaitement au goût et aux habitudes des Arabes. Dès le IIe siècle de l'hégire, Abou-Obaïd-al-Kassem-ben-Salam, de Hérat, avait rassemblé un nouveau recueil de proverbes et d'apologues, sous le titre d'*Al-Amisâl-al-Sayreh,* d'où Scaliger a tiré ses deux *Centuries de proverbes arabes*. Notre bibliothèque nationale en possède une autre collection, celle de Méïdani. Burckhardt, en Angleterre, M. Freytag, en Allemagne, ont aussi publié les *Arabian Proverbs* et les *Proverbia Arabica*. On en trouve également dans les *Proverbes turcs* recueillis par M. Jaubert à la suite de sa *Grammaire turque*. C'est encore des mêmes modèles, en héritant de leur goût et de leur style figuré, que les Espagnols ont pris l'habitude d'employer cette innombrable quantité de *refranes* qui forment la sagesse de Sancho Panza. Il y a des proverbes purement arabes dans la collection du *Commandeur grec* [1], dans les commentaires qu'en fit, à l'imitation des *adages* d'Erasme, un autre humaniste célèbre, Juan de Mallara, sous le titre

[1] Fernan Nuñez de Guzman, mort en 1553, appelé *el Pinciano* parce-qu'il était né à Valladolid qu'on croit l'ancienne *Pincia* des Romains, et le *commandeur grec* (*el comendador griego*), parce qu'il était commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, et qu'il enseigna la langue grecque aux univer sités d'Alcala et de Salamanque.

de *Teologia vulgar*, enfin dans l'immense recueil (*Coleccion de refranes*) que publia Juan de Iriarte, au milieu du dernier siècle.

Langues étrangères. — La connaissance des langues étrangères n'était pas moins familière aux savants arabes. En Orient, à l'origine de leur puissance et de leurs études, ils apprirent d'abord l'hébreu, comme on le voit par l'ancienne traduction du Pentateuque d'Abou-Saïd-ben-Abou'l-Hosseïn, et le grec, qui devint pour eux la source commune des sciences et des lettres. Plus tard, les musulmans d'Espagne apprirent le latin et le castillan [1]. La bibliothèque de l'Escorial renferme des dictionnaires arabe-hébraïque, arabe-grec, arabe-latin, arabe-espagnol; et lorsque Léon l'Africain (Al-Hassan-ben-Mohammed-al-Fasy), — ce jeune More de Grenade, emmené par ses parents de cette ville à Fez, après la conquête des rois catholiques, pris dans ses voyages, en 1517, par un corsaire chrétien, esclave du pape Léon X, qui le baptisa et lui donna son nom, puis, redevenu musulman à Tunis, — lorsque Léon l'Africain, dis-je, écrivit à Bologne, où il professait l'arabe, son *Vocabulaire arabe-espagnol*, il y joignit les mots hébreux et les mots latins.

Poésie. — Mais c'était la *poésie*, par-dessus tout, que les Arabes avaient en honneur. Doués d'une imagination ardente et prompte, quoique recueillis et contemplatifs, ils aimaient à revêtir leurs idées des riches parures du style de l'Orient. Ils écrivaient en vers jusqu'aux défis de prince à prince ou de chevalier à chevalier, jus-

(1) C'est en grec, par exemple, que furent écrites les lettres d'Abdérame III à Othon le Grand, ainsi que les réponses d'Othon; et c'est en latin qu'eurent lieu les communications des légats germains avec la cour de Cordoue.

qu'aux notes diplomatiques, jusqu'aux traités d'alliances. Tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, médecin, chimiste ou théologien, joignait à son talent spécial le talent général de poëte [1]. Faire des vers était pour eux une occupation presque familière, et leurs entretiens mêmes étaient souvent semés d'improvisations que rendait possibles l'extrême richesse d'une langue dont le dictionnaire (celui d'Al-Fyrouzabâdy) ne comptait pas moins de soixante volumes, et portait pour titre l'*Océan* (*Al-Kamoûs*), comme si ce mot eût pu seul exprimer l'immensité du sujet. Aussi le nombre de leurs poëtes est prodigieux. Hammad le Conteur se vantait, dès le VIIe siècle, de pouvoir réciter par cœur, *sur la rime de chacune des lettres de l'alphabet*, cent poëmes arabes du temps du paganisme, outre la foule de petites pièces et de grands ouvrages des poëtes arabes musulmans (d'Herbelot, au mot *Hammad*); et l'auteur anonyme d'une *Histoire de la poésie française*, publiée en 1717, pouvait dire, dès ce temps où la littérature orientale était encore si peu connue, que « l'Arabie seule a produit plus de poëtes que le reste du monde. »

Là, comme aux Indes, en Grèce, en Scandinavie, comme en tous lieux, on fit des vers avant de savoir les écrire, et les poëtes n'eurent longtemps que la mémoire des hommes pour conserver leurs œuvres. Au moment de la venue du Prophète, les Arabes avaient pour spectacles, aux foires annuelles d'Okadh dans le Hedjaz, de même que les Grecs aux fêtes de Bacchus, des combats

(1) On voit même souvent des guerriers ou des marins recevoir le surnom de *al-Ghazély*, le faiseur de *ghazels*, qui se donnait aux poëtes de profession.

littéraires, et les chants des vainqueurs étaient affichés, appendus, dans la sainte Kaaba comme des inspirations de l'esprit divin. Mahomet y trouva les œuvres des sept poëtes illustres, qu'on appelait les sept *Suspendus* (*Al-Moallakas*). C'étaient Schanfara (ou Chanfary), Nabéga, Aschah, Maïmoun, Zoheïr, Amrialkaïs et Thomadhyr. Du premier, resté le plus célèbre, M. Sylvestre de Sacy a traduit le beau poëme intitulé *Lamiyat-al-Arab*, ainsi que des fragments du second et du troisième (1). Après Mahomet, qui fut un grand poëte, bien qu'il se défende et s'indigne de ce mérite, la poésie fut cultivée par toutes les races arabes, en Asie, en Afrique, en Europe, jusqu'à leur totale extinction ; et c'est en arabe que beaucoup de poëtes des autres nations musulmanes, Mores, Persans et Turcs, ont souvent écrit, et que souvent ils écrivent encore. La poésie devint un des plus puissants moyens de célébrité, de richesse, de pouvoir; elle ouvrit la porte aux honneurs, elle donna même une certaine indépendance. La cour d'Haroun-al-Raschyd, au VIIIe siècle,

(1) *Chrestomathie arabe*, tome II.

Parmi les anciens poëtes, ce Schanfara mérite une mention spéciale. Son nom veut dire *qui a de grosses lèvres*. Il était de la tribu d'Azd, et passait non-seulement pour le premier poëte, mais aussi pour le plus agile coureur et le plus adroit archer de toute l'Arabie. On raconte qu'il avait juré de tuer cent hommes de la tribu des Bénou-Salaman, ennemie de la sienne. Il en tua quatre-vingt-dix-neuf à coups de flèches, en disant à ceux qu'il rencontrait : *à ton œil*. Les Bénou-Salaman lui tendirent des embûches, le prirent et le mirent à mort. Mais l'un des meurtriers lui ayant donné un coup de pied sur le crâne, se blessa avec une esquille d'os, et mourut de cette blessure; ce qui compléta les cent victimes, et accomplit le vœu de Schanfara. Son poëme, d'une admirable et surprenante énergie, a pour sujet la description de sa vie dans un asile désert où il s'était caché pour échapper aux trames de ses ennemis.

était égayée par les saillies du poëte jovial et satirique Abou-Novas (Abou-Aly-al-Hassan, né en 745, mort en 810). Puis le fils d'un porteur d'eau, Al-Moténabby (Abou'l-Thaÿb-Ahmed, né à Koufah en 915), chanta les exploits de l'émyr d'Halep, Seïf-Eddaulah. Peu après, Abou'l-Ola (ou Abou'l-Ala, Zaïd-ben-al-Hassan al Rebaÿ, né à Moarrah en 973), que la petite vérole fit aveugle presque en naissant, put étaler, dans des vers libres et hardis, tout le relâchement de ses mœurs et de sa doctrine ([1]). Le fameux Abou-Temâm (Habyb-ben-Aous-al-Thaiy, né vers 786) avait été tisserand et serviteur dans une mosquée de village avant d'être appelé le Prince des poëtes, et de mourir très-riche, quoique très-jeune. C'est d'Abou-Temâm, auteur des recueils appelés *Hamazah*, *Fohoul-al-Schoara*, *etc.*, souvent cités dans les *anthologies*, qu'un autre poëte a dit pour la première fois : « La vivacité de son esprit consume son corps, comme la lame d'une épée en use le fourreau. » Enfin les surnoms sous lesquels sont connus une foule d'écrivains arabes, le *Charpentier*, le *Serrurier*, le *Potier*, le *Chau-*

([1]) Voici, par exemple, un quatrain cité par d'Herbelot (au mot Aboulola) :

« Les chrétiens errent çà et là dans leur voie, et les musulmans sont tout à fait hors du chemin ;

« Les Juifs ne sont plus que des momies, et les mages de Perse des rêveurs.

« Le partage du monde est donc réduit à deux sortes de gens :

« Les uns ont de l'esprit et pas de religion ; les autres de la religion et peu d'esprit. »

Un autre poëte, Sodhaÿl, a exprimé la même pensée : « Vous cherchez « dans ce monde, dit-il, deux choses que vous n'y trouvez point. La pre- « mière est un homme savant qui soit pieux, car aussitôt que vous rencon- « trez la piété, vous rencontrez l'ignorance..... »

dronnier, le *Marchand de dattes*, *etc.*, indiquent assez que, chez eux, la science et la poésie pouvaient élever les hommes du bas en haut de l'échelle sociale, et jusqu'au plus haut, car on voit les historiens arabes interrompre le récit des plus graves événements pour mentionner, à son temps précis, la mort des savants et des poëtes, aussi bien que celle des walis, des hagibs et des rois.

La poésie fut importée d'Orient en Espagne avec la conquête, et dès le temps de Mouza. Elle s'y acclimata sous les émyrs, elle y fleurit merveilleusement sous les khalyfes. Depuis le premier Abdérame jusqu'au Zaquir (Boabdil), les poëtes remplirent la cour de Cordoue, celle de Séville, celle de Grenade, et jusqu'aux petites cours des walis de province. Leurs principaux ouvrages, soit *Kassideh* (poëmes d'au moins trente vers ou distiques), soit *Ghazel* (pièces fugitives), étaient recueillis dans des collections qu'on appelait d'ordinaire *divans* (*al-dyouan*, réunions, assemblages). On disait le *divan* de tel poëte, pour indiquer le recueil de ses œuvres [1]. Le khalyfe Al-Hakem II se fit lui-même l'éditeur et l'arrangeur du *divan* d'un poëte de Cordoue, Ahmed-ben-Mouhamad-ben-Abdrabihy; il le divisa en vingt parties, auxquelles il donna des titres singuliers : le ciel, les étoiles, l'aurore, le jour, la nuit, le nuage, l'amour, le repentir, la gazelle, etc. Mais de plus vastes recueils renfermaient quelquefois les œuvres choisies d'un grand nombre de poëtes. Tels sont, pour l'Espagne, la collection d'Abou-Bekr-ben-Daoud-al-Isfahany, appelée *Les*

(1) C'est aussi le titre qu'a donné Gœthe au recueil de poésies orientales qu'il a composées dans son extrême vieillesse.

Fleurs, et celle d'Aben-Ferage (Ahmed-ben-Feradj-al-Jaeny), appelée *Les Jardins* [1], qui appartiennent à la brillante époque d'Al-Hakem II et d'Al-Mansoûr. Il était un peu long de parcourir tous ces *jardins* et de cueillir toutes ces *fleurs*; car l'un et l'autre recueil se composait de cent chapitres, qui renfermaient chacun cent pièces de vers (J. Conde, *parte II*, *cap*. 103).

Il faut remarquer toutefois qu'au milieu de cette multitude, les deux principales compositions poétiques, l'épopée et le drame, manquaient complétement à la littérature des Arabes. Bien que les sujets d'Iliade ou d'Odyssée fussent fréquents dans leur histoire, qu'ils eussent même des traditions épiques, semblables aux rapsodies, et des Pisitrates, au besoin, pour les recueillir, aucun poëme homérique ne se forma chez eux. Ils ne firent non plus aucun essai pour imiter Sophocle ou Aristophane. Les préjugés religieux et la grande réserve des mœurs domestiques s'opposèrent toujours à l'éclat des représentations théâtrales. On n'a d'eux que des satires dialoguées [2]. En somme, la littérature poétique des Arabes se compose presque uniquement de petites pièces dans le genre, la forme et le goût des *romances* espagnoles et des *trobas* provençales.

Dans les langues actuelles de l'Europe, ces langues sœurs, nées des mêmes parents, et qui tendent encore

[1] Aben-Feradj composa son recueil en prison, où l'avaient fait enfermer des vers satiriques. On disait de lui qu'il était comme le rossignol auquel son admirable chant fait perdre la liberté.

[2] Casiri a trouvé, dans les cahiers de l'Escorial, un recueil d'au moins huit cents épigrammes que se renvoyèrent, en forme de dialogue, dans une dispute littéraire, les poëtes Salahéddyn et Taghéddyn. (*Bibl. arab.*, *Esc.*, tome I, p. 126.)



chaque jour, comme les mœurs et les habits, à se rapprocher les unes des autres, nous voyons combien il est difficile de faire passer toute œuvre poétique, même contemporaine, d'un idiome à l'autre. « Les poëtes ne se traduisent pas, » a dit Voltaire. Nous devons en conclure qu'il est impossible de bien rendre aujourd'hui, dans nos langues de l'Occident, les poésies orientales d'une époque déjà fort éloignée. Michel Casiri, qui élève très-haut le mérite des poëtes arabes, puisqu'il les met au niveau des poëtes grecs et latins, et qui affirme que toutes les traductions de l'arabe faites jusqu'à lui ne sont pas des *versions*, mais des *perversions*, Michel Casiri a le droit de nous dire : « Vous ne pouvez savourer les fruits de cette poésie, car, semblables aux vins qu'on transporte en pays étrangers, ils perdent leur force, leur esprit, leur bon goût. » Cependant, si les beautés de forme nous peuvent échapper, si nous n'apprécions pas pleinement la majesté, la grâce ou la finesse de l'expression, nous pouvons du moins reconnaître et déclarer, en voyant le choix des sujets, que, depuis la culture des hautes sciences, les Arabes n'ont plus fait de la poésie qu'un simple passe-temps, un plaisir de l'esprit, délicat sans doute, mais un peu frivole. Il suffit, pour en être convaincu, de lire les vers que citent leurs historiens, et qu'ils citent en quelque sorte comme des événements. L'on a déjà vu, dans le récit qui précède (1er volume, pages 181 et 238), les vers que reçurent Al-Mansoûr et Youzef l'Almoravide, au fort d'une bataille contre les chrétiens. L'on peut trouver encore, dans les historiens compilés par J. Conde (*parte II*, *cap*. 99), d'autres vers adressés au même Al-Mansoûr, par un grand seigneur

poëte, qui lui envoyait, pendant l'hiver, un bouquet de roses des quatre saisons : « Quand je cueille pour toi ces belles roses dans mon jardin, les gens s'étonnent, et disent, dans l'admiration que cause leur vue : Est-ce que l'heureuse année presse sa marche? Est-ce que les prés offrent déjà des fleurs précoces? ou bien est-ce que le temps d'Al-Mansoûr est un printemps perpétuel? » Ce trait est joli, mais un madrigal mérite-t-il place dans l'histoire? Et si l'histoire l'enregistre, c'est donc qu'elle n'avait pas à recueillir de poésies plus sérieuses, plus importantes, plus dignes d'elle et de son héros. C'est encore l'histoire qui rapporte qu'au temps d'Al-Hakem II, le siècle d'or, un poëte de Cordoue ayant chanté l'*Excellence de la rose*, et un autre poëte ayant fait une *Description de la pluie*, tous les beaux-esprits se partagèrent entre les deux compositions, et que cette querelle littéraire produisit une foule d'autres œuvres brillantes. Voilà, certes, de l'art pour l'art, et l'on ne saurait en trouver un exemple plus fameux que ce combat de la Rose et de la Pluie, soutenu par tant d'auxiliaires. Mais l'art ainsi compris, loin d'élever une nation, la rapetisse, et marque, au lieu d'une grandeur solide et durable, sa décadence inévitable et prochaine. Peu après cette époque, le troisième Aben-Abêd de Séville, poëte lui-même, avait pour ministre le célèbre poëte Abd-Allah-ben-Zeÿdoun (1), et l'émyr de Badajoz choisissait également

(1) Auteur des épîtres *Zeydounia* et *Djehouaria*, du poëme *Al-Nounya*, ainsi nommé parce que toutes les rimes finissaient par la lettre *noun*, etc. Il est resté célèbre dans l'Orient comme dans l'Andalousie, et on le citait encore pour modèle, au bout de trois siècles, à la cour du Mogol Timour-Leng.

pour wazir un autre célèbre poëte, Abou-Mouhamad-ben-al-Méghyd. L'on ne voyait alors que des poëtes dans tous les hauts emplois, et, jusqu'aux messages politiques, tout s'écrivait en vers, témoins les lettres d'Aben-Abêd à Youzef et même à Alphonse VI. Mais alors aussi, les Espagnols prenaient Tolède, menaçaient l'Andalousie, et les émyrs, avec leurs ministres poëtes, ne trouvaient plus qu'un moyen de résister aux armes chrétiennes, celui d'appeler de l'Afrique un défenseur, et de livrer les débris du khalyfat des Arabes au chef des Berbères. C'était le suicide de leur civilisation, comme de leur empire.

Que l'histoire cite des vers, c'est bien, à la condition que ces vers fassent partie de l'histoire, c'est-à-dire qu'ils servent à peindre, soit les mœurs d'une nation ou d'une époque, soit les traits particuliers d'une grande figure historique. A ce dernier titre, je répéterai volontiers une courte élégie pour laquelle le nom de son auteur réclame notre préférence. On l'attribue au khalyfe Abdérame Ier, ce rejeton des Omméyades, qui, fuyant le glaive des Abbassydes sous lequel était tombée sa famille entière à Damas, fut tiré du désert de l'Atlas, où il cachait sa tête proscrite, pour ériger le trône impérial de Cordoue (vers 755). Ce monarque puissant, renommé, victorieux dans toutes ses entreprises, aimé de sa famille, glorifié de ses sujets, exempt de crainte et de remords, n'avait pas trouvé le bonheur. Au lit de mort, il ne comptait, dans sa longue et brillante carrière, pas plus de quatorze jours heureux : ce n'était pas le nombre de ses victoires. Poursuivi, sur un trône étranger, par les souvenirs de sa patrie et de son enfance, Abdérame fit venir un jeune palmier de

Syrie, le planta dans la cour de son palais, et, pour tromper ses regrets, il se plaisait sous l'ombrage de cet arbre venu des mêmes lieux que lui. Un jour, dans sa tristesse, il lui adressa ces vers qu'a recueillis l'histoire :
« Toi aussi, palme brillante, tu es étrangère en ce pays.
« Le doux vent des Algarves te balance et te caresse; en-
« racinée dans un sol fertile, tu élèves ta cime vers le
« ciel; et pourtant tu verserais des larmes amères, si tu
« pouvais sentir comme moi. Tu ne souffres pas les in-
« quiétudes d'un sort agité, ni les pluies de douleur qui
« m'inondent sans cesse. J'ai arrosé de mes larmes les
« palmes que baigne l'Euphrate; mais les palmes et le
« fleuve ont oublié mes peines, depuis que les destins
« contraires et les cruels Abbassydes m'ont arraché aux
« doux objets des affections de mon âme. A toi, de notre
« chère patrie il ne reste aucun souvenir; moi, triste,
« en pensant à elle, je ne puis retenir mes pleurs. »
(J. Conde, *parte II*, *cap*. 9.) [1].

Femmes célèbres.—Aux époques glorieuses et florissantes, la passion de l'étude, le goût de la science, s'étaient si généralement répandus parmi les Arabes, que les femmes elles-mêmes avaient partagé leurs travaux et leurs succès. Au temps de Mahomet, l'un des sept poëtes *Suspendus*, Thomadhyr, était une femme, et la bien-aimée des épouses du Prophète, Aÿscha, qui fit de son père Abou-Bekr le premier khalyfe, fut aussi l'un des interprétateurs canoniques du Koran. En Orient, sous les Abbassydes, en Espagne, sous les Omméyades, plusieurs femmes acquirent

[1] On trouvera quelques autres fragments de poésies arabes dans la troisième partie de cet ouvrage, au chapitre : *les Académies*.

une grande et historique célébrité. L'on peut citer, pour ce dernier pays, Waladat, fille du khalyfe Mouhamad-al-Mostansir-bi'llah (vers 860), surnommée la Sapho de Cordoue. « Dans les délices de Medynat-al-Zohrah, disent les historiens d'Abdérame III, il se plaisait à entendre chanter les élégantes compositions de Mozna, son esclave secrétaire, d'Aÿscha, demoiselle noble de Cordoue, fille d'Ahmed-ben-Kadim, qui fut, au dire d'Aben-Hayan, la plus sage, la plus belle, la plus savante de son siècle, et de Safya, fille d'Abd-Allah-al-Rayi, très-belle aussi et très-docte poétesse... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 87.) « En ce temps, ajoutent les historiens d'Al-Hakem II, où l'érudition et la poésie étaient si estimées en Espagne, les femmes mêmes, dans leur retraite, étaient studieuses, et plusieurs se distinguaient par leur esprit et leurs connaissances. Le khalyfe avait dans son alcazar Lobnah, demoiselle d'une grande beauté, docte en grammaire, en poésie, en arithmétique et autres sciences; elle écrivait avec une singulière élégance, et le khalyfe se servait d'elle pour écrire ses affaires réservées, et personne dans le palais ne l'égalait en finesse de conceptions et en suavité de ryhthmes poétiques. Fatima, fille de Zakaryah-al-Schabléry, écrivait avec une rare perfection, et copiait des livres pour le khalyfe; tous les savants admiraient ses compositions et sa belle écriture, soit sur papier, soit sur parchemin; elle avait une précieuse collection de livres d'arts et de sciences. Khadidjah, fille de Djafar-ben-Noseïr-al-Témymi, faisait, dans ce temps, de très-beaux vers, et les chantait avec une très-douce voix. Maryem, fille d'Abou-Yakoub-al-Faÿzouli, enseignait l'érudition et la poésie aux demoiselles des

principales familles de Séville, avec une grande célébrité, et de son école plusieurs sortirent insignes dans ces talents, qui devinrent les délices des palais des princes et grands seigneurs. Rhadyah, nommée l'*Étoile heureuse*, affranchie du khalyfe Abdérame, qui la céda à son fils Al-Hakem, était l'admiration de son siècle pour ses vers et ses élégantes histoires. Après la mort du khalyfe, elle voyagea en Orient, et partout fut applaudie des doctes. » (J. Conde, *parte II*, *cap.* 93) La renommée qu'ont acquise ces femmes illustres doit nous apprendre quelle était alors la condition de tout leur sexe. Assurément, pour que l'on confiât à des femmes une chaire publique d'enseignement ou les secrets d'État, il fallait que, malgré la sévérité des mœurs publiques et privées, les Arabes leur accordassent des lumières, de la liberté, et qu'ils n'eussent pas, comme les musulmans de nos jours, condamné la moitié de l'espèce humaine au néant de l'ignorance et de l'esclavage.

ÉTABLISSEMENTS SCIENTIFIQUES.

Colléges. — Une foule d'établissements publics concouraient à entretenir, à développer le goût et les progrès de la nation. Nous avons eu déjà l'occasion de dire que le premier soin des Arabes, lorsqu'ils avaient conquis ou fondé une ville, était d'y élever une mosquée et une école *(madrézah)*, deux choses inséparables pour eux. Comme, dans ces écoles, les élèves n'étaient pas seulement enseignés, mais logés et nourris, ce sont les Arabes qui donnèrent à l'Europe le modèle des colléges, c'est-à-dire des institutions où les jeunes gens, rassem-

blés sous l'enseignement de plusieurs maîtres, se livrent à l'étude de toutes les siences. Le grand collége du Caire, fondé par Saladin (Salah-eddyn) était si vaste, qu'au dire de Léon l'Africain, il servit, dans une émeute, de forteresse à toute l'armée des rebelles. Le rabbin voyageur Benjamin de Tudela (mort en 1173) rapporte dans son *Itinéraire* qu'il trouva à Alexandrie vingt grandes écoles où affluaient de toutes parts, comme au temps des Ptolemées, les amis de la philosophie. Dans l'Espagne musulmane, toutes les villes avaient leur collége; quelques-unes, plusieurs. Cordoue en comptait d'autres que la *Madrézah* de la mosquée, où le khalyfe entretenait trois cents orphelins, par exemple, celui qui se nommait *Dar-al-Ikma*, *Domus sapientiæ;* et Grenade eut plus tard, outre le collége royal, celui nommé *du Fils d'Azrah*. Il est même fait mention du collége de Callosa, qui n'est qu'un petit bourg du pays de Valence. Al-Hakem II en fonda plusieurs, au dire d'Abou-Bekr dans son *Histoire des hommes illustres* [1], et un grand nombre de savants arabes, dont l'histoire rapporte fidèlement la naissance et la mort, les aventures et les œuvres, sont cités pour avoir rempli les places de professeurs ou de directeurs des colléges. L'un d'eux, Assaï, a raconté dans un livre considérable l'histoire de tous les colléges de l'islam [2]. Si j'ai dit que les Arabes ont donné à l'Europe le modèle de ces institutions, ce n'est point seulement parce qu'en cela, comme en tant d'autres choses, ils ont été nos devanciers, mais encore parce que le premier collége établi parmi nous, celui de Saint-Clément à Bologne en

(1) *Complura collegia studiorum...* » (Trad. de Casiri.)

(2) D'Herbelot, au mot *Madrassah*.

Italie, doit sa fondation à un Espagnol, le cardinal Albornoz (ministre et général d'Alphonse XI, né à Cuenca en 1300, mort à Viterbe, en 1367), qui en avait pris l'idée parmi les Mores de Grenade ([1]).

Observatoires. — Les premiers observatoires astronomiques furent également élevés par les Arabes. Le khalyfe Al-Mamoun en fit construire un dans son propre palais à Bagdad, et la haute tour de la Giralda, qui sert actuellement de clocher à la cathédrale de Séville, était l'observatoire de cette cité. Le nouvel usage qui lui fut attribué par saint Ferdinand a conservé jusqu'à nous cette magnifique fondation de l'astronome Mouhamad-Djeber.

Académies. — Les académies modernes doivent encore la naissance aux Arabes. On a fait honneur de leur invention à l'Italien Giacomo Allegretti, de Forli, qui, dans le XIV[e] siècle, fonda l'académie de Rimini. Mais, bien avant cette époque, les Arabes avaient une quantité de ces corps savants qui se livraient à des travaux communs, et dont les membres se renouvelaient par élection. En Orient, les académies de Basrah (Bassora), de Koufa; en Espagne, celles de Cordoue, de Séville, de Tolède, de Valence, de Grenade, luttèrent par le mérite et la célébrité. Elles étaient de plusieurs sortes, et ne s'occupaient pas moins des sciences que des belles-lettres.

([1]) « C'est probablement des universités moresques que l'on a tiré nos anciens réglements académiques. On trouve dans Middeldorph (*Commentatio de institutis litterariis in Hispania,* p. 11-54.) une description très-intéressante des universités arabo-espagnoles de Cordoue, de Grenade, de Tolède, de Séville, de Murcie, etc. L'instruction publique y était partagée en deux classes; les grades s'obtenaient au moyen de thèses. » (Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie,* discours préliminaire, p. 136, note 1.)

« En ce temps-là (sous Abdérame III), il y avait de nombreuses conférences d'érudits chez le kady Aben-Zarb, auxquelles assistaient beaucoup de savants de la ville et les gens de la plus haute noblesse. Chez le wasir Izah-ben-Ishak, et chez Schalaf-ben-Abès-al-Zaraouy, célèbres tous deux par leur savoir en toute science, et surtout par leurs doctes ouvrages de médecine, les conférences se composaient d'hommes adonnés aux sciences physiques, à l'astronomie, aux calculs. Ils étaient tous deux médecins du khalyfe, et leurs maisons étaient ouvertes de jour et de nuit... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 81.) Il est fait mention d'une académie d'histoire fondée à Xativa par Mohammed-Abou-Amer, connu sous le nom d'Al-Monkarral, et d'une académie d'*Alkoranistes*, fondée à Cordoue par Al-Kasem-ben-al-Raby. Parmi les sentences d'Aly-ben-Abou-Thaleb, qui sont chez les musulmans comme les proverbes de Salomon furent chez les juifs, se trouve celle-ci : « L'académie des savants est un des prés du paradis. » Un jour, le roi de Grenade Mouhamad IV (1328), après quelques succès contre les chrétiens, recevait les louanges des savants de sa cour, qui vantaient à l'envi son mérite militaire : « Pourquoi tant d'éloges? leur dit-il. Il semble que vous ayez trouvé le roi de la sagesse, comme c'était jadis la coutume dans les académies de Cordoue et de Séville. » (J. Conde, *parte IV*, *cap*. 19.) Cette réponse peut faire supposer que les académies arabes se choisissaient un chef, un président, qu'elles appelaient le *Roi de la sagesse* (ou de la science, *sapientiæ*).

Bibliothèques. — Nous avons vu précédemment que les khalyfes omméyades d'Espagne entretenaient dans tous

les lieux où se parlait la langue arabe des envoyés dont l'unique charge était de leur transmettre les ouvrages importants que les écrivains étrangers mettaient au jour. D'une autre part, il était d'usage, pour les savants arabes, de faire des voyages littéraires et scientifiques, comme par observance d'une sorte de pèlerinage [1]. Il n'est pas de biographie d'un homme illustre par les travaux de l'esprit où l'on ne rapporte quelque voyage de cette espèce, en Espagne, s'il est d'Asie, en Asie, s'il est d'Espagne, et toujours par les côtes d'Afrique. Cette double coutume ne pouvait manquer d'accroître le nombre infini d'ouvrages que produisaient des études si générales et si variées. Toutes ces richesses, propres ou d'emprunt, étaient recueillies avec soin, pour l'enseignement et le plaisir de la nation, dans les *Kitab-Kisna*, ou *Trésors des Livres*. L'Espagne arabe seule renfermait soixante-dix bibliothèques publiques. Il n'eût pas été possible d'en trouver autant dans le reste du monde, même longtemps après que Niccolo Niccoli, au xve siècle, eut donné à Cosme de Médicis l'idée de fonder un semblable institut littéraire. Voici ce que les historiens racontent de celle du palais Mérouân, à Cordoue, sous le khalyfe Al-Hakem II : « Sa bibliothèque était arrangée par ordre de sciences et de connaissances humaines. Toutes les salles et toutes les armoires portaient d'élégantes inscriptions, pour indiquer les livres qu'elles

[1] *Hujusmodi itineraria in nostris bibliothecis arabicis frequentissime occurrunt. Mos enim erat per ea tempora doctis hispanis solemnissimus in varias scilicet orbis plagas excurrere, viros litteratos visendi consulendique gratiâ; inde eorum scripta cum academiis hispanis communicare* (Casiri, *Bibl. Hisp. Ar. Esc.* tome II, p. 151).

contenaient, les sciences et les arts dont il était traité. Dans les catalogues étaient notés les ouvrages, les noms de leurs auteurs, leur famille et patrie, l'année de leur naissance et de leur mort, tout cela avec beaucoup de critique et d'exactitude.... Aben-Hayân dit que les catalogues de cette bibliothèque Mérouânia, appelée ainsi parce qu'elle était dans le palais Mérouân, formaient quarante-quatre volumes, chacun de cinquante feuilles, seulement avec les noms des auteurs et des recueils. Suivant Télyd-al-Féty, le catalogue général ne fut terminé qu'au temps du khalyfe Heschaın, fils d'Al-Hakem.... Il avait remis la direction de sa bibliothèque à son frère Abd-al-Azyz, à cause du goût de ce prince pour les belles-lettres et la poésie, et son frère Al-Mondhyr était spécialement chargé du soin des savants et des académies... » (J. Conde, *parte II*, *cap*. 88.) Ainsi, le seul catalogue de cette bibliothèque, dont la direction était confiée au propre frère du khalyfe, comme un honneur et une récompense, comme le premier poste de l'empire, formait quarante-quatre volumes de cinquante feuilles. On évaluait à six cent mille le nombre de ses volumes manuscrits. Quatre cents ans plus tard, après tous les efforts de Charles le Sage, la Bibliothèque royale de France se composait d'environ neuf cents volumes, dont les deux tiers étaient des livres de théologie. (Dulaure, *Histoire de Paris*.)

Tous ces trésors accumulés, toutes ces œuvres enfantées, de l'Euphrate au Nil et du Nil au Tage, par l'intelligence des Arabes, ont péri avec leur puissance. La nation des Al-Mamoun et des Al-Mansoûr a disparu de la terre, sans laisser, pour ainsi dire, de vestiges. Des frag-

ments d'édifices et des lambeaux d'écrits, voilà tout ce qui nous reste d'elle. Un fanatisme aveugle, stupide, a voulu détruire jusqu'à la mémoire d'un peuple contre lequel s'étaient élevées la haine nationale et la haine religieuse. Pouvons-nous croire, aujourd'hui, qu'après la prise de Grenade par les rois catholiques, en 1492, on brûla en grande pompe une telle foule de livres arabes, apportés de tous les points de l'Espagne pour ces déplorables *autos-de-fe*, que les historiens contemporains portent le nombre des volumes dévorés par les flammes à plus d'un million? (J. Conde, *Prólogo*.) Il suffisait qu'un manuscrit contînt des caractères arabes pour qu'on lui donnât, sans plus de vérification, le nom d'*Alcoran*, et que ce nom maudit le fît aussitôt condamner au feu. Les plus puissants et les plus doctes imitaient la tourbe ignorante des fanatiques, et Fléchier, dans la *Vie de Ximenez*, rapporte comme une prouesse de son héros qu'en 1500, dans une cérémonie publique à Grenade, l'archevêque de Tolède brûla de sa main plus de cinq mille *Korans* ou livres arabes, « sans épargner ni enluminures, ni reliures de grand prix, ni ornements d'or et d'argent. » Quel zèle et quelle grandeur d'âme ! Et il brûla de la sorte plus de quatre-vingt mille volumes arabes (1).

(1) « De orden del cardenal Cisneros se abrazaron mas de ochenta mil « volùmenes como si no tuvieran mas libros que su Alcoran. » (Aledrès, *Descripcion de España*, Prol. p. 4.)

Le peu de livres que les Mores purent soustraire à la destruction furent envoyés par eux en Afrique. Léon l'Africain raconte que son hôte à Alger avait rapporté de Grenade, lui seul, plus de trois mille volumes. Mais dans le sac de Tunis, par l'armée de Charles-Quint, en 1536, tous les livres arabes furent impitoyablement brûlés. Une circonstance heureuse faillit dédommager en partie de ces pertes irréparables. On prit, sous Philippe III,

INVENTIONS.

Aidés par toutes ces sciences, et par tous ces moyens de les cultiver avec succès, les Arabes ont fait une foule d'inventions diverses, et les plus importantes peut-être des temps modernes, après l'imprimerie.

Horloges.— Ils excellaient dans la mécanique. Chez eux l'usage des horloges, des machines à mesurer le temps, remontait à l'origine de leur puissance, et personne n'ignore que la première horloge qui parut en Occident fut celle qu'envoya le khalyfe Haroun-al-Raschyd en présent à Charlemagne, avec un jeu d'échecs et des plants de divers fruits et légumes encore inconnus parmi nous (dans l'année 807). Que cette horloge ait été mue simplement par une clepsydre, qu'elle fût une horloge d'eau, il n'en est pas moins démontré, puisqu'elle comptait les douze heures du jour en faisant tomber autant de balles d'airain sur un timbre de même métal, que, dès cette époque, les Arabes avaient autre chose pour marquer les mesures du temps que l'antique sablier et le cadran solaire. Il est certain, d'ailleurs, qu'ils construisirent de véritables horloges mécaniques. On a cru que, dans son célèbre *Itinerarium*, le rabbin Benjamin de

un vaisseau qui contenait la bibliothèque de Muley-Zydân, *miramolin* de Maroc, et cette précieuse capture fut déposée tout entière dans la bibliothèque des rois d'Espagne à l'Escorial. Mais, le 7 juin 1674, c'est-à-dire avant que l'étude des langues orientales permît de recueillir tous les fruits d'une si belle conquête littéraire, le feu prit à l'Escorial, et consuma huit mille volumes, presque tous arabes (Nicolas Antonio, préface de la *Biblioteca Española*). En 1760, lorsque Michel Casiri commençait à dresser l'inventaire de la bibliothèque arabe, il restait encore 1,824 volumes manuscrits.

Tudela, si longtemps accusé de mensonge, et maintenant reconnu véridique, avait fait un conte en décrivant l'horloge de Damas; mais cette même description, faite par l'Arabe Aben-Djobéïr, est recueillie dans la *Relation* d'Abd-al-Lathyf (1). Le P. Martin Sarmiento affirme qu'il a trouvé plusieurs mentions expresses d'horloges dans les manuscrits arabes, et il les nomme, pour traduire littéralement, *horloges automates*, se mouvant d'elles-mêmes. J. Conde cite également (*parte IV*, *cap.* 16). un certain Abou-Abd-Allah-ben-Arrakam, instituteur du roi de Grenade Nazar (Al-Nasser, vers 1310), « homme incomparable dans l'art mécanique (*la maquineria*), » qui était célèbre parmi les siens pour avoir inventé des tables astronomiques et de très-ingénieuses

(1) « Quand on sort par la porte Djiroum, on voit à droite, dans la muraille de la galerie en face, une sorte de salle ronde en forme de grande voûte, dans laquelle sont deux disques de cuivre percés de petites portes, dont le nombre égale celui des heures du jour, et deux poids de cuivre tombent du bec de deux éperviers de cuivre dans deux tasses percées. Vous voyez les deux éperviers étendre leur cou, avec les poids, sur les deux tasses, et laisser tomber les poids; cela se fait d'une façon si merveilleuse qu'on croirait que c'est de la magie. Les poids en tombant font du bruit, puis ils rentrent par les trous des tasses dans l'intérieur du mur. Aussitôt la porte se referme avec une tablette de cuivre. Cela continue ainsi jusqu'à ce que, toutes les heures du jour étant passées, toutes les portes se soient fermées. Pour la nuit, c'est un autre mécanisme. Dans l'arcade qui entoure les deux disques de cuivre, sont douze cercles de cuivre percés, et dans chaque cercle un vitrage. Derrière le vitrage est une lampe que l'eau fait tourner par un mouvement proportionné à la division des heures. Quand une heure s'achève, la lueur de la lampe illumine le verre, et les rayons se projettent sur le cercle de cuivre. Ensuite la même chose a lieu pour le cercle suivant, jusqu'à la fin des heures de la nuit. Un homme est chargé de diriger cette mécanique, et de remettre les poids à leur place. On nomme cette machine l'horloge. Voilà ce qu'en dit Aben-Djobéïr : Dieu seul est parfaitement savant (Trad. de Sylvestre de Sacy). »

horloges (*muy ingeniosos reloxes.*) Reste à savoir si les *horloges automates* des Arabes étaient à pendule ou seulement à balancier circulaire. Le savant docteur Edouard Bernard, d'Oxford, n'hésite point à déclarer que cette grande découverte de l'emploi du pendule pour la mesure du temps appartient aux Arabes, et qu'il faut leur restituer une invention que se disputèrent l'Italie et la Hollande, Galilée et Huyghens [1]. Laissons-lui, sans insister, la responsabilité de cette opinion un peu aventureuse et qui ne repose pas sur de solides preuves.

Les Arabes, qui construisirent une foule d'ingénieuses machines de guerre, soit pour l'attaque, soit pour la défense, employaient l'art mécanique à toutes sortes d'usages. Voici, par exemple, la description que font leurs historiens d'un *minbar* (chaire de prédicateur), et d'une *maksoura* (tribune réservée), construits dans la mosquée de Maroc pour l'émyr almohade Abd-al-Moumen (vers 1150) : «... On lui présenta un *minbar*, ou chaire, de merveilleux travail. Toutes les pièces en étaient du bois aromatique appelé *lyt* et de sandale rouge ou jaune ; les chapes, viroles et crampons, les clous, les vis, étaient d'or et d'argent gracieusement travaillés. On lui fit aussi une *maksoura*, ou chambre mobile, qui allait d'un côté à l'autre, sur des roues, et si grande qu'il y pouvait tenir mille hommes. Elle avait six côtes, ou bras, attachés par des gonds, et ces bras, ainsi que les roues, étaient disposés de manière qu'ils ne faisaient aucun bruit en se

(1) «..... *Quid vero astronomi Arabum in Cl. Ptolemeo, magno constructore artis cœlestis, injuria nulla reprehenderint : quam illi sollicite temporis minutias per aquarum guttulas, immanibus sciotheris,* imo (mirabere) fili penduli vibrationibus, *jampridem distinxerint et mensurarint* (Trans. Philos. nº 158). »



mouvant. Ils s'élevaient et s'abaissaient en mesure. Ces deux constructions étaient placées dans les nefs par où l'émyr entrait à la mosquée. Ellès avaient l'une et l'autre de tels ressorts faits par la géométrie, que chaque machine se mouvait dès qu'on soulevait les rideaux de l'une des deux portes par où l'émyr venait à la prière du *djouma* (vendredi). Dès que le rideau se levait, on voyait se mettre en marche la *maksoura* d'un côté, le *minbar* de l'autre, par le moyen de leurs ressorts et de leurs roues, avec beaucoup de mesure et de majesté. Ils levaient et baissaient leurs bras en cadence, et peu à peu, sans aucun bruit, ils venaient se placer aux endroits convenables de la nef principale. Le *minbar* contenait une telle machine que, dès que le *khatyb* (prédicateur) montait les marches, la porte s'ouvrait d'elle seule, et se fermait quand il était entré. L'émyr, avec sa famille et ses gardes, s'avançait dans la *maksoura* avec la même facilité, et se retirait de la même façon, sans qu'on pût voir ou entendre le mouvement de ces admirables machines. Elles étaient l'œuvre du célèbre mécanicien Alhâs-Yahisch, de Malaga, le même qui construisit la forteresse de Djébal-Tharyk (Gibraltar) par ordre d'Abd-al-Moumen. » (J. Conde, *parte III*, *cap*. 41.) Il est inutile, après cette description, de faire remarquer tout ce que ces machines si compliquées exigeaient de savoir et de ressources dans l'art mécanique. Archimède ou Vaucanson n'eussent pas mieux fait qu'Alhâs-Yahisch.

Tout le monde convient que les Arabes ont transmis des Indes à l'Europe les chiffres qui portent leur nom, et qu'ils appellent souvent *lettres indiennes* [1]. Mais peu

[1] Ils les placent, non comme les lettres de leur écriture, de droite à

de gens savent ou soupçonnent que nous leur devons aussi, selon toutes les apparences, les trois découvertes qui ont chargé l'état littéraire, géographique et militaire du monde entier, à savoir : le papier, la boussole et la poudre à canon. Ce sujet exige et mérite quelques développements. Ils nous seront en partie fournis ou indiqués par Juan Andrès (*tomo I*°, *cap.* 10).

PAPIER.

La longue ignorance du moyen âge fut en partie causée, et certainement entretenue, d'abord par l'indifférence ou la haine du clergé chrétien pour la littérature païenne [1] ; puis encore par la privation du *papyrus* égyptien, la rareté du parchemin, le manque presque absolu de moyen d'écrire [2]. L'introduction du papier en Europe eut donc une grande part à la renaissance des let-

gauche, mais, comme nous les plaçons nous-mêmes, de gauche à droite. Le zéro se marque par un point.

[1] L'Eglise ordonnait par ses conciles : « *Ut episcopus gentilium libros non legat,* » et saint Jérome disait : « *Quid facit cum Psalterio Horatius? cum Evangeliis Maro? cum apostolo Cicero?* L'on sait d'ailleurs que les moines ne se faisaient pas scrupule de laver ou de gratter les œuvres des écrivains de la Grèce et de Rome pour écrire à leur place des homélies scolastiques et des légendes de bienheureux. Ce sont ces manuscrits frelatés que l'on nomme palimpsestes.

[2] « La rareté du papyrus et le prix du parchemin, dit M. Charpentier, obligèrent à restreindre la pensée, même dans les transactions et les faits les plus indispensables. On peut voir, au dépôt de la Tour de Londres, dans les *Rolls of fines*, que chaque contrat pour la vente des terres est toujours compris en une seule ligne, et, du VIII° au X° siècles, toutes les annales des Francs sont soumises à la même règle (*Hist. de la Renaiss. des Lettres,* tome II, p. 92). »



tres. C'est un point sur lequel sont d'accord les savants de tous les pays. Ils conviennent aussi, à la vue de preuves authentiques, que cette introduction eut lieu dans la seconde moitié du XIe siècle. Mais de qui l'Europe avait-elle reçu le présent du papier? Ici les opinions se choquent, se contredisent, et la question était encore pendante, lorsque Michel Casiri, en traduisant les manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escorial, a découvert la véritable origine de ce bienfait.

C'est en Chine, certainement, que fut faite l'invention du papier. Il s'y fabriquait, de temps immorial, avec les cocons de soie [1]. Aly-ben-Mouhamad, de Samarcande, raconte qu'une fabrique de papier semblable fut établie dans cette ville vers l'an 30 de l'hégire (au milieu du VIIe siècle). « *Antehac*, ajoute-t-il, *chartæ usum et artem non nisi in urbe Samarcanda et Sinarum regione reperiri* (Trad. de Casiri). Samarcande ayant été prise par les Arabes, dans l'année de l'hégyre 85 (vers 704), ils y apprirent l'art de fabriquer le papier de soie. C'est ce qu'indique ce passage d'Ezza-Eddyn-ben-Abou'l-Kassem-al-Babasry : « *In urbe Samarcanda præcellit chartæ nitidissimæ usus, quæ tantum ibi et in Sinis reperitur ; unde Arabes mahometani, ea in suam ditionem redacta, conficiendæ chartæ artificium acceperunt* (Trad. de Casiri). Trois ans après, en 707, un certain Youzef-Amroû, de la Mekke, introduisit la fabrication du papier dans sa ville natale, et en enseigna l'usage aux Arabes. C'est ce que dit textuellement l'historien Mouhamad-al-Ghazély, dans son livre *De arabicarum antiquitatum eruditione* : *Anno egiræ* 88,

[1] Voir les lettres du P. Du Halde, tome II.

quidam Josephus, cognomento Amru, omnium primus chartam in urbe Meccana invenit, ejusque usum Arabibus induxit (Trad. de Casiri.) » Si Al-Ghazély se sert du mot *invenit*, c'est, sans doute, parce que ce Youzef-Amroû trouva moyen de fabriquer le papier avec du coton, production plus commune que la soie en Arabie. Presque tous les vêtements y étaient faits d'étoffes de coton, qui se nommaient *balbeki*, parce que les premières, ou les plus recherchées, se fabriquèrent à Balbek. Les plus anciens papiers introduits en Europe, ceux de la fin du XI[e] siècle, sont, en effet, de soie ou de coton, et le mot *bombycina*, qui fut donné d'abord au papier, s'applique également aux deux substances. Pline appelait indifféremment *bombyx* le cocon de soie et celui de coton. Une nouvelle preuve que les Arabes, et non les Grecs du Bas-Empire, comme on l'a prétendu longtemps, sont les inventeurs et les importateurs du papier de coton, c'est qu'un savant Grec, chargé, au rapport de Montfaucon (*Dissert.* Recueil de l'Ac. des Ins., tome IX), de dresser le catalogue des vieux manuscrits de la bibliothèque de Paris, sous Henri II, le nomme toujours *papier de Damas*. Enfin, Casiri a trouvé, dans la bibliothèque de l'Escorial, des manuscrits sur papier de coton qu'il fait remonter à l'année 1009, et qui seraient dès lors antérieurs d'un demi-siècle à tous ceux qu'on a recueillis chez les nations chrétiennes du reste de l'Europe.

L'invention bien postérieure du papier de lin ou de chanvre, du papier de *chiffe*, a fait naître d'égales disputes. Maffei (*Storia diplom.*) et Tiraboschi (*Stor. della Let. ital.*) l'ont revendiquée pour l'Italie ; Scaliger (*apud Fabricium*) et Meermann (*ad eum Epist.*), pour l'Allema-

gne. Mais aucun d'eux, dans leurs longues dissertations, ne fournit de manuscrit antérieur au XIVe siècle. Le plus ancien de tous, en France, est une lettre de Joinville à saint Louis, écrite peu avant la mort de ce prince, arrivée en 1270 ; encore faut-il remarquer que le papier de cette lettre provenait, sans doute, de la première croisade en Egypte. Dans tous les cas, suivant l'opinion d'Hardouin, de Mabillon, de tous les antiquaires, l'emploi du papier de chiffe en Europe, sauf l'Espagne, n'est pas antérieur à l'année 1268.

En Espagne, au contraire, les documents qui constatent l'usage de ce papier remontent à un siècle avant cette époque. Dans le nombre de ceux que cite don Gregorio Mayans (lequel obtint le prix proposé par Meermann sur la question qui nous occupe), il suffit de citer un traité de paix entre Alphonse II d'Aragon et Alphose IX de Castille, conservé dans les archives de Barcelone, et portant la date de 1178, ainsi que les *fueros* accordés à Valence, en 1251, par Jacques le Conquérant [1]. Le papier de ces anciennes *chartes* venait des Arabes, qui, parvenus en Espagne où la soie et le coton étaient plus rares que le lin et le chanvre, fabriquèrent leur papier avec ces matières communes dans le pays. Leurs premières fabriques furent établies à Schatiba (Xativa, l'ancienne Sætabis, aujourd'hui San-Felipe), ville célèbre dans l'antiquité, au rapport de Pline et de

[1] Mayans veut aussi qu'un vieux dictionnaire latin, conservé au couvent de Silos, et écrit en caractères gothiques, dont l'usage fut aboli en 1091, soit sur papier de chanvre. Mais cette date de l'abolition des caractères gothiques, constatée par tous les historiens, rend difficile de croire que ce ne soit pas sur papier de coton.

Strabon, par ses suaires, mouchoirs et serviettes, qu'on appelait *sœtabinæ*, et généralement par ses manufactures de toile [1]. Le schérif Edryz (le géographe de Nubie), qui florissait dans la première moitié du XIIe siècle, dit, en parlant de Xàtiva : « On y fabrique en outre du papier excellent et incomparable [2]. » Valence, dont les campagnes produisent aussi du lin et du chanvre en abondance, eut, peu de temps après, des fabriques de papier ; et la Catalogne ne tarda pas à en élever également. C'est encore dans ces deux provinces que sont les meilleures, ou plutôt les seules papeteries actuelles de l'Espagne. L'usage du papier de chiffe ne se répandit, dans la Castille chrétienne, qu'au temps d'Alphonse X (le milieu du XIIIe siècle), qui fut, en cela aussi, l'élève des Arabes [3]. De là, sans doute, il pénétra en France, puis en Italie, en Angleterre et en Allemagne. Tout marche ainsi, dans cette histoire du papier en parfaite concordance entre les faits, les dates, les documents ; tout prend une vraisemblance irrésistible.

Les manuscrits arabes, plus anciens toutefois que les manuscrits espagnols, marquent une civilisation bien plus avancée. Ils étaient pour la plupart écrits sur du papier satiné, avec une enere aussi limpide, aussi brillante, aussi durable que l'encre de Chine, et les manu-

(1) *Sœtabis et telas Arabum sprevisse superba*
Et Pelusiaco filum componere lino.
(*Silius ital.*, Liv. III).

(2) « ..... *In ipsâ præterea conficitur papyrus prætantissima et incomparabilis.* » (*Relax. animi curiosi, Climatis IV.*)

(3) « *En el año* 1260, dit Sarmiento, *se introdujo en España el uso y la fabrica del papel, por medio de los Arabes.* »

crits de luxe, pour lesquels on employait de préférence le parchemin, étaient enrichis d'ornements peints avec des couleurs si vives et si lustrées, qu'on pouvait aisément s'y mirer comme dans une glace : « *Ut ego ipse*, » dit Casiri, « *veluti in speculo me non semel conspexerim* [1]. »

Chez une nation qui écrivait tant de livres, qui formait tant de bibliothèques publiques et privées, où tout le monde, enfin, pouvait apprendre à lire, la calligraphie était devenue, comme en Grèce et à Rome, non-seulement un important métier, mais un art véritable. Ebn-Khaldoun a transcrit, et M. Sylvestre de Sacy a traduit un poëme sur l'*Art de l'écriture*. (*Chrest. arabe*, t. II, p. 318.) « Apprenez à bien écrire, disent les maximes d'Aly; la belle écriture est une des clés de la richesse; « et Mahomet disait avant lui : « Toute science qui n'est pas sur le papier est comme perdue; « ajoutant : « La science est un gibier, et l'écriture est le lien qui sert à le retenir. »

On cite pour le plus célèbre des calligraphes un certain Aben-al-Baouab (Abou'l-Hassan), qui a laissé le plus parfait modèle de l'écriture arabe. Les manuscrits d'Aben-al-Baouab étaient estimés et recherchés, comme le sont parmi nous les tableaux de Raphaël.

[1] Les ornements des manuscrits arabes furent longtemps imités, et jusqu'au temps de l'imprimerie, par les copistes chrétiens. On voit, par exemple, dans le *Diurnal du roi René*, des inscriptions arabes autour des miniatures qui représentent la passion de Jésus-Christ. Les peintres du *bon roi* de Provence avaient pris ces inscriptions pour des arabesques, et ce sont des versets du Koran.

BOUSSOLE.

La *boussole*, non plus que le papier, n'est sans doute pas une découverte originairement propre aux Arabes. Il paraît, malgré des témoignages contraires, qu'avant eux les Chinois s'étaient servis d'un instrument semblable, quoique fort imparfait. Mais ce qui semble incontestable, c'est que les Arabes, quelle qu'eût été la boussole chinoise, l'ont perfectionnée, en ont étendu l'usage, et nous ont enfin transmis cette inappréciable invention. La circonstance, d'ailleurs assez indifférente, d'une fleur de lis peinte sur les anciennes boussoles, en a fait attribuer le premier usage aux Napolitains (1), et l'invention au pilote Flavio Gioja, d'Amalfi, né à la fin du XIII[e] siècle. Mais Gioja doit être seulement l'auteur d'une application, d'un perfectionnement de l'instrument déjà connu. En effet, l'on trouve dans la satire en vers appelée *Bible-Guyot*, écrite par le moine Guyot de Provins, qui se trouvait en 1181 à la cour de l'empereur Frédéric I[er], une description de la boussole que le poëte appelle *manette* (de *magnes*, aimant) ou *marinette* (2), et Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, désigne aussi très-clairement la boussole, et en explique l'usage dans

(1) Charles d'Anjou, en 1266, avait porté les armes de France à Naples.

(2) « Icelle étoile (polaire) ne se muet
I (les marins) arts font qui mentir ne puet,
Par vertu de la marinette
Une pierre laide et noirette
Ou li fers volentiers se joint, etc. »

son *Historia orientalis*, qu'il écrivit avant 1220 ([1]). Il faut remarquer à ce propos que Jacques de Vitry écrivait en Palestine, au milieu de continuelles communications avec les Arabes. Ce qui est plus important dans la question que les fleurs de lis des vieilles boussoles napolitaines, ce sont les mots *zoron* et *aphron* adoptés dès l'origine pour exprimer la vertu de l'aiguille aimantée entre les deux pôles, *ami* et *ennemi,* mots sur lesquels ont tant argumenté Albert le Grand (*De Miner.*), Vincent de Beauvais (*Speculum nat.*) et autres docteurs des sciences occultes, et qu'on a fini, en désespoir de cause, par attribuer à Aristote, qui ne les a jamais écrits. Ces mots techniques ne sont autres, au dire de Juan Andrès, et d'après Casiri, que les noms du sud et du nord dans la langue nautique des Arabes (*djarôn*, air chaud, et *afrôn*, le vent opposé), un peu défigurés par la prononciation des chrétiens. Il est d'ailleurs avéré que, parmi les nations chrétiennes de l'Europe, la boussole ne fut pas en usage avant le XIIIe siècle, tandis que les Arabes, qui faisaient de fréquents voyages dans les vastes domaines de l'islam, qui entretenaient un grand commerce maritime jusque dans les Indes, qui écrivirent les premiers livres sur l'art de la navigation et sur la science géographique, employaient la boussole bien avant cette époque. Edryz en fait mention comme d'une chose généralement répandue parmi ses compatriotes. Or, il écrivait au milieu du XIIe siècle ; et ne serait-ce pas lui qui, vivant chez les princes normands de Sicile, en aurait donné la première

([1]) « *Acus ferrea, postquam adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis firmamenti, aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur; unde valde necessarius est navigantibus in mari.* » (Cap. 91.)

notion aux pilotes napolitains? Enfin, Tiraboschi lui-même, si jaloux des gloires de sa patrie, n'hésite point à rendre aux Arabes l'honneur de cette invention.

Ce qui peut encore servir à prouver que le premier emploi de la boussole leur appartient, c'est qu'ils n'en faisaient pas seulement usage dans leurs traversées maritimes, ils s'en servaient également dans leurs voyages terrestres pour se diriger au milieu des déserts. Le Grec Laonic Chalcondilas, historien de la fin du xve siècle, dit, en parlant des caravanes, dans son livre *De rebus turcicis :* « Ils conduisent leurs chameaux en se servant « de signes qui indiquent la route par des démonstra- « tions magnétiques. Inférant du pôle septentrional sur « quelle partie du monde il faut se diriger, ils trouvent « ainsi leur chemin par conjecture (1). » Bien plus, les Arabes se servaient de la boussole jusque dans les habitudes domestiques et journalières. Les cinq *azalas*, ou prières de la journée, commencent par ces mots : « La face tournée vers la sainte *Kaaba*, je vais offrir à Dieu, etc. » Il faut donc, au moment de l'oraison, qu'un musulman se tourne du côté de la Mekke. Dans les mosquées et dans les salles de prières dont toute maison est fournie, la direction de la Mekke est marquée par des ornements religieux. Mais lorsqu'un Arabe, hors de sa maison, manquait de cette direction nécessaire à la validité de sa prière, c'est au moyen de la boussole qu'il savait la déterminer. D'Herbelot explique cet usage au mot *Kebletan* (*Bib. orient.*), où il appelle la

(1) « *Camelos conscendunt utentes signis quæ viam commonstrant magnetis demonstrationibus. Colligentes igitur ab septentrionali plagâ qua orbis parte eundum sit, eo viam conjectantes pergunt.* » (Lib. III.)



boussole *Kebleh nouma :* réponse suffisante à l'argument de certains antiquaires qui, pour disputer aux Arabes l'invention de la boussole, ou du moins l'enseignement de son usage aux Européens, prétendent qu'ils n'eurent point de mot propre dans leur langue pour la nommer.

POUDRE A CANON.

La *poudre à canon* ne fut d'un usage commun parmi les nations chrétiennes que vers le milieu du XIVe siècle. En France, le plus ancien monument de l'emploi de l'artillerie est de l'année 1338. C'est un compte du trésorier Barthélemy Drach, cité par Ducange au mot *bombarda*, où il est écrit : « A Henry de Faumechon, pour « avoir poudres et aultres choses nécessaires aux canons « qui estoient devant Puy-Guillaume (1). » Ce ne fut que

(1) Dans une intéressante dissertation sur « la poudre à canon et son introduction en France » (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, tome I, p. 28-1844), M. L. Lacabane signale deux petites erreurs dans l'article de Ducange. D'abord, ce n'est pas Puy-Guillaume (en Auvergne), mais Puy-Guillem (en Périgord), qui fut assiégé à cette époque; ensuite, comme l'année, pour les comptes de la chancellerie de France, commençait alors à Pâques, et que l'événement est du mois de mars, c'est à l'année 1339 qu'il faut le reporter. Mais M. Lacabane cite un autre document authentique, antérieur de huit mois, qui place bien dans l'année 1338 la première apparition, le premier essai de la poudre en France. Il appartient au cabinet des Titres de la Bibliothèque nationale. Le voici, littéralement copié :

« Sachent tous que je Guillaume du Moulin de Bouloigne, ai eu et receu de Thomas Fouques, garde du clos des Galées du roy nostre sire (Philippe VI, de Valois), à Rouen, un pot de fer à traire garros à feu, quarante-huit garros ferrés et empanés, en deux cassez, une livre de salpêtre et demie livre de souffre vif pour faire poudre pour traire (tirer) lesdiz garros : desquelles chosses je me tien à bien paié et les promets à rendre au roy nostre sire ou à son commandement, toute fois que mestier sera. Donné à Leure

huit ans après, à la bataille de Crécy (1346), que, pour la première fois, les Anglais tirèrent le canon en rase campagne; et, suivant divers passages de Pétrarque (*De Machinis et Balistis*, dial. 39), les Italiens, vers la même époque (1344), commencèrent à se servir habituellement de la poudre (1). Il y avait longtemps que les Arabes employaient à la guerre cette terrible préparation chimique. Nous allons appuyer cette assertion d'une série de preuves irrécusables que nous placerons par ordre de dates, en les prenant d'abord aux historiens arabes, puis aux chroniques espagnoles.

L'historien Elmacin (Al-Makyn) rapporte que Hadjy-Agé brûla une partie du temple de la Mekke avec des espèces de bombes, lors du siége qu'il livra à cette ville dans l'année 690 (*manganis et mortariis ope naptæ et ignis in Cabam jactis illius tecta diruit et in cinerem redegit.* Trad. de Casiri). Toutefois ce passage, où se trouve seulement le mot *naphte*, pourrait aussi bien s'appliquer à quelque espèce de feu grégeois. Cherchons plus tard des preuves plus positives. Al-Amré (ou Al-Amreo), secrétaire de l'émir d'Egypte Malek-al-Sahély, dans un ouvrage écrit avant le milieu du XIIIe siècle, décrit ainsi un

(au port de l'Heure, près Harfleur), sous mon seel, le IIe jour de juillet, l'an mil CCC trente et huit. »

(1) M. Libri prétend que la poudre fut connue en Italie dès l'année 1326 (*Hist. des sciences mathém. en Italie*, tome IV, p. 487). Mais il faut observer qu'après avoir été maîtres de la Sicile jusqu'à la fin du XIe siècle, les Arabes y laissèrent, ainsi que dans La Pouille, sous les princes normands de Sicile, et sous les princes allemands de Naples, des colonies musulmanes qui subsistaient encore à l'invasion de Charles d'Anjou (1266). Les Italiens, par ces Arabes, comme les Espagnols par ceux de leur pays, ont pu connaître l'usage de la poudre plus tôt que le reste de l'Europe.

instrument de guerre : « Des scorpions (machines à « lancer), liés à l'entour et allumés avec de la *poudre de* « *nitre*, serpentent et sifflent, puis, faisant explosion, « éclatent et brûlent. Il fallait voir l'objet lancé par le « mangonneau s'étendre dans les airs comme un nuage, « produire un bruit horrible à l'instar du tonnerre, et, « vomissant le feu, tout briser, tout incendier, tout ré- « duire en cendre. » (*Serpunt, susurrantque scorpiones circumligati ac* NITRATO PULVERE *incensi, unde explosi fulgurant ac incendunt. Jam videre erat manganum excussum veluti nubem per aera extendi, ac tonitrus instar horrendum edere fragorem, ignemque undequaque vomens, omnia rumpere, incendere, in cineres redigere.* Trad. de Casiri.) Ici, l'équivoque n'est plus guère possible, et ce passage indique plus expressément l'usage de la poudre; car, pour exprimer ce que Casiri appelle *nitratus pulvis*, l'auteur original emploie le mot *malhh-al-baroud*, qui signifie salpêtre (*sal petræ*, sel de pierre), et qui est encore actuellement le nom de la poudre chez les Arabes et chez tous les peuples dont les langues sont dérivées de leur langue. D'ailleurs, un manuscrit arabe de notre bibliothèque nationale, daté de l'an 695 de l'hégire, et cité par M. Libri [1] explique que cette composition fulminante était formée de *baroud*, salpêtre, de *kibrit*, soufre, et de *fahm*, charbon.

Voici maintenant un passage de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun, traduit par M. de Slane : « Abou-Youzef, sultan de Maroc, mit le siége devant Sidjilmesa en

[1] *Hist. des sciences mathém. en Italie*, discours préliminaire, p. 145, note 1.

« l'an de l'hégire 672 (1273 de J.-C.). Il dressa contre « elle les instruments de siége, tels que des *medjanyk* « (mangonneaux), des *arrada* et des *hendam* à naphte, qui « jettent du gravier de fer, lequel est lancé de la chambre « du *hendam*, en avant du feu allumé dans du *baroud*, par « un effet étonnant, et dont les résultats doivent être rap- « portés à la puissance du Créateur.... Un certain jour, « une portion de la muraille de la ville tomba par le coup « d'une pierre lancée par un *medjanyk*, et l'on donna « l'assaut. » — « Voilà, dit M. Reinaud, en citant ce passage dans ses recherches sur les origines de la poudre à canon, dont nous parlerons tout à l'heure, voilà l'expression bien claire du fait de la poudre servant comme force projective. » On voit en effet, dans le récit d'Ibn-Khaldoun, la poudre, le canon, la mitraille de fer et le boulet de pierre.

Enfin un manuscrit arabe appartenant au Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, et qui ne semble pas pouvoir être postérieur aux premières années du XIVe siècle, contient cet autre passage, traduit et cité par M. Reinaud :

« Description de la drogue à introduire dans le *madfaa*, avec sa proportion : *baroud*, dix drachmes; charbon, deux drachmes; soufre, un drachme et demi. Tu le réduiras en poudre fine, et tu rempliras un tiers du *madfaa*; pas davantage, de peur qu'il ne crève. Pour cela, tu feras faire par le tourneur un *madfaa* de bois, qui sera pour la grandeur en rapport avec sa bouche. Tu y pousseras la drogue avec force; tu y ajouteras, soit le *bondok*, soit la flèche, et tu mettras le feu à l'amorce... gare aux tireurs, fais bien attention. » Il est à remarquer

que le *bondok*, ou aveline, est une balle, et que le mot *madfaa* est devenu l'un des noms du fusil chez les Arabes.

Dans notre Joinville, sans remonter aux chroniques latines antérieures de Guillaume de Tyr, d'Albert d'Aix, etc., se trouve un témoignage à peu près contemporain de celui d'Al-Amré. Il raconte qu'en 1249, pendant la croisade en Egypte, saint Louis, marchant sur le Caire, après la prise de Damiette, et voulant passer une branche du Nil en face des Sarrasins, jeta sur le fleuve une digue flanquée de tours garnies d'archers. Puis il ajoute : « Un soir avint..... que il nous avièrent (amenèrent) « un grant engin à mal faire... que l'en appele perrière, « et mistrent le feu grégois en la fonde de l'engin... « ils traioient tout droit vers les nues, si que li pylet « (traits, dards, armes de jet, — de *pyla*) leur chéoient « tout droit vers eulz. La manière du feu grégois estoit « tele que il venoit bien devant aussi gros comme un « tonnel de verjus, et la queue du feu qui partoit de li « estoit bien aussi grant comme un grant glaive. Il fesoit « tele noise au venir que il sembloit que ce feust foudre « du ciel... tant getoit grant clarté que l'en veoit parmi « l'ost (l'armée) comme si il feust jour... Toutes les foiz « que nostre saint Roy ooit que il nous getoient le feu « grégois, il tendoit ses mains vers nostre Seigneur, « et disoit en plourant : « Biau Sire Diex, gardez-moi « ma gent ! » Et nous estions en grant messaise de cuer « (de cœur) pour ce que les Sarrazins avoient tout con- « froissié (brisé) nos chas-chastiaux (tours roulantes). « Leurs engins avoient si accouplez (s'étaient si appro- « chés) aux chauciées que l'ost avoit fait pour boucher

« le flum (fleuve), que nulz n'osoit aler aux chas-chas-
« tiaux pour les engins qui getoient les grans pierres et
« cheoient dans la voie, dont il avint ainsi que nos deux
« chas-chastiaux furent ars (brûlés). » (*Histoire de saint Louis*, in-folio, p. 44 et 45.) Il ne faut pas, dans ce récit de Joinville, s'arrêter au mot *feu grégeois* dont il se sert, faute d'en connaître un autre. Le feu grégeois brûlait, même dans l'eau, mais il n'avait aucune force d'explosion et de projection; il était lancé, mais il ne lançait ni pierres, ni *pylet*, et il ne *confroissoit* pas les châteaux. C'était déjà le *malhh-al-baroud*, le *sal petræ*, que les Arabes employaient contre les croisés de saint Louis.

Voici maintenant une série de témoignages empruntés aux écrivains compilés par J. Conde, et dont Juan Andrès n'a pu faire usage pour appuyer son opinion : Dans l'année de l'hégire 601 (notre année 1205), l'émyr Almohade Mouhamad-Aben-Yakoub, assiégeant un chef de révoltés dans la ville d'Al-Mahédrâ, en Afrique, « combattit ses murailles avec différentes machines,
« engins et tonnerres... des engins qu'on n'avait jamais
« vus... qui lançaient chacun cent énormes jets, et de
« grosses pierres tombaient au milieu de la ville, et des
« jets de globes de fer. » (*combátió sus muros con diferentes máquinas, ingenios y truenos... ingenios nunca vistos... que lanzaban cada uno cien enormes tiros, y cayan grandes piedras en medio de la poblacion, y tiros de globos de hierro*. (Conde, parte III, cap. 54.) Au siége de Séville, par saint Ferdinand, en 1248, « les assiégés se défen-
« daient avec des jets et machines étranges, et les dards
« qu'ils lançaient de certaines machines partaient avec
« tant de force qu'ils traversaient les chevaux de part en

part. » (*Los cercados se defendian con tiros y máquinas extrañas, y los dardos que arrojaban de ciertas máquinas salian con tal fuerza que pazaban de un lado á otro los cavallos.* (Parte IV, cap. 6.) Au siége de Niébla, par Alphonse X, en 1257, les assiégés « lançaient des pierres et des dards « avec des machines, et des jets de tonnerres enflammés. » (*Lanzaban piedras y dardos con máquinas, y tiros de trueno con fuego.* (Parte IV, cap 7.) Bientôt les chrétiens, à leur tour, font usage de la poudre contre les musulmans, car, suivant Al-Khatyb, au siége de Gibraltar par Ferdinand IV, en 1306, l'armée espagnole « combat la forteresse avec des engins et machines de « tonnerres. » (*La combatió con ingenios y máquinas de truenos.* — Conde, parte IV, cap. 14) (1). Chez les Mores, l'usage de la poudre se développe, et l'on voit de plus en plus clairement paraître l'artillerie moderne. Le roi de Grenade Ismaÿl combat la ville de Baza, en 1324, « au « moyen de machines et engins qui lançaient des globes « de feu avec de grands tonnerres, tout semblables aux « foudres des tempêtes, et qui faisaient grand dégât sur « les murs et les tours de la ville. » (*Combatió la ciudad con máquinas é ingenios que lanzaban globos de fuego con grandes truenos, todo semejantes á los rayos de las tempestades, y hacian grande estrago en los muros y torres de la ciudad.* — Conde, parte IV, cap. 18). Le même Ismaÿl prend ensuite le fort de Martos (1325), en le battant « avec un feu continuel de machines de tonnerres. »

(1) Il faut rappeler, à ce propos, que souvent des Mores prenaient service chez les chrétiens, comme des chrétiens chez les Mores. Les *engingniers* de Ferdinand IV pouvaient bien être musulmans.

(*Con incesante fuego de máquinas de truenos* (*ut supra*). Lors du siége de Tarifa par les troupes réunies des rois de Fez et de Grenade, en 1340, les assiégeants « commen-« cèrent à battre la place au moyen de machines et en-« gins de tonnerres qui lançaient de grosses balles de « fer avec la *naphte*, et causaient une grande destruction « dans les murailles bastionnées. » (*Principiaron á combatirla con máquinas é ingenios de truenos que lanzaban balas de hierro grandes, con nafta, causando grán destruccion en sus bien torreados muros.* — Parte IV, cap. 21.) Enfin, pendant le siége d'Algesiras, par Alphonse XI, en 1341, les Mores détruisaient les ouvrages des chrétiens « avec des balles de fer brûlant qu'ils lançaient avec de la *naphte* tonnante. » (*Con ardientes balas de hierro que lanzaban con tronante nafta.* — Cap. 22). Nous arrivons ainsi à l'époque où toute l'Europe fait usage de la poudre à canon.

Les témoignages pris dans les historiens espagnols ne seront pas moins clairs et formels. La chronique d'Alphonse VI, écrite par Pedro, évêque de Léon, et citée par Mexia (*Silva de var. lec.*, parte Iª, cap. 8), dit, en parlant d'un combat naval entre l'émyr de Séville et celui de Tunis, au XIᵉ siècle : « Les vaisseaux du roi de Tunis « portaient certains tubes de fer avec lesquels ils jetaient « beaucoup de tonnerres de feu. » (*Los navios del rey de Tunez traian ciertos tiros de hierro con que tiraban muchos truenos de fuego*). Une lettre du roi d'Aragon Alphonse IV, écrite en catalan, dans l'année 1331, à la municipalité d'Alicante, pour la prévenir que les Mores marchaient contre cette ville, dit que le roi de Grenade emporte « beaucoup de dards de fer pour les lancer au loin

« avec le feu. » (*Moltes pilotes de fer per gitar les llunys ab foch.* — Zurita, *an. de Aragon*, lib. VII, cap. 15). Ces *pilotes* sont les *pylet* de Joinville. — La célèbre chronique d'Alphonse XI le Justicier, parlant du siége d'Algesiras, cité plus haut, s'exprime ainsi : « Les Mores de « la ville lançaient beaucoup de tonnerres contre l'ar- « mée, sur laquelle ils jetaient des balles de fer grosses « comme de très-grosses pommes, et les lançaient si loin « de la ville, que quelques-unes d'elles passaient par- « dessus l'armée, et d'autres frappaient dans l'armée. » (*Los Moros de la ciudad lanzaban muchos truenos contra la hueste, en que lanzaban pellas de fierro grandes tamañas como manzanas muy grandes, y lanzabanlas tan lexos de la ciudad, que pasaban allende de la hueste algunas de ellas, e algunas de ellas ferian en la hueste.* cap. 273). La même chronique rapporte, un peu plus loin, que cinq bateaux venant d'Afrique entrèrent dans le port « char- « gés de farine, de miel, de graisse et de *poudre* avec « quoi ils lançaient le tonnerre. » *Cargados de harina, de miel, de manteca y de* POLVORA *con que lanzaban del trueno.* Cap. 337). L'exact historien Ferreras, qui raconte minutieusement tous les détails de ce siége fameux (tomo VII° año 1343 y sig.), rapporte en outre que les balles de fer éclataient avec un grand bruit (*daban un grande estadillo*); puis il ajoute : « C'est la première fois qu'on trouve « dans notre histoire l'usage de la poudre, car c'était « avec elle que se lançaient les balles. » (*Y esta es la primera vez que se halla en la historia el uso de la pólvora, porque con ella se arrojaban las balas)*. Et Cardonne aussi dit, en parlant de ce siége d'Algesiras : « Il est étonnant que les Arabes aient fait usage du canon avant les Espa-

gnols. Cela paraît cependant assez probable; Mariana en convient. »

Si l'invention de la poudre à canon se fût faite en Allemagne, comment serait-il possible que les Espagnols en eussent appris l'usage des Mores d'Afrique? C'est par l'Afrique, en effet, comme le démontrent toutes les citations précédentes, — entre autres le récit du siége d'Al-Mahédra par l'Almohade Mouhamad-ben-Yakoub, en 1205, la description d'un instrument de guerre faite, à la même époque, par le secrétaire du soudan d'Egypte Malek-al-Sahély, le récit d'Ibn-Kaldoun, et celui de Joinville, — que les musulmans d'Espagne ont connu l'emploi de la poudre et des canons. Tout semble se réunir pour démontrer que la découverte de cette composition meurtrière fut faite originairement par les Arabes de l'Egypte, où le nitre a toujours été très-commun, *ubi conficitur nitrum multo abundantius*. Pline, qui fait cette remarque (*Hist. nat.*, lib. XXXI, cap. 10), ajoute que les Egyptiens employaient le nitre et le soufre cuits sur des charbons (*frequenter liquatum nitrum cum sulfure coquentes in carbonibus*) pour fabriquer des vases de terre. Il est certain, d'une autre part, que les Arabes se servaient de la naphte pour brûler les corps [1]. L'em-

[1] Témoin la curieuse anecdote suivante, tirée de l'histoire du Barmékyde, ce favori si connu du khalyfe Haroun-al-Raschid : « J'entrai un jour, dit l'historien Amrani, dans les bureaux du diwan, et je lus sur un registre ouvert : Pour une *khilah* (présent d'un vêtement d'honneur, comme aujourd'hui le *caftan* chez les Turcs) donné à Djafar, fils de Yahyâ, fils de Barmek, 400,000 dinars d'or. » Etant retourné, peu de jours après, je lus au bas de cet article : « Naphte et roseaux pour brûler le corps de Djafar, fils de Yahyâ, fils de Barmek, 10 kirrats (un demi dinar). » Après cet ad-

ploi journalier de ces substances, la naphte, le nitre, le soufre et le charbon, amena probablement, soit par le seul effet du hasard, soit par les essais chimiques auxquels se livraient les Arabes, la première découverte d'une composition qui a dû être employée de plusieurs manières avant qu'on imaginât de l'enfermer dans des tubes de métal, pour qu'elle en chassât des projectiles par la force d'expansion, avant de lui donner enfin l'usage actuel de la poudre et de créer l'artillerie. Cette supposition, parfaitement vraisemblable, explique d'une façon simple et naturelle les divers passages précédemment cités. Elle explique aussi comment l'on vit, tout à coup, les armées de l'Europe pourvues de *bastons à feu*, de *bombardes* et de *canons*, sans que l'histoire contemporaine fasse mention des tentatives et des essais qui auraient nécessairement précédé l'emploi de l'artillerie, si l'invention de la poudre eût été faite parmi les nations chrétiennes [1].

Cette invention fut longtemps attribuée au moine al-

mirable apologue, il est bon, pour en faire jaillir la moralité, de transcrire les vers que Voltaire a faits sur une traduction littérale de l'arabe :

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons le charme dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple Barmécide, et tremble d'être heureux.

[1] On fait généralement venir le mot de canon du latin *canna*, qui, en effet, ne signifie pas seulement roseau, mais tuyau et tube. En espagnol, l'analogie est bien plus grande, et l'étymologie bien plus évidente. Non du mot *caña*, jonc, canne, mais du mot *caño*, tuyau, tube, s'est fait le mot *cañon*, qui n'est que l'augmentatif du premier, et veut dire simplement gros ou grand tube : autre preuve que la chose, comme le mot qui la nomme, est venue d'Espagne.

lemand Berthold Schwartz, qui vivait, dit-on, à Fribourg en Brisgau, dans la première moitié du XIVe siècle, mais sur lequel il n'existe aucun renseignement précis. L'on ne sait rien de sa naissance, rien de sa mort, rien de sa découverte (1).

Les Allemands d'un côté, les Anglais de l'autre, se fondant sur divers passages des écrits d'Albert le Grand (Albrecht Gross, né en 1193, mort en 1280) et de Roger Bacon (né en 1214, mort en 1292), ont revendiqué l'invention de la poudre pour le *magicien* de Cologne et pour *l'admirable docteur* d'Oxford (2). Mais il en est de ces pas-

(1) Berthold Schwartz n'est point assurément l'inventeur de la poudre; mais peut-être a-t-il inventé les gros canons, les canons de cuivre, la vraie artillerie. C'est ce que semble prouver le passage suivant, cité par M. Lacabane, d'un manuscrit de Du Puy, connu sous le nom de *Registre de Lothier*, et intitulé : « Réglement des monnoies, tant de France qu'estrangères : »

« Le dix-septième mai mil trois cent cinquante-quatre, ledit seigneur Roy (c'était Charles V) estant acertené de l'invention de faire artillerie trouvée en Allemagne par un moine nommé Bertholde Schwartz, ordonna aux généraux des monnoies faire diligence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient audit royaume de France, tant pour adviser des moyens d'iceux faire artillerie, que semblablement pour empescher la vente d'iceux à estrangers et transport hors le royaume. »

Ajoutons, en passant, que ce mot *artillerie*, s'employant dès l'année 1354, ne permet pas d'adopter l'opinion de ceux qui prétendent que les gros canons furent inventés, en 1384, par le moine Jean Tilleri, lequel aurait donné son nom à cet art nouveau (art-Tilleri).

(2) Voici, par exemple, un passage d'Albert le Grand :

« IGNIS VOLANS : Accipe libram unam sulphuris, libras duas carbonum « salicis, libras sex salis petrosi : quæ tria subtilissime terantur in lapide « marmoreo; postea aliquid posterius ad libitum in tunica de papyro volante « vel tonitrum faciente ponatur (*De mirabilibus mundi*). »

Voici des passages de Roger Bacon :

« Quædam vero auditum perturbant in tantum quod si subito de nocte et « artificio sufficienti fierent, nec posset civitas, nec exercitus sustinere. Nul-

sages précisément comme d'une autre phrase de laquelle on inférait aussi que Roger Bacon avait inventé les lunettes, et même les télescopes, tandis que cette phrase se trouve textuellement dans le septième livre du *Traité d'optique* (*Opticæ thesaurus*) de l'Arabe Al-Hacen (Abou-Aly-al-Hassan), que Bacon a fréquemment cité. C'est ce qu'a prouvé Robert Smith (*Compleat system of optiks*, lib. i, cap. 3, note 46). Rien au contraire ne vient mieux que ces passages d'Albert le Grand et de Roger Bacon à l'appui de l'opinion qui attribue aux Arabes l'invention de la poudre. Il faut observer, en effet, que les expressions de *tonnerre* et de *salpêtre* (*sal petræ* ou *sal petrosus*) qu'ils emploient sont précisément celles qu'employaient aussi les Arabes; il faut observer encore qu'au temps où le fameux évêque de Ratisbonne écrivait sur les *Merveilles du monde*, ou l'illustre moine composait sa *Grande œuvre* dans les prisons d'Oxford, c'est-à-dire un siècle environ avant la bataille de Crécy, ils ne pouvaient l'un et l'autre avoir quelques vagues notions de la poudre que par les livres des Arabes, où ils ont puisé leurs vastes connaissances en chimie, médecine, optique, astronomie, et jusqu'à la dangereuse réputation de sorciers.

Dans un livre intitulé : *Du feu grégeois, des feux de*

« lus tonitrus fragore posset talibus comparari... Et experimentum hujus rei « capimus ex hoc ludicro puerili, quod fit in multis mundi partibus, scilicet « ut instrumento facto ad quantitatem pollicis humani, ex violentia illius salis, « quod SAL PETRÆ vocatur, tam horribilis sonus nascitur in rupturâ tam « modicæ rei, scilicet modici pergameni, quod fortis tonitrui sentiatur exce- « dere rugitum, et coruscationem maximam sui luminis jubar excedit (*Opus « majus*). »

« In omnem distantiam quam volumus possumus artificialiter componere « ignem comburentem ex SALE PETRÆ (*Epist. ad Paris*)... »

guerre et des origines de la poudre à canon, publié en 1847, MM. Reinaud et Favé, l'un savant orientaliste, l'autre studieux officier d'artillerie, ont traité *ex professo* et *in extenso*, bien que sous une autre forme, et d'après d'autres autorités, la plupart asiatiques, l'intéressante question qui nous occupe. Ils n'admettaient point alors que les Arabes fussent les inventeurs de la véritable poudre à canon, ni des premiers instruments de l'artillerie, et ils faisaient remonter aux Chinois la première connaissance des compositions fulminantes. Toutefois MM. Reinaud et Favé reconnaissaient dès lors, et prouvaient par de nombreuses justifications, « que les Arabes perfectionnèrent les compositions des Chinois, ainsi que les instruments pour s'en servir, et les rendirent aux Chinois perfectionnés; que le feu grégeois des Grecs n'était pas le feu de *baroûd* des Arabes; que les Arabes connaissaient le phénomène de l'explosion, et que, sans utiliser précisément leur *baroûd* en force projective, ils n'ignoraient pas cette propriété; que les Arabes avaient étendu l'emploi de leurs compositions incendiaires à toutes leurs armes, à toutes leurs machines de guerre; qu'ils les lançaient directement à la main, à l'état de sections de khesmanate, de pots, de balles de verre; qu'ils les lançaient au moyen de tubes qui, comme la *massue de guerre à asperger* ou la *lance de guerre*, dirigeaient la flamme contre l'ennemi; que le feu était devenu pour eux l'agent principal d'attaque; qu'ils l'employaient encore sous diverses formes, telles que la *lance à feu*, la *maison de feu*, la *marmite du Mahgrêb*, le *sadj de fer*, etc.; qu'enfin les Arabes connaissaient et employaient, dans le XIIIe siècle, un grand nombre de compositions salpê-

trées ; que leurs *volants*, entre autres, étaient formés de salpêtre, de soufre et de charbon. »

MM. Reinaud et Favé ajoutaient : « Les compositions formées de salpêtre, de soufre et de charbon furent employées par les Arabes, pendant le XIIIe siècle, dans toutes les proportions. Ils connurent le fait de la détonation ; mais, tout en améliorant leurs compositions par l'emploi du salpêtre qu'ils parvinrent à purifier, ils durent s'efforcer d'éviter l'explosion, force dangereuse qu'ils n'avaient pas appris à maîtriser et à utiliser... Les progrès que les Arabes firent faire à la chimie leur permirent d'améliorer considérablement la purification du salpêtre. Le mélange intime des trois substances acquit la propriété détonante. Ainsi fut créé le nouveau principe de force dont l'emploi devait changer l'art de la guerre. De la connaissance du fait de la détonation, de la faculté de le produire, à l'idée de l'employer à lancer des projectiles, et surtout à l'application de cette idée, il y avait assez loin pour qu'il se fût écoulé du temps avant de la réaliser. »

Aujourd'hui, dans un supplément à leur livre, tout récemment publié (1850), MM. Reinaud et Favé, se fondant sur une étude plus approfondie de la matière et de ses documents, font une déclaration bien plus formelle, bien plus catégorique : « Revenant, disent-ils, sur notre propre opinion, nous sommes portés à penser que cette grande découverte appartient aux Arabes... Que cette découverte, qui a changé tout le système de la guerre, a eu lieu en Egypte ou en Syrie, dans les premières années du XIVe siècle... En résumé, aux Chinois appartient la découverte du salpêtre et son emploi dans les feux

d'artifices... Pour les Arabes, ils ont su produire et utiliser la force projective qui résulte de la détonation de la poudre ; en un mot, ils ont inventé les armes à feu. »

Après cette déclaration d'hommes si compétents et si consciencieux, je n'ai plus seulement à m'applaudir d'avoir, il y a dix-huit ans, et, je crois, le premier en France, produit, développé, soutenu l'opinion avancée par Casiri et par Andrès, mais surtout à déclarer formellement, après tant d'autorités diverses, que la question n'est plus question, que les inventeurs de la poudre et des armes à feu sont les Arabes.

SECONDE SECTION.

INFLUENCE DES ARABES SUR LA CIVILISATION DE L'EUROPE.

« Les nations de l'Europe, » dit Bailly dans une de ses lettres à Voltaire, « après avoir vieilli dans la barbarie, « n'ont été éclairées que par l'invasion des Mores et l'ar-« rivée des Grecs. » J'ose ajouter : Et bien plus par l'invasion des Mores, ou de ceux à qui Bailly donne ce nom, que par l'arrivée des Grecs du Bas-Empire. En effet, l'un des caractères distinctifs et saillants de l'influence qu'exercèrent les Arabes sur toutes les branches de la civilisation moderne, c'est précisément d'avoir rendu à l'Europe la connaissance des auteurs grecs anciens, dont la langue, les ouvrages, les noms même étaient complétement oubliés.

Auteurs grecs. — On peut affirmer hardiment que les nombreuses traductions et les commentaires encore plus nombreux qu'écrivirent les Arabes sur toutes les œuvres de la Grèce antique, et qui font de leur littérature la seconde fille de la littérature grecque, servirent à donner aux peuples modernes les premiè-

res notions des sciences et des lettres de l'antiquité. Ce ne fut qu'après les avoir connus par les versions des Arabes, qu'on forma le désir de posséder, de comprendre les écrivains originaux, et que la langue d'Homère et de Platon trouva quelques studieux interprètes. » *Nam majorem partem eruditionis Græcæ, quam hodie ab ipsis fontibus habemus, ab Arabum manibus priùs accepimus* (Hyde, *de Linguæ arabicæ præstantiâ et utilitate*). Pour justifier cette assertion, si elle pouvait sembler un peu paradoxale, il suffirait de faire observer que les Arabes avaient transmis à l'Europe les connaissances qu'ils empruntèrent aux Grecs, et sans en dissimuler les origines, bien avant que l'hôte de Boccace, Léonce Pilati, eût ouvert un cours de langue grecque à Florence (vers 1360), et que la dispersion des habitants de Constantinople, après la prise de cette ville par Mahomet II (1453) eût rendu l'étude de leur idiome commun en Europe [1]. Beaucoup de livres grecs, en effet, notamment ceux qui traitaient des sciences, furent originairement traduits de l'*arabe en latin*. On peut citer, entre autres, les premières versions d'Euclide et de Ptolémée [2]. Une preuve non moins certaine que les lettres grecques reçurent d'abord asile chez les Arabes, c'est que plusieurs ouvrages de l'ancienne Grèce ont été conservés par eux, et retrouvés dans leurs propres ouvrages [3]. Les mathémati-

[1] « Les Grecs du Bas-Empire n'ont eu qu'une influence tout à fait insensible sur la renaissance des sciences en Occident. L'impulsion était donnée : Archimède, Euclide, Ptolémée, étaient connus en Europe par les Arabes, longtemps avant que leurs écrits arrivassent de Grèce (Libri, *Discours prélim.* p. 180, note 3). »

[2] Cette dernière porte la date de 1136.

[3] « *Neque negari potest cum litteræ in Europa pessum dari et extingui*

ciens, par exemple, n'auraient jamais possédé les *Sphériques* du géomètre Ménélas d'Alexandrie, antérieur à Ptolémée, sans la traduction arabe (*Kitab-al-Okar*), qui fut ensuite traduite en latin, ni les huit livres des *Sections coniques* d'Apollonius de Perge, si le Maronite Abraham Ecchellensis n'eût copié et traduit (1661) les ve, vi^e^ et viie livres, qui manquaient, dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque des Médicis à Florence; les médecins n'auraient pu davantage compléter les Commentaires de Galien sur les *Épidémies* d'Hippocrate sans la traduction arabe découverte à l'Escorial, et les naturalistes n'auraient pas même en abrégé le *Traité des Pierres* d'Aristote, sans le manuscrit arabe de notre Bibliothèque Nationale.

Lorsqu'on trace l'histoire de toute la science humaine, et lorsqu'on se rappelle que la Grèce survécut à Rome dans Alexandrie, il faut bien placer les Arabes pour gardiens de ce dépôt sacré entre la Grèce et la renaissance. « Ils méritent, dit M. Libri, une reconnaissance éternelle pour avoir été les conservateurs des sciences des Grecs et des Hindous, lorsque ces peuples ne produisaient plus rien et que l'Europe était encore trop ignorante pour se charger de ce précieux dépôt.... Effacez les Arabes de l'histoire, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe. » (*Discours prélim.*, p. 147 et 151.)

cœpissent, ab Arabibus omne genus scientiarum tractatum fuisse, atque excultum, et principes quosque scriptores in linguam ipsorum translatos, usque adeo ut quidam græce deperditi apud solos Arabes reperiantur. Unde tot inter illos philosophi, medici, mathematici, etc. (Renaudot, *Epist. ad Dac.* Bib. grec. tome I). »

Dans la science surtout, et bien plus que les Romains, leurs devanciers, les Arabes furent les héritiers des Grecs. S'ils préférèrent hautement la philosophie d'Aristote à celle de Platon, c'est peut-être parce qu'ils virent dans Platon ce qu'il fut en effet, l'un des Pères de l'Église chrétienne, mais certainement parce qu'Aristote mêla les sciences positives à la spéculation métaphysique. Cependant Platon (Aflathoun) reçut d'eux, comme Aristote (Aristhathlis ou Aristou), le surnom d'*Al-Elahi*, ou le Divin. Ce n'était pas seulement sur les maîtres, *principes scriptores*, sur Aristote, Hippocrate, Dioscorides, Euclide, Ptolémée, Strabon, que se portaient et se concentraient leurs études ; il n'est pas de si médiocre grammairien, pas de si mince rhéteur, pas de si subtil sophiste, que les Arabes n'aient traduit et commenté.

Scolastique. — C'est en passant par leurs mains que la doctrine péripatéticienne a enfanté la scolastique [1]. Il est certain que, dans l'interminable querelle des *réalistes* et des *nominaux*, les premiers s'appuyaient sur l'autorité d'Avicenne, les autres sur celle d'Averrhoès ; il est certain, suivant l'observation de M. Hauréau, que le philosophe Al-Kendy est souvent cité par Alexandre de Halès, Henry de Gand, saint Bonaventure, tandis qu'Al-Faraby fournit ses aphorismes à Guillaume d'Auvergne, Vincent de Beauvais, Albert le Grand ; et que ce même Guil-

[1] « Un jeune orientaliste piémontais, M. Pallia...., s'occupe maintenant de l'histoire de la Philosophie chez les Arabes, et il croit pouvoir établir qu'ils ont eu une grande influence sur la renaissance de la philosophie parmi les chrétiens, et qu'ils ont posé les bases de la philosophie scolastique. » (Libri, *Hist. des sciences mathém. en Italie*, Discours prélim., p. 118, note 1.)



laume d'Auvergne préfère hautement les Arabes aux Grecs, trouvant les Grecs trop philosophes et les Arabes plus théologiens. Sans doute la scolastique fut une science vaine et regrettable, puisque les écoles du moyen âge, comme dit Condillac, ressemblaient aux tournois des chevaliers; mais elle a produit pourtant quelques libres penseurs, tels que Jean Scot Erigène, Bérenger, Abélard, William d'Occam, et c'est d'elle enfin que sont sortis avec le temps Jean Huss, Savonarole, Luther, Bruno, Campanella.

Après s'être emparés des diverses connaissances qu'avaient possédées les Grecs anciens, restés supérieurs aux Latins plus encore dans les sciences que dans les lettres, et non moins que dans les arts, après en avoir agrandi le domaine dans toutes les directions, les Arabes l'ouvrirent aux nations de l'Europe qu'ils avaient toutes devancées. L'Espagne fut naturellement la première à recevoir leurs dons et à les répandre. Au xe siècle, dans les plus profondes ténèbres du moyen âge, cette contrée, *in quam*, dit Haller, *artes humaniores confugerant*, était la seule qui acceptât, qui accueillît les études solides, repoussées et détruites partout ailleurs, même à Constantinople depuis Léon l'Isaurien (717). Dès le xe siècle, en effet, alors que le Mozarabe Jean de Séville traduisait en arabe les saintes Ecritures, et qu'un autre Mozarabe, Alvaro de Cordoue, reprochait à ses compatriotes d'oublier leur langue et leur loi (*legem suam nesciunt christiani, et linguam propriam non advertunt Latini*) pour s'élever à la doctrine des Arabes (*Arabico eloquio sublimati*), l'Espagne comptait plusieurs savants illustres, un Ayton, évêque de Vich, un Lupit de Barcelone, un Joseph,

qui enseigna l'archevêque de Reims Adalbéron, tous versés dans les mathématiques et l'astronomie.

Sciences mathématiques. — C'était alors en Espagne que venaient s'instruire le petit nombre d'étrangers que tourmentait le désir de savoir. Gerbert (né en Auvergne vers 930, élu pape en 999 sous le nom de Sylvestre II, mort en 1003), si célèbre par ses aventures, sa science et ses travaux, après avoir parcouru toutes les écoles de France, d'Italie et d'Allemagne, sans pouvoir satisfaire la passion d'apprendre dont il était obsédé, vint enfin chercher en Espagne ces connaissances physiques et mathématiques qui causèrent une telle admiration en France, en Allemagne et en Italie, où il retourna les répandre, qu'on ne put expliquer les prodiges de sa science qu'en l'accusant de s'être donné au diable. Gerbert passe unanimement pour avoir introduit le premier dans ces contrées l'usage des chiffres arabes, et pour avoir joint quelques notions élémentaires d'algèbre aux calculs de l'arithmétique. Il passe aussi pour le premier constructeur d'horloges. Soit que Gerbert, comme l'affirment la plupart de ses biographes, ait poussé ses études jusque chez les Arabes, à Cordoue et à Séville, soit qu'il ait fait seulement un long séjour en Catalogne et fréquenté les savants de ce pays, ainsi que le témoigne son recueil d'*Epîtres* adressées en grande partie à des Catalans, tels que le comte de Barcelone Borrell, Ayton, Joseph, Lupit, il n'en est pas moins certain que Gerbert apprit tout ce qu'il sut des Arabes, et que cette science, si prodigieuse qu'elle parut surnaturelle, il l'avait, comme dit William de Malesbury, *volée aux Sarrasins.*

Son exemple et ses succès excitèrent d'autres étrangers

à venir glaner où il avait fait une si ample moisson. L'Allemand Hermann-Contract, auteur du livre *De compositione astrolabii* (mort en 1054), l'Anglais Athélard, qui traduisit le premier Euclide d'arabe en latin (vers 1130), l'Italien Campano de Novare, qui publia une *Théorie des planètes*, Daniel Morley, Othon de Frise, enfin Hermann l'Allemand, Platon de Tivoli, Gérard de Crémone, qui traduisit, à Tolède même, Alhacen, Avicenne, Rhasès, Alboucasis, et jusqu'à l'*Almageste* de Ptolémée, non du grec mais de l'arabe, — ce Gérard de Crémone duquel on disait : « *Toleti vixit, Toletum duxit ad astra,* » — tous allèrent successivement recueillir en Espagne les éléments de mathématiques, de physique et d'astronomie qu'ils rapportèrent à leurs compatriotes. Montucla ne dit pas seulement que « les Arabes furent longtemps les uniques dépositaires de la science, et que nous devons à leur commerce les premiers rayons de lumière qui vinrent chasser les ténèbres des XIe, XIIe et XIIIe siècles ; » il ajoute que « pendant cette période, tous ceux qui obtinrent le plus de réputation dans les mathématiques avaient été acquérir leur science parmi les Arabes. » (*Histoire des mathém.* tome Ier, part. III, liv. Ier.) Il est avéré que tous les auteurs qui écrivirent sur les sciences exactes, avant le XVe siècle, ne firent autre chose que copier les Arabes, ou tout au plus étendre leurs leçons. Tels furent l'Italien Léonard de Pise, le Polonais Vitellio, l'Espagnol Raymond Lulle, l'Anglais Roger Bacon, enfin le Français Arnauld de Villeneuve, qui passe pour avoir découvert l'esprit de vin, l'huile de térébenthine et autres préparations chimiques. Nous avons vu déjà que, durant la même époque, toute la géographie européenne

se bornait aux *Sept Climats* d'Edryz; et en corrigeant, d'après Abou-Isak-Ibrahym-ben-Yayah, quelques erreurs géographiques, Abraham Hinckelmann pouvait dire, au XVIIe siècle : *Maxima adjumenta et lumen in posterum arabismo debebimus*. (*Præf. Alcor.*) »

Quant aux fameuses *Tables astronomiques* d'Alphonse X, elles ne font, comme son livre sur les *Armillaires* ou Sphères célèbres, que résumer les découvertes des Arabes avant le XIIIe siècle. C'est dans leurs ouvrages qu'avait puisé tout son savoir ce monarque célèbre qui reçut le nom de Sage (ou Savant), et qui fit, en effet, avancer la science entre le système de Ptolémée et celui de Kopernic. Les *Tables Alphonsines* sont empruntées aux divers *Zydji*, ou *Tables* des astronomes arabes; elles en reproduisent le fond et la forme. Lorsque Louis XIV fit mesurer géométriquement un degré du méridien pour déterminer la grandeur de la terre, il ne savait pas sans doute que, neuf siècles auparavant, le khalyfe Al-Mamoun avait ordonné la même opération à ses astronomes de Bagdad. Au moyen âge, « le premier pas que l'on « fit vers le renouvellement des connaissances, fut la « traduction des *Eléments d'astronomie* d'Alfergan. » (Bailly, hist. de l'astr. t. 1er livre VIII.) Ce fameux rabbin espagnol Aben-Hezra (ou Esdra), qu'on surnomma *Le Grand*, *le Sage*, *l'Admirable*, pour avoir écrit son livre de la *Sphère*, était né à Tolède, en 1119, et avait été disciple des Arabes pour l'astronomie. Il répandait en Europe les leçons de ses maîtres. C'était dans Albategnius, plus que dans Ptolémée, que Sacrobosco (John de Holywood) avait puisé les matériaux de son livre *de Sphera mundi*; c'était dans Albategnius encore, que le commen-

tateur de ce grand astronome, Régiomontanus (Johan Müller, de Kœnigsberg, *Regius Mons)* avait trouvé la première notion des *tangentes*. C'est aussi dans les *Crépuscules* d'Alhacen que l'illustre Kepler prit ses idées sur la réfraction atmosphérique; et peut-être que Newton lui-même doit aux Arabes, plus qu'à la pomme de son verger de Woolstrop, la première aperception du système de l'univers, car Mouhamad-ben-Mouza (cité dans la *Bibliot. arab. Philosophorum*) semble, en écrivant ses livres du *Mouvement des corps célestes (De præcipuorum orbitum cœlestium motu)* et *De la vertu d'attraction (De virtute attrahendi)*, avoir entrevu la grande loi de l'harmonie générale ([1]).

Médecine. — L'influence des Arabes sur toutes les sciences naturelles, chimiques ou médicales, n'est pas moins incontestable que leur influence sur les sciences mathématiques. Roger Bacon et Raymond Lulle étaient aussi bien leurs élèves pour la science cherchée de l'alchimie, du *grand art*, que pour la science trouvée des calculs numériques. C'est par eux aussi qu'Albert le Grand (Albrecht Grotus, ou Gross, né dans la Souabe, en 1193), ce savant universel, ce maître éminent de saint Thomas d'Aquin, qu'on appela, comme Gerbert, le *Magicien*, fut initié à toutes les connaissances de l'école aristotélique. Et le célèbre Fabrizio d'Acquapendente disait encore, après l'année 1600 : « Celse, chez les Latins, Paul Eginète chez les Grecs, Albucasis chez les Arabes, forment un triumvirat auquel je confesse avoir les plus grandes obligations. »

([1]) C'est l'opinion formelle de Casiri et d'Andrès; mais je dois avouer qu'elle n'est point acceptée par Sylvestre de Sacy.

De même que l'astronome Albategnius dans le domaine du ciel, ou le géographe Edryz dans celui de la terre, Avicenne et Averrhoès régnèrent souverainement sur la médecine pendant six cents ans, jusque dans le XVIe siècle. On commentait encore Avicenne, dans le siècle dernier, à Montpellier et à Louvain. Boerhaave convient, aussi bien que Haller, de cette longue domination de la médecine arabe, et Brucker a pu dire en toute vérité : « *Usque ad renatas litteras, non inter Arabes* « *modo, verum etiam inter Christianos, dominatus est Avi-* « *cenna tantum non solus.* » Lorsque le médecin portugais Pedro Juan, qui fut archevêque de Braga, puis pape, sous le nom de Jean XXI, écrivait, dès le commencement du XIIIe siècle, son *Trésor des pauvres* ou *Remèdes à toutes les maladies*, son *Traité d'hygiène* et son *Traité de la formation de l'homme,* il copiait les Arabes.

C'était d'Espagne alors que venaient presque tous les médecins de l'Europe, et que, par eux, s'étendait le goût des sciences et des lettres. « *Interea hispani medici*, dit Haller, *dum gens eorum patriam paulatim recuperat, litterarum amorem cum Italis communicarunt.* » C'était du moins en Espagne qu'allaient étudier les juifs, si renommés alors dans l'art de guérir, pour se répandre ensuite, comme les jeunes médecins au sortir d'une faculté, dans les divers pays de l'Europe. Rois et papes prenaient leurs médecins parmi les juifs. Pour citer seulement quelques exemples fameux, je rappellerai que le médecin du roi d'Aragon Alphonse le Batailleur, Pedro Alfonso, auteur de contes latins qui furent traduits en partie dans les *Cento Novelle antiche* de Francesco Sansovino, était un juif converti, et Paul Ricius, médecin de l'empereur

Maximilien Ier, était un juif resté juif. Celui-ci avait étudié en Espagne, où il traduisit l'*al-Takryf* d'Albucasis, ce livre que Haller appelle *fons communis* de la médecine moderne.

Nous avons vu précédemment que les Arabes pratiquèrent une foule d'opérations chirurgicales inconnues des anciens, et enrichirent également la pharmacie d'une foule de médicaments nouveaux. Mais un fait peut résumer en lui seul toutes les preuves de l'influence qu'exercèrent les Arabes sur l'art médical : c'est que la fameuse école de Salerne, dont naguères on suivait les lois dans toute l'Europe, doit son origine aux Arabes. Lorsque le Normand Robert Guiscard prit Salerne (vers 1060) sur ceux qu'on nommait les *Sarrasins*, et qui occupaient le midi de l'Italie depuis plus de deux siècles, il y trouva une école de médecine, fondée par ces infidèles. Il eut la sagesse de la conserver, de l'enrichir, de lui donner pour chef Constantin l'Africain. C'était un More de Carthage que des voyages et des aventures jetèrent, comme Edryz, au pouvoir des Normands de Sicile, qui prit l'habit au monastère du Mont-Cassin sous le célèbre abbé Didier, devenu le pape Victor III, et qui, dans sa retraite, traduisit en latin tous les ouvrages de ses compatriotes sur l'art de guérir. Il acheva de fonder ainsi l'école de Salerne, car c'est dans ses œuvres que furent pris tous les aphorismes de la *Medicina Salertina*. Comme l'université de Montpellier eut pour fondateurs (vers 1200) les Aragonais, auxquels appartenait alors cette ville, presque récente, et qui n'avait pas encore hérité de l'évêché de Maguelone, on peut affirmer, suivant la tradition généralement admise, que sa faculté de méde-

cine fut fondée par les Arabes, médiatement du moins, et en ce sens qu'elle s'établit sur leur doctrine, la seule adoptée, la seule régnante (1).

Agriculture. — Si les Espagnols ont abandonné plusieurs importantes cultures introduites dans leur pays par les Arabes, celles du dattier, du bananier, de la canne à sucre, du coton, et presque aussi du mûrier, néanmoins, ils suivent encore les leçons de leurs maîtres en quelques parties de l'agriculture. Ils ont conservé les *azequias* (al-ssakyah) et les *norias* (naa'ourah), ainsi que les *silos*, dont le nom moresque équivaut en Espagne à celui de grenier.

Architecture. — Quant à l'influence des Arabes sur l'architecture, le seul des beaux-arts que la religion permît de cultiver aux musulmans, il me semble qu'on ne saurait la mettre en doute, qu'elle apparaît avec autant de certitude et d'éclat. L'on a souvent fait cette question : D'où vient que l'architecture de la fin du moyen âge, celle qui passa du plein cintre à l'ogive et des basiliques aux cathédrales, fut nommée gothique? Comme ce nom, s'il impliquait une origine du Nord, serait en flagrante contradiction avec les faits, la question est restée sans réponse. Mais on aurait dû se rappeler que le nom de gothique n'a pas été donné seulement à l'architecture que virent régner les XIIe et XIIIe siècles. On ap-

(1) De nos jours encore, et si dépassés qu'ils soient dans la carrière des sciences, les musulmans ont transmis à l'Europe quelques précieuses découvertes. Ainsi l'inoculation, cet heureux précurseur de la vaccine, nous vient de la Circassie, où elle fut d'abord pratiquée. Passée de là en Perse, en Géorgie, en Turquie, elle fut apportée en Angleterre, vers 1720, par l'illustre lady Wortley-Montague, qui en fit la première épreuve, à Constantinople, sur son propre fils.



pelait aussi *gothiques* l'écriture et le missel qui furent remplacés en Espagne, dans l'année 1091, par les caractères latins (nommés alors français) et par le rituel romain. Ils avaient reçu et conservé ce nom de *gothiques*, parce que leur usage datait de l'époque où l'Espagne était le domaine des Goths. Ne serait-ce point aussi parce que les premières leçons de l'architecture nouvelle vinrent à l'Europe par l'Espagne, que cette architecture, comme l'écriture et la liturgie espagnoles, fut nommée *gothique?* Cette explication, toute simple et naturelle, est d'ailleurs en parfaite concordance avec l'histoire. Les conjectures des hommes versés dans la matière s'accordent en ce point que l'architecture moderne est née à Byzance, cette seconde Rome, où les arts s'étaient réfugiés, chassés d'Italie. Les architectes byzantins, qui mêlèrent les premiers le style capricieux et fleuri de l'Orient au style sobre et régulier de l'ancienne Grèce, eurent deux sortes d'élèves: les Arabes et les peuples germains. Ceux-là, d'abord, fondèrent l'architecture appelée *moresque* ou *sarrasine*; ceux-ci, ensuite, l'architecture qui fut plus tard nommée gothique. Parties du même point, les deux architectures restent analogues, presque semblables, pendant deux siècles, conservant l'une et l'autre, avec les différences imposées par le climat, les traditions de leur commune origine. Ainsi la mosquée de Cordoue, élevée par un prince de Syrie, et les vieilles basiliques de l'Allemagne, sont également issues du style byzantin. Elles se divisent ensuite pour prendre chacune un style particulier. L'architecture musulmane conserve le système des nefs surbaissées, et prend pour caractère spécial le cintre outre-

passé, c'est-à-dire rétréci à sa base, ayant la forme d'un croissant renversé. L'architecture chrétienne adopte le système des nefs élancées, et son caractère distinctif devient l'*ogive*, substituée au plein cintre païen. Mais il faut remarquer qu'avant les chrétiens, les Arabes avaient employé l'ogive, qu'une foule de monuments, en Espagne surtout, prouve l'usage qu'ils faisaient de cette forme inconnue de l'antiquité, et que c'est sans doute parce que l'ogive, devenue le trait saillant et caractéristique de l'architecture chrétienne, avait passé de l'Espagne en Europe, que tout le système fut nommé gothique. Enfin ces deux architectures parties de Byzance, l'arabe et la germaine, se rapprochant toujours, viennent se fondre, au bout de huit siècles, dans le style dit *de la Renaissance*.

Personne ne nie, personne ne conteste la frappante ressemblance qui existe entre les monuments arabes et ceux de l'Europe au moyen âge. Cette ressemblance ne se trouve pas seulement dans les grands édifices des capitales, pour la construction desquels on appelait quelquefois des architectes sarrasins, comme cela est arrivé même à Notre-Dame de Paris (1). On peut la suivre jusque dans les plus humbles bâtiments des petites villes. Ainsi, j'ai retrouvé l'arc à plusieurs lobes de la *Mezquita* de Cordoue dans le cloître de la cathédrale de Norwich, et la fine colonnette de l'Alhamrâ dans l'église Notre-Dame à Dijon. Cette ressemblance n'était donc pas seulement occasionnelle, fortuite, elle était générale et permanente. Il n'est pas besoin d'autre chose pour prou-

(1) Voir Dulaure, *Histoire de Paris*, tome II, p. 253 et suiv.

ver ma thèse. Si l'art chrétien et l'art arabe se ressemblèrent, et si l'un précéda l'autre, évidemment il y eut entre eux un imité et un imitateur. Est-ce l'art arabe qui imita l'art chrétien? Non, car l'antériorité de ses œuvres est manifeste, incontestable; non, car l'Europe, au moyen âge, reçut toutes les sciences des Arabes, et dut aussi recevoir d'eux le seul art dont la loi religieuse leur permît la culture.

Musique. — L'impossibilité où nous sommes, malgré les efforts de tous les savants modernes, d'avoir une connaissance, même imparfaite et approximative, de la musique des Grecs, doit apprendre et faire concevoir à quel point il est difficile de constater l'état de cet art, d'en retrouver les monuments et de les comprendre, une fois que les traditions sont interrompues. C'est une langue morte où nul ne sait plus lire. Nous avons dû nous borner, dans la section précédente, à démontrer que les Arabes cultivaient la musique comme un art très-important, très-avancé. Il existe, aux archives du chapitre de Tolède, un monument précieux de l'influence qu'ils exercèrent sur la musique moderne. C'est un manuscrit annoté de la main même d'Alphonse le Savant, et qui renferme les cantiques (*cantigas*) composés par ce prince, avec la musique sur laquelle ils étaient chantés. On y trouve non-seulement les six notes inventées, vers 1030, par le moine Gui d'Arezzo, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la* [1], mais

[1] Ce sont, comme on sait, les six premières syllabes des six premiers vers du cantique de saint Jean.

Ut queant laxis
*Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum
*Fa*muli tuorum
*Sol*ve polluti
*La*bii rectum.

encore la septième note, les cinq lignes et les clés dont la découverte fut postérieure, et même les *queues* aux notes, en haut et en bas, dont l'usage ne s'introduisit que beaucoup plus tard dans l'écriture musicale du reste de l'Europe. Jusqu'alors la musique n'avait servi qu'aux psalmodies de l'Eglise, au *plain-chant* des hymnes et des antiphones. Ce manuscrit, cité et copié dans la *Paleographia castellana* (p. 72, planche 8), est, selon toute apparence, le plus ancien monument de l'application régulière de la musique à la poésie vulgaire et profane (1). Comme Alphonse X doit principalement sa science prodigieuse à l'étude des Arabes, on ne saurait guère mettre en doute qu'il ne leur eût emprunté, pour ce livre comme pour tous ses ouvrages, des connaissances déjà formées, celles qui étaient dès lors consignées dans les écrits d'Al-Faraby, d'Aboul-Faradj, etc., qu'Alphonse pouvait très-bien comprendre avec le secours des Mozarabes de Séville (2). Cette supposition, qui ferait attribuer aux Arabes une notable part à la création de la musique moderne, acquiert d'autant plus de vraisemblance que les premiers instruments adoptés par les Espagnols, les Français et les autres nations de l'Europe, ont été nom-

(1) Ce qui met hors de doute l'authenticité de cette pièce, c'est qu'Alphonse, dans son testament, déclare expressément que ses *cantigas* doivent être *chantées*. Leur rhythme, d'ailleurs, ne le prouve pas moins que leur nom. Elles sont écrites en dialecte galicien (devenu le portugais), et en petits vers de *huit syllabes*, tandis que toutes les poésies de l'époque sont en longs vers qui varient de douze syllabes à seize.

(2) Lorsqu'il reconstitua, en 1254, l'université de Salamanque, fondée par son aïeul Alphonse IX, il y institua deux chaires de droit civil, deux chaires de droit canonique, deux chaires de logique et de philosophie (certainement péripatéticienne, c'est-à-dire arabe), et une *chaire de musique* (*Corónica del rey don Alfonso X°*).



més *moresques* dans toutes les langues. On se sert encore aujourd'hui, dans le pays de Valence, de la *chirimia* et de la *dulzaina* des Mores, tant de fois citées par Cervantès et ses contemporains [1]. Quant aux modernes instruments à cordes, ils ont eu tous pour modèle le luth des Arabes (*al aoud*, d'où *laud* en espagnol), qui ont aussi donné à l'Espagne la *kytara* (*guitarra*), devenue l'instrument national du peuple dont ils furent les maîtres en toutes matières.

Plusieurs théoriciens, entre autres J.-J. Rousseau, ont proposé d'écrire la musique avec des chiffres, sans se douter assurément que les Arabes avaient déjà pratiqué ce mode de notation. Kiesewetter (*Die Musik der Araber*) fait remarquer que, la gamme arabe ayant dix-sept intervalles, les Arabes pouvaient écrire et écrivaient en effet la musique avec leurs chiffres, en employant les nombres de un à dix-huit pour la première octave, de un à trente-cinq pour deux octaves, et ainsi de suite. Ne serait-ce point de cet ancien usage des chiffres arabes, servant à l'écriture musicale, qu'est venu l'emploi des mêmes chiffres pour la *basse chiffrée*, où un simple nombre indique un accord? C'est possible, et fort vraisemblable.

La vieille musique espagnole, celle qui se conserve en Andalousie sous le nom de *cañas*, *rondeñas*, *playeras*, etc., fort différente des *boleros* d'opéras comiques, et qui échappe à la notation moderne, est certainement d'ori-

[1] Le premier de ces instruments est une espèce de long hautbois, à douze trous, d'un son grave et retentissant. On l'employait à la guerre, comme le clairon. L'autre est un instrument de même nature, plus court et plus aigu, qui ressemble au fifre.

gine arabe. Qui l'a conservée dans ce pays, par la tradition? une race orientale, une race nomade, ces bohémiens, qui, venus de l'Egypte vers le XIVe siècle, et peut-être de l'Inde auparavant, se sont répandus dans toute l'Europe, appelés *gitanos* en Espagne, *zingari* en Italie, *gyppsies* en Angleterre, *zigeuner* en Allemagne, *tzigani* en Russie, et se nommant eux-mêmes *pharaons*. Ces nomades aux mœurs immuables, qui sont encore aujourd'hui, par le physique et le moral, non-seulement en Espagne, mais en Russie, tels que Cervantès les a dépeints (1), ont porté et gardé partout les anciens chants de leur problématique patrie. Musiciens du peuple, formés en troupes de chanteurs et de danseurs, ils ont répandu partout la forme et le sentiment de leurs antiques mélodies. C'est par eux qu'en Russie, comme en Espagne, la musique populaire a pris ou gardé le caractère oriental; ce sont eux qui, au pied des tours du Kremlin de Moscou, m'ont fait entendre les mêmes chants que dans les jardins de l'Alhamrâ de Grenade. Ici et là, j'avais recueilli de leur bouche un vivant écho de la musique arabe (2).

Belles-lettres. — Avant d'exposer comment eut lieu l'influence des Arabes sur la littérature proprement dite, et pour faire bien comprendre, en général, comment les Espagnols s'instruisirent à leur école, malgré la différence de langage, et malgré la haine profonde qui

(1) Dans sa nouvelle *La Gitanilla de Madrid*. Elle est au premier volume de ma traduction des *Nouvelles de Cervantès*.

(2) Voir, pour plus de détails, l'article *Alhamrâ*, dans le second volume de mes *Musées d'Europe* (p. 220 et suiv.), et, dans l'*Illustration* des 11 et 18 avril 1846, *Une Nuit de Pâques au Kremlin de Moscou*.

semblait les séparer encore plus des conquérants de leur pays, il est bon de rappeler quelle sorte d'intermédiaire, outre les juifs, exista entre les deux peuples. On sait qu'un grand nombre de chrétiens goths et ibères vivaient sous la domination musulmane, depuis la conquête de Mouza (714), dans le libre exercice de leur religion. Tolède, Cordoue, Séville, Valence, toutes les grandes cités, aussi bien que les bourgades et les villages, étaient peuplées de ces chrétiens qui furent nommés *Mozarabes*. Lorsque les Espagnols, sortis de leur retraite des Asturies, eurent peu à peu, de Pélage à saint Ferdinand, recouvré les provinces qu'avait inondées l'islam, ils y retrouvèrent ces compatriotes, nés et élevés sous l'autorité des Arabes, qui leur transmirent les sciences, les arts et les coutumes de leurs maîtres. Les Mozarabes d'Andalousie, qui étaient restés tout à fait privés de communications avec les chrétiens du nord de l'Espagne, n'avaient plus, à l'arrivée de leurs frères, d'autres mœurs et d'autre langage que ceux des Mores. Leur religion même s'était profondément altérée par un si long séjour au milieu des races infidèles. Après les conquêtes de saint Ferdinand, il fallut les instruire de nouveau dans un culte dont ils n'avaient plus guère que des traditions et des formes, et l'archevêque de Séville Juan, que les Mores appelaient Kayed-al-Matrân, fut chargé par Alphonse X de traduire, pour leur usage, les saintes Ecritures du latin en Arabe. (*Corónica del rey don Alfonso X°.*) C'était l'arabe avec le latin, qu'on enseignait dans les écoles fondées par Alphonse X à Séville, en 1254. L'on voit même, dans les bibliothèques de l'Escorial et de Madrid, plusieurs manuscrits de cette époque écrits en langue *espagnole*, mais

avec des caractères *arabes* (1). On voit également, dans les médaillers de Madrid et de Paris, diverses monnaies des rois chrétiens (entre autres d'Alphonse VIII de Castille) gravées en lettres, langue et style arabes (2). La langue et l'écriture des musulmans se perdirent peu à peu parmi les Mozarabes redevenus chrétiens, et furent complétement oubliées dans la suite, sous le mépris et l'horreur qui leur étaient voués.

On pourrait fixer à la prise de Tolède par Alphonse VI, en 1085, et conséquemment à la première communica-

(1) Je citerai, pour exemple, un *poëme de Joseph*, découvert, il y a peu d'années, par un orientaliste espagnol, M. Creus, dans la bibliothèque royale de Madrid. Miguel Casiri avait eu ce manuscrit dans les mains à l'Escorial; mais, ne reconnaissant pas, sous les lettres arabes, la langue espagnole, il l'avait pris pour l'œuvre d'un poëte de l'Asie, composée dans un dialecte qu'il ignorait. Ce *poëme de Joseph*, sans nom d'auteur, est écrit en strophes de quatre vers, en quatrains monorimes, ce qui en place l'époque entre Gonzalo de Berceo et l'archiprêtre de Hita, de la première moitié du XIIIe siècle, à la seconde moitié du XIVe.

(2) Voici la description abrégée de l'une de ces monnaies, que possède la Bibliothèque Nationale de Paris, et dont la description très-détaillée se trouve au tome VI, p. 307 et suiv., de M. Romey :

Elle porte dans l'aire : *Amyr al-katoulikin Alfounsch-ben-Schandja ayda Allah wé nasra.* — L'émyr des catholiques Alfonse, fils de Sancho, que Dieu le fortifie et le secoure.

Dans le champ : *Imâm al byaa al Messyhya baba Roumya.* — L'imâm du Messie, pape de Rome.

A la légende : *Besm el Abou el Aben wé el Rouh el kadous Allah el wahid min amin outamid y koun saléma.* — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ne formant qu'un seul Dieu, celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé.

Et sur l'orle : *Dhireb hadza al dinar bi Tholeïthola aam vahed wé arbaïn wé maytyn wé elf litarik el safar.* — Ce dinar (d'or) a été frappé à Tholaïtola (Tolède), l'an un et quarante et deux cents et mille (1241) de l'ère *el safar* (de l'ère romaine et espagnole, 1203 de J.-C.).

tion avec les Mozarabes, l'époque où commença la culture des langues vulgaires en Europe, où naquit la poésie moderne. Ce fut, en effet, à l'aurore du XIIe siècle que parurent simultanément les premiers poëtes espagnols et les premiers troubadours provençaux qui eurent, suivant toute apparence, une même origine et des maîtres communs. Il est sans doute inutile de démontrer que les plus anciennes poésies castillanes, notamment les *romances* (1), furent des imitations de l'arabe; personne ne le conteste sérieusement. Mais on doit prouver qu'il en est de même des *trobas* (2) provençales, que plusieurs considèrent comme le produit tout spontané du génie de leurs auteurs, *prolem sine matre creatam*.

La langue provençale, qu'on appelait aussi, et plus communément, langue lémosine ou langue d'oc, ne se parlait pas seulement dans les provinces méridionales de la France. Sauf une légère différence de dialecte, elle s'étendait aussi dans la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, gouvernés par des princes d'origine française, et jusque dans le pays de Valence, où elle fut portée par Jacques Ier avec la conquête (1238). C'est elle qu'un historien nomme la *mat-*

(1) Véritable poésie nationale des Espagnols, les *romances* sont de petits poëmes, bornés à une seule action, et destinés dans l'origine à répandre des traditions populaires. On les divise en trois classes principales : *romances historiques, romances pastoraux* et *romances morisques*. Ces derniers, qui ont conservé le nom de leurs inventeurs, sont consacrés aux sujets de galanterie et d'amour. Une quatrième espèce, plus récente, a reçu le nom de *joyeux* ou *burlesques*.

On peut consulter à ce propos mes *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, p. 156 et suiv.

(2) *Troba*, acte, invention, composition, surtout en vers; d'où *trobar*, versifier, et *trobador*, faiseur ou chanteur de vers.

tresse langue des langues de l'Espagne (1). Jusqu'à Richelieu, la Catalogne et le Roussillon furent toujours réunis en un même état, sous les Goths (2), sous les Arabes, sous Charlemagne, sous les comtes de Barcelone, sous les rois d'Aragon et sous les rois d'Espagne. Les Arabes donnaient d'habitude aux Catalans les noms de Franks. Peut-être même est-ce au delà des Pyrénées que la langue provençale poétique a pris naissance, car les Catalans, dans leur fameuse *Proclamation catholique*, rappellent au roi d'Espagne, comme un des principaux mérites de la contrée, que leurs ancêtres furent les premiers pères de la poésie vulgaire (*que los primeros padres de la poesia vulgar fueron los Catalanes*). Aussi parmi les poëtes nommés provençaux, dont les ouvrages ont été recueillis par Sainte-Palaye, Millot et Raynouard, se trouve-t-il un nombre considérable de Catalans, tels que Mataplana, Bergheden, Montaner, Martorell, Mosen-Jordi, les quatre March, etc. L'on compte aussi parmi eux plusieurs rois d'Aragon, tels qu'Alphonse Ier ou II, Pierre Ier, Pierre III, Jean Ier et enfin Jacques le Conquérant (Jayme IIº), issu d'une famille française, né et élevé à Montpellier. C'était même une espèce de règle parmi les troubadours et jongleurs (*trobadores y juglares*) de visiter dans leurs voyages la cour d'Aragon, comme le berceau de la gaie science

(1) *La tercera lengua maestra de las de España, es la lemosina, y mas general que todas..., por ser la que se hablava en Proenza, y toda la Guiayna, y la Francia gotica, y la que agora se habla en el principado de Cataluña, reyno de Valencia, islas de Mallorca, Minorca*, etc. (Gaspar Escolano. *Hist. de Valencia*, cité par M. Romey.)

(2) Le Roussillon et le Languedoc furent longtemps nommés *Gallia gothica*.

(*gaya ciencia*) ; et le Provençal Giraud Riquier, dans une supplique au roi de Castille Alphonse X, le prie de ne pas permettre qu'on prodigue indûment le nom de jongleurs dans son royaume « où la science de la *juglaria* a toujours trouvé plus de protection qu'en aucune autre cour. » D'un autre côté, lorsque Alphonse VI, après avoir épousé Constance de France, entreprit sa croisade contre les Mores, il conduisit dans son armée une foule de volontaires français qui séjournèrent longtemps en Castille après la prise de Tolède. Plusieurs s'y fixèrent, car les historiens disent que tout le pays d'Illescas fut donné aux Gascons. C'est à l'un de ces Français, Henri de Bourgogne, qu'Alphonse VI maria sa fille Thérèse, dont le fils, Alphonse-Henriquez, fut premier roi de Portugal (en 1128). Les autres rapportèrent dans leur patrie les leçons prises aux écoles encore subsistantes, non-seulement des Mozarabes, mais des Arabes demeurés à Tolède par capitulation. De ce nombre étaient plusieurs moines de Cluny, qui, ayant à leur tête un légat du pape, firent substituer l'écriture française et le rituel romain à l'écriture et au rituel gothiques desquels on fit usage en Espagne jusqu'à l'année 1091. On voit par ces diverses circonstances, et sans remonter au mariage d'O'tsman-ben-Aby-Nésa'ah (Munuza) avec Lampégie d'Aquitaine, ou à l'invasion de l'émyr Abdérame dans les Gaules, ou aux guerres avec Charlemagne et ses fils, comment s'opéra le contact des Arabes et des Français, et comment la poésie provençale put boire à la même source que la poésie espagnole.

Il est d'autres raisons, tirées de l'examen de cette littérature primitive, qui changent à peu près la vraisem-

blance en certitude. L'on ne découvre, en effet, dans la poésie provençale, aucun vestige d'érudition historique ou mythologique qui puisse indiquer une origine grecque ou latine. C'est ce que déclarent formellement Ginguené et Sismondi ([1]). Alexandre, dont le nom resta traditionnel dans tout l'univers, s'y trouve, il est vrai, mentionné; mais il est représenté comme un preux à la manière d'Arthur ou de Roland, et rangé parmi les paladins. La connaissance des anciens était alors si peu répandue que, trois siècles plus tard, la bibliothèque du Louvre ne possédait d'autres auteurs latins qu'Ovide, Lucain et Boëce. On voit, au contraire, la poésie des Provençaux, en cela toute semblable à celle des Arabes et des auteurs de *Romances*, se composer uniquement de petites pièces, ou galantes, ou chevaleresques, ou satiriques. Leurs *Silves* et leurs *Trésors*, quant à la forme, sont les *divans* des poëtes d'Andalousie ([2]). Enfin la ressemblance apparaît jusque dans la manière dont se

([1]) Juan Andrès avoue que Raimbault de Vacheïras mentionne une fois Pyrame et Thisbé, et que Bernard de Ventadour compare un baiser de sa dame à la lance d'Achille. Mais il ajoute que ces deux troubadours, studieux et savants entre tous les autres, n'avaient pu emprunter ces noms et ces idées qu'au seul Ovide, le premier des poëtes de l'antiquité duquel on retrouva quelque fragments.

([2]) On retrouve même cette imitation de la forme arabe dans la plupart des essais de la littérature française jusqu'au xve siècle. Ce sont de petits ouvrages mystiques ou allégoriques, portant des titres orientaux, tels que la *Nef des fols*, l'*Arbre des batailles*, le *Rosier des guerres*, etc. Ces titres sont tout à fait dans le goût des Arabes, qui en donnaient de semblables même aux ouvrages les plus sérieux. Ainsi, des deux histoires d'Al-Khatyb qui existent à l'Escorial, l'une, celle des Khalyfes de Cordoue, se nomme *Vêtement brodé*, et l'autre, celle des rois de Grenade, *Splendeur de la pleine lune*.

répandaient ces poésies, car on trouve chez les écrivains arabes, suivant l'observation de Casiri, la mention de poëtes musiciens ambulants, qui portaient leurs chansons dans les fêtes et les foires, comme les jongleurs qu'on vit aux noces des filles du Cid, dès la fin du XI[e] siècle, et sans lesquels, désormais, aucune fête ne se passa plus, ni dans les palais, ni dans les châteaux, ni sous le porche des églises, ni sur la place publique.

« Rien ne contribua tant à éveiller l'instinct poétique des populations du Midi que leurs guerres et leurs relations avec les Arabes d'Espagne. Ces vaillants Sarrasins, ces terribles Maures, qui franchirent tant de fois les défilés des Pyrénées, prirent bien vite dans l'imagination des habitants de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux, une beaucoup plus grande place que dans les arides chroniques des moines [1]. Ils figurèrent de bonne heure dans des légendes fabuleuses, dans des chants historiques, qui servirent comme de noyau aux épopées romanesques des époques subséquentes. (Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, t. I, p. 7.)

Vient une dernière considération plus puissante que toutes les autres : c'est que la *rime*, ce caractère distinctif de la poésie moderne, est empruntée aux Arabes. La rime fut inconnue de l'antiquité grecque et romaine, et celle qu'on trouve dans les poëmes religieux de la basse latinité n'est pas antérieure aux premiers essais des troubadours français et espagnols, en tous cas pas antérieure à la connaissance des livres arabes dans l'occi-

[1] Voici, par exemple, comment une de ces chroniques décrit la fameuse bataille de Poitiers, où Charles-Martel défit l'emyr Abdérame : « En 732, « Karl combattit contre les Sarrasins, le samedi, près de Poitiers. »

dent chrétien. Or, les Arabes employaient la rime de temps immémorial. Chez eux, l'usage en était si familier, et leur oreille était si habituée à la cadence finale des mots, que, dans plusieurs de leurs dictionnaires conservés à l'Escorial, les mots ne sont pas rangés par ordre alphabétique, mais *par ordre de rimes*. Le savant Huet, qui, bien qu'évêque et précepteur du dauphin, n'a pas refusé toute justice aux musulmans, convient que les Arabes ont appris aux modernes l'art de la rime. « *Ex Arabibus*, dit-il, *versuum simili sono concludendorum artem accepimus*. » Un autre prêtre, l'abbé Massieu, dans son *Histoire de la poésie française* (Mém. de Trévoux, année 1740), s'exprime encore plus clairement, lorsqu'il dit : « Les Espagnols furent vraisemblablement les pre-
« miers qui la prirent (la rime) de leurs nouveaux hôtes;
« Toulon et Marseille, par la commodité de leurs ports,
« nous l'apportèrent d'Espagne avec le commerce..... ».
Nous venons de voir par quelles autres *commodités* que les ports et le commerce, la rime put parvenir, avec toute la science des Arabes, en France et dans l'Europe. D'ailleurs, la construction tout entière des vers modernes, le nombre syllabique, l'hémistiche, les longues et brèves (qu'ils nomment *graves* et *légères*, ou *posées* et *agiles*, *quietas y movidas*), se trouvent, ainsi que la rime, dans la prosodie arabe [1]. Il me semble, toutefois, que Sis-

[1] « Comme l'érudition et la poésie étaient une partie principale de l'édu-
« cation chevaleresque de nos Arabes, je n'ai pas voulu priver mon his-
« toire de cet ornement de goût moresque, car il n'y a parmi eux nulle
« histoire de mérite qui ne soit ornée de vers avec plus ou moins de pro-
« fusion.... En cela, j'ai voulu les imiter jusque dans la traduction; je l'ai
« faite en nos vers de *romance* (vers assonnants) qui est l'espèce de com-
« position la plus usitée dans la métrique arabe d'où elle procède sans aucun

mondi a commis une erreur en attribuant à la même imitation la rime croisée qu'employèrent les Provençaux. Les Arabes se servaient presque uniquement du *monorime*, ou rime unique, redoublée et soutenue durant plusieurs vers, quelquefois durant une pièce entière. Ainsi, le vieux et célèbre poëme de Schanfara, antérieur à Mahomet, fut nommé *Lamiyat*, parce que tous les vers se terminent par la lettre *lam* (1). C'est ce rhythme qu'adoptèrent les plus anciens poëtes espagnols. Le *monorime* est irrégulier dans le *Poëme du Cid*, qui remonte au XIIe siècle, et dont l'auteur est resté inconnu. Il est réglé en quatrains dans l'*Alexandre* de Juan Lorenzo, dans les belles poésies religieuses de Gonzalo de Berceo, et dans les poésies satiriques de l'archiprêtre de Hita (Juan Ruiz), qui adopta également les rimes croisées (2). C'est

« doute. Et je les fais imprimer comme ils les écrivent, parce que chaque dou-
« ble vers de nos *romances* équivaut à un vers arabe, qu'ils divisent en deux
« parties. Ainsi notre premier vers équivaut à la première moitié ou premier
« hémistiche du vers arabe, qu'ils appellent *sadrilbaÿt*, ou entrée de vers;
« et notre second vers à l'autre hémistiche arabe, qu'ils appellent *ogzilbaÿt*,
« ou bout de vers. Les deux hémistiches sont d'un égal nombre de syllabes,
« et la *kafia*, ou rime, est en *ogzilbaÿt*, ou bout du vers. De manière
« qu'une strophe, de nos *romances*, composée de quatre vers, correspond à
« quatre hémistiches ou deux vers arabes... » » (Jos. Conde, *prologo*).

On peut voir d'autres détails sur la versification arabe dans Casiri, au mot *Arabicæ poeseos specimen et pretium*, tome I, page 84 et suiv.

(1) Le grand poëme d'Al-Tograï (Mouayad-Eddyn-abou-Ismaÿl-Hosseÿn, d'Ispahan, mort en 1120), se nomme aussi, et pour la même raison, *Lamiyat*. Seulement on appelle le premier *Lamiyat-al-Arab*, ou Lamiyat des Arabes, et le second *Lamiyat-al-adjem*, ou Lamiyat des Persans.

(2) Voir la collection de don Tomas Sanchez, *Poesias anteriores al siglo* XV, et mes *Etudes sur l'histoire de la littérature espagnole*, Ire partie.

L'on trouvera, à la fin de cette seconde partie (note I), divers exemples du monorime employé par les poëtes espagnols et provençaux.

aussi le monorime, et le monorime irrégulier, qu'employèrent les auteurs des vieux poëmes français du XIIe et du XIIIe siècles, *la Chanson de Roland*, *Berthe aux grands pieds*, *Gérard de Viane*, *les Quatre Fils Aymon*, *etc.* L'on peut donc justement laisser aux Provençaux cette heureuse invention du croisement des rimes, comme aux Italiens l'invention des octaves (*ottave rime*), que M. de Hammer croit qu'ils ont trouvées chez les Arabes. Mais ce n'en est pas moins à l'imitation des Arabes, par l'intermédiaire des Espagnols, que semblent dus les essais des troubadours du XIIe siècle, de ces poëtes voyageurs qui allèrent jeter dans toutes les cours de l'Europe la première étincelle du goût des lettres. « Je tiens pour cer-« tain, dit Fauriel, que les Arabes eurent une certaine « influence sur la culture provençale... L'on verra que, « sur plus d'un point, la civilisation des Arabes de la « péninsule espagnole présente des ressemblances frap-« pantes avec celle des Provençaux (p. 26). » Et, dans son *Histoire de la poésie provençale*, il consacre, en effet, tout le XIIIe chapitre (t. I, p. 419 à 448) à cette *influence des Arabes*. Il reconnaît même qu'un élément arabe a pénétré dans la langue des Provençaux comme dans celle des Espagnols. « L'arabe, dit-il, a été la dernière « venue, en Gaule, des langues qui ont pu avoir quel-« que influence sur le provençal. On trouve effective-« ment, dans celui-ci, un certain nombre de termes in-« dubitablement tirés du premier (p. 196). » M. Charpentier (*Histoire de la renaissance des lettres en Europe*), qui oublie un peu les Arabes, répète cependant après Guinguené : « Il faut reconnaître dans la poésie arabe la « mère et la maîtresse commune de l'espagnole et de la

« provençale. On aperçoit dans les troubadours les traces « de cette filiation. » — « Les troubadours provençaux, dit le naturaliste Francesco Redi (*Recherches grammaticales*) » mirent leur langue en tel éclat et en telle estime, « qu'elle était comprise et employée, non-seulement en « France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Italie, « de tous ceux qui professaient, avec les lettres, la *genti-* « *lezza* du chevalier et du courtisan. » Redi a pleinement raison. En Allemagne, dès le XIIe siècle, l'empereur Frédéric Barberousse accueillait les poëtes provençaux, que les Allemands imitèrent jusqu'au milieu du XIVe [1]. En Angleterre, le vieux Walfred Chaucer, contemporain de Pétrarque, « fut le premier, dit Dryden, à polir, orner et « amplifier notre stérile langue au moyen de la proven- « çale, qui était la plus cultivée de toutes les modernes. » En Italie, enfin, Dante, Pétrarque, Boccace, ces pères de la Renaissance, reconnaissent unanimement les Provençaux pour leurs maîtres. « Nos poëtes de Provence, « dit l'abbé Millot, ouvrirent la route aux Italiens; ils, « les pourvurent de modèles pour imiter et d'instru- « ments pour exécuter... Et rien n'est plus glorieux pour « les troubadours, que d'avoir eu de tels disciples, qui « devaient bientôt les surpasser. » Si les Provençaux, à leur tour, furent disciples des Arabes, ce sont donc les Arabes qui ont ouvert la route à l'Europe dans les lettres comme dans les sciences.

[1] Au tournoi littéraire qui eut lieu, en 1206, à Wartbourg, dans la Thuringe, et dont les pièces réunies forment le poëme appelé *Guerre de Wartbourg*, le prix fut remporté par un célèbre *minne sanger* (poëte chanteur), appelé Walther Von der Vogelweïde. Ce Walther arrivait de la cour de Philippe-Auguste, qu'il célébra dans ses chansons, et il était élève des troubadours et trouvères français.

Mais, à l'Italie en particulier, une communication directe et sans intermédiaire s'ouvrit avec les Arabes. Il y avait, à la cour polie des rois normands de Sicile, et dans leurs armées, une foule de Sarrasins, comme on les nommait ; témoin les exemples, déjà cités, du célèbre géographe Edryz et de Constantin le More. Il y en eut également à la cour et dans les armées de Frédéric II, cet empereur *demi-païen*, l'un des plus puissants promoteurs de la Renaissance, et de son fils Manfred, qui établit des colonies sarrasines dans la Pouille, et du jeune Conradin, défait et pris à la bataille de Tagliacozzo par Charles d'Anjou. Ce fut même le principal grief articulé dans les bulles d'excommunication que lancèrent successivement, contre ces chefs du parti gibelin, les papes Grégoire IX, Alexandre IV et Urbain IV. Les Italiens, comme les Espagnols, purent donc recevoir directement les leçons des Arabes à l'époque qui précède immédiatement l'apparition de leurs grands écrivains, de leurs grands artistes et de leurs illustres savants (1).

Mœurs chevaleresques. — En rappelant ce que doit aux Arabes l'Europe chrétienne sous le rapport des connaissances, il ne faut pas omettre ce qu'elle leur doit sous le rapport des mœurs. La haute civilisation à laquelle ils étaient parvenus portait ses fruits naturels, et les Arabes n'étaient pas moins distingués par le progrès et la douceur des mœurs que par l'étendue et la variété du savoir. L'humanité, la tolérance qu'ils montrèrent à l'égard des peuples vaincus, auxquels ils laissèrent généreusement

(1) Boccace a pris le sujet de plusieurs des contes du *Decaméron* dans des sources arabes, et Arioste lui-même a emprunté le touchant épisode d'*Isabelle* à l'historien El-Macin. (Libri, *Discours prélim.* p. 152, note 2.)



les biens, le culte, les lois et la plupart des droits civiques, rendent sur ce point un éclatant témoignage bien confirmé par toute leur histoire. Cette haute civilisation se montrait sous deux aspects principaux : la galanterie, dans les mœurs privées ; la chevalerie, dans les mœurs publiques. La galanterie (nommons ainsi la délicatesse des relations sociales) était née chez eux de l'extrême réserve imposée aux deux sexes, de la sévérité des lois et de l'opinion, enfin de l'esprit cultivé des femmes, qui savaient inspirer l'amour et commander le respect. Dans tous les rapports de société, dans toutes les habitudes de famille, les Arabes montraient une excessive austérité. « Ces gens-là, disaient-ils des Espa-« gnols, sont remplis de bravoure, et souffrent les pri-« vations avec constance; mais ils vivent comme des « bêtes sauvages, ne lavant ni leurs corps, ni même « leurs habits, qu'ils n'ôtent que lorsqu'ils tombent en « lambeaux, et *entrant les uns chez les autres sans deman-« der permission* [1]. » (Jos. Conde, *parte I*, *cap.* 18.) La chevalerie était la vertu des guerriers. Fondée sur la justice, elle corrigeait les abus de la force, qui est le droit de la guerre; fondée sur l'humanité, elle tempérait les excès de la haine, en rappelant aux hommes leur fraternité, même au milieu des combats. C'était une sorte d'association, de confrérie entre les hommes d'armes, qui rapprochait et unissait tous ses membres quand la politique ou la religion les séparait, et qui leur imposait de nobles devoirs quand tous les droits étaient

[1] « O croyants, n'entrez pas dans une maison étrangère sans en demander la permission. » (*Koran*, sour. XXIV, v. 27.)

méconnus. La chevalerie fut le plus puissant correctif de la féodalité, en donnant aux faibles, aux opprimés, des appuis et des vengeurs.

On a disputé pour savoir si le berceau de la chevalerie devait être placé au Nord ou au Midi, c'est-à-dire si cette institution venait des conquérants de la Germanie ou des conquérants de l'Yémen; et, comme dans toutes les disputes, on a fourni de part et d'autre ce qui se nomme des preuves. Il faut distinguer : aux Germains appartient la fraternité d'armes; aux Arabes aussi ([1]). Mais des Germains plus spécialement viennent le faux point d'honneur, la vengeance des affronts, le duel, le jugement par le combat, à peu près tous les vices de l'institution militaire; des Arabes, la fidélité à sa parole, le pardon aux vaincus, la protection aux faibles, le devoir d'observer et de faire observer la justice, à peu près toutes les vertus de l'institution militaire. Cette distinction repose sur les faits et les dates de l'histoire. Au temps d'Attila, d'Alaric et de Clovis, il n'y avait que des soldats dans les armées du Nord; la chevalerie parut en Europe seulement après les conquêtes des Arabes. « Aussi braves que les chrétiens, dit Fauriel (*Hist. de la poésie provençale*, t. I, p. 423), les Arabes étaient beaucoup plus civilisés, et ce fut incontestablement d'eux que vinrent, dans le cours de la guerre, les premiers exemples d'héroïsme, d'humanité, de générosité pour les adversaires, en un mot de quelque chose de cheva-

([1]) « Dans la seconde année de l'hégire (lorsque Mahomet préparait à Yatreb l'attaque de la Mekke), il ordonna que chaque musulman se choisît un ami, et se liât à lui par une fraternité indissoluble... » (Kasimirski, *Not. biog. sur Mahomet.*)



leresque, bien avant que la chevalerie eût un nom et des formules consacrées. » Ce ne fut même qu'au XII[e] siècle, à la suite de la première croisade, que la chevalerie se trouva généralement répandue. En Espagne, en Sicile, en Syrie, elle avait passé des musulmans aux chrétiens.

Sans doute les Arabes accordaient à la bravoure autant de prix et d'honneur que les peuples germains. Dans la guerre que soutint le grand Abdérame pour ériger le khalyfat de Cordoue, un de ses walis, nommé Abd-al-Malek, tua son jeune fils d'un coup de lance en le voyant reculer devant une troupe supérieure à la sienne. C'était une règle que, si l'ennemi n'était pas au moins double en nombre, tout Arabe qui fuyait devait être noté d'infamie (1). Cependant la bravoure, unique vertu des soldats germains, n'était ni la seule, ni même la première, exigée d'un chevalier arabe. Dix qualités lui étaient indispensables pour mériter ce nom, à savoir : la bonté, la valeur, la gentillesse, la poésie, le bien dire, la force, l'équitation, l'adresse à manier la lance, l'épée et l'arc (2). On voit, par le rang qu'elles occupent, que, dans l'opinion des Arabes, les qualités morales l'emportaient sur les qualités physiques, la bonté passant avant le cou-

(1) Par les *Réglements de Youzef*, roi de Grenade, il était même condamné à mort.

(2) « ..... *Fue muy buen caballero, y se decia de él que tenia las diez prendas que distinguen à los nobles y generosos, que consisten en bondad, valentia, caballeria, gentileza, poesia, bien hablar, fuerza, destreza en la lanza, en la espada y en el tirar del arco.* » (J. Conde, *parte II, cap.* 63.)

Le mot *gentileza*, ou *gentillesse*, qui a bien changé d'acception en vieillissant, veut dire les belles manières, le bon ton d'un homme bien né et bien élevé, de celui que les Anglais nomment encore un *gentleman*.

rage et la culture de l'esprit avec l'adresse corporelle.

Un trait de leur histoire prouvera jusqu'où s'étendait chez eux le respect des lois volontaires de la chevalerie. Il est de ces événements qui peignent toute une époque et toute une nation, parce qu'ils ne peuvent appartenir à nul autre temps et à nul autre peuple. Alphonse VIII de Castille, qui prit le titre d'empereur, et que les Arabes nommaient *Al-Embalatour*, assiégeait, en 1139, le fort d'Oreja. Le wali de Cordoue (ce n'était plus sous les khalyfes omméyades, c'était sous l'Almoravide Taschfyn-ben-Aly) rassembla quelques troupes pour secourir cette place. Mais, au lieu d'attaquer l'armée castillane, supérieure à la sienne, il crut plus facile de l'obliger à lever le siége par une diversion. Il tourna donc adroitement le camp des chrétiens, et vint à marches forcées jusqu'aux portes de Tolède. La reine Bérengère (Berenguela) s'y trouvait enfermée, sans moyens de résistance. Dans l'extrémité où la réduisait l'adroite manœuvre de l'ennemi, cette princesse imagina d'envoyer un héraut au général more pour lui représenter que, s'il était venu combattre les chrétiens, il devait aller les chercher sous les murs d'Oreja, où son époux l'attendait à la tête de l'armée; mais que faire la guerre à une femme n'était pas digne d'un chevalier brave, galant et généreux. Le scrupuleux Almoravide se rendit à de si bonnes raisons; il s'excusa de sa méprise, et demanda la faveur de saluer la reine avant son départ. Bérengère, en effet, vint se montrer sur la muraille au milieu de ses dames, et les chevaliers arabes, en s'éloignant, défilèrent devant elles comme dans un tournoi. Pendant cette cérémonie, digne des *cours d'amour,* Alphonse faisait capituler le fort d'O-

reja. Ne dirait-on pas nos Français saluant les Anglais à Fontenoy : « Messieurs, tirez les premiers ? » Et l'aventure n'est pas racontée par les musulmans, mais par les chrétiens (Ferreras, *año* 1139.)

Ce fut l'introduction de ces coutumes chevaleresques parmi les peuples de l'Europe, jusque-là gouvernés par les seules opinions religieuses, qui forma ces mœurs singulières du second âge chrétien, où se trouvaient confondus les lois de l'honneur avec celles de l'Église, et l'amour des femmes avec celui de Dieu : singularité qui a toujours fait un des traits les plus saillants du caractère des Espagnols.

Le savant et judicieux Fauriel a fait la même remarque. Après avoir rappelé quelle tolérance montrèrent les Arabes envers les chrétiens subjugués, et quelle fidélité dans leurs engagements : « Ces faits, dit-il, aident à en « expliquer un autre, aussi certain qu'il est remarqua- « ble : c'est l'espèce de sympathie et d'intimité sociale « qui s'établit de bonne heure et alla toujours croissant « entre les Arabes et les Espagnols ; c'est la facilité avec « laquelle ceux-ci cédèrent au noble ascendant des pre- « miers, se prirent à leur aimable génie, adoptèrent leur « langue, leurs mœurs, et jusqu'à leur tour d'imagina- « tion [1]. »

[1] L'histoire offre une foule d'exemples des effets bizarres que produisait ce mélange des mœurs de l'Orient et de l'Occident. Je vais en citer un, appartenant à l'époque du Cid, c'est-à-dire au temps où la chevalerie venait de pénétrer de l'Andalousie musulmane dans la Castille chrétienne.

Un peu avant la prise de Tolède par Alphonse VI, Amat, évêque d'Oleron en France, et légat du fameux Grégoire VII, vint demander, au nom du pape, qu'on substituât pour l'office de la messe le rituel romain au rituel des Goths (nommé aussi mozarabique), dont les Espagnols faisaient encore

Outre l'institution générale de la chevalerie, les Arabes furent peut-être les premiers à fonder les ordres militaires, ou milices religieuses, qui se propagèrent en si grand nombre dans toute l'Europe. On a vu précédemment (vol. I, chap. IV) qu'au moment de la chute des Omméyades, et lorsque les Espagnols commençaient à menacer l'empire du croissant, ébranlé par les querelles entre Arabes et Berbères, des musulmans zélés avaient formé une association religieuse et militaire pour la défense du pays contre les infidèles. Ces chevaliers,

usage. Pour décider cette importante question, Alphonse, qui avait humilié l'orgueil du saint-siége en lui refusant l'hommage de sa couronne, convoqua à Burgos, en 1077, un *concile national,* ou assemblée générale des grands et des prélats. L'archevêque primat et la plupart des membres ecclésiastiques opinèrent, comme la reine, pour la substitution de l'office romain ; mais les séculiers, plus attachés aux coutumes de leur pays, insistèrent pour le maintien de l'office gothique. Comme chaque parti soutenait son avis avec la même obstination, et qu'il n'était pas plus possible au roi de les concilier que de juger quelle liturgie serait la plus agréable au ciel, il remit la décision de l'affaire au *jugement de Dieu.* Ainsi ce moyen extravagant et barbare de découvrir la vérité d'un fait, servit encore à découvrir celle d'une opinion. Après quelques épreuves au feu et à l'eau, qui furent, dit-on, contraires au missel romain, l'on convint d'employer l'épreuve des armes. Un champion fut choisi de part et d'autre, et les membres de l'assemblée quittèrent les bancs du concile pour s'asseoir sur les gradins du champ-clos. Juan Ruyz de Matanca, qui combattait pour le missel des Goths, sortit vainqueur de la lice, où son adversaire laissa la vie. Cependant la reine, aidée du cardinal Richard, qui était venu de Rome apporter au roi de Castille une petite clé faite des chaînes de saint Pierre, entraîna son époux dans le parti du pape, et obtint de lui, deux ans après, l'ordre d'adopter le rituel vaincu : dénouement non moins étrange que le sujet du combat, et que le combat lui-même. (*Corónica del rey don Alfonso VI°.* Ferreras, *año* 1077 *y sig.*, etc.) Enfin, pour comble de singularité, le cardinal Ximenez, au bout de quatre cents ans, fit réimprimer le missel mozarabique, et en perpétua l'usage dans la cathédrale de Tolède. (Fléchier, d'après Eug. de Robles, Alvaro Gomez, etc.)

nommés *rabits* (*rabhyt*), n'imitaient point le reste des troupes qui se dispersaient après chaque campagne, mais restaient constamment sous les drapeaux. « Ils étaient tous, dit J. Conde, des chevaliers d'élite, qui professaient une extrême austérité de vie, une grande constance dans les dangers et les fatigues, et qui s'engageaient par vœu à défendre les frontières. Jamais ils ne devaient fuir, mais combattre intrépidement et mourir à leur poste. » « Il est vraisemblable, ajoute-t-il, que de ces *rabits* procédèrent, tant en Espagne que parmi les chrétiens d'Orient, les ordres militaires, si célèbres par leur valeur et les services rendus à la chrétienté. (*Parte II, cap.* 117, *nota.*) C'est sans doute après avoir reconnu l'utilité d'une semblable milice que les Espagnols sentirent le besoin de lui opposer d'autres instituts de chevalerie. Ainsi furent fondés les trois principaux ordres militaires d'Espagne : celui d'Alcantara, en 1156, par des chevaliers de Salamanque [1] ; celui de Calatrava, en 1158, par des moines bernardins, qui défendirent cette ville ; et celui de Saint-Jacques (Santiago), en 1161, par des chevaliers de Léon. L'ordre d'Evora, en Portugal, fut institué à la même époque. Il faut convenir néanmoins que la plupart des autres ordres militaires de l'Europe, tels que les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (devenus Chevaliers de Rhodes et de Malte), les Templiers et les Chevaliers Teutoniques, dont les instituts furent successivement fondés dans la Palestine, en 1099, 1118 et 1128, existaient avant les ordres d'Espagne, et qu'ils auraient pu leur servir aussi de modèles. Mais les

[1] Il fut régularisé par Alphonse IX, en 1214.

rabits, que les Espagnols avaient sous les yeux, et qu'ils rencontraient en face, étaient bien antérieurs à tous. Lorsque le dernier khalyfe omméyade, Hescham III, se rend aux frontières, en 1026, il est parlé d'eux comme d'un institut dès longtemps fondé. Les *rabits* avaient donc précédé d'un siècle au moins même les Hospitaliers de la première croisade.

Il serait, au reste, fort curieux de rechercher en combien de choses diverses les Arabes ont donné l'exemple à l'Europe. Ainsi, dès le commencement du VIII[e] siècle, on voit un émyr d'Espagne, Okbah-Ben-al-Hédjadj, créer, sous le nom de *Kaschefs* (*découvreurs*), un corps de maréchaussée destiné à la répression du brigandage. — On voit le khalyfe Abdérame II fonder un service de poste, six cent vingt ans avant Louis XI, pour le même objet, et dans la même forme : « Il ordonna, disent les his« toriens traduits par Conde, que, dans tous les chefs« lieux de districts, il y eût un *Sahyb-al-béryd*, ou « capitaine des routes, avec un certain nombre de « courriers à cheval, pour porter en grande diligence « les avis et ordres du gouvernement. » (*Parte I, cap*. 45.). — On voit l'un des derniers khalyfes de Cordoue, Djéouhar-ben-Mouhamad (1044), essayant de ramener un peu d'ordre et de sécurité au sein de sa capitale agitée par les guerres intestines, nous donner le modèle de la garde nationale, en confiant la police intérieure de la ville aux citoyens notables à qui des armes sont distribuées; on le voit aussi, pour éloigner et pour saisir les malfaiteurs nocturnes, imaginer de placer des portes aux rues, précaution que renouvelèrent les bourgeois de Paris lorsqu'ils étaient forcés de se défendre contre les entreprises

des écoliers de l'Université. « ... Les wazirs de sa con-
« fiance avaient la police de la ville. Ceux-ci distribuaient
« des armes aux habitants honorables de chaque quartier
« pour faire la ronde dans les rues... et toutes les rues de
« la ville étaient fermées par des portes, pour éviter les
« désordres de nuit, et pour que les malfaiteurs ne pus-
« sent fuir les rondes de chaque quartier... et ceux dont
« c'était le tour de faire la ronde passaient un jour et
une nuit, puis ils remettaient leurs armes à ceux qui
« venaient les remplacer. » (Conde, *parte III*, *cap*. 1.)
— On voit enfin les Arabes employer, dans leurs opérations militaires, pour transmettre les ordres ou les nouvelles, une espèce de télégraphie, soit au moyen de signaux de feu auxquels ils savaient donner une signification, soit au moyen de védettes ou crieurs, qui se plaçaient à d'égales distances, et correspondaient entre eux par des signes, des instruments ou des porte-voix. Ils nommaient *Al-Thalayah* ces védettes échelonnées, et les petites tours qui leur servaient d'échauguettes. L'on trouve encore un grand nombre de ces tours en Espagne, où le mot *atalaya* s'est conservé dans son double sens [1].

Navigation. — Mais il est un autre point, plus important, plus digne d'intérêt, où les Arabes nous ont encore

[1] L'usage des *atalayas* était immémorial chez les Arabes. Abou'l-Fédah rapporte qu'un roi de cette ancienne dynastie des Homéyrites, qu'on suppose avoir régné sur l'Yémen vers les époques de Ninus et de Salomon, fut surnommé *Zou'l-minar* (Seigneur des phares, des minarets) parce que, dans une expédition au pays des Nègres, il fit dresser des tours garnies de lanternes afin de retrouver sa route au milieu de l'océan des sables. (Schultens, *Hist. imperii vetutissimi Iectanidarum in Arabiâ Felice.*)

devancés ; celui-ci tient à l'art de la navigation. Je ne dirai pas que c'est la découverte de l'Amérique, mais c'est du moins la recherche d'un nouveau-monde, dont ils soupçonnaient l'existence par delà le grand Océan, et la rencontre des débris de l'antique Atlantide. Ce sujet demande quelques développements préliminaires.

L'espace compris entre Madère et les Açores (l'on pourrait dire entre l'Afrique et l'Amérique, puisque les géographes ont placé les confins de ces deux grandes divisions du monde aux deux petits archipels voisins) fut jadis occupé, selon toute apparence, par une terre assez vaste pour mériter le nom de continent, laquelle, s'étendant au loin vers le sud, enfermait aussi dans ses plaines, depuis submergées, les Canaries, les îles du cap Vert et toutes les petites vigies éparses entre ces quatre groupes d'îles. C'était du moins l'opinion de l'antiquité, qui donna à cette terre, inconnue, mais révélée par la tradition, le nom d'*Atlantide*. Lorsque les Phéniciens, quinze cents ans avant Jésus-Christ, eurent fait en quelque sorte la découverte de l'Espagne ; lorsque ces hardis navigateurs, qui agrandirent l'antique nacelle d'écorce, qui attachèrent des voiles aux mâts de leurs vaisseaux, et qui, se dirigeant sur l'espace des mers avec la science empruntée aux Chaldéens, osèrent abandonner les rivages connus pour chercher de nouveaux rivages, abordèrent à ceux de l'Hespérie dernière, ils ne s'arrêtèrent point à la côte orientale de l'Andalousie, la Tharsès de l'Écriture sainte, où les Philistins se rendaient du port de Joppé. Après y avoir fondé la vieille Abdère et Malacca (Malaga), ils franchirent le détroit entre Abyla et Calpé, entrèrent les premiers dans l'Océan, et fondèrent,

sur les rives occidentales de l'Europe, le port de Gadir (depuis Gadès, Cadix), et la ville d'Assidonia, que, dans une seconde conquête partie du même point seize siècles après, les Arabes ont appelée Médina-Sidonia.

Ce fut sans doute pendant les fréquents voyages que faisaient les Phéniciens à cette lointaine colonie, que des vaisseaux, poussés par la tempête, allèrent toucher aux restes de cette terre inconnue qui gisaient au milieu de l'océan Atlantique, et bien au delà des colonnes d'Hercule, dont le *non plus ultra* marquait alors les limites du monde. La relation de ces premiers explorateurs causa, dans l'antiquité, le même effet que produisit, à la fin du xv[e] siècle, la première annonce de la découverte de l'Amérique. Ce nouveau-monde des anciens avait été, du moins on le crut ainsi, une île immense, une espèce de continent, dont les rivages, étendus depuis l'archipel des Canaries jusqu'à celui des Antilles, auraient jadis rempli tout l'intervalle qui sépare les deux hémisphères. Ce monde du milieu aurait ensuite péri, abîmé dans les flots, au milieu de quelque grand cataclysme, ne laissant d'autres vestiges que les quatre groupes d'îles dont les sommités apparaissent encore à la surface de l'Océan qui l'a submergé « comme les os d'un grand cadavre. »

Cette terre de l'Atlantide, objet de la curiosité générale, devint bientôt le pays des fables. Dès que les Grecs eurent connu, soit par le récit des colons tyriens de Gadir, soit par leurs propres voyages en Ibérie, et poussés aussi par les vents ou l'esprit d'aventure, les restes de cette grande île perdue dans la grande mer, ils en firent le berceau du monde. Ils y transportèrent toute la théogonie qu'ils avaient d'abord placée dans la Sicile,

puis dans l'Italie, puis dans la Bétique, à mesure qu'ils avaient connu ces pays nouveaux, et qu'ils reculaient toujours avec les limites de l'univers; cette théogonie qu'avait déjà racontée le Phénicien Sanchoniaton, lequel se vantait d'avoir lu les livres sacrés de Thot, cachés dans les temples de l'Égypte, et plus anciens que les livres de Moïse. Ce fut donc dans cette île à demi fabuleuse que fut reléguée l'histoire primitive du monde, celle d'Uranus, Cybèle, Saturne, Rhée, Jupiter, Atlas et ses sept filles, les Pléyades.

A ces récits mythologiques, succéda l'histoire du peuple océanien, de même que, dans la Grèce, à l'histoire des dieux avait succédé celle des héros. On crut que, de l'Atlantide, était sortie une race d'hommes qui avaient précédé dans la science les hiérophantes de l'Egypte et les brames de l'Inde. On crut que les Atlantes, civilisés et civilisateurs, au lieu d'avoir été découverts et visités par les navigateurs de la Méditerranée, étaient venus en conquérants découvrir et visiter le monde méditerranéen; qu'une émigration de ce peuple, conduite par Atlas, en soumettant de proche en proche le littoral africain, avait pénétré jusqu'en Egypte, y avait laissé son culte, ses lois, sa science, et les avait ensuite apportés à la Grèce. Solon, le législateur de l'Attique, consacrait les loisirs de sa vieillesse à composer une grande épopée sur cette tradition nationale, — Iliade inverse, où la Grèce n'était plus conquérante, mais conquise, dont la Troie était Athènes et l'Agamemnon Atlas, — mais qui attribuait aux Athéniens une origine illustre, de la même manière que la conquête du Latium par Enée, en donnant aux Romains des ancêtres

troyens, illustrait à leurs yeux le berceau de Rome.

Avant Solon, dont le poëme inachevé n'est point arrivé jusqu'à nous, le vieil Homère avait parlé, dans son Odyssée, des Atlantes et de leur île ; Hésiode aussi, dans son *Livre des dieux*, et, plus tard, Euripide sur le théâtre d'Athènes. Mais de tous les Grecs, c'est Platon qui s'est le plus occupé de ce peuple primitif. Ses deux dialogues intitulés *Timée* et *Critias* sont consacrés à l'histoire de l'Atlantide. Platon, encore enfant, écouté les récits du vieillard Critias, son aïeul, lequel avait recueilli, de la bouche même de Solon, ce qu'avait enseigné à celui-ci un vieux prêtre égyptien de Saïs : l'Atlantide était jadis une grande île qui gisait dans l'Océan, en face de l'embouchure appelée les colonnes d'Hercule ; elle formait un carré oblong, ayant de longueur trois mille stades, et de largeur deux mille [1]. Son territoire s'étendait vers le sud, et, du côté du nord, il était bordé par des montagnes qui surpassaient en grandeur et en beauté toutes les autres montagnes de la terre. Elles abondaient en forêts, en rivières, en lacs, en prairies. Riche en métaux, l'île fournissait abondamment toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme. Les forêts donnaient une grande quantité de bois de construction, et abritaient une foule d'animaux divers, parmi lesquels se trouvaient même des éléphants.

Après la description de cette île, qu'il appelle fertile, belle, sainte et merveilleuse, Platon fait connaître son culte, sa constitution, son histoire. Il décrit le temple de Neptune, où s'assemblaient, tous les cinq ans, les dix

[1] Le stade équivaut à 47 mètres.

rois qui se partageaient le gouvernement de l'île, pour renouveler leur serment, faire les lois et rendre la justice. Les peuples de l'Atlantide furent longtemps soumis aux dieux et aux règles de la vertu ; longtemps ils vécurent dans l'innocence et le bonheur. Mais leurs mœurs douces et pures finirent par s'altérer. A la simplicité succéda l'orgueil, à la paix domestique, l'ambition des conquêtes. Au lieu de cultiver les champs qui avaient nourri leurs pères, les Atlantes sortirent en armes de leur pays, se répandirent violemment sur les terres voisines, et voulurent conquérir le monde. Alors Jupiter, gardien et vengeur des lois éternelles, assembla le conseil des dieux pour le châtiment de ce peuple impie. Sa destruction fut résolue, et les fléaux du ciel furent appelés à punir ceux qui s'étaient faits les fléaux de la terre. Jupiter déchaîna les tempêtes, fit trembler l'univers sur ses fondements, et, dans l'espace d'une nuit, l'Atlantide disparut sous les flots. « C'est pourquoi, ajoute Platon, la « mer qui se trouve là n'est point navigable, ni recon« nue par personne, puisqu'il s'y est formé peu après « un limon provenant de cette île submergée. »

Sans doute, dans ce récit, assez semblable à celui du déluge, Platon se montre plus moraliste qu'historien. Il voulait donner aux hommes un conseil de modération, une leçon de sagesse, et il s'appuyait sur un exemple fameux. Mais c'est précisément ce besoin de justifier le précepte par l'événement, de prendre la morale dans l'histoire, qui démontre combien il croyait au fait d'où la leçon devait jaillir. Le récit de Platon sur l'Atlantide est bien certainement la croyance de l'antiquité ; et la nature volcanique des îles qui subsistent encore, jointe

à la rupture violente du détroit de Gibraltar, qui a réuni à l'Océan l'ancien lac de la Méditerranée, rend cette croyance au moins vraisemblable. Buffon la partageait pleinement ([1]).

Successeurs des Phéniciens et des Grecs en Espagne, audacieux exécuteurs des trois grands voyages maritimes qui forment le *Périple d'Hannon*, les Carthaginois connurent et possédèrent les débris de l'Atlantide. C'est là sans doute qu'était cette île de l'Océan qui, d'après Aristote, dépeuplait la métropole par une continuelle émigration, cette île où, d'après Diodore de Sicile, Carthage se ménageait un dernier asile. Quant aux Romains, malgré leurs continuels rapports avec la florissante colonie de Gadès, et bien qu'ils fussent maîtres, — au nord, de la Lusitanie, des Gaules, de la Grande-Bretagne, — au midi, du royaume entier de Jugurtha, — ils n'entreprirent aucune expédition maritime, et nous ne trouvons rien dans leurs annales d'où l'on puisse inférer qu'ils aient étendu leur domination ou

([1]) « L'histoire de l'île Atlantide ne peut s'appliquer qu'à une très-grande « terre qui s'étendait fort au loin à l'occident de l'Espagne. Cette terre était « très-peuplée... et cela nous indique assez positivement le voisinage de « l'Amérique avec ces terres atlantiques situées entre les deux continents... « En réfléchissant sur la tradition de la submersion de l'Atlantide, il m'a « paru que les anciens Egyptiens, qui nous l'ont transmise, avaient des « communications de commerce, par le Nil et la Méditerranée, jusqu'en « Espagne et en Mauritanie... Il semblerait donc que la Méditerranée et « même le détroit qui la joint à l'Océan, existaient avant la submersion de « l'Atlantide; néanmoins l'ouverture du détroit pourrait bien être de la « même date. Les causes qui ont produit l'affaissement subit de cette vaste « terre ont dû s'étendre aux environs. La même commotion qui l'a détruite « a pu faire écrouler la petite portion de montagnes qui fermait autrefois le « détroit... » (*Epoques de la nature,* VI[e] Ep.)

leur commerce jusqu'aux îles de l'océan Atlantique, rien qui puisse même indiquer un voyage de curiosité ou de hasard. Il est vrai que leurs historiens, leurs géographes, leurs naturalistes, tels que Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Pomponius-Mela, ont tous parlé de l'Atlantide; mais c'est d'une manière si confuse, si incohérente, si peu assurée, que leurs récits ressemblent moins à la description géographique d'une contrée connue, qu'à l'histoire mythologique d'un pays fabuleux. Tout ce qu'ils en savent, ils l'ont appris par ouï-dire, et d'autres que les Romains [1]; tout ce qu'ils écrivent sur l'ancienne terre d'Atlas et sur les archipels qui marquent la place qu'elle occupa dans l'Océan, est copié des Grecs. C'est toujours, et seulement, le récit de Platon.

Lorsque Constantin eut élevé sur le Bosphore une nouvelle Rome; que l'empire se fut divisé, ayant deux têtes et deux maîtres; et lorsque les barbares, rompant leurs digues, se frayèrent une route sanglante à travers l'Europe, du centre de l'Asie jusqu'à l'Afrique, — dans ce grand cataclysme moral où la civilisation périt, où l'esprit humain fut enseveli sur un bûcher comme le phénix, pour renaître de ses cendres et recommencer sa carrière, — non-seulement on oublia le chemin des pays océaniques, mais on perdit jusqu'au souvenir que

[1] Ainsi lorsque Pline, qui adopte d'ailleurs la vieille histoire du continent submergé, explique pourquoi les *îles Fortunées* des Grecs ont reçu le nom de *Canaries :* « C'est, dit-il, parce qu'on y a trouvé une race de « grands chiens, dont une paire fut présentée au roi Juba (*Canariam vocant « a magnitudine canum..... ex quibus perducti sunt Jubæ duo.* Lib. VI, « cap 32). »



d'anciennes découvertes et d'anciennes traditions en avaient laissé dans la mémoire des hommes.

Il est certain que, depuis la destruction de Carthage et la conquête étendue par les Romains sur l'Espagne et la Mauritanie, les îles de l'Océan n'eurent plus de relations avec l'ancien monde, jusqu'au temps des grandes découvertes. Ce fut en 1420, lors des premières tentatives faites pour trouver le cap de Bonne-Espérance, que les Portugais Joâo Gonzalvès-Zarco et Tristâo Vaz rencontrèrent sur leur chemin l'île de Madère [1]. Douze ans plus tard, d'autres navigateurs de la même nation découvrirent l'une des Açores. Dans ces deux archipels, comme les Espagnols dans celui des Canaries, qu'ils avaient occupé dès 1402, ils trouvèrent des peuplades indigènes, les *Guanchos*, qui disparurent en peu d'années, car il parut plus facile et plus prompt aux colons chrétiens de les exterminer que de les convertir à l'Evangile.

Ces *Guanchos*, descendants des anciens Atlantes, étaient demeurés si longtemps sans voir aucun étranger, sans avoir aucun rapport avec le reste du monde, que les traditions des voyages de l'antiquité avaient fini par s'éteindre. Ils se croyaient la seule race humaine, et leurs îles étaient pour eux tout l'univers.

Cependant l'on ne saurait douter que, quatre siècles avant la venue des Portugais, les *Guanchos* de Madère et

(1) On leur attribue généralement la découverte de cette île; cependant il paraît certain que deux navires, partis, en 1346, de Mayorque, d'où ils étaient expédiés pour la *Rivière d'Or* par un Catalan nommé Ferrer, touchèrent à Madère et aux Canaries. Ces îles sont même indiquées sur de vieilles cartes catalanes de 1367 et 1375.

des Açores n'aient reçu la visite d'autres navigateurs, partis également des eaux du Tage, mais portant sur leurs bannières un autre symbole que la croix.

Il y avait alors trois cents ans que les Arabes étaient maîtres de la péninsule ibérique, et la Mauritanie (le *Mahgrêb*) était une des provinces du khalyfat de Cordoue. Nous avons vu que les Arabes d'Espagne, commerçants autant que guerriers, entretenaient un continuel échange de denrées naturelles et d'objets fabriqués, non-seulement avec leurs frères de l'Egypte et de la Syrie, mais avec les Grecs de Constantinople et les petits états de l'Italie, y compris la Sicile et la Sardaigne, que les soudans d'Egypte possédaient encore à cette époque; nous avons vu que la race arabe, occupant la plus grande partie du littoral méditerranéen, et réunissant, par son commerce de la mer Noire et de la mer Rouge, l'Orient à l'Occident, avait accompli la grande pensée du fondateur d'Alexandrie. Quelques marins de cette nation, qui possédait aussi des ports dans l'Océan de l'un et de l'autre côté du détroit auquel est resté le nom de Thâryk, eurent l'idée et le courage, 477 ans avant le départ de Christophe Colomb, de se jeter à la découverte au milieu du grand Océan, sinon, comme l'illustre Génois, avec un but fixe et précis, avec l'opiniâtre foi d'une croyance donnée par la science et le génie, du moins pas simplement à l'aventure, mais soupçonnant aussi quelque autre monde au bout de cette immensité.

Dans les historiens arabes traduits par J. Conde, il se trouve deux relations de ce premier voyage d'entreprise (*parte II*, *cap*. 109). L'une est fort courte, l'autre

plus détaillée et garantie par la juste célébrité du nom de son auteur. Je vais les transcrire toutes deux littéralement :

I. « Dans ce temps (l'an de l'hégire 433, ou, de notre ère, 1015-16, sous le règne passager de l'usurpateur berbère Souleÿman), quelques bourgeois de Médynat-« Alischbounah (Lisbonne), au nombre de quatre-vingts « hommes, amis entre eux, et d'une même tribu, s'em-« barquèrent pour chercher de nouvelles terres dans « l'intérieur de l'océan Atlantique. Mais ils ne purent « passer au delà de quelques îles, où ils furent assaillis « par une *multitude infinie d'éperviers*, et ils s'en revin-« rent, contant des choses merveilleuses de leur voyage. « Et ils furent appelés les *Entreprenants*, et ils donnè-« rent leur nom à la rue qu'ils habitaient dans Médynat-« Alischbounah, laquelle, depuis lors, fut appelée rue « des *Al-Mogaouars*.

II. « Le schéryf Edryz [1] raconte que de Médynat-« Alischbounah sortirent les *Al-Mogaouars* sur leurs « vaisseaux, pour reconnaître ce qu'il y aurait dans la « mer Océan. C'est pour cela que le quartier voisin « d'Alhama-Darab fut appelé, à cause d'eux, jusqu'à ces « derniers temps, la rue des *Al-Mogaouars*. Il arriva que « huit chefs de familles, tous cousins germains, se réu-« nirent et équipèrent un navire de charge. Ils y mi-« rent de l'eau et des provisions suffisantes pour quel-« ques mois. Ils mirent à la voile *au premier souffle du*

[1] Celui qu'on a longtemps nommé le *Géographe de Nubie*. Il est bon d'observer qu'Edryz étant mort en 1099, sa relation, contemporaine de l'événement, était écrite longtemps avant les découvertes des Portugais, et qu'elle n'a pu, comme on dit, être faite après coup.

« *vent d'Orient*, et quand ils eurent navigué presque « onze jours, ils arrivèrent à un parage de mer ayant « *de forts courants, des eaux obscures et peu de clarté dans* « *l'air*. Alors ils eurent peur, et virèrent de bord, et sil- « lonnant la mer du côté du midi, pendant douze autres « jours, ils arrivèrent à l'*île des Troupeaux* (*Djézyrat-al-* « *Ghanem*), qu'ils nommèrent ainsi à cause des innom- « brables troupes de bestiaux qui allaient de tous côtés à « l'aventure, sans bergers ni personne qui les gardât. « Ils s'approchèrent de l'île, sautèrent sur le rivage, et « rencontrèrent une fontaine de belle eau courante, sur « laquelle s'étendait un bosquet de figuiers sauvages. « Ils prirent quelques pièces de bétail dans ces trou- « peaux et les apprêtèrent pour le repas ; mais leur « chair était amère, et personne n'en put manger. Ils « gardèrent les peaux, et continuèrent par un vent du « midi pendant douze jours, jusqu'à ce qu'une île se « découvrît à eux, et ils y virent des habitations et des « champs cultivés. Ils se dirigèrent sur cette île pour « vérifier ce qu'elle contenait ; mais, à peu de distance, « ils furent environnés par des gens montés sur des « *zaouarks*, ou canots, qui les prirent et les conduisi- « rent, dans leurs embarcations, à une ville qui était « sur le bord de la mer. Ils y abordèrent, et virent des « hommes rouges (*rojos*, couleur de cuivre), de haute « stature, ayant peu de cheveux, mais forts longs, et des « femmes belles à merveille. On les tint enfermés trois « jours dans une maison. Le quatrième jour, un homme « entra, qui parlait arabe, et leur demanda qui ils « étaient, d'où ils venaient, et pourquoi. Ils lui racon- « tèrent leurs aventures, et il leur promit une bonne

« réussite. Le lendemain, on les présenta au roi, lequel « leur demanda la même chose que leur avait demandée « l'interprète la veille. Et eux dirent qu'ils s'étaient mis « à la mer avec le désir de voir ce qu'elle contenait de « tant de merveilles, et d'arriver à ses extrémités. Quand « le roi entendit cela, il sourit, et leur fit répondre par « le truchement que son père avait ordonné à quel- « ques-uns de ses sujets d'aller reconnaître cette mer, « que ceux-ci avaient navigué quelques mois sur son « étendue, jusqu'à ce que la lumière leur manquât, et « qu'ils étaient revenus sans tirer aucun profit de leur « voyage. Le roi ordonna ensuite à son truchement de « leur offrir de sa part sûreté et bonnes espérances. On « les ramena dans leur prison, jusqu'à ce que *le vent « d'Occident commençât à courir*. Alors, on les mit dans « des *zaouarks*, on leur banda les yeux, et l'on partit par « un très-bon temps. Et ils ajoutaient : Nous avions « navigué dans leur compagnie, trois jours avec leurs « nuits, quand nous arrivâmes à une plage, et ils nous « débarquèrent, et ils nous laissèrent sur la plage les « bras attachés derrière le dos. Le jour commençait à « poindre, et le soleil se leva, et nous étions dans une « grande angoisse, fort maltraités par nos liens, quand « nous entendîmes de grands cris de voix humaines, et « nous répondîmes tous ensemble. Et des hommes vin- « rent à nous, qui, nous trouvant en cet état, nous dé- « tachèrent de nos liens. C'étaient des Berbères, avec « qui nous pûmes parler, et l'un d'eux nous demanda : « Savez-vous combien il y a entre votre pays et le nôtre? « Et nous lui dîmes que non, et il reprit : Eh bien ! en- « tre votre pays et le nôtre, il y a deux mois de chemin.

« Et le chef de ces gens s'écria : « *Ouasafi*. Oh ! quelle « peine ! » Et depuis lors cet endroit s'est appelé *Asafi*. « C'est un port à l'extrémité du Mahgrêb. »

Si, de cette relation du schéryf Edryz, on élague toutes les circonstances indifférentes ou imaginées, si l'on s'en tient aux faits saillants et caractéristiques, il est impossible de ne pas reconnaître, dans ces îles visitées par les marins arabes de Lisbonne, quelques-uns des restes de l'antique Atlantide, les Açores et Madère. On ne saurait du moins lire cette relation sans être frappé des mêmes caractères que présentaient ces îles à leur découverte, et qu'avait présentés déjà dans le récit de Platon. Résumons-les dans une courte analyse :—Les Arabes partent de Lisbonne, comme on le ferait encore aujourd'hui, par les vents alizés, et ils sont ramenés en Afrique avec le vent d'ouest. — Ils se dirigent d'abord droit à l'occident, puis tournent au midi; c'est juste le chemin des archipels de l'Océan. — Ils trouvent *des eaux obscures* et *peu de clarté dans l'air*. Platon avait dit que la mer est restée trouble par le limon des terres submergées, et l'on sait que, dans ces parages, où croissent d'immenses bancs de plantes marines, règnent souvent d'épais brouillards. Les Arabes rencontrent aussi de *forts courants*, et sont débarqués au port d'Assafi, à l'extrémité de la Mauritanie, ayant deux mois de chemin à faire pour regagner leur pays. Or, personne n'ignore que l'océan se verse sans cesse dans la Méditerranée par un courant de l'ouest à l'est, et que souvent des navires qui croient aborder à Ténériffe sont emportés, sans y prendre garde, jusqu'au cap Noun à l'extrémité de la côte occidentale du Maroc.—De grands troupeaux erraient à l'aventure dans

la première île rencontrée par les Arabes; d'après Platon, la terre des Atlantes était riche en animaux utiles à l'homme, et maintenant encore le bétail est très-commun dans les quatre petits archipels. — Ces animaux à la *chair amère*, dont les Arabes emportent les peaux, étaient des chèvres probablement; c'est aussi l'espèce de bétail qui s'y trouve en plus grande abondance, et les habitants des îles du cap Vert font, des peaux de chèvres, leur principal objet de commerce et d'échange. — Les Arabes s'éloignèrent de ce premier groupe d'îles parce qu'ils y furent assaillis, suivant la courte relation, par des nuées d'éperviers (*por una infinita multitud de azores*, dit la traduction de Conde); c'est précisément le nombre infini de ces oiseaux de proie qui fit donner à ces îles, par les premiers navigateurs portugais, le nom de *Ilhas dos Açores*, îles des Éperviers. — Changeant de direction, ils rencontrent une grande île, gouvernée par un chef, qui réside dans une ville au bord de la mer: c'est Madère et Funchal. — Les habitants sont cuivrés : ce sont les anciens *Guanchos*. — Ces insulaires viennent s'emparer du vaisseau arabe, montés sur leurs canots, que le schérif Edryz appelle *zaouark*, mot qui signifie précisément *cymba*, bateau long, pirogue faite d'un tronc d'arbre; Platon avait dit que les forêts de l'Atlantide fournissaient abondamment des bois de construction, et lorsqu'en 1420, les Portugais découvrirent la plus grande île des quatre archipels, ils lui donnèrent le nom de Madère (*ilha da Madeïra*, île du bois de charpente), à cause des beaux arbres qu'ils y trouvèrent en abondance.

Ces divers rapprochements suffisent pour démontrer que les marins arabes partis de Lisbonne en l'an de l'hé-

gire 433, pour une aventureuse exploration de la *grande mer*, de la *mer des Ténèbres* (*Bahr-al-Talmet*), ont réellement visité deux des archipels de l'Océan, les Açores et Madère, et que, dans l'histoire de ces débris de l'Atlantide, leur voyage est comme un point de jonction qui rattache la découverte des Portugais à celle des Phéniciens, c'est-à-dire l'âge moderne à l'antiquité. Les Arabes auraient donc, dans l'intention du moins, et dans le fait en partie, précédé d'environ quatre cents ans tous les navigateurs du XVe siècle, et placé dès lors le premier jalon sur la route glorieuse que parcoururent jusqu'au but final Christophe Colomb et Vasco de Gama.

Je n'achèverai pas cet ouvrage, consacré à la mémoire d'un peuple dont les bienfaits ont été trop peu connus ou trop vite oubliés, sans exposer une conjecture historique qui, malgré la distance des époques, se rattache essentiellement au même sujet. Il est possible que l'Europe doive aux Arabes de plus antiques services, et que sa civilisation première lui vienne de ce peuple; c'est-à-dire que ce fussent des Arabes qui, au temps d'Inachus, de Cécrops et de Cadmus, en apportèrent les germes de l'Egypte à la Grèce, où elle a grandi pour s'étendre sur tout l'Occident. Voici par quels motifs peut se justifier cette opinion :

Plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, les Arabes Iectanides (*Kahthanytes*), qui vivaient à l'orient de la Péninsule, et dont Schultens a écrit la *très-antique* histoire, ayant attaqué les Arabes Kushites (*Kouschytes*), qui habitaient les bords de la mer Rouge, obligè-

rent une grande partie de ces peuples à se jeter, par l'isthme de Suez, dans le nord de l'Egypte, où ils s'emparèrent de Memphis et de toute la vallée septentrionale du Nil. C'est leur immigration que les annales égyptiennes nomment l'*Invasion des Pasteurs* (*Hycsos*). Elle eut lieu sous la dix-septième dynastie. Après les avoir laissés quelque temps maîtres de la Basse-Egypte, les anciens habitants, aidés des Ethiopiens, leur reprirent Memphis et les refoulèrent dans le Delta. Plusieurs tribus de *Pasteurs* quittèrent, après un long séjour, ce coin de terre où elles étaient trop à l'étroit, et enfin, au bout d'environ trois siècles, Sésostris, selon les uns, Tethmos, selon les autres, commença son règne par leur totale expulsion. La plupart de ces Arabes d'Egypte, qui furent contraints d'abandonner, à ces trois époques, l'asile qu'ils y avaient conquis, vinrent aborder sur les rivages de la Grèce. L'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse, entre l'année 1900 et 1850 avant Jésus-Christ; puis celle de Cécrops dans l'Attique, vers l'année 1650; puis enfin celle de Cadmus et de Danaüs qui s'établirent, l'un dans la Béotie, vers 1580, l'autre dans l'Argolide, vers 1572, après avoir touché à l'île de Rhodes; cette arrivée successive des quatre fondateurs d'états grecs, venus tous quatre de l'Egypte, concorde parfaitement avec la triple émigration des Pasteurs. Un tel accord doit laisser peu de doute sur la véritable origine de ces étrangers célèbres. Pourquoi des Egyptiens indigènes auraient-ils quitté les fertiles plaines du Nil pour monter sur leurs vaisseaux, et chercher à l'aventure une nouvelle patrie? N'étaient-ce pas plutôt les Kouschytes, les Pasteurs, chassés précédemment de l'Arabie, leur pays

natal, puis de la Basse-Egypte, leur pays de conquête, qui devaient s'établir aux premiers rivages où le vent les avait portés? Ceux qui s'enfuirent sur leurs chameaux allèrent se fixer dans le Mahgrêb; et ce sont peut-être les ancêtres des Berbères. Mais que seraient devenues les populations émigrées par mer, si ce n'étaient celles que recueillirent l'archipel et le continent de la Grèce?

Les philologues conviennent que la plupart des noms de ces étrangers, entre autres ceux d'Inachus et de Cadmus [1], ne pouvaient être Egyptiens. Ce serait une nouvelle et puissante raison pour croire à leur origine asiatique. Au contraire, il ne faudrait pas trouver un motif de doute dans cette circonstance que les divers fondateurs des premiers états grecs portèrent, en partie, dans cette patrie nouvelle, les mœurs et le culte de l'Egypte; car les conquérants arabes de Memphis avaient dû les embrasser eux-mêmes après trois à quatre siècles de séjour sur la terre égyptienne. On pourrait même expliquer ainsi, par le mélange qu'avaient dû laisser dans les mœurs et les croyances des *Pasteurs* leur origine en Asie et leur long séjour en Afrique, ces analogies et ces différences entre les mythologies grecque et égyptienne, qui font encore le supplice des érudits.

Cette opinion, que les étrangers qui policèrent la Grèce étaient des Arabes venus d'Egypte, mais non des Egyptiens, est professée dans l'*Histoire générale et particulière de la Grèce* de Cousin-Despréaux, qui la fonde sur quelques passages de Manéthon, recueillis par Josè-

[1] Ce sont, à ce qu'on assure, deux mots syriaques : inach (d'où αναξ) *brave*, et cadmi (d'où ακαδημος) *savant*. (Cousin Despréaux, d'après Fréret.)

phe [1], sur Diodore de Sicile, Pline, etc. Volney, dans ses *Recherches sur l'Histoire ancienne,* a traité indirectement la question. Après avoir prouvé, loin d'en faire l'objet d'un doute, que les Pasteurs d'Egypte étaient Arabes, il attribue à leur conquête la fuite de plusieurs familles égyptiennes qui se seraient alors réfugiées en Grèce. Mais, d'après la chronologie qu'adopte Volney, cette émigration d'Egyptiens, causée par l'invasion des Pasteurs, ne pourrait correspondre qu'à l'arrivée d'Inachus dans le Péloponèse. Celle de Cécrops aux rivages d'Athènes, celle de Cadmus à Thèbes et de Danaüs à Argos, ne peuvent plus s'expliquer que par l'expulsion successive des Pasteurs, de Memphis d'abord, puis du Delta. Or, ce fut seulement avec Cécrops, Cadmus et Danaüs, Arabes d'Egypte, que les habitants de la Grèce, restés jusque-là dans l'état sauvage, commencèrent à vivre en corps de nation, à se policer enfin.

De ce fait, s'il peut être admis, et de tous ceux dont j'ai composé le précédent chapitre sur la foi des plus respectables témoignages, il faut tirer la conclusion singulière, et pourtant obligée, qu'à la naissance de la civilisation antique, et à la renaissance de la civilisation moderne, ce sont les Arabes qui furent les premiers instituteurs de l'Europe.

(1) Voir la note II, à la fin de cette partie.

NOTES FINALES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

NOTE I.

Exemples de monorimes tirés des anciens poëtes espagnols.

MONORIMES IRRÉGULIERS.

Los de mio Cid à altas voces laman ;
Los de dentro non les querien tornar palabra ;
Aquijo mio Cid, à la puerta se legaba,
Saco el pie del' estribera, una feridal' daba :
No se abre la puerta, ca bien era cerrada.
Una niña de nuef anos a oio se paraba :
Ya, Campeador, en buen ora cinxiestes espada,
El rey lo ha vedado, à noch del entro su carta,
Con grant recabdo è fuerte mientre sellada :
Non vos osariemos abrir nin coger por nada,
Si non, perderiemos los averes é las casas,
E demas los oios de las caras.

(*Poema del Cid*)

....La lanza ha quebrada, al espada metio mano.
Mager de pie buenos colpes va dando :
Violo mio Cid Ruy Diaz el Castellano :

Acostos' à un alguazil que tiene buen cavallo
Diol' tal espadada con el so diestro brazo,
Cortol' por la cintura el medio echo en campo :
A Minaya Alvar Fanez ybal' dar el cavallo :
Calvagad, Minaya, vos sodes el mio diestro brazo :
Oy en este dia de vos abre grand vando,
Firmes son los Moros, aun nos' van del campo.
Cavalgo Minaya, el espada en la mano :
Por estas fuerzas fuerte mientre lidiando :
A los que alcanza valos delibrando.
Mio Cid Ruy Diaz el que en buen ora nasco,
Al rey Fariz tres colpes le avie dado :
Los dos le fallen, é el unol' ha tomado,
Por la loriga ayuso la sangre destellado :
Volvio la rienda por yrsele del campo :
Por aquel colpe rancado es el fonsado :
Martin Antolinez un colpe dio à Galve :
Las carbonclas del yelmo echogelas a parte :
Cartol' el yelmo que lego à la carne.

(*Poema del Cid.*)

MONORIMES RÉGULIERS :

Quando el rey de gloria viniere à judicar,
Bravo como leon que se quiere cebar,
¿Quien serà tan fardido que le ose esperar ?
Cà el leon yrado sabe mal trevejar.

Quando los angeles sanctos tremeràn con pavor,
Que yerro no ficieron contra el su sennor,
¿ Que farè yo mezquino, que so tan pecador ?
Bien de agora me espanto : tanto he grand pavor.

(Gonzalo de Berceo, *Juicio final.*)

Sedie el mes de mayo, coronado de flores,
Afeitando los campos de diversas colores,

Organeando las Mayas é cantando d'amores,
Espigando las mieses que siembran labradores.
(Juan Lorenzo, *Poema de Alexandro.*)

Las ranas en un lago cantaban é jugaban,
Cosa non les nusia, bien solteras andaban;
Creyron al diablo, que dél mal se pagaban :
Pidieron rey à don Jupiter, mucho gelo rogaban.
(El arcipreste de Hita, *fabula de la ranas que demandaban un rey.*)

Mucho fas el dinero et mucho es de amar,
Al torpe fase bueno et omen de prestar,
Fase correr al cojo et al mudo fablar;
El que no tiene manos, dineros quiere tomar.

Sea un home nescio et rudo labrador,
Los dineros le fasen hidalgo è sabidor;
Quanto mas algo tiene, tanto es de mas valor;
El que non ha dineros, non es de si señor.

Si tovieres dineros, habràs consolacion,
Plaser é alegria é del Papa racion,
Compraràs paraiso, ganaràs salvacion,
Do son muchos dineros, es mucha bendicion.
(El arcipreste de Hita, *Satira del dinero.*)

Exemples de monorimes tirés des troubadours provençaux :

Lo gens temps de pascor,
Ab la fresca verdor,
Nos adui fuelh e flor

De diversa color :
Per que tug amador
Son guay e cantador
Mas ieu, que plang e plor,
Cui jois non a sabor.

A vos mi clam, senhor
De mi dons et d'amor,
Qu'aisil dui traidor ,
Quar me fiava en lor,
Me fan vìure ab dolor,
Per ben e por honor
Qu'ai fag a la gensor,
Que no m'val ni m'socor.

Pena, dolor e dan
N'ai agut e n'ai gran ;
Mais suffert o ai tan,
No m'o tenc ad afan :
Qu'anc no vi nulh aman
Miels ames ses enjan,
Qu'ieu no m'van ges camjan,
Si cum las domnas fan.

Pus fom amdui enfan ,
L'ai amad', e la blan,
E's vai m'amors doblan
A quascum jorn de l'an ;
E si no m' fa enan
Amor e bel semblan,
Quant er viella, m'deman
Que m'aia bon talan.

Las ! e viures que m' val,
S' ieu non vey a jornal
Mon fin joy natural,

En lieit, al fenestral,
Blanc' e fresc' atretal
Cum per neus a Nadal,
Si qu'amdui cominal
Mezuressem engal !

Nos vis drut tan leyal
Que meyns o aia sal;
Qu'ieu port amor coral
A lieys de me non cal :
Enans dic que per al
No m'a ira mortal,
E si per so m'fai mal,
Pechat fai criminal.

Be for hueimais sazos,
Belha domna e pros,
Que m'fos datz a rescos
En baisau guizardos,
Si ja per als no fos
Mas quar sui enuios;
Q'us bes vol d'autre dos,
Quan per forsa es faitz dos.

Quan mir vostras faissos,
E'ls beths huels amoros,
Be m'meravilh de vos
Cum etz de bran respos;
E sembla m'tracios
Quant hom par francx e bos,
E pueys es orgulhos
Lai on es poderos.

Bels Vezers, si nos fos
Mos enans totz en vos,

Ieu laissera chansos
Per mal dels enuios.
(*Bernard de Ventadour.*)

Exemple du croisement des rimes chez les Provençaux :

Temps e luec a mos sabers,
Si saupes d'avineu dire,
Pois s'amors m'a faig eslire
Leis on es gaug e plazers,
Beutatz, senz, pretz e valors,
Doncs pois tan m'enanz amors
Qu'eu am tal domn'e dezir,
Non dei a bos motz faillir.

Mout fon corals lo dezirs
Que s venc en mon cor assire,
Quan de sos oils la vi rire
E pensar ab mainz sopirs,
Camjant mais de mil colors;
Don una douza dolors
M'en venc el cor, que doler
Mi fai senes mal aver.

Non es renda ni avers
Per qu'eu camjes mon martire;
Tant fort mi plai e l'azire
C'aissi entre dos volers,
M'estauc ab ris et ab plors,
Ab trebaill et ab douzors :
Aissi m'eug jaugens languir
Tant qu'il deing mos precs auzir.

Car tant non greva'l languirs

Qu'eu ja vas autra'l cor vire,
Ans l'am mil tanz e dezire
On pieg n'ai, car sos genz dirs,
Sos senz e sas granz lauzors
M'an si conques, per c'aillors
Non poiria conquerer
Joi que m'pogues res valer.

Car lo sobraltius valers
De lei cui sui finz servire
Es tant sobre tot consire,
E'l sieus homatz chapteners
Es tant genzer dels gensors
Qu'eu sui tant en gran joi sors
Que d'als non pot jois venir,
Qu'eu pretz ni deia grazir.

(*Bonifaz Calvo.*)

NOTE II.

TEXTE DE MANÉTHON, D'APRÈS JOSÈPHE, ET TRADUIT PAR VOLNEY.

« Nous eûmes jadis un roi nommé *Timaos*, au temps duquel Dieu étant irrité contre nous, je ne sais par quelle cause, il vint du côté d'Orient (*par l'Isthme de Suez*), une race d'hommes de condition ignoble (*des pâtres, très-méprisés par les laboureurs d'Égypte*), mais remplie d'audace, laquelle fit une irruption soudaine en ce pays, qu'elle soumit sans combat, et avec la plus grande facilité. D'abord ayant saisi les chefs ou princes, ces étrangers traitèrent de la manière la plus cruelle les villes et les habitants, et ils renversèrent

les temples des dieux. Leur conduite envers les Egyptiens fut la plus barbare, tuant les uns, et réduisant à une dure servitude les enfants et les femmes des autres. Ils se donnèrent ensuite un roi nommé *Salatis*, qui résida dans Memphis, et qui, plaçant des garnisons dans les lieux les plus convenables, soumit au tribut la province supérieure et la province inférieure. Il fortifia surtout la frontière orientale, se défiant de quelque invasion de la part des Assyriens, alors tout-puissants; et, parce qu'il remarqua dans le nome de Saïs, à l'orient de la branche (*du Nil nommée*) Bubastite, une ville avantageusement située, qui, dans notre ancienne théologie, s'appelle *Avar*, il l'entoura de fortes murailles, et il y plaça une garnison de 240 mille hommes armés. Chaque été, il y venait (*de Memphis*), tant pour faire les moissons et payer les soldes et salaires, que pour exercer cette multitude et inspirer l'effroi aux étrangers. Après 19 ans de règne, il mourut; son successeur, nommé *Béon*, régna 44 ans; puis *Apachnas*, 36 ans et 7 mois, puis *Apophis*, 61 ans; puis *Yanias*, 50 ans; puis *Assis*, 49 ans et 2 mois.

« Ces six premiers rois firent constamment aux Égyptiens une guerre d'extermination. Toute cette race portait le nom de *Yksos*, c'est-à-dire *rois pasteurs;* car, dans la langue sacrée, *YK* signifie *roi*, et, dans le dialecte commun, *sos* signifie *pasteur*. »

Josèphe, cessant de citer textuellement Manéthon, mais s'appuyant toujours de son autorité, ajoute : « Ces *pasteurs rois* et leurs successeurs possédèrent l'Egypte environ 511 ans. Mais, les rois de la Thébaïde et ceux du reste de l'Égypte ayant entrepris contre eux une guerre longue et violente, ils la continuèrent jusqu'à ce que, sous l'un de ces rois nommé *Alisphragmutos* (lisez *Misphragmutos*), les pasteurs vaincus et repoussés du pays, se renfermèrent dans un local nommé *Avar*, dont le circuit était de dix mille arpents. Ils entourèrent ce local d'une forte et immense muraille, pour la défense et la conservation de leurs personnes et de leur butin. Après *Alisphragmutos*, son fils, nommé *Thummosis*, vint avec 480 mille hommes assiéger cette place. Mais, n'ayant pu réussir à la prendre de force, il fit avec les pasteurs un traité dont la condition fut qu'ils pourraient quitter l'Égypte sains et saufs; à ce moyen, ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin, etc. »

Pour donner aux Juifs, ses compatriotes, une origine un peu noble, Josèphe prétend ensuite que ces pasteurs se retirèrent dans la Judée, où ils bâtirent la ville de Jérusalem. Mais cette opinion est si mal fondée, que le même Manéthon, lorsqu'il explique l'origine des Hébreux et leur sortie d'Égypte sous Moïse, qu'il nomme *Osarsiph*, affirme que c'était une *tourbe populaire* composée de lépreux et de gens impurs de toute espèce au nombre de 80 mille, chassés par le roi *Amenoph*, père de *Séthos*, sur l'ordre d'un oracle.

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNES

DE

MŒURS ARABES.

ESPAGNE. — DIXIÈME SIÈCLE.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

En publiant, l'année dernière, *l'Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, je disais que, pour rendre à la vie historique un grand peuple qui a disparu de la face de la terre, il faudrait que les Arabes trouvassent ce qu'ont eu les Écossais : un Walter-Scott, complétant l'œuvre d'un Robertson. Je tente aujourd'hui, non certes d'imiter le premier, après m'être tenu si loin du second, mais simplement de compléter mon propre ouvrage, en ajoutant aux aperçus généraux des événements historiques, d'autres aperçus de mœurs publiques et privées. J'avais senti, dès l'origine de mon travail, la nécessité de cette continuation ; mais

sa difficulté m'effrayait, et m'avait retenu. J'ai pris enfin un moyen terme entre mon désir et mon insuffisance. Au lieu d'ordonnancer et de peindre le grand tableau d'un roman historique, devenu si difficile, sur toute matière, par la comparaison, et peut-être impossible pour le sujet particulier, j'ai borné ma tâche à dessiner une espèce d'*album*, dont les feuilles détachées offrissent un à un les objets les plus saillants et les mieux connus, et qui, se tenant du moins entre elles par le lien d'une même époque et de mêmes personnages, formassent un tout, ayant son commencement et sa fin. Cette humble forme, infiniment plus à ma portée, épargnera de même au lecteur les imperfections plus grandes d'un cadre plus ambitieux.

Ce livre n'est pas du roman; encore moins du drame, malgré son titre; c'est de l'histoire, de l'histoire anecdotique et descriptive. Voilà comment je désire qu'il soit considéré par ceux qui le liront. Si je n'avais craint que les notes ne vinssent à tenir plus de place que le texte, j'aurais pu appuyer chaque détail d'une citation de quelque autorité. Tout est pris, soit dans les auteurs espagnols, tels que Casiri, Conde, Andrès, Perez de Hita, Hurtado de Mendoza, Bleda, Marmol, etc., soit dans les précieux travaux de nos orientalistes, d'Herbelot, Savary, Mouradgea d'Hosson, MM. Silvestre de Sacy, Quatremère, Grangeret de la Grange, Garcin

de Tassy, Humbert, etc. [1]. Je n'ai fait que réunir, pour en composer des figures complètes, les traits épars qu'ils m'ont fournis; sans rien inventer, ni dans la nature des sujets, ni dans leurs développements, et sans me permettre d'autres suppositions que celles qu'autorisait l'induction la plus rigoureuse. J'ai l'espoir que ceux qui savent reconnaîtront l'exactitude des esquisses que j'ai tracées; heureux si ceux qui veulent savoir disent aussi, comme devant ces portraits dont on n'a point vu l'original, mais où l'on sent que la nature est copiée avec conscience : « Cela doit être ressemblant! »

[1] Auxquels il faut ajouter maintenant MM. Reynaud et Dozy.

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNES DE MŒURS ARABES.

ESPAGNE. — DIXIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LA MOSQUÉE.

« Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu, et que Mahomet est le prophète de Dieu. Venez à la prière; venez au temple du salut. Il n'y a point de Dieu, sinon Dieu. »

Cet *Ezzann*, jeté dans les airs, au même instant, du haut des six cents mosquées de Cordoue, appelait à la prière d'*Al-Ssobi* (1) les habitants de la grande cité. A peine le soleil commençait à frapper de ses premiers rayons les innombrables croissants d'or qui brillaient à

(1) De l'aube.

la pointe des minarets ([1]) ; cependant l'appel matinal des *muézzins* ([2]) semblait avoir éveillé toute la population de la capitale du khalyfat d'Occident. Trois cent soixante-quinze périodes de douze lunaisons s'étaient accomplies depuis la fuite du Prophète à Médine ([3]) ; et le saint mois de Rhamazann, — cet austère carême au long jeûne de trente jours pendant lesquels nul musulman, du lever au coucher du soleil, ne mange une miette de pain, ne boit une goutte d'eau, ce carême aux longues prières de trente nuits pendant lesquelles tout musulman récite les 6,666 versets du Koran,— s'était achevé la veille. On entrait dans la lune de Schéwal, et, avec elle, dans la fête appelée *Id-Fitr*, le *Retour de la rupture du jeûne*, qui précède de soixante-dix jours l'autre grande fête annuelle des musulmans, l'*Id-ad'hha*, le *Retour des sacrifices* ([4]). Mais une solennité, plus grande que les solennités accoutumées de ce jour, augmentait l'empressement des fidèles, toujours dociles à la voix des *muézzins*. Ce n'était pas seulement le peuple de Cordoue qui se préparait à jouir des cérémonies et des spectacles annoncés; les habitants du grand faubourg d'Orient, de cette moitié

([1]) *Al-meinareh*, phare, tour du phare, de la lanterne.

([2]) *Mouadzyn* (en Espagnol *almuedano*) crieur des mosquées.— Pour annoncer les heures de la prière, les tambours, instruments guerriers, ne convenaient pas à la sainteté de l'objet; les cloches non plus, qui étaient déjà à l'usage des chrétiens; ni les trompettes, à l'usage des juifs; ni les feux, à l'usage des Guèbres. Mahomet adopta la voix humaine. — L'*Ezzann*, ou appel du *muézzin*, se fait pour chacune des cinq *namaz*, ou prières canoniques de la journée.

([3]) L'année 376 de l'hégire correspond à l'année 998 de l'ère chrétienne, et 1036 de l'ère espagnole.

([4]) Ce sont les deux *béiram* des Turcs.

de la ville coupée par le fleuve, couvraient d'une multitude empressée le large pont de pierre que l'émyr Al-Samah jeta sur l'antique Bétis devenu pour ses nouveaux maîtres le Guadalquivir (*Al-Ouad-al-Kébir*, le Fleuve-Grand); et de longues processions de gens des campagnes, montés pour la plupart sur des chameaux, des chevaux, des mulets ou des ânes, venaient, de toutes les directions, mêler leur foule à la foule sortie des deux cent mille maisons de la ville impériale.

La saison des fleurs prêtait à la fête l'une de ses plus belles journées. Par une conjoncture jugée d'heureux présage, la lune nouvelle, qui ne s'était levée sur l'horizon qu'après la sixième heure de la nuit, avait brillé jusqu'à l'aube du matin, et son pâle croissant, mince et courbé comme une lame de cimeterre, apparaissait encore à l'occident, parmi les dernières étoiles, tandis que le soleil montait tout radieux sur son trône de l'orient. L'air était calme et pur; aucun vent ne pliait la cime des palmiers, et si quelques brises légères soufflaient de l'ouest par intervalles, elles apportaient sur leurs ailes, avec la fraîcheur des sommets neigeux de la Cordilière-Brune (*Sierra-Morena*), les parfums des mille jardins qui enveloppent d'une ceinture embaumée *Korthobah* la grande [1].

Sur la vaste place de la *Mosallah*, s'élève, isolée de toutes parts, la masse carrée de l'*Aljama* [2], surmontée de son dôme étincelant, flanquée de ses quatre légers mi-

[1] Fondée par les Phéniciens, qui la nommèrent *Kartouba*, elle fut appelée *Cordubè* par les Grecs, *Corduba* par les Romains, *Corduva* par les Goths, *Korthobah* par les Arabes, et finalement *Cordova* par les Espagnols.

[2] *Al-Djami*, grande mosquée, cathédrale.

narets, et précédée de son jardin d'orangers. C'est là que débouche, de toutes les rues, la multitude qui affluait à flots pressés sous les colonnes de leurs longues galeries. La rue du centre, conduisant à la principale des dix-neuf portes percées dans la façade du temple, était couverte, de l'une à l'autre extrémité, des plus riches tapis de Perse, dont les nuances douces aux yeux, imitant celle d'une vaste prairie, faisaient ressortir tout l'éclat des fleurs naturelles dont ils étaient jonchés, tandis que de longues guirlandes où d'autres fleurs se mêlaient à divers feuillages, suspendues entre les maisons, abritaient ce parterre d'un berceau parfumé. Cette rue était vide encore : un double rang de cavaliers de la garde africaine retenait, à chaque issue, les flots du peuple; mais, à travers la claire-voie des jalousies qui enferment les vastes balcons symétriquement avancés sur la rue, on voyait scintiller les riches parures que la loi permet aux femmes en les défendant aux hommes; et, du haut des *azoteas* (1), à l'ombre des myrtes, des grenadiers, des orangers touffus de ces nouveaux jardins de Babylone, une autre foule, suspendue dans les airs, semblait regarder, comme de la surface d'un autre sol, un spectacle souterrain.

Après quelques moments de silencieuse attente, le bruit lointain des *chirimias* aiguës, des sonores *añafils*, des sourds *atabals* et du *thantanah* retentissant (2) annonça l'approche de ceux qu'attendaient les regards fixés de la foule immobile. On vit d'abord paraître, ouvrant la marche et précédant le cortége, un corps de

(1) *Al-sotheh*, terrasse.

(2) Clairons, trompettes, timbales et tam-tam.

Kaschefs [1], seule troupe qui partageât avec la garde africaine du khalyfe le privilége de rester constamment sous les armes. Leurs courtes lances de jonc, leurs légers boucliers de sabine [2], et la simple cotte d'armes, sans cuirasse ni mailles d'acier, qui couvre leurs vestes en toile de lin, indiquent qu'il remplissent un office de paix plutôt qu'un service de guerre. Après eux venaient les magistrats municipaux dont ils exécutent les ordres pour la répression des délits, la poursuite des malfaiteurs, le maintien de la sécurité publique. Parmi ces derniers, on distinguait, aux insignes de leurs professions, les chefs de corporations des divers métiers, les *alguazils* [3] commandés par le *mothésib* [4], les *wakyls* [5] des hopitaux et des écoles, les collecteurs du *zégah* [6], les percepteurs du *scharadj* [7] et du *taadyl* [8], les inspecteurs des bazars, chargés de pourvoir aux approvisionnements de la ville et de surveiller les transactions commerciales. A leur suite s'avançaient, gardant un ordre aussi parfait qu'eussent pu se l'imposer des hommes de pied, deux nombreux détachements de cavaliers de la garde africaine et de la garde esclavone. Depuis Abdérame Ier, le fondateur du trône de Cordoue, lequel aborda en Andalousie ayant pour toute armée quelques centaines

(1) *Découvreurs*, cavaliers de maréchaussée.

(2) Espèce de genévrier dont les branches tressées servaient à fabriquer des armes défensives.

(3) *Al-ouazyl*, officiers de police urbaine.

(4) Edile, préfet de police.

(5) Majordomes.

(6) Dîmes en nature.

(7) Droits de douane et d'octroi.

(8) Capitation sur les non-musulmans.

de Berbères de la tribu des Zénètes, c'est aux guerriers de cette nation qu'est confiée la garde personnelle du khalyfe. Cependant ils ont dû, dès le temps du premier Al-Hakem, partager cet honorable privilége avec une troupe de ces esclaves que les juifs vont acheter sur la côte orientale de l'Adriatique, et qui, faits musulmans, composent par moitié la garde du palais. Ils sont tous montés sur de puissants chevaux noirs; leurs morions de fer sont cachés sous les plis d'un large turban blanc; par-dessous leur cotte d'armes entr'ouverte, une cuirasse courte et polie étincelle de mille feux aux rayons du soleil, ainsi que leur écu d'acier; et la pesante masse d'armes pend à l'arçon de leur selle, tandis qu'ils étendent sur l'épaule la longue et lourde épée à deux mains (1). Au milieu de leurs rangs, et tous à cheval, seule monture et seule voiture d'un noble Arabe, marchait la foule immense des officiers du palais. C'étaient d'abord les représentants des deux priviléges civils de la souveraineté, l'intendant de la *Sikka* (2) et celui du *tiraz* (3); puis les *djamdars* (4), qui servent la personne du prince; puis le receveur des *demandes en reparations de griefs*; puis le *secrétaire de la main auguste*, assisté des deux *déwadars*, le *grand* et le *petit teneur de l'encrier*, suivi des *scribes de l'écriture fine*

(1) « La garde des esclaves, composée d'étrangers... faisait le service intérieur de l'Alcazar. Elle se servait d'épées à deux mains, d'écus et de masses d'armes. » (J. Conde, *parte II, cap.* 66.)

(2) Le coin des monnaies.

(3) Le droit qu'a le souverain de porter son nom tissé dans l'étoffe même de ses vêtements, en brocart, soie ou filoselle. Il y avait un hôtel du *tiraz*, un intendant du *tiraz*, etc., pour la fabrication des robes du khalyfe.

(4) Officiers de la garde-robe.

et *de la grosse écriture*. Enfin, l'oriflamme impériale, se déployant avec majesté dans les airs, annonça l'approche du khalyfe. Comme la couleur blanche, adoptée jadis par les Omméyades de Damas, remplaça, en Espagne, depuis Abdérame Ier, la couleur noire choisie par les Abbassydes, l'étendard de l'empire est une longue bannière de soie blanche, au centre de laquelle, sur un écusson d'or, brille la *main vermeille* tenant la *clé d'azur*, image symbolique du *livre qui ouvre les portes du monde*, et qu'adoptèrent les compagnons de Tharyk, lorsqu'en abordant à l'antique Calpé, leur épée ouvrit à la loi les portes de l'Occident (1).

Hescham II venait de *Médynat-al-Zohrah* (2), la ville de

(1) On trouve encore la *main* et la *clé* sur un écusson, à la porte fortifiée de l'Alhamrâ, nommée *Porte du Jugement*.

L'oriflamme du Prophète avait été noire; ses drapeaux, comme ses robes, noirs ou blancs; et ces deux couleurs sont restées chères à ses disciples, qui les préfèrent aux autres, et qui proscrivirent même longtemps le jaune et le rouge. Aly, quatrième khalyfe, choisit le vert pour la couleur impériale. Les Omméyades reprirent le blanc, et, par opposition, les Abbassydes adoptèrent le noir. Plus tard, les Almohades eurent un drapeau blanc et bleu, parsemé de croissants d'or. D'après les chroniqueurs romanciers, tels que Perez de Hita, les rois de Grenade eurent ensuite un drapeau couleur paille, sur lequel était brodée, en rubis, une grenade à demi-ouverte qu'entourait cette légende : « Je suis né avec la couronne (*con la corona naci*). » Mais ce doit être une de leurs inventions, car le nom donné par les Arabes à l'ancienne Illiberis (*Garb-nata*, crème du couchant, ou *Dar-Garnathah*, la maison-forte, d'où *Granada*), n'a aucun rapport avec le fruit qui porte, en espagnol et en français, le même nom que la ville. J. Conde dit positivement (*parte IV, cap.* 6) que les armoiries du premier roi de Grenade, Aben-al-Hamar, sur sa bannière et sur ses monnaies, étaient un écu en champ d'argent, avec une bande diagonale bleue, tenue aux extrémités par deux gueules de dragons, et portant cette légende : *Lé ghaleb illeh Allah* « il n'y a de vainqueur que Dieu. »

(2) Ville de Zohrah (*Fleur*), bâtie par Abdérame III pour son esclave fa-

palais, toute bâtie de marbre et de bois de cèdre, la ville aux toits dorés, où les colonnes de jaspe, d'albâtre et de porphyre sont aussi nombreuses que les arbres de tous les climats qui croissent mêlés dans ses jardins. Seul entre tous les hommes nobles de l'empire, Hescham ne s'est jamais assis sur les reins d'un coursier. Il était, comme une femme, porté dans un palanquin de forme indienne que soutenaient, à l'aide de longs brancards, douze mules blanches, conduites par autant d'esclaves noirs qui marchaient à leurs côtés. Les rubis, les émeraudes, les saphirs, les topazes, mille pierreries de mille couleurs brillaient sur les harnais des mules et sur les ais du char, qu'une espèce de dôme, formé de plumes d'autruche et de paon, protégeait contre les feux du soleil de mai. Sous ce dôme vacillant, Hescham était à demi couché, et les yeux de la multitude cherchaient avidement à découvrir les traits d'un prince qui, depuis vingt ans de règne, toujours caché au fond du harem, ne s'était montré à ses regards que dans les grandes solennités religieuses, seulement assez pour obéir à la loi de sa famille, à la loi des Omméyades, qui veut que le khalyfe soit *visible* [1]. Déjà, pour Hescham, malgré les sourds murmures des vrais croyants qui prophétisèrent à ce propos les malheurs de son règne, on avait transgressé cette loi, qui exige aussi du khalyfe la majorité de quinze ans.

vorite. Elle est décrite précédemment dans la section Ire du chap. 2 de la seconde partie.

(1) C'était afin de combattre l'opinion des sectateurs d'Aly, les Schyïtes, à l'égard du khalyfe appelé l'*imâm Madhy*, qui disparut dans le IIIe siècle de l'hégire, et dont ils attendaient le retour, comme les Juifs l'arrivée du Messie.

Il eût été trop téméraire, trop périlleux, de la transgresser deux fois, et de souffler ainsi l'esprit de révolte jusqu'aux plus fidèles gardiens de la foi.

D'une écharpe de mousseline blanche, roulée autour de la tête d'Hescham, une des extrémités tombait sur son front ; l'autre, plus longue, pendait sur ses épaules, enveloppant son cou. C'est ainsi qu'à l'imitation des anges, disait-il, s'était coiffé Mahomet. Des épaules jusqu'aux pieds, que chaussaient des bottines de cordouan rouge, Hescham était couvert d'une *férédjyah*, ou robe très-ample, mi-partie de toile d'or et de soie verte, sur laquelle tranchait un long et large baudrier de velours pourpre, orné de boutons d'or, qui soutenait, dans un fourreau semblable, une épée droite à deux tranchants. Sur la lame de cette épée, se lisait la devise prise au Koran : « Le secours vient de Dieu, et la victoire est proche. » La robe d'Hescham était entourée, au col, aux manches, aux parements et aux bords inférieurs, de larges bordures, où, par l'entrelacement de fils d'or dans la soie et de fils de soie dans l'or, le nom du khalyfe se trouvait mille fois répété. C'est le privilége du *tiraz*, qui donne au prince régnant un costume personnel, que nul ne peut s'approprier. Hescham ne comptait pas au delà de trente-deux années ; ses traits étaient nobles et réguliers, sa physionomie douce, aimable, intéressante. Mais une taille efféminée, des yeux languissants, un visage pâle que pâlissaient encore les reflets du turban impérial, montraient un homme énervé dans les langueurs du sérail, et qui devait arriver par une longue enfance à une vieillesse anticipée. La foule, à son approche, s'inclinait humblement ; elle courbait

le front jusque sur la poussière. Mais ses respects, tout religieux, s'adressaient moins au prince, chef de l'empire, qu'au vicaire du Prophète, au premier des imâms, au pontife suprême de la foi. On vénérait moins l'indolent Heschâm que le fils du sage et bienfaisant Al-Hakem II, le petit-fils du magnanime Abdérame III, l'héritier de cette glorieuse famille des Omméyades qu'une longue suite de monarques illustres avait rendue chère à toutes les nations groupées sous l'ombre de leur sceptre.

A voir la cour qui entourait immédiatement le khalyfe, on eût dit d'un jeune enfant qu'on n'a point encore enlevé aux mains des femmes, qui, du *harem*, n'est pas encore passé au *sélamlik* (1). A son coté, dans le palanquin même dont les mouvements souples et cadencés le berçaient mollement, se tenait sa mère, la sultane Ssobyha (2), dont l'âge mûr n'avait point altéré la fierté, ni flétri tous les charmes. Son front était chargé d'un diadème éclatant. Seule, entre toutes les femmes, par le privilége de l'âge autant que par celui du rang, elle avait le visage découvert, et ses regards se promenaient avec assurance sur la foule prosternée. A sa suite venaient, sur d'élégantes litières, les femmes qu'elle avait prises à l'ancienne cour de son mari pour en former la cour actuelle de son fils. Outre le *milhafah*, le double voile blanc, dont une pièce leur couvre le front jusqu'aux yeux, tandis que l'autre descend de la naissance du nez jusqu'à la ceinture, toutes ces femmes

(1) Le *harem* et le *sélamlik*, dans les maisons musulmanes, sont comme le *gynécée* et l'*andrôn* des Grecs. Les pièces intermédiaires, appelées le *mabéyn*, n'appartiennent qu'au père de famille.

(2) *Aurore*.

portent le *schariyah*, le voile ou masque de crin, qui leur permet de voir sans être vues. Elles portent aussi les parures permises à leur sexe, une infinité de broderies, de longues chaînes d'or, des colliers, des bracelets et des chapelets de corail, d'ambre ou de perles, des éventails en plumes de paon, à poignées d'ivoire ou d'ébène. Leurs cheveux, tressés en une foule de petites boucles, sont entremêlés de bijoux et de fleurs. Elles n'usent jamais de pommade, ni de poudre, ni de fard; seulement leurs ongles sont teints avec le *hinna* (argile rouge), et les sourcils, ainsi que les paupières, noircis par un collyre composé d'antimoine et de noix de galle. De jeunes *khasséghis* (pages) agitent des chasse-mouches autour de leurs têtes. Comme une longue *gilalah* (1) blanche, tombant jusqu'aux pieds par-dessus leurs pantalons blancs, noués aux chevilles, complète l'office des voiles qui les cachent à tous les yeux, la multitude ne peut reconnaître les membres de ce divan d'un prince efféminé, toujours en tutelle, bien qu'il ait lui-même la tutelle générale de l'empire; mais du moins, quand elles passent, on se redit leurs noms demeurés célèbres. C'est Lobnah, autrefois secrétaire intime du docte Al-Hakem II; Maryem, la Sapho de Séville, qui professa, dans les chaires de cette cité, la science et la poésie; Khadidjah, qui composait les vers et la musique de ses chansons; Rhadyah, enfin, si célèbre par la grâce de l'esprit, qu'on l'appelait, quand elle paraisssait dans une réunion, l'*Heureuse Etoile*.

Quelques hommes, quelques vieillards, mêlaient leurs

(1) Robe légère et transparente.

longues *djobbah* (1) noires aux blanches *gilalah* de ce cortége féminin. D'abord les deux oncles du khalyfe, Abd-al-Azyz et Al-Mondhyr, auxquels leur frère Al-Hakem II a confié les emplois jugés les plus honorables de l'empire : l'un est gardien de la bibliothèque du palais Mérouân, l'autre est président des académies de Cordoue; — puis les deux médecins du khalyfe, le juif Samuel de Rotalyéhoud et l'Arabe Abou-al-Kâsem-Kalaf-ben-Abas (2), qui a étudié l'art de guérir à Chiraz, sous l'*imâm* des médecins, sous l'auteur du *Kanoun*, le grand Ebn-Synâ (3), qui se rend illustre par la charité comme par la science, que les pauvres bénissent quand les doctes le glorifient, et qu'on *montre au doigt* comme la merveille de son temps (4). Auprès d'eux se tenait un vieillard étranger, dont la longue tunique de velours noir et la toque de même étoffe attiraient les regards de la foule. C'était l'ambassadeur de l'empereur grec Jean Zimiscès, qui était venu renouveler d'anciens traités de commerce et d'alliance entre Constantinople et Cordoue. Il avait à ses côtés, pour truchement et pour compagnie, un évêque chrétien, lequel, ayant fait précédemment partie d'une légation envoyée par le khalyfe à l'empereur byzantin, avait alors reçu de l'ambassadeur grec

(1) Pelisses ouvertes par-devant.

(2) Albucasis.

(3) Avicenne.

(4) Albucasis est né un peu après le règne d'Hescham II, et c'est de Rhasès (Al-Razy), mort un siècle auparavant, que les historiens disent qu'il était *montré au doigt*. Ce Rhasès répondit un jour à une question « qu'il ignorait ce qui lui était demandé. » Voyant la surprise de l'interrogateur : « Si ta mère, lui dit-il, possédait autant de chameaux qu'il y a de choses que je ne sais point, elle serait plus riche que le roi de Perse. »

les services d'hospitalité qu'il lui rendait à son tour.

A peine le khalyfe et son bizarre entourage étaient-ils passés au milieu d'un religieux silence, à peine la foule avait-elle relevé ses mille têtes inclinées par le respect, que déjà des cris d'enthousiasme saluaient d'un immense et glorieux concert la venue du véritable chef de l'empire. « Gloire au fils d'Amer! Gloire à l'invincible [1] ! Qu'Allah lui donne de longues années! » Tous les yeux voulaient voir, toutes les mains voulaient saluer, toutes les bouches voulaient bénir Al-Mansoûr. Le hagib [2] venait à cheval, en habit de guerre. Il était vêtu avec l'austère simplicité tant recommandée par le Prophète aux vrais croyants. Pas une pierrerie sur toute sa personne; il laisse ces riches bagatelles aux femmes, ou les relègue dans les harnais de ses chevaux. Pas un brin de soie sur tout son costume; le Prophète a dit : « Ne portez point d'habit de soie; celui qui s'en revêt dans ce monde ne s'en revêtira point dans l'éternité. » Pas un ornement d'or ou d'argent sur toute son armure. « Certes, a dit le Prophète, le feu de l'enfer tonnera, comme le mugissement du chameau, dans le ventre de celui qui mange ou boit dans des vases d'or ou d'argent. » Ce n'est qu'à la reliure du Koran que peut servir le plus précieux de ces deux métaux; et le sceau de l'empire, le cachet d'Hescham, qu'Al-Mansoûr tient en sa main comme emblème de la haute dignité dont il

(1) *Al-Mansoûr*, dont les Espagnols ont fait Almanzor.

(2) *Hadjeb, huissier de la porte, chambellan*, titre du premier ministre des khalyfes de Cordoue. Le titre de *vizir*, donné par les sultans ottomans à leur premier ministre, signifie littéralement *porte-faix*, parce que le vizi porte le fardeau du gouvernement.



est revêtu, est un simple cachet d'argent, semblable à celui du Prophète, où se trouve gravée la devise laissée par Moawiah à la famille des Omméyades : « Toute action a son mérite [1]. » Au-dessus des plis du turban de mousseline blanche (le blanc est la couleur heureuse) qui ceignait le front du hagib, s'élevait un cimier d'acier bruni, surmonté d'une espèce de fer d'épieu court et carré. Sa légère *kabah* [2], couleur d'azur, était faite d'une étoffe tissue avec les toisons des chevreaux de Kachemyre. Elle était couverte, sans être cachée, par une fine cotte de mailles, dont les anneaux d'acier poli, tressés et flexibles comme les fils d'une toile de soie, cuirassaient, sans les étreindre, les épaules, la poitrine et les flancs ; les hauts montants de la selle défendaient le reste du corps. Un long poignard, une épée à double tranchant, fourbis aux forges de Damas et dons du khalyfe d'Orient, étaient suspendus à l'écharpe blanche qui pressait trois fois ses reins. Les longs étriers où ses pieds reposent, enfermés par-dessus les chevilles, lui servaient,

(1) C'est-à-dire mérite récompense ou châtiment.

Le cachet de Mahomet portait seulement ces mots : *Mohhammed apôtre d'Allah.*

Le célèbre cachet d'Aly, gravé sur acier blanc, contenait ces sept lignes :

« J'ai préparé contre toute erreur le mot : *il n'est d'autre Dieu que Dieu.*

« Et contre toute affliction le mot : *il n'est de pouvoir et de force qu'en Dieu.*

« Et contre toute adversité le mot : *je me confie en Dieu.*

« Et contre tout péché le mot : *je demande pardon à Dieu.*

« Et contre tout chagrin le mot : *ce que veut Dieu.*

« Et envers tout bienfait le mot : *louange à Dieu.*

« Ce qu'Aly, fils d'Abou-Thaleb, possède de grâces de Dieu, il le tient de Dieu. »

(2) Tunique à manches étroites.

autant que la bride, à diriger un étalon du Hedjaz, que couvrait, au lieu de la housse de velours, une longue peau de tigre agrafée pas ses griffes sur le poitrail, et dont la crinière échevelée, l'œil ardent, la bouche écumante, la jambe sèche, le pied bondissant, annonçaient l'indomptable énergie d'un fils du *pays des degrés* (1). Derrière le hagib, un *silahdar* (2) portait sa lance et son *adarga* (3) richement ciselé. L'attitude d'Al-Mansoûr est simple et grave. Ses beaux et nobles traits, brunis par le soleil d'Andalousie, amaigris par les veilles et les campagnes, attestent les travaux du ministre ainsi que les fatigues du général. L'activité de l'esprit et du corps a creusé sur son front des rides précoces, et des filets d'argent commencent à sillonner sa longue barbe noire. Mais, dans le doux regard de son œil bleu (4), dans le sourire de bienveillance qui anime cette bouche habituée au commandement, se lit l'heureuse union du génie et de la bonté.

A sa droite marchait Abd-al-Malek (5), l'aîné et le bien-aimé de ses fils; Abd-al-Malek, vivante image de son père, mais tout brillant des grâces de la jeunesse, et qui le représentait à l'âge encore si tendre où la sultane-mère lui remit, avec le sceau du khalyfe, les destinées de l'empire. A sa gauche était le Berbère Souleïman-ben-

(1) C'est le sens du mot Hedjaz; et la contrée se nomme ainsi parce qu'elle s'élève graduellement des rivages de la mer jusqu'aux sommets des monts Horeb et Sinaï.

(2) Ecuyer.

(3) *Al-darkah,* bouclier rond.

(4) Ce sont des yeux bleus que donnent à presque tous les khalyfes omméyades les portraits tracés par les historiens qu'a recueillis J. Conde.

(5) *Serviteur du Prince,* ce dernier mot comme surnom de Dieu.

al-Hakem, *Sahyb-scharta* ou chef de la garde africaine, que son teint basané, ses traits courts, ses lèvres épaisses entourées d'une barbe laineuse, faisaient reconnaître, parmi les blanches et délicates figures des fils de l'Arabie, pour un des fils subjugués, mais non soumis, du Maghrêb. Ils étaient immédiatement suivis par l'*Amyr-al-Bahr* (1), par les six *walis* (2) des grandes provinces de l'empire, Mérida, Tolède, Saragosse, Valence, Murcie et Grenade, par leurs vingt-quatre *wazirs* (3) et par les *kaïds* (4) des principales places fortes, tous en costume de guerre, tous portant les insignes de leur dignité. Puis venaient, vêtus de longs caftans à l'orientale, les vieillards composant l'*Al-Dywân* ou *Meschouar* (5); puis les hauts fonctionnaires de l'ordre civil, dépendant, comme les chefs de l'armée, du ministre unique; puis enfin les membres des diverses académies de Cordoue, auxquels s'étaient mêlés d'autres académiciens, les uns venus de Séville ou de Tolède, les autres de plus lointaines contrées, de Bassra ou de Koufa. Quelques escadrons de la garde berbère de l'Alcazar, précédés de leurs troupes de musiciens qui répondaient incessamment aux acclamations de la multitude par le bruit des instruments guerriers, terminaient cette longue procession, dans les rangs de laquelle on avait compté toutes les autorités et toutes les gloires de l'empire.

Le khalyfe, le hagib et leur suite s'arrêtèrent devant

(1) Emyr de la mer, amiral.
(2) Gouverneurs.
(3) Lieutenants de districts.
(4) Commandants de forteresses, dont les Espagnols ont fait *alcayde*.
(5) Divan ou conseil d'Etat.

la façade de la mosquée, sur la grande place de la *Mosallah*, où, le dixième jour de la prochaine lune de Zithidgé, le peuple s'assemblera de nouveau pour la *fête des Sacrifices* (1). Alors, au milieu des dix-huit portes lamées de bronze, la porte centrale, lamée d'or, tournant sur ses gonds énormes, s'ouvrit lentement et découvrit le vaste péristyle du temple, où se tenaient, rangés en deux longues files, ses nombreux desservants. D'un côté, le collége des *Imâms*, des prêtres qui enseignent aux croyants les préceptes du Livre, qui maintiennent l'orthodoxie de la foi, qui accomplissent les cérémonies du culte; de l'autre, le collége des *Khadys*, dont l'office, également sacerdotal, est de faire descendre la loi unique aux intérêts profanes, aux choses de ce monde, soit en l'interprétant, comme loi civile, entre les plaideurs, soit en l'appliquant, comme loi criminelle, aux coupables. Exerçant tous un office clérical, ils portaient également le *dilk* noir, le manteau fendu sur l'épaule, et la *tarah*, le petit voile noir empesé qui descend du turban sur le dos. Les premiers avaient à leur tête le *khatyb* (2), le chef

(1) L'*Id-Ad'ha*, l'une des quatre Pâques en usage chez les Arabes d'Espagne. Le khalyfe, grand imâm, frappait lui-même quelques-unes des victimes avec une lance que tenait le grand Khady. On distribuait en présents aux familles pauvres les corps des chameaux, des buffles, des bœufs et des moutons qui périssaient dans ces fêtes, où l'on a compté quelquefois jusqu'à quinze cents victimes. Le sacrifice du chameau était indispensable, suivant ce verset du Koran (37 de la sour. XXII) : « Nous avons destiné les chameaux pour servir aux rites des sacrifices... Ils doivent rester sur trois pieds, attachés par le quatrième... Quand la victime est tombée, mangez-en, et donnez-en à celui qui se contente de ce qu'on lui donne. » A la dernière fête d'*Id-Ad'ha* que célébra Mahomet, peu avant sa mort, il immola lui-même soixante-trois chameaux, nombre égal aux années de son âge.

(2) Prédicateur principal.

de la *madrézah* (1) et le *daÿ* des *daÿs* (2); les autres étaient précédés du *khady* des *khadys* (3) et de ses quatre assesseurs, qui forment le tribunal supérieur de l'empire, et dont la fonction redoutable est de juger les juges.

Le khalyfe descendit de son palanquin, les femmes de leurs litières, le *hagib*, le *sahyb-scharta*, les *walis*, les *wazirs*, les *kaïds*, quittèrent leurs chevaux, et cette multitude de hauts personnages, gardant le plus grand ordre et le plus grand silence, entra dans le parvis. Là, sont les portes qui conduisent aux tribunaux, aux écoles, à la haute tour où se font les observations astronomiques. Une vaste cour, en forme de carré long, conduit de ce portique à la mosquée; elle s'étend sur une citerne d'égale étendue, dont la sépare une couche de terre végétale pressée entre les dalles supérieures et les voûtes souterraines. Cette cour est pavée d'une mosaïque de marbre, qui se reproduit en dessins uniformes, et du centre de chaque rosace s'élèvent, à des intervalles réguliers, les hautes tiges d'orangers séculaires qui répandent au loin le parfum des fleurs et des fruits dont ils sont chargés à la fois. Sous leur feuillage épais, sombre et luisant, qui arrête les rayons du soleil, mais laisse passer en s'agitant les fraîches haleines de la brise, jaillissent dans des bassins de marbre une infinité de jets d'eau limpide, où les fidèles, avant de pénétrer dans le sanctuaire, se purifient par les ablutions que prescrit la loi du Prophète.

Entourés d'une foule d'*imâms* qui, la tête inclinée, les bras croisés sur la poitrine, semblaient, dans leur

(1) Ecole gratuite.

(2) Chef des missionnaires.

(3) *Khady-al-Khodah.*

complète immobilité, deux rangées de statues de marbre blanc, Hescham et sa cour s'arrêtèrent quelques instants aux fontaines de purification, pour se laver le visage, les mains et les bras jusqu'au coude. Ces fontaines sont l'image des deux sources purificatoires qui coulent devant la porte du Paradis, pour que les élus, avant d'entrer dans la demeure des bienheureux, éteignent dans leurs eaux d'oubli les jalousies, les haines et toutes les passions dont le cœur des hommes est troublé sur la terre. L'ablution faite, le khalyfe fut introduit dans la mosquée.

Ce monument eut pour architecte l'homme par qui fut élevé l'édifice même de l'empire arabe en Espagne, ce proscrit miraculeusement échappé au massacre de sa famille entière, qui vint relever en Europe la vieille tige des Omméyades, abattue dans l'Asie sous la hache des Abbassydes, et qui fonda, par un heureux schisme, le khalyfat de Cordoue, rival de celui d'Orient. Abdérame Ier [1] traça lui-même le plan de son Aljama, et de chaque journée il consacrait une heure à diriger les travaux de construction, comme il consacrait aux dépenses une part des revenus impériaux. Abdérame n'en jeta les fondements qu'après les longues années de guerre et de triomphes sanglants que lui coûtèrent la résistance de ses rivaux en Espagne et les attaques de ses ennemis d'Asie. Il termina son œuvre de roi, mais non son œuvre d'artiste; il laissa un empire fortement constitué par la victoire et la clémence, mais il ferma les yeux sans avoir entendu retentir sous les voûtes de son

[1] *Abd-al-Rhaman*, serviteur du Miséricordieux.

temple la prière de consécration. Hescham I[er] acheva pieusement l'ouvrage de son père.

Si quelque initié de la secte ascétique des *Roufaÿ*, fuyant les embûches des quatre tentateurs ennemis de l'âme (1), parcourt neuf fois l'enceinte consacrée entre la seconde et la troisième prière du jour, il comptera trois cent-trente coudées dans la longueur de l'édifice, et cent quatre-vingt-cinq dans sa largeur ; il s'arrêtera, en faisant une génuflexion profonde, au centre des dix-neuf larges nefs qui conduisent des portes du temple à son extrémité, et des trente-huit nefs plus étroites qui s'étendent entre les murailles latérales. Si c'est un étranger couvert de l'*irham* (2), qui vient accomplir dans l'*al-jama* de Cordoue l'*itikiaf*, la retraite de dix jours, il tournera lentement, en récitant chaque jour une sourate du Koran, autour de ses mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre, toutes faites d'une seule pièce, hautes, légères, privées de bases, mais ornées de chapiteaux, et ressemblant à des troncs de palmiers desquels on aurait coupé la tige au-dessus de la naissance des feuilles. Rangées symétriquement comme les arbres d'un jardin, elles portent la merveilleuse charpente de bois odorant, légère voûte des toits du temple, au-dessus desquels resplendit, à quarante brasses d'élévation, la grenade d'or qui couronne un dôme unique (3). Quatre mille six cents

(1) Ce sont *yblis*, ou le diable, *al-dounia*, ou le monde, *al-nefs*, ou l'appétit, le désir, et *al-hewa*, ou l'amour.

(2) Manteau de pèlerin.

(3) On appelait la mosquée de Cordoue *al-Kobbat*, le Dôme, comme on appelle aujourd'hui la cathédrale de Florence, celle de Milan, etc., *il Duomo*. Toutefois, dans le temple élevé par Justinien à la Sagesse divine,



lampes d'argent, suspendues à des chaînettes de même métal, descendent des lambris ciselés pour éclairer les prières de nuit; et dans un nombre égal de riches cassolettes, fument incessamment l'encens, l'aloès et l'ambre. Sous la coupole intérieure que forme le dôme de la mosquée, on aperçoit, parmi ces innombrables fanaux qui éclairent et parfument l'édifice, deux énormes vases de bronze, à peine ébauchés, pendus à des chaînes de fer. Leur forme étrange et massive ne les distingue pas moins que le métal dont ils sont composés des lampes élégantes qui éclairent chaque nef uniformément. La lumière qu'ils répandent, au lieu de s'échapper par de petites ouvertures circulaires, sort d'une large gueule béante, et sur les flancs de la lourde machine apparaissent, d'un côté, une croix, symbole de la religion du Christ, de l'autre, un lézard, tous deux grossièrement sculptés (1). Ce sont des trophées de guerre qu'Al-Mansoûr a récemment consacrés au dieu des batailles dans la principale *aljama* de l'empire; ce sont les cloches de la métropole chrétienne qu'il a conquises l'année précédente, lorsque, après avoir pénétré victorieusement jusqu'à l'extrémité de la Galice, il emporta d'assaut la ville sainte de Compostelle, qu'en la vouant à leur patron saint Jacques le Tue-Mores (2), les Espagnols croyaient mettre à jamais hors de l'atteinte des mécréants (3). En-

dans la Sainte-Sophie de Constantinople, convertie en mosquée par Mahomet II, les architectes byzantins, Anthemius de Trolle et Isidore de Milet, avaient élevé la coupole dans les airs, non-seulement avant Brunelleschi et Michel-Ange, mais avant Abdérame Ier.

(1) *Cruz y Lagarto*, armes de Saint-Jacques.

(2) *Santiago-Mata-Moros.*

(3) Lorsque le sultan Solyman Ier prit Bude sur les Hongrois, en 1526, il

fin, sur toutes les parois intérieures de l'édifice, à d'égaux intervalles, se lisent des versets du Koran, qui se déroulent en longues et capricieuses arabesques, et dont les lettres d'or, incrustées dans le marbre blanc des murailles, sont revêtues d'une fine mosaïque de cristal qui fait étinceler les saintes paroles comme autant de caractères lumineux qu'aurait tracés le doigt des anges. Ce sont les seuls ornements du temple. Aucune figure, aucun symbole, aucune représentation des êtres du ciel ou de la terre ne s'y fait apercevoir. Dans cette absence de toute image, dans cette nudité, dans ce vide, on sent, on respire l'horreur des idolâtries et la pure croyance en l'unité de Dieu [1].

Lorsque le khalyfe, ayant à ses côtés la sultane mère, se fut assis dans la *maksoura*, tribune élevée entre quatre colonnes de la nef centrale, on ouvrit au peuple toutes les portes du temple. Aussitôt une foule immense,

rapporta aussi de la cathédrale de cette ville deux grandes lampes d'or massif, qu'il suspendit dans Sainte-Sophie de Constantinople.

[1] Quelquefois, en Afrique surtout, on plaçait dans les mosquées des talismans pour éloigner les rats, les serpents, les scorpions; mais ces talismans, auxquels on donnait d'ordinaire la figure des animaux qu'ils devaient mettre en fuite, n'étaient point exposés aux regards; on les cachait soigneusement.

A ceux que ferait rire de pitié cette simplicité des musulmans d'Afrique, il faut rappeler que les chrétiens ne furent pas moins crédules. Bien que fort supérieur à son siècle, Grégoire de Tours rapporte sérieusement que, grâce à deux figures de serpent et de loir, enfouies sous un pont de la Seine, Paris fut longtemps préservé de ces animaux malfaisants; et que, si, plus tard, les habitants de Paris eurent tant à souffrir de leurs dégâts, c'est parce que, dans le VI[e] siècle, sous Childebért ou Clotaire II, on eut l'imprudence, en nettoyant le lit de la rivière, de retirer les deux talismans. (*Hist. Francorum, lib.* VIII, *cap.* 33.)

mais calme, recueillie, silencieuse, inonda les vastes pourtours de l'édifice. L'une des règles, pour que la prière publique du jour saint (1) ne soit pas entachée d'un défaut qui l'annulle, c'est que la liberté d'entrer soit donnée à tout le monde. Dans la maison d'Allah, règne l'égalité. Les rangs n'y sont point donnés à la naissance, à la fortune, au pouvoir. Là, à l'ordre social succède l'ordre naturel. Là, plus de nations et de castes; plus de riches et de pauvres; plus même de maîtres et d'esclaves. Aux pères de familles, aux hommes mariés ou veufs, appartient la préséance; puis viennent les jeunes gens que le mariage n'a point encore émancipés de la tutelle paternelle; puis les jeunes garçons, les enfants; puis les eunuques. Quant aux femmes, jamais une jeune vierge ne se montre aux solennités religieuses; les seules matrones se rendent quelquefois à la mosquée, en compagnie de leurs maris ou de leurs frères; encore sont-elles reléguées au fond du temple, dans des espèces de chapelles latérales, où les conduisent des portes particulières, et où d'épaisses grilles les protégent contre le regard des hommes. Ainsi le veut la sévérité des mœurs publiques, et l'ordre même du Prophète.

Le hagib Al-Mansoûr, qui, en toutes choses, se substituait au khalyfe, remplissait, comme *naïb* ou vicaire d'Hescham, la fonction d'*imâm* officiant. Il s'était placé, seul, devant une petite niche ou cellule pratiquée dans la muraille du côté de l'Orient, basse, étroite, obscure, entièrement nue, et dont la voûte est faite d'un vaste coquillage en marbre. Cette cellule se nomme le *mirhab*,

(1) *Salath-al-Djouma.*

ou l'autel ; elle indique la position de la sainte *Kaaba*, du temple de la Mekke, point de jonction des prières de tout le genre humain, et vers laquelle tout musulman doit tourner la face en récitant les cinq *namaz* de la journée (1). A gauche du *mirhab*, est la tribune des *muézzins* ; à droite, la chaire des *scheÿks* ou prédicateurs. Immédiatement derrière Al-Mansoûr, la foule des assistants, divisée par catégories naturelles, comme il vient d'être dit, s'était rangée en longues lignes parallèles, se formant de droite à gauche, et de façon que les vides soient remplis dans une ligne avant qu'il s'en forme une seconde. Durant ces mouvements, qui se font avec la célérité et la précision d'un exercice militaire, le hagib, devenu l'*imâm*, récitait à haute voix celle des quatorze psalmodies qui se nomme *assim*, et qui passe pour la plus estimée. Les assistants la répétaient à voix basse.

Dès qu'un religieux silence, succédant au bruit confus de la foule, qui pénètre, s'étend et se range dans les nefs, eut annoncé que le temple était rempli et l'assemblée prête, le chef des *scheÿks*, le *khatyb* monta dans le *minbar* (2). Il croisa ses bras sur sa poitrine, fit une longue génuflexion, et, se relevant, prononça d'une voix

(1) « Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel ; nous « voulons que tu le tournes dorénavant vers une région dans laquelle tu te « complairas. Tourne-le donc vers la plage de l'oratoire sacré (*Mesdjid-al-* « *Haram*, nom de la Kaaba). En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous « vers cette plage. » (*Koran*, sour. II, v. 139.)

(2) La chaire, tribune élevée, ouverte aux quatre faces. Le droit d'avoir un *minbar*, une chaire où se dit la *khotbah*, n'appartient qu'aux *djamis*, aux mosquées métropolitaines, de sorte que dire d'une ville « elle a un *minbar*, » c'est dire qu'elle a une cathédrale.

forte la formule, signal des prières : « Au nom d'Allah, clément et miséricordieux [1] ! » A ces mots, qui furent apportés les premiers par l'archange Gabriel au Prophète, et dont le pouvoir est tel, que, lorsqu'ils descendirent du ciel sur la terre, « les nuages s'écartèrent avec respect, les vents s'apaisèrent, la mer s'émut, les animaux dressèrent les oreilles, et les démons furent précipités des sphères célestes ; » à ces mots, par qui Noé vogua sans rames sur les eaux du déluge, par qui Moïse dompta l'orgueil de Pharaon, par qui Jésus rendit la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; à ces mots, tout le monde se prosterna la face contre terre [2]. Alors le *khatyb* commença d'une voix lente et solennelle à réciter la *khotbah*, la prière uniforme, universelle, qui se dit tous les *djoumas* de toutes les lunes de l'année, et qu'à la même heure, trois cent mille *imâms* répétaient, devant les fidèles assemblés, dans les trois cent mille mosquées de l'empire :

« Louanges au Très-Haut qui seul peut repousser loin de nous le malheur, et nous mettre à l'abri des trahisons ; qui seul peut entendre les brûlants désirs de ses fervents adorateurs dans les deux habitations ; qui est le seul objet du culte des hommes dans les deux mondes [3]. Tous les mortels sont faibles, lui seul est fort ; tous les mortels sont pauvres, lui seul est riche. Lui seul accorde la conservation et le secours ; il par-

(1) *B'Esm-Ellah al-Rhaman al-Rahhym.* Cette formule est comme le signe de croix des musulmans.

(2) Il y a deux postures ou degrés dans la prière musulmane : la génuflexion, *r'ka*, et la prostration, *soudoud*.

(3) Les deux mondes, les deux habitations, veulent dire cette vie et l'autre.

donne aux fautes; il reçoit le repentir; il punit avec sévérité, mais il est doux et patient. Il accorde à votre esprit la nourriture spirituelle; à votre corps, la temporelle. — Il n'y a de Dieu que lui; y a-t-il un autre créateur que le Très-Haut? Il n'y a de Dieu que Dieu. Oui, par celui qui écoute et qui voit, il n'y a de Dieu que Dieu. Par celui qui connaît le manifeste et le caché, il n'y a de Dieu que Dieu. — Mouza (Moïse), lorsque Dieu lui parla sur le mont Sinaï, prononça ces mots : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Younous (Jonas), dans le ventre de la baleine, lorsque le Très-Haut lui fit entendre sa voix, s'écria : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Youzef (Joseph), au fond du puits, lorsque Dieu le consola, dit aussi : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » Ibrahim (Abraham), dans la fournaise ardente, lorsque Dieu lui apparut, proclama cette vérité : « Il n'y a de Dieu que Dieu. » — Oui, nous confessons qu'il n'y a de Dieu que Dieu seul, qu'il n'a point d'associé; il est le vivant, il n'y a de Dieu que lui. — Nous confessons que notre Seigneur et maître Mohhammed (Mahomet) est son serviteur et son prophète. — O Dieu, sois lui propice, ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons; bénis-le, et accorde-lui la paix.

« *Aminn,* » s'écrièrent comme une seule voix toutes les voix de l'assemblée (1).

« Sachez que le monde est périssable, et que ses plaisirs sont passagers. Nous y passons nos jours dans l'es-

(1) Les musulmans ont une si parfaite idée de l'unité de Dieu, et tant d'horreur pour ce qu'ils nomment les idolâtries chrétiennes, qu'au lieu d'invoquer leur Prophète et leurs saints, ils prient pour eux.



clavage pour avoir du pain, et la mort vient bientôt les terminer. — O mes frères, nous avons un corps faible, un léger viatique, une mer profonde à traverser, un feu dévorant à craindre. Le pont Syrath est bien étroit, la balance bien juste, et le jour de la résurrection n'est pas éloigné. — Le juge de ce grand jour sera un Seigneur glorieux. En ce moment terrible, Adem (Adam), le Pur en Dieu, dira : « O mon âme, ô mon âme! » Noah (Noé), le Prophète de Dieu ; Ibrahim, l'Ami de Dieu ; Ismaël, le Sacrifié à Dieu ; Youzef, le Véridique en Dieu ; Mouza, l'Allocuteur de Dieu ; Issa (Jésus), l'Esprit de Dieu, diront aussi : « O mon âme, ô mon âme ! » Mais notre Prophète, notre intercesseur, s'écriera : « O mon peuple, ô mon peuple ! » Et le Très-Haut (que sa gloire éclate à tous les yeux, que ses bienfaits s'étendent à tous les hommes !) fera entendre ces mots consolants : « O mes serviteurs ! ô mes serviteurs ! »

« *Aminn*, » répéta toute l'assemblée en un chœur immense et formidable.

Alors, terminant l'office des *djoumas*, les prières en commun des jours d'assemblée, le *khatyb* récita l'oraison pour le khalyfe régnant, principal attribut de l'autorité souveraine, et principale partie de la *khotbah* : « Par honneur pour son Prophète, et par distinction pour son ami pur, ce haut et grand Dieu, dont la parole est ordre et commandement, dit : *Certes, Dieu et ses anges bénissent le Prophète.* O vous, croyants, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères ! O mon Dieu ! bénis Mahomet, l'émyr des émyrs, le coryphée des prophètes, qui est parfait, accompli, doué de qualités éminentes, la gloire du genre humain, notre sei-

gneur et le seigneur de deux mondes, de la vie temporelle et de la vie éternelle! O vous, les amants de sa beauté et de son éclat, bénissez-le, adressez-lui des salutations pures et sincères! O mon Dieu! bénis Mahomet et la postérité de Mahomet, comme tu as béni Abraham et sa postérité! Certes, tu es adorable, tu es grand; sanctifie Mahomet et sa postérité, comme tu as sanctifié Abraham et sa postérité. Certes, tu es adorable, tu es grand. O mon Dieu! fais miséricorde aux khalyfes orthodoxes, ditingués par la doctrine, la vertu et les dons célestes dont tu les as comblés, qui ont jugé et agi selon la vérité et la justice. O mon Dieu! soutiens, assiste, défends ton serviteur, le khalyfe Hescham, fils d'Al-Hakem, fils d'Omméyah; perpétue son empire et sa puissance. »

Le *khatyb* descendit ensuite de la chaire, s'approcha lentement du *mirhab*, et pénétra, en s'agenouillant, sous la voûte obscure. C'est là le sanctuaire, le saint des saints, le lieu du recueillement et de la grâce. C'est là que les mystiques, les inspirés, obtiennent la faveur des extases célestes. Aussi le pavé de marbre est-il profondément creusé par les genoux des croyants qui se succèdent sans interruption dans ce péristyle du Paradis, où l'on goûte par avance les joies de la contemplation divine. Le *khatyb* y resta quelques instants caché aux regards de l'assemblée silencieuse; et bientôt, remontant dans sa chaire, il commença de la sorte :

« Au nom d'Allah clément et miséricordieux!

O croyants, bénissez le Seigneur qui ouvre sur vos têtes sa main bienfaisante. Chaque année, au lever de cette lune sainte qui vit descendre du ciel les premières paroles qu'envoya le Très-Haut à ses élus par la voix de

son ange et de son Prophète, lorsque nous assemblons dans nos mosquées les fils de vos tribus afin de leur rappeler l'accomplissement des cinq préceptes que les anciens docteurs ont nommés les cinq colonnes de l'islam : la foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage, chaque année nous glorifions Allah pour des grâces nouvelles. — Fils d'Al-Hakem, fils d'Abdérame, fils d'Omméyah, toi que le Seigneur, qui tient dans sa main les sceptres et les couronnes, a fait le successeur de son Prophète (1), le gardien de sa loi (2), le chef de ses croyants (3), vois quelle splendeur environne ton trône. N'est-il pas le premier des trônes de la terre? Pour en nommer un plus élevé, plus éclatant, ne faudrait-il pas remonter jusqu'au trône qui repose, dans le septième ciel, sur le cou des *Asrafyls* et des *Kéroubyns* (4), et qu'ombragent les soixante-dix mille branches de l'immortel Cédrat, jusqu'à l'*Arsch*, au trône de lumière, que l'œil de l'homme ne peut envisager, et dont le soleil n'est que l'ombre? Vois : la rosée des cieux descend sur la terre pour nourrir les innombrables créatures que Dieu a mises sous ta main et qui te nomment chaque jour dans leurs prières. Tandis que l'épée de nos cavaliers repousse et poursuit l'infidèle, le barbare sans foi, sans pitié, sans pudeur, qui venait, chaque printemps, porter dans nos campagnes les ravages de ses cruelles *algarades* (5), l'ordre et l'abondance entretiennent la paix

(1) *Khalyf.*

(2) *Nasser-le-dyn-Ellah.*

(3) *Amyr-al-Mouménym.*

(4) Séraphins et chérubins.

(5) *Al-garah,* irruption soudaine.

dans ton empire. Ces guerres impies, ces luttes de frères à frères, qui désolaient les jours de nos aïeux, ont disparu d'entre nous. *Al-Djouf*, *Al-Kéblah*, *Al-Scharkyah*, *Al-Gharb* ([1]) ne font plus qu'une seule région ; toutes nos tribus ne font plus qu'une seule famille. Bénissons le Seigneur qui envoie la paix et la guerre, la gloire et l'infamie, l'opulence et la détresse, la fécondité et la stérilité. — O fils d'Omméyah, voilà que le ciel a donné une nouvelle colonne à ton trône; voilà qu'un nouvel astre se lève pour lui prêter sa lumière. Du haut des monts *Daren* ([2]) étaient descendues des hordes sauvages qui mêlent à notre sainte croyance d'anciennes idolâtries; ils avaient chassé les fils d'Edryz de leurs villes fortifiées, et le *Mahgrêb* ([3]) allait devenir la proie de ces insensés féroces. Abd-al-Malek a marché contre eux, et sous ses coups ils se sont dispersés comme la poussière chassée par le vent qui précède l'orage. Il n'a point violé la coutume fondée par le gendre du Prophète, Aly le Saint en Dieu, pour régler la guerre entre les musulmans; il n'a pas tué l'ennemi hors du champ de bataille; il ne l'a pas poursuivi au delà d'un canton; il n'a pas bloqué ses places plus longtemps qu'une semaine; cependant la main du Dieu des batailles a donné le succès à la cause juste et sainte. Devant le jeune lion, les tigres vaincus se sont enfuis jusqu'en leurs repaires inaccessibles, et ce qu'avait commencé la force, la justice et la clémence l'ont achevé. Il a pratiqué cette parole du Prophète : « Lorsque deux nations des croyants se font la guerre,

([1]) Le nord, le midi, le levant et le couchant.

([2]) L'Atlas.

([3]) La Mauritanie.

cherchez à les concilier, car les croyants sont tous frères. » Aujourd'hui Fez est délivrée, le Mahgrêb soumis. Les tributs de l'Afrique rentrent dans le *ma'l* (1), et ton nom, ô khalyfe, se redit dans toutes ses chaires. — Béni soit le bras qui dompte les rebelles, béni soit Abd-al-Malek ! — Et toi, qui lui donnas le jour, puissant Hagib, noble descendant d'Amer le compagnon du Prophète, toi que les mille tribus de l'islam, dans leur admiration, et les mille tribus des *Roumys* (2), dans leur épouvante, ont salué du nom d'*Invincible*, quelle voix humaine peut dignement célébrer ce nom glorieux? Il faudrait emprunter à l'ange des cantiques une des soixante-dix mille langues qu'il emploie incessamment dans chacune de ses soixante-dix mille bouches à chanter les louanges du Très-Haut. Ton bras châtie l'infidèle, ta voix gouverne l'État, ton esprit éclaire la science ; tu es le glaive de la foi, le bouclier de l'empire, la lumière des initiés; les ennemis d'Allah fuient devant ton regard, les rebelles tremblent sous ta main, nos guerriers te glorifient, nos sages t'admirent, le peuple te bénit, et pour exprimer que le monde musulman repose et s'appuie sur toi, on t'a nommé le *Pôle du temps*. Achève, Al-Mansoûr, achève l'œuvre sainte et glorieuse que poursuit ton zèle infatigable. Le Livre dit : « Combattez les infidèles jusqu'à ce que tout culte soit celui du Dieu unique. » Accomplis ce précepte du Livre éternel. Qu'il n'y ait plus, entre eux et toi, d'autre ambassadeur que le choc des armes, le hennissement des chevaux, le bruit des timbales et des clairons. Aux voûtes de ce temple où l'on adore Allah,

(1) Trésor de l'Etat.

(2) Des Romains, des étrangers, des chrétiens.

le Dieu unique, le Dieu qui n'est ni père ni fils, et qui n'a point d'associés, ton bras a déjà suspendu les dépouilles du temple impie, peuplé d'idoles, où le corps d'un Dieu triple est servi, comme une chair immonde, aux estomacs mortels. Il est temps de purger la terre de ces iniquités. Prends ton épée, agite ton drapeau. Les fils d'Ismaël se lèveront à ta parole, et les anges, comme au combat de Bedr, marcheront devant toi. Le Livre n'a-t-il pas dit : « Ceux qui prennent pour protecteurs Dieu, son apôtre et les croyants, forment le parti de Dieu; la victoire est à eux? » Et n'ajoute-t-il pas : « Ton Dieu te soutiendra avec mille anges transfigurés? » Va donc; chasse de leur dernier asile les pervers enfants de *Bélaÿ-al-Roumy* (1); franchis les monts *Al-Bortât* (2); pénètre, comme nos pères, dans le pays d'*Al-Frank* (3); porte le glaive et la loi partout où le soleil porte ses rayons. O croyants, qui de vous ne s'empressera d'accourir, comme les guerriers d'Abou-Bekr, à l'appel de ce nouvel Yézid? Le Livre a dit : « Jeunes et vieux, marchez à la guerre; sacrifiez vos jours et vos richesses à la défense de la foi. Il n'est pas pour vous de sort plus glorieux. » Il dit encore : « Si vos pères et vos enfants, vos frères et vos femmes, vos parents et vos biens, et le commerce dont vous craignez la ruine, et les habitations où vous vous complaisez, vous sont plus chers que Dieu, son apôtre et la guerre sainte, attendez-vous à voir venir Dieu exécuter ses arrêts. » Il dit encore : « Encouragez les vrais croyants au combat; vingt braves d'entre eux terrasse-

(1) Pélage le Romain, le chrétien.

(2) Monts des *Ports* (*portus, puertos*), les Pyrénées.

(3) La France.

ront deux cents infidèles; cent en mettront mille en fuite, parce que ceux-ci ne sont assistés ni de la sagesse ni de la grâce de Dieu. » Vous le savez, ô croyants, l'épée est la clé du ciel et de l'enfer; la guerre contre les infidèles sanctifie autant que le pèlerinage au saint temple Haram, autant que les sept promenades autour de la sainte Kaaba, autant que l'ablution dans le saint puits Zemzem, autant que le jet des sept pierres entre les saintes collines Safah et Mervah. O mes frères, que la crainte de la mort, que le regret de la vie, ne glacent pas votre courage. Il est écrit : « Ne dites pas que ceux qui périssent sous les étendards de la foi sont morts; au contraire ils vivent, ils reçoivent leur salaire des mains du Tout-Puissant. » Quand Djafar mourut aux côtés du Prophète, ses amis le pleuraient, et le Prophète dit : « Ne pleurez plus sur Djafar, ô musulmans, son sort est digne d'envie; les deux mains qu'il a perdues en portant le drapeau, Dieu les a changées en deux ailes, et il parcourt maintenant l'immensité des cieux. » Telles furent les paroles du Prophète. D'ailleurs le nombre de nos jours est fixé dès notre naissance; à l'heure précise, l'ange noir *Mounker* et l'ange bleu *Nékir* viendront nous faire subir le terrible *Soual*, l'interrogatoire des morts. Ils tiendront la balance *Ouezn*, où se pèsent les actions des hommes, et là, les mérites seront comptés. Sachez qu'une goutte de sang versée pour la cause de Dieu vaut mieux que deux mois de jeûne et d'oraison; sachez que ceux qui meurent dans le combat ont toutes leurs fautes pardonnées. Au jour de la résurrection, au jour où s'enflera la trompette, où, de frayeur, les enfants deviendront vieillards aux cheveux blancs, où le soleil et la lune seront réunis, où toute la

terre ne sera qu'une poignée de poussière entre les mains de Dieu et les cieux ployés comme un rouleau dans sa droite, leurs blessures seront odorantes comme le musc et resplendissantes comme l'aurore. Ils tiendront leur *Kitab* (1) dans la main droite ; ils passeront avec la vitesse de l'éclair, et sans tomber dans l'abîme, sur le pont *Syrath*, plus fin que le cheveu, plus affilé que le rasoir; ils seront portés dans les jardins où coulent les quatre fleuves, de lait, de miel, de vin céleste et d'eau pure qui étanche la soif pour l'éternité, dans les jardins qu'habitent les vierges purifiées, au corps transparent, qui n'ont d'autre besoin que celui d'aimer, dont la bouche est si pure, que si l'une d'elle crachait dans la mer, elle la rendrait douce comme du miel, et dont les yeux, ombragés de sourcils noirs, sont si beaux, que si l'une d'elles laissait tomber un regard sur la terre pendant la nuit la plus sombre, elle y jetterait autant de lumière que le soleil à son midi; ils atteindront enfin ce dernier degré de bonheur promis à l'homme juste, que nos docteurs appellent la *complaisance de Dieu*. C'est la vue, la contemplation du Très-Haut; c'est la communication de la créature avec son créateur, de l'être fini avec l'être infini; c'est une béatitude à laquelle nulle félicité n'est comparable, et qui n'est pas plus concevable à nos sens bornés, à nos faibles esprits, que le Dieu même qui en est la cause et l'objet. — O croyants, qui vous fiez aux promesses d'en haut, méritez la gloire de la terre et la gloire du ciel. Allez, rentrez dans vos de-

(1) Le livre où sont inscrites toutes les actions de chaque homme. Les élus, au jour du jugement, le porteront dans la main droite ; les réprouvés, dans la main gauche.



meures ; aiguisez vos lances, tendez vos arcs, sellez vos coursiers; et quand la trompette de guerre annoncera aux infidèles que l'épée d'Ismaël est tournée contre eux, qu'aucun musulman, de ceux qui prennent pieusement leur place parmi les fidèles de la mosquée, ne laisse vide sa place parmi les guerriers du camp. C'est au nom d'Allah, c'est par ordre d'Allah, que je vous appelle aux armes. *Al-Djihêd*, *Al-Djihêd* (1) ! »

Le *khatyb* n'eut pas achevé ce mot, qu'au silence religieux jusque-là gardé, succéda un tumulte immense. L'indolent Hescham se leva de son siége au milieu de la *maksoura*, et, tandis que l'*alferez* (2) du khalyfe agitait l'oriflamme impériale, il croisa les bras sur sa poitrine en signe de prière, puis étendit la main droite en signe de serment. Aussitôt toutes les mains de la foule furent tendues vers le ciel, toutes ses voix ébranlèrent les voûtes du temple, et le cri d'*Al-Djihêd*, que répétaient au dehors les *muézzins* du haut des minarets, volant comme un signal de mosquée en mosquée, retentit en un moment jusqu'aux extrémités de l'empire.

(1) La guerre sainte.
(2) Porte-étendard.

CHAPITRE II.

LE COMBAT.

Au temps d'Al-Mansoûr, l'empire arabe d'Espagne était parvenu à son plus haut point de grandeur et d'éclat. Vingt années de succès guerriers, sans mélange d'aucun revers, avaient derechef ouvert à l'épée musulmane les provinces du nord, que Thâryk et Mouza, lors de la première conquête, franchirent seulement à la course de leurs chevaux ; et les chrétiens, qui, pendant les longues dissensions des conquérants étrangers, avaient pu sans cesse accroître leur territoire, se trouvaient encore une fois refoulés dans les montagnes de l'ancienne Cantabrie, berceau de leur indépendance. A la faveur de ces expéditions annuelles et de ces triomphes constants, les guerres civiles et les guerres de race dont l'Espagne arabe fut continuellement agitée sous les émyrs, ou gouverneurs pour les khalyfes d'Orient, et qui se prolongèrent longtemps après l'érection du khalyfat indépendant de Cordoue, étaient suspendues, et

semblaient étouffées pour jamais. La plus profonde paix régnait dans l'intérieur de l'empire. Toutes les créations importantes, tous les grands ouvrages de luxe ou d'utilité, dont les neuf premiers khalyfes omméyades illustrèrent à l'envi leur règne, subsistaient encore, et à la fois. Les hommes éminents dans tous les genres accouraient de tous les pays de l'islam à la cour de Cordoue. Enfin, les sciences, les lettres, les arts, devenus populaires, était la commune occupation d'un peuple heureux, tranquille et puissant.

Un événement, rare à cette époque, une révolte des Berbères d'Afrique, en soulevant de nouveau les races occidentales (1) contre la domination toujours contestée des Orientaux (2), venait de causer d'assez vives alarmes. Par un succès rapide et complet, le jeune Abd-al-Malek s'était illustré aux yeux des Arabes, qui déjà voyaient en lui le digne héritier d'Al-Mansoûr. Au nom d'*Al-Modhaffer* (le Victorieux), que lui avaient donné les soldats de son armée, le khalyfe avait ajouté le titre éminent de wali de Fez, et sa victoire devait être célébrée, avec la publication de la guerre sainte, par des réjouissances générales. Mais Al-Mansoûr n'avait point attendu l'éclat des fêtes auxquelles était conviée toute la nation pour mêler sa joie à la joie publique; il avait déjà rendu ses grâces au ciel. Jalouse de la vraie gloire, sa grande âme dédaignait une vaine ostentation. Jamais, dans ses plus glorieux triomphes, il ne permit que des trophées fussent portés devant lui, ni qu'une foule de captifs suivissent les pas de son cheval. Après la victoire du bien-

(1) *Magréhbyns.*

(2) *Scharakyyns.*

aimé de ses fils, et quand la fierté semblait plus permise, il conserva la même modestie. Des dons à tous les hospices, à toutes les écoles, d'abondantes aumônes répandues sur les pauvres des trois religions, cent jeunes orphelines dotées, et deux mille esclaves chrétiens rendus à la liberté : voilà par quels témoignages avait éclaté son orgueil paternel.

Pour amuser le peuple de Cordoue, il lui donna le seul spectacle que permissent les lois et les mœurs musulmanes, celui des jeux guerriers, des exercices qui retraçaient et préparaient la guerre véritable (1). C'étaient des évolutions, des quadrilles, des danses à cheval, simulant une mêlée acharnée et sanglante ; c'était le tir de l'arc ; c'étaient les courses de bagues enlevées à la pointe de la lance ; c'étaient enfin de vrais combats livrés dans l'arène à des animaux braves ou féroces, à des taureaux, des tigres et des lions (2). Ces jeux militaires des Arabes de Cordoue, conservés par les Mores de Grenade, furent imités plus tard par les chevaliers chrétiens ; ils sont l'origine des joûtes et des tournois, si communs, si célèbres en Espagne, depuis le règne de Jean II jusqu'à la chute de la maison d'Autriche, et aussi des courses de taureaux, qui ont survécu à toutes les révolutions de la

(1) « Toute espèce d'amusement doit être interdit comme frivole, excepté l'exercice de l'arc, le maniement du cheval et les plaisirs pris en famille. » « Les enfants ont le droit de demander à leurs parents qu'on leur enseigne à écrire, à nager et à tirer de l'arc. » (Paroles de Mahomet.)

(2) « En cette année (1169, sous le règne de l'Almohade Youzef-Abou-Yakoub), il y eut à Maroc spectacle et chasse de lions, pour la fête de la *Alfitra* (*id-Fitr*), au sortir du Ramazann, et le schéïk andalous Aloski, de Talavera, qui se trouvait présent, tua un terrible lion à coups de lance, à cheval, et célébra cette fête en vers élégants. » (J. Conde, *parte III, cap.* 48.)



monarchie, à tous les progrès des mœurs et de la civilisation ([1]).

Chez les Arabes, ces luttes des hommes de guerre se continuaient entre les beaux-esprits, qui célébraient, dans des combats poétiques, la pompe des fêtes et la gloire des vainqueurs. Moins de lances s'étaient exercées dans les joûtes que de *kalams* ([2]) ne s'exerçaient ensuite à les décrire, et moins de pas avaient tracés les chevaux sur la poussière de l'immense arène, que lés poëtes ne traçaient de monorimes sur les longues feuilles du papier de Valence. On dit que trois cent mille vers furent écrits à propos des fêtes données par Al-Mansoûr au peuple de Cordoue. Sur ce nombre, Ebn-Féradj choisit une octave, qu'il recueillit dans le célèbre *divan* auquel il donna pour nom *les Jardins*; encore a-t-elle péri, avec toute la collection, dans le magnifique *auto-de-fé* que les rois catholiques allumèrent, cinq siècles après, sur la grande place de Grenade conquise.

On sait bien quelles espèces de jeux présentaient les cirques arabes; mais ni l'histoire, ni la poésie, dans les œuvres qui ont survécu, ne nous instruisent assez pour permettre d'en essayer une véridique narration ([3]).

([1]) Au temps d'Al-Mausoûr, les Espagnols n'avaient encore rien emprunté aux Arabes, pas même leurs jeux. Lorsque, deux siècles après, Alphonse IX célèbre avec les rois alliés sa grande victoire de Las Navas de Tolosa, il leur offre des spectacles d'un genre fort différent. On lâcha dans des barrières, disent les historiens, un cochon au milieu d'une troupe d'aveugles, pour qu'ils le tuassent avec leurs bâtons, et les coups que se donnaient ces malheureux firent le plus vif amusement des spectateurs. (Ferreras, *año* 1212.)

([2]) Plumes de roseau.

([3]) Dans l'édition de 1834, prenant mes détails parmi les chroniqueurs espagnols du siècle d'Isabelle la Catholique, j'avais cru pouvoir risquer la description d'un tournoi des Arabes; mais de simples analogies, une res-

Il faut donc, avec ce regret, et dans cette insuffisance, laisser les jeux pour passer aux combats.

Le cri d'*Al-Djihêd*, jeté par le *khatyb* de la grande mosquée de Cordoue, avait retenti, répété par les imâms de toutes les mosquées, jusqu'au fond des plus lointaines provinces de l'empire; la guerre sainte était publiée. Commandé dans cette forme, au nom du Dieu de Mahomet, par le successeur du Prophète, le service militaire devenait un service religieux. Tout musulman, sauf les femmes, les enfants, les malades et les esclaves, était tenu de l'accomplir, non moins impérieusement que la prière dans chacune des cinq parties du jour, que l'assistance à la *khotbah* une fois dans la semaine, que le jeûne du Ramazann une fois dans l'année, que le pélerinage à la Mekke une fois dans la vie.

En partageant les pays conquis entre les chefs de leurs tribus, les premiers khalyfes arabes n'avaient pas eu besoin de se réserver le droit de suzeraineté sur ces donataires primitifs, ni d'exiger d'eux à perpétuité l'hommage lige et le service de guerre, pour que ceux-ci, les imposant à leur tour aux divers tenanciers de leurs domaines, qui les imposeraient encore à d'arrière-vassaux, étendissent la chaîne féodale, d'anneaux en anneaux, jusqu'aux serfs de la glèbe. Ces chefs religieux, ces rois-prêtres des races conquérantes du Midi possédaient, dans leur titre même, dans l'origine et la nature de leur puissance, tous les droits que les chefs militaires, les simples généraux des races conquérantes du Nord n'avaient exer-

semblance probable, n'étaient point suffisantes pour donner à cette description un caractère authentique, un cachet d'exactitude et de vérité. J'ai mieux aimé la supprimer entièrement.



cés précédemment qu'en vertu de contrats, d'obligations réciproques, de conditions mutuellement jurées.

La religion, la loi, l'autorité, les droits, les devoirs, tout, chez les Arabes, était soumis au grand principe de l'unité. A l'exemple du monde, l'Etat était gouverné par une seule intelligence, régi par un seul pouvoir. Le khalyfe régnait sur l'empire comme Dieu sur l'univers. Il était le chef de la nation, parce qu'il était le pontife de la foi; il était le juge suprême sur toutes les matières, parce qu'il était l'unique interprète de la loi unique; il commandait aux actions, parce qu'il commandait aux consciences. Et dans l'obéissance se trouvait la même unité que dans le commandement. Tout sectateur de l'islam était sujet du prêtre en même temps que sujet du prince, sujet par l'âme et par le corps. Tout devoir politique était devoir religieux. Il fallait payer l'impôt au khalyfe, comme aux pauvres la dîme aumônière; il fallait se rendre à l'appel du wali, et marcher en troupe à la *gaswah* (expédition de guerre sainte), comme il fallait se rendre à l'appel de l'imâm, et marcher en procession dans lés campagnes pour réciter les prières contre la sécheresse.

Cette année [1], l'affluence des fidèles était extrême. La guerre, pour laquelle ils s'empressaient d'offrir leur concours avec ce sentiment pieux mêlé de l'espoir d'un prix céleste qu'on apporte à l'observance des pratiques religieuses, n'était point une de ces querelles de race ou de secte qui avaient mis si fréquemment les armes aux mains des nations musulmanes, lorsque le pouvoir était disputé, par une révolte ou par une hérésie, aux famil-

[1] De l'hégire 376, de l'ère chrétienne 998.

les ou aux croyances régnantes. L'attaque se préparait contre les étrangers, les infidèles, les communs ennemis du territoire et de la loi. Aussi toutes les tribus se montraient-elles également jalouses de fournir leur contingent d'enrôlés volontaires. Ce fut ainsi qu'un siècle plus tard, on vit les divers peuples de la chrétienté, oubliant leurs rivalités mutuelles à la voix du commun pontife, marcher ensemble, la croix sur l'épaule, à la conquête du pays lointain, berceau de leur culte. L'*Al-Djihâd* était la croisade des Arabes. Un autre motif, d'intérêts tout mondains et temporels, venait encore accroître cette pieuse ardeur. Les bulletins de victoire, lus dans toutes les mosquées, avaient appris à la nation entière les grands succès de la dernière campagne, qu'Al-Mansoûr avait couronnée par la prise à l'assaut de la ville de Saint-Jacques. On accourait avec l'espoir de nouveaux succès et d'un riche partage de dépouilles, car le butin fait l'année précédente avait été si considérable, qu'après la vente des captifs, des armures, des denrées et de tous les objets précieux, chaque fantassin de l'armée avait reçu pour sa part, bien que celle du cavalier fût double, la valeur de cinq *mitscâls* d'or. Il est vrai que la masse des prises n'avait subi d'autre prélèvement que celui d'un cinquième pour la part du khalyfe, ou plutôt pour la part des hôpitaux, des écoles et des pauvres, et qu'Al-Mansoûr, fidèle à ses habitudes de grandeur généreuse, avait abandonné la part du général à ses soldats [1].

[1] Ce butin commun se nommait *anfâl*.

Les princes chrétiens d'Espagne imitèrent des Arabes l'usage de vendre les prises et d'en répartir la valeur, dont la cinquième aussi leur était réservé. Cet usage s'est conservé jusque sous les rois de la maison d'Autriche.

Les officiers du khalyfe, ses *missi dominici*, chargés de lever les troupes et de régler le contingent de chaque district, d'après l'importance de l'entreprise et la situation du trésor impérial, n'avaient d'autre embarras que celui de faire un choix parmi cette multitude d'enrôlés qui se faisaient inscrire sur les listes, et sollicitaient instamment leur préférence. Les hommes de tous les rangs, de tous les métiers, de tous les âges même, s'offraient avec un égal empressement. A côté d'un élève des *madrézah*, encore revêtu de la robe collégiale, on voyait un commerçant à barbe grise qui s'était enrichi par trois voyages aux Indes, et pensait à faire son salut après sa fortune; à côté d'un conducteur d'*acemilas* ([1]), de ces longues files de bêtes de somme, ânes, mulets ou chameaux ([2]), qui servent à l'échange des denrées entre les provinces et au transport des marchandises, on voyait un berger de ces immenses troupeaux errants qui se promènent le long des chaînes des montagnes, émigrant, suivant les saisons, des pâturages du nord à ceux du midi. Partout les citadins étaient mêlés aux campagnards; les artisans aux agriculteurs. Celui qui fabrique le papier dans les ateliers de Xativa se présentait avec celui qui cultive le lin et le chanvre dans les plaines de Valence; celui qui tanne les cuirs à Mérida, avec celui qui arrose les rizières de l'Estrémadure;

([1]) *Al-zémyl.*

([2]) Si l'on doutait que les chameaux fussent nombreux en Espagne, au temps des Arabes, il suffirait pour s'en convaincre de lire dans les historiens traduits par J. Conde que l'Emyr de Séville Aben-Abêd amena mille chameaux chargés de provisions au-devant de l'almoravide Youzef, lors de son second débarquement, en 1087 (parte III, cap. 18).

celui qui fourbit ou ciselle les métaux à Jaen, avec celui qui récolte le sucre et le coton dans les vallons de Malaga ; celui qui tisse les étoffes de soie à Murcie avec celui qui émonde les mûriers dans les champs de Grenade (1).

Parmi tous ces dévots aspirants au métier des armes, le choix des officiers tombait d'abord sur les anciens soldats, sur ceux qui, revenus dans leur pays natal après la campagne précédente, offraient encore au khalyfe le service d'un bras aguerri. Pour remplir les vides que faisaient chaque année dans les rangs la mort, les blessures, la vieillesse, le dégoût des fatigues et des dangers de la guerre, on prenait de préférence les plus jeunes hommes, les plus robustes, les plus alertes, ceux dont l'absence ne devait laisser sans pain, sans appui, ni leurs vieux pères ni leurs jeunes enfants. Toujours les célibataires étaient préférés aux hommes mariés. D'ailleurs aucun des enrôlés n'était admis au service, s'il n'était maître de ses actions, qu'en justifiant de l'expresse autorisation de ses parents ; aucun ne contractait d'engagement pour plus d'une campagne. A la fin de la saison militaire, l'armée se dispersait en atteignant la frontière de l'empire, et chaque soldat rentrait dans sa famille jusqu'à la formation d'une armée nouvelle. Il n'y avait d'autres corps permanents que la garde du khalyfe, composée en grande partie de mercenaires africains, et les *kaschefs* (découvreurs), troupe de paix, troupe de police, qui ne servait qu'au main-

(1) En 1600, un peu avant l'expulsion des Morisques, le roi d'Espagne affermait encore la récolte de la soie (*la cria de la seda*), dans la seule province de Grenade, 181, 500 ducats d'or.



tien de l'ordre intérieur et à la répression des délits.

Le camp où s'assemblait l'armée était placé, comme l'année précédente, au milieu d'un vaste plateau dans le district de Tolède, au delà de cette forte cité, mais en deçà des monts qui séparent aujourd'hui les deux Castilles, et sous les murs d'une bourgade presque entièrement peuplée de Mozarabes. Cette bourgade, qui marque à peu près le point central de la Péninsule, est devenue depuis, moins par les avantages de sa position que par le caprice d'un prince absolu, la capitale de la monarchie espagnole (1). Quelques escadrons de l'armée d'Abd-al-Malek, revenus d'Afrique avec leur général, n'avaient pu prendre de repos entre la campagne d'hiver, faite contre les révoltés d'*al-Kéblah* (du midi), et la camgagne d'été qui allait s'ouvrir contre les infidèles d'*al-Djouf* (du nord). Ils campaient déjà dans les prairies qui bordent le torrent des *Pommiers* (2), dont le lit tortueux et sablonneux va verser dans le Tage l'eau des neiges fondues par le soleil du printemps sur les sommets de Guadarrama. Chaque jour de nouvelles troupes, parties de tous les points de l'empire, des rives du Duero jusqu'au port de la nouvelle Carthage, et de la pointe

(1) Si l'orgueil de Philippe II n'eût point aveuglé sa prudence, jamais, lorsqu'il voulut fixer enfin l'errante cour des Espagnes, il n'aurait préféré cette bourgade de Madrid à Tolède, grande et forte ville, non moins centrale, et déjà métropole religieuse ; ni à Lisbonne, plus grande ville encore, et qui touchait, comme port de mer, aux vastes possessions des Amériques. Mais, d'une part, il fallait punir Tolède, centre et boulevart de la ligue des *Comuneros ;* et de l'autre, qui aurait alors soupçonné que, simple province de la grande monarchie fondée par Charles-Quint, le Portugal redeviendrait bientôt, et sous les rois autrichiens, une monarchie indépendante et rivale ?

(2) Le Manzanarès.

d'*Al-Gharb* (1) jusqu'aux bouches de l'ancien Iberus, venaient grossir ce noyau de l'armée impériale. On voyait arriver successivement — et les fils des tribus arabes de l'Yémen et du Hedjaz, tribus voisines et sœurs, mais de tous temps rivales, et dont la mutuelle inimitié a précédé les traditions de l'histoire, — et les fils de la Syrie, tout d'abord convertis à l'islam, — et les fils de l'Egypte, qui reçurent presque en même temps la lumière, — hommes de races nobles que les Arabes purs traitent en frères, car, premiers conquis, ils ont partagé toutes leurs autres conquêtes, — enfin les fils du *Mahgrêb*, innombrable race de vaincus, qui n'ont adopté la foi du Prophète qu'abattus sous l'épée de ses disciples, et qui ont inondé l'Espagne de leurs émigrations continuelles, après avoir aidé leurs vainqueurs à la prendre. Ces nations, si diverses par l'origine, le nombre et la condition, mais que réunit du moins une foi commune sous le sceptre du pontife-roi, forment le peuple musulman, dont les Africains sont le corps et les Orientaux la tête. Les volontaires de leurs tribus composent la cavalerie de l'armée, c'est-à-dire l'armée elle-même, car, chez les Arabes, le cheval fait partie du guerrier. Le guerrier, comme les anciens Centaures, c'est une tête et des mains d'homme portées sur une vigoureuse croupe de cheval et servies par ses jambes agiles. Combattre à pied n'est donc à leurs yeux qu'une ignoble dispute d'esclaves qui se frappent du poing, ou d'animaux qui se déchirent de la dent.

Néanmoins leur camp renferme aussi plusieurs corps d'infanterie; mais ce sont presque uniquement des

(1) Le cap Saint-Vincent.

chrétiens et des juifs mozarabes qui les composent. Peu de musulmans, sinon les officiers qui commandent et surveillent, consentent à descendre jusqu'à cet avilissant métier. Ces fantassins, troupes méprisées, prennent rarement part à l'honneur du combat. Ce n'est point pour s'étendre en longues lignes de bataille, ou se serrer en impénétrables masses, qu'ils sont appelés à suivre les rangs de l'armée. Réduits à la demi-ration du cavalier, ils sont les serviteurs des combattants véritables. Dresser les tentes et planter les palissades du camp, combler le lit d'une rivière, aplanir le chemin d'une montagne, creuser les tranchées d'attaque devant une place forte, conduire le bétail, préparer les vivres des hommes et des chevaux, voilà leurs fonctions en campagne. Quelques-uns cependant, archers et frondeurs, portent le *zenbourek*, l'*arc-de-pied*, l'arbalète qui ne peut se tendre qu'avec l'aide du pied, et qui lance, dans une rainure, de courtes flèches, ou des balles, ou des pierres. L'infanterie forme un intermédiaire entre les cavaliers et les bêtes de somme. Celles-ci, toujours très-nombreuses à la suite d'une armée arabe, comme les troupeaux de bœufs et de moutons, portent les tentes et les hamacs, les réserves de flèches, de lances, de toutes armes, les provisions de blé et de riz pour les hommes, d'orge pour les chevaux, indispensables dans un pays frontière que ravagent chaque année les algarades des deux partis. Enfin elles traînent les balistes, les béliers, les catapultes, les tours roulantes, toutes ces machines de siége appelées du nom général de *mandjanyk* (1), qui

(1) De *mandjanyk*, venu sans doute du mot grec μαγγανον, est venu le vieux mot français *mangonneau*, qui date des croisades.

élèvent des remparts contre les remparts, qui brisent les portes des forts et percent les murailles des villes.

Chaque détachement nouveau venu formait un *dowar* [1], un campement. Les tentes, disposées en rond comme dans les villages nomades des Bédouins, et se touchant l'une l'autre, ouvraient leur cercle seulement du côté de la *Kébla*, du côté de la Mekke, de sorte que, pour chaque prière de la journée, les guerriers du *dowar* n'avaient qu'à tourner le visage vers la porte de leur campement.

Tandis que l'armée arabe se rassemblait au camp de Madrid, le hagib faisait accomplir une cérémonie, moitié religieuse, moitié politique, qui doit précéder toute entrée en campagne, toute déclaration de guerre. Le Livre dit : « Combattez vos ennemis dans la guerre entreprise pour la religion, mais n'attaquez pas les premiers. Dieu hait les agresseurs... S'ils vous attaquent, baignez-vous dans leur sang; telle est la récompense due aux infidèles. S'ils quittent l'erreur, le Seigneur est indulgent et miséricordieux. » De là vient, même en cas d'irruption sans prétexte et de conquête préméditée, la nécessité d'essayer le pouvoir du conseil avant d'employer la force du glaive : « Invite-les, dit le Très-Haut au Prophète, invite-les à la voix de ton Seigneur avec adresse, avec prudence, avec des exhortations douces et persuasives; ce sont-là les premières armes avec lesquelles tu dois les combattre et les vaincre. » Mais comme il ne faut jamais violenter les consciences, comme le khalyfe compte parmi ses sujets des peuples

[1] D'où notre mot *douaire*, ou *douer*.

entiers d'infidèles, on ne peut contraindre ceux qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière qu'à reconnaître aussi l'autorité temporelle du chef de l'islam, à l'accepter pour roi, sinon pour pontife, à lui payer le *ta'adyl*, l'impôt de capitation. C'est ainsi que s'accompliront ces paroles : « Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu, jusqu'à ce que vous puissiez les soumettre et recevoir de leurs mains abjectes le tribut légal. » Deux hérauts étaient donc partis pour porter au roi de Léon, de la part du khalyfe, deux sommations successives : l'une, toute religieuse, l'exhortait, ainsi que son peuple, à quitter le culte des idoles pour le culte du vrai Dieu ; l'autre, toute politique, leur enjoignait de se reconnaître sujets et tributaires du khalyfat de Cordoue. Ces sommations, d'habitude, ne pouvaient guères avoir d'autre effet que d'avertir par avance l'ennemi que menaçaient les armes musulmanes. Dans le cas présent, elles étaient devenues de simples et vaines formalités ; les hérauts qui les portaient, et dont la mission, tant de fois répétée, était connue sans qu'ils l'expliquassent, ne furent pas même admis en présence du prince auquel s'adressaient leurs messages. Les *fronteros* (1) espagnols ne leur laissèrent point franchir la limite des deux états.

Cinq jours après le retour à Cordoue des hérauts ainsi congédiés, les joyeux *hélélis* des cavaliers arabes, rangés en longues colonnes devant le front du camp, saluèrent l'arrivée du *kaïd-al-kowad* (2). Ministre et géné-

(1) Gardiens des frontières.

(2) Chef des chefs, généralissime.

ral, Al-Mansoûr n'avait quitté qu'au dernier moment la salle du conseil où s'expédiaient toutes les affaires civiles, pour venir prendre le commandement de l'armée. Il laissait l'empire tranquille et florissant; maintenant il allait le rendre glorieux. Dès qu'il eut franchi l'enceinte du camp, et sans prendre de repos après une marche longue et rapide, il commença la revue de tous les corps. Chaque homme, chaque cheval, chaque mulet de bât passèrent sous ses yeux. Il s'assura que tous les cavaliers étaient munis de la lance, de l'arc, de l'épée et de la masse d'armes attachée sous le genou, que tous avaient un morion de fer sous les plis du turban, une cotte de mailles sur la longue veste, et un léger bouclier de sabine; que tous portaient sur les flancs de leurs chevaux, d'un côté, le carquois rempli de flèches empennées avec des plumes de perdrix, de l'autre, le sac de peau pour les provisions, et l'écuelle de cuivre étamée pour les repas. Il reconnut le bon état des armes et la suffisance des approvisionnements ; il distribua les nouvelles recrues dans les cadres des *taïfas*, disposa les escadrons, présenta les officiers à leurs soldats, et répartit les bannières aux *kaïds* [1]. Ceux-ci commencèrent leurs fonctions en donnant lecture du décret où le khalyfe Al-Hakem II a tracé les obligations des musulmans dans l'*Al-Djihêd* [2], en expliquant aux soldats leurs devoirs à la guerre : Tant que l'ennemi combat, point de quartier; dès qu'il se rend, aucune cruauté, aucune insulte n'est permise envers un captif. Les ruses, les stratagèmes

(1) *Kaïd*, comme *caudillo* en espagnol, est le chef d'une troupe.

(2) Ce décret est cité à la note 1 de la page 40 de ce volume.

sont autorisés ; mais jamais un manque de parole, jamais une violation de la foi jurée. Enfin, peu de jours après l'arrivée du général au camp, une armée de trente mille cavaliers et dix mille fantassins, répartis sous quatre-vingts bannières, franchissait, pleine d'enthousiasme, la chaîne neigeuse du Guadarrama. De la plaine qu'elle avait quittée, on voyait les masses de la cavalerie arabe se dérouler en longues ondulations, comme un serpent gigantesque, sur le flanc des montagnes. Les reflets du soleil levant, qui frappait de ses premiers rayons les armes polies, faisaient luire de rapides éclairs sur le sombre ruban des colonnes mouvantes, et quand, par intervalles mesurés, cessait le bruit des clairons et des timbales, on entendait l'écho lointain des hymnes guerriers et religieux qu'entonnait, dans d'immenses concerts, la grande voix d'une armée.

Elle portait le nom qu'on donne à toute armée complète, celui d'*al-khâmis*, qui veut dire un composé de cinq parties, et symboliquement la *main*. Elle comptait, en effet, cinq corps principaux, l'avant-garde, l'aile droite, l'aile gauche, le centre et l'arrière-garde (*al-mokadéma*, *al-maïmana*, *al-maïsara*, *al-kalb* et *al-sakah*). Six mille Berbères, commandés par Souléïman, qui laissait à ses lieutenants la garde du palais de Médynat-al-Zohrah, ouvraient la marche de l'*al-khâmis*, tandis qu'un autre corps de Berbères, égal au premier, couvrait ses derrières. Au corps de bataille, composé du centre et des deux ailes, qui marchaient, un peu séparées, sur des routes parallèles, se trouvaient les guerriers des tribus venues de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte. Les hommes de pied, ainsi que les *acémilas*, étaient répartis éga-

lement entre les cinq corps de l'armée. C'est au centre que se tenait Al-Mansoûr, et qu'on dressait la haute tente du quartier général ; c'est au centre qu'était porté l'oriflamme impériale, la bannière blanche où sont tracés, sur une face, la *Main* et le *Livre*, sur l'autre, les quatre premiers versets de la sourate du Koran qui se nomme *la Victoire* ([1]). Au pied de cette bannière sacrée, et comme abritée sous ses plis, était une relique précieuse, vénérée de tout le peuple qui adore Allah. C'est un *mos'af*, un volume du Koran, qu'écrivit de sa main le pieux khalyfe Othman, le troisième des quatre khalyfes immédiats, des quatre khalyfes *parfaits*, et qu'apporta, de Syrie en Espagne, le proscrit Omméyade qui fonda le khalyfat de Cordoue. Ce *mos'af* a pour reliure des lames d'or incrustées de diamants ; il est enfermé dans une cassette de bois aromatique dont les planches sont ornées et comme brodées de dessins en rubis et en émeraudes, et que portent, sur de solides brancards, deux chameaux richement harnachés. Cette relique marche toujours au centre de l'armée, près de l'étendard et près du général, comme marchait jadis, au milieu des soldats du roi David, l'arche sainte qui renfermait les Tables de la Loi ([2]).

([1]) C'est la 48e. « 1. Nous avons remporté pour toi une victoire éclatante. 2. Afin que Dieu ait l'occasion de te pardonner les fautes anciennes et récentes, afin qu'il accomplisse ses bienfaits envers toi, et te dirige vers le droit chemin. 3. Afin qu'il t'assiste de son puissant secours. 4. C'est lui qui fait descendre la tranquillité dans les cœurs des fidèles, afin qu'ils augmentent sans cesse leur foi. C'est à Dieu, plein de savoir et de sagesse, que sont les armées des cieux et de la terre. » — Les musulmans portent encore ces quatre versets sur leurs drapeaux.

([2]) Ce *mos'af* ou koran manuscrit d'Othman, propriété des Omméyades, tomba au pouvoir des Almoravides, puis des Almohades, qui l'emportèrent en Afrique. On croit qu'il est maintenant dans le trésor des Osmanlis.

Les éclaireurs de l'armée, les *adalides* [1], étaient pour la plupart des chrétiens mozarabes de Tolède, que la communauté d'origine et de religion met en fréquents rapports avec les chrétiens espagnols. Ils apprennent, par de nombreux voyages clandestins, à connaître tous les sentiers qui traversent les plaines et les forêts, tous les *ports* [2] des montagnes, tous les gués des rivières. Ils savent se diriger sûrement même dans les ténèbres, et reconnaître aux traces, avec une sagacité merveilleuse; toute personne et tout animal. Mais leur réputation d'équivoque fidélité s'était établie par trop d'épreuves pour qu'on leur confiât aveuglement le destin de l'armée. Quelques *adalides* musulmans, du petit nombre de ceux qui avaient pu pénétrer dans les provinces espagnoles, veillaient sur les guides chrétiens pour prévenir toute embûche et déjouer toute trahison. A la tête de ces surveillants, se trouvait un vieux chevalier arabe auquel une intéressante aventure de sa jeunesse avait donné la connaissance approfondie des pays où s'engageaient les troupes impériales. Quarante ans avant cette époque, le roi de Léon Sancho le Gras [3], dès longtemps malade d'une hydropisie, qui passait pour excès d'embonpoint, fit demander au khalyfe Abdérame III la permission de venir à Cordoue chercher sa guérison. Une escorte d'honneur alla le prendre à la frontière, et c'est en roi que le dolent Sancho fut accueilli dans la capitale d'un empire dont le chef exerce l'hospitalité en ouvrant aux étrangers,

[1] *Al-dâlyl*, guide.

[2] *Puertos*, passages, ce qu'on appelle *cols* dans les Alpes et les Pyrénées.

[3] Sancho-el-Gordo.

sur toutes les routes, des auberges gratuites [1]. Les médecins arabes parvinrent à guérir le prince chrétien. Mais, pendant sa longue absence, le puissant Hernan-Gonzalez, non content de soustraire son comté de Castille à l'hommage de vassalité, avait placé sur la tête de son beau-frère Ordoño le Méchant la couronne suzeraine de Léon. Abdérame, toujours digne du nom de Magnanime que lui donnèrent les chrétiens, confia au roi dépossédé une armée arabe qui le rétablit sur son trône. C'était dans ce corps auxiliaire que le chef des guides avait fait ses premières armes. Devenu l'époux de la fille d'un baron chrétien, il s'était fixé longtemps à la cour de Léon, et consacrait maintenant au service de l'islam les dernières années d'une vie passée chez les ennemis de la foi.

Chaque nuit, l'armée campait, et, pendant la journée, sa marche était interrompue aux heures des repas et des prières. Par un privilége commun aux soldats en campagne et aux voyageurs en route, les cinq *Namaz* ou prières quotidiennes se réduisaient à deux, et les *Rikath* ou oraisons qui les composent, à la moitié de leur nombre ordinaire. Quand l'eau de purification venait à manquer, une autre dispense autorisait à faire les ablutions avec le sable, la poussière ou la cendre. Les ordres de marche et de halte partaient du quartier général; ils étaient donnés à toute l'armée à la fois par un énorme tambour, large de quinze coudées dans son diamètre, fait de bois sonore et de peaux d'ânes, et qui, frappé sur un tertre, par un temps calme, s'entendait à une demi-

(1) Ces auberges se nommaient *menzâl*.

journée de chemin [1]. Ce signal, répété par les timbales et les tambours des diverses *taïfas*, parvenait rapidement jusqu'aux colonnes dispersées sur les flancs du corps de bataille.

Après quelques jours de marche, l'armée arabe atteignit la rivière de Tormès, dont les eaux furent tant de fois rougies par le sang des guerriers de l'une et l'autre loi. Elle côtoyait la rive gauche pour trouver, en remontant le cours de l'eau, un endroit guéable que pussent franchir les bagages et les machines. Tout à coup une espèce d'éclair, une petite flamme vive et brillante paraît à l'extrémité de l'horizon; puis d'autres flammes, successivement allumées et rapprochées de plus en plus, étendent jusqu'au général une ligne de feux presque instantanés. On eût dit que la première flamme, rapide comme la lumière, avait bondi en sauts gigantesques d'un point à l'autre de sa course. Aussitôt, sur l'énorme tambour, résonne l'ordre de halte, et, du centre aux deux extrémités de la longue colonne mouvante, s'étend, avec la voix des chefs, l'immobilité commandée. Les *atalayas* [2] avaient annoncé l'approche et la rencontre de quelque obstacle inattendu. Chargés d'éclairer la marche de l'armée, de signaler les mouvements de l'ennemi, de transmettre les ordres aux corps éloignés, les *atalayas* se tiennent à d'égales distances, afin d'établir entre eux des lignes de communication, et se parlent, par la transmission des signaux, une langue muette qui s'adresse aux yeux, et qui, pour traverser l'espace avec

(1) Voir dans J. Conde (*parte III*, *cap* 44) quelques détails sur la marche de l'armée d'Abdelmoumen, premier émyr des Almohades.

(2) *Al-thalayah*, éclaireurs, guetteurs.

rapidité, l'emporte autant sur la parole que la lumière sur le son. Le feu est leur moyen le plus habituel de correspondance. Pour produire, dans la nuit, une flamme plus vive, et, dans le jour, une fumée plus lumineuse et plus durable ; pour former des symboles par le nombre, le mélange et la direction des feux, ils emploient des substances qu'a découvertes et préparées la science de la chimie. Au charbon réduit en poussière, au souffre si prompt à s'enflammer, ils mêlent cette poudre blanche et saumâtre qu'on appelle *sel de pierre* (1), et dont la puissance, déjà connue, déjà essayée, mais encore sans emploi précis, doit bientôt prêter à l'art de la guerre ses plus formidables moyens de mort et de destruction (2).

Tandis que l'armée entière suspendait sa marche, Al-Mansoûr, quittant la place qu'il occupait près de l'étendard du khalyfe, avait rapidement franchi les rangs des tribus arabes, puis ceux des Berbères de l'avant-garde, et, suivi seulement d'une faible escorte de cavalerie, il gravissait une colline ardue dont le pied baignait dans la rivière, et du haut de laquelle était parti le premier signal d'alarme. En arrivant sur la hauteur, il laissa échapper un cri de surprise, et son cheval s'arrêta, retenu par une secousse machinale : l'armée chrétienne était devant ses yeux, campée sur l'autre rive du Tormès.

Quelque habitué que fût Al-Mansoûr, par vingt années d'épreuves, à l'opiniâtre constance des Espagnols, à cette énergie patiente, indomptable, qui les ramenait au combat après vingt défaites, il lui semblait qu'abu-

(1) *Malh-al-baroud, sal petræ*, salpêtre.

(2) Sur l'invention et l'usage de la poudre à canon chez les Arabes, voir précédemment la 1re section du chap. 2 de la seconde partie, page 151.

sés par un songe, ses yeux n'apercevaient qu'une vision fantastique. A peine quelques mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait battu ces chrétiens dans deux rencontres sanglantes et chassé devant lui les débris de leurs troupes, qu'il avait traversé toutes leurs provinces et emporté d'assaut la ville sainte où reposent les os de leur apôtre. Et déjà ces vaincus obstinés, plus prompts que lui dans les apprêts de guerre, se retrouvaient à sa rencontre, non point cachés dans les asiles inaccessibles des montagnes où il les avait refoulés, mais au milieu de la plaine, à l'entrée de leurs champs, et prêts à lui disputer le passage de la frontière. Cependant il ne pouvait douter de leur présence. On voyait distinctement les huttes à moitié creusées dans le sol et couvertes de branchages où s'abritaient les soldats. De loin en loin, parmi ces masures construites à l'instar de celles des hameaux, s'élevait, comme un manoir féodal, la tente du baron qui réunissait ses vassaux autour de sa bannière. En aidant sa vue d'un de ces instruments d'optique par le secours desquels les astronomes arabes étudient le mouvement des corps célestes, Al-Mansoûr pouvait compter le nombre de tentes seigneuriales que renfermait le camp des chrétiens. Ce camp, adossé à un amphithéâtre de collines, formait quatre quartiers distincts. Le plus éloigné, beaucoup plus nombreux à lui seul que les trois autres ensemble, était composé des Léonères, des Galiciens et des Asturiens, tous sujets directs du roi de Léon. Au-dessus d'une haute tente, posée comme la cathédrale d'une ville au centre des habitations, flottait un vaste étendard, où l'on distinguait, sur un fond rouge, la croix jaune et le lézard de Compostelle. Là devait

être le vieux Bermudo II, qui, depuis seize années, occupe le trône de Pélage, car nul autre que le roi ne pourrait arborer la bannière royale. Le quartier le plus voisin de la rivière, celui qui formait l'avant-garde du camp, était occupé par les guerriers de Castille. Une bannière carrée, ornée aux quatre coins par deux tours et deux lions, annonçait que leur vaillant comte, don Garcia-Hernandez, était au milieu de ses vassaux. Le troisième et le quatrième quartiers, placés loin l'un de l'autre un peu en arrière de celui des Castillans, couvraient les deux flancs des Léonères. Dans l'un d'eux, on n'apercevait aucun drapeau de prince; c'était un corps auxiliaire envoyé par le roi de Navarre, ce Sancho le Majeur, plus occupé des intérêts de sa famille que de ses devoirs de chrétien ou de sa renommée de chevalier (1). Dans l'autre quartier, trois *mains sanglantes* peintes sur la bannière, avec l'inscription *irurakbat* (les trois font une), indiquaient que les trois petites républiques vasconnes, Alava, Guipuzcoa et Biscaye, avaient réuni à l'armée des Goths-Ibériens les fils du petit peuple, toujours libre dans ses montagnes, toujours pur de mélange étranger comme de conquête étrangère, qu'Horace appelait, mille ans auparavant, *Cantaber indomitus*.

Ceux-là seuls étaient de véritables volontaires, car ils n'ont ni roi, ni seigneur, ni maître d'aucune sorte. Ils ne sont pas même Espagnols, mais seulement chrétiens, et, s'ils font la guerre, c'est par devoir de conscience (2).

(1) Le fils aîné de Sancho, Ferdinand Ier, réunit dans sa main tous les sceptres de l'Espagne chrétienne, et fonda, avec le royaume de Castille, la première dynastie d'origine française.

(2) On peut trouver quelques détails sur les provinces basques et leurs

Quant aux guerriers de Léon, de Navarre et de Castille, ils n'avaient pas, comme les Basques et comme les Arabes, un simple devoir religieux à remplir lorsqu'ils prenaient les armes contre les ennemis de leur culte; une obligation plus précise les réunissait tous les ans sous la bannière de leurs souverains. Chaque laboureur, descendant des populations conquises, sans être précisément esclave à la manière des captifs, c'est-à-dire une pièce de bétail humain, appartenait cependant comme serf au possesseur de la terre à laquelle il était attaché, et devait le servir à la guerre aussi bien qu'à la culture du sol. Celui-ci, homme-lige, arrière-neveu de quelque soldat des armées conquérantes, devait à perpétuité le service de son bras et des bras de ses serfs aux descendants du chef qui avait divisé jadis, entre ses hommes d'armes, les vastes domaines qu'il avait reçus, sous la même condition, du roi son suzerain. De sorte que, par l'effet de ces devoirs successifs, de ces chaînons d'obéissance, l'appel du roi pouvait enlever à la glèbe le dernier serf de son dernier vassal. Admirable pour tenir sous le joug les populations asservies, l'institution féodale n'était pas moins favorable à la défense et à l'agrandissement du territoire. Ainsi les continuels succès d'Al-Mansoûr l'ayant rendu maître de la Castille entière, de cette province si patiemment reconquise sur les descendants de Mouza par les descendants de Pélage, le comte don Garcia, réfugié avec ses vassaux sur les terres du roi de Léon, ne pouvait recouvrer ses domaines que par la guerre obstinée, implacable, sans trève ni répit, qui

anciens *fueros* dans mes *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, etc., en Espagne.* (Appendice au chap. 1.)

les avait donnés à ses ancêtres. D'une autre part, c'était seulement dans cette guerre incessante qui ajoutait pièce à pièce, comme les alluvions d'un fleuve, de nouveaux champs au territoire chrétien, que les hommes d'entreprise pouvaient acquérir à leur tour des fiefs héréditaires. La constance et l'opiniâtreté naturelles du caractère espagnol étaient donc encore stimulées par tous les aiguillons de l'intérêt personnel. Il y avait d'ailleurs, dans les usages militaires des Arabes, un vice irrémédiable que les chrétiens savaient merveilleusement mettre à profit. Cette retraite et cette dispersion de l'armée musulmane après chaque campagne, ainsi que la double qualité d'Al-Mansoûr, qui devait partager sa vie entre la salle d'audience du ministre et la tente du général, rendaient impossible la conservation des conquêtes. Une bataille gagnée, une ville prise, avec des ennemis comme les Espagnols, ne donnaient que l'occupation temporaire d'un pays qu'ils recouvraient aussitôt, et qu'il fallait leur enlever une autre fois au printemps de l'année suivante, pour le perdre encore à l'automne.

Recrutée par des moyens si différents, l'armée chrétienne ne ressemblait pas davantage à l'armée arabe pour l'organisation et la tenue des troupes. Celle-ci se composait non-seulement de diverses religions, mais de diverses races, de diverses tribus, que rendaient rivales des motifs fréquents de jalousie, quand des haines immémoriales ne les rendaient pas ennemies déclarées. Celle-là était formée dans une seule religion, dans une seule race, dans un seul peuple; elle avait, contre l'avantage du nombre, l'avantage de l'union, et toutes les troupes de vassaux rassemblées sous les bannières

de leurs seigneurs, que dominait également l'étendard du roi, étaient fortement enchaînées ensemble par les anneaux de la hiérarchie féodale. L'une ne comptait dans ses rangs que de la cavalerie; les seuls hommes de labeur étaient à pied. L'autre était tout entière composée d'infanterie, les chefs seuls, les nobles, étaient à cheval. Cette disposition pouvait sembler au premier coup d'œil un grave désavantage; mais, loin de là, elle tournait au profit des chrétiens, qui faisaient, sur le champ de bataille, une guerre défensive, qui soutenaient d'habitude derrière leurs murailles ou des retranchements le choc de l'ennemi, et qui, rompus, échappaient à sa poursuite en escaladant des rochers inaccessibles aux chevaux. Les Arabes avaient le grand tort de conserver dans la montueuse Celtibérie la manière de combattre que la nature avait tracée à leurs pères dans les steppes sablonneuses du Hedjaz ; et s'ils pouvaient répéter encore justement les paroles de Mouza, qui, peignant au khalyfe les divers peuples qu'il avait subjugués, disait des Espagnols : « Ce sont des « lions dans leurs châteaux et des chèvres dans leurs « montagnes, » ils ne pouvaient plus ajouter : « Mais « ce sont des femmes dans la plaine. » Ces fils des anciens Goths, alors amollis par trois siècles de paix, s'étaient faits hommes par trois siècles de guerre.

Du reste, leur camp n'offrait aucune trace de ce luxe, de ces aisances que les Arabes portaient dans toutes leurs expéditions. Pauvres, isolés, sans arts, sans commerce, les Espagnols ne luttaient que de courage avec leurs riches et industrieux envahisseurs. Ils n'étaient pas même arrivés à ce point où l'envie conduit à l'imita-

tion. Un chef de tribu, lorsqu'il accomplissait le pèlerinage de la Mekke, menait avec lui, comme un patricien romain, une caravane de clients et d'esclaves; il emportait des fours d'argent pour manger chaque jour du pain nouvellement cuit, et plusieurs de ses chameaux étaient chargés d'outres remplies de neige afin qu'il pût boire, au milieu du désert, des sorbets glacés. Un général d'armée menait sa cour de femmes, de musiciens et de poëtes; les festins, les danses, les jeux d'esprit, continuaient sous sa tente nomade comme dans son palais de Cordoue. Les chrétiens, au contraire, dormaient dans des huttes de terre et de ramée; ils vivaient de pain d'orge et de chair de chevreau; leurs barons n'avaient, pour élégantes armures, qu'une massive cuirasse, qu'un lourd morion de fer; et les soldats, vêtus d'un justaucorps en cuir, qui couvrait la poitrine et laissait les bras nus, n'avaient le plus souvent d'autre arme qu'un épieu ferré. Au lieu d'une troupe de femmes, dont les voix mêlées aux instruments guerriers formaient d'agréables concerts, les chefs espagnols amenaient à leur suite quelque noire confrérie de moines qui psalmodiaient des cantiques en latin barbare, et tous les divertissements des corps de l'armée se bornaient à entendre chaque matin l'office de la messe, autour d'une croix de chêne plantée sur un autel de gazon.

Al-Mansoûr ayant choisi, au revers de la colline, une place pour établir son camp, fit faire halte à l'armée. En quelques heures de travail, les gens de pied eurent tracé un grand cercle et creusé un fossé profond, qu'ils garnirent, sur son revêtement intérieur, de hautes palissades. Les cavaliers de toutes les *taïfas*, les machines, les

chameaux, les mulets de bât, se rangèrent successivement et sans désordre dans cette enceinte où leurs places étaient marquées d'avance. Les tentes en cuir, entourées d'un petit fossé pour l'écoulement des eaux, furent aussitôt dressées, et les chevaux attachés aux piquets, près des chameaux accroupis. Le camp des chrétiens, placé sur l'autre rive du Tormès, n'était pas à un demi *farsandj* du camp des Arabes. Les plus avancées des *atalayas* auraient pu atteindre de leurs flèches les premières sentinelles espagnoles. Celles-ci garnissaient un étroit pont de pierre, formé d'une seule arche, et si haute, si aiguë, qu'elle semblait, vue du cours de l'eau, le portail en ogive d'une chapelle solitaire. C'est ce passage important, car les ponts étaient rares dans leurs provinces, que les chrétiens voulaient fermer à l'ennemi. Lorsque les escadrons arabes commencèrent à descendre, en colonnes serrées, la colline qui avait jusque-là caché les deux armées l'une à l'autre, un grand mouvement s'était fait parmi les Espagnols. Ils connaissaient Al-Mansoûr, et, craignant une attaque immédiate, ils étaient accourus se ranger sur les épaulements de terre et de pieux dont ils avaient fortifié leur camp. Mais en voyant les Arabes mettre pied à terre, et dresser les tentes au milieu de la plaine, ils regagnèrent aussitôt leurs quartiers, comme après une fausse alarme. La garde du pont fut seulement renforcée; et, dans l'intervalle des deux camps, dont les feux se réflétaient de chaque côté sur l'eau, comme les lumières d'une ville qu'un fleuve coupe par la moitié, les guerriers des deux religions abreuvaient paisiblement leurs chevaux à demi-portée du trait.

La nuit et tout le jour suivant se passèrent dans le même repos. Seulement les éclaireurs arabes, envoyés en reconnaissance par Al-Mansoûr, lui rapportaient à chaque instant quelques détails nouveaux sur la disposition générale du terrain, sur les points guéables de la rivière et sur les abords du camp ennemi. Le lendemain, à la pointe du jour, les *atalayas* signalèrent un héraut. Celui-ci, portant dans la main gauche une lance surmontée d'un écu aux armes royales, et sonnant par intervalles d'une petite trompe en corne de bœuf qu'il tenait à la main droite, s'approcha des barrières du camp, et demanda l'entrée pour un envoyé du roi de Léon. La réponse d'Al-Mansoûr lui fut aussitôt transmise, et l'on vit, peu de temps après, un prélat espagnol déboucher, avec sa suite, du pont dans la plaine. Vêtu de ses habits pontificaux, il s'avançait à cheval entre deux hommes d'armes, que précédait son héraut. Une escorte d'honneur vint à sa rencontre, et le conduisit jusqu'à la tente d'Al-Mansoûr, qui l'attendait au milieu de ses principaux officiers. Habituellement, les parlementaires ennemis n'étaient introduits dans une ville forte ou dans un camp retranché qu'avec un bandeau sur les yeux. Mais le général arabe, qui avait plus à gagner qu'à perdre en laissant reconnaître ses forces, fit à dessein négliger cette précaution. Déjà frappé par le magnifique aspect du camp, l'évêque espagnol ne put retenir un cri de surprise quand il se trouva en face du divan d'Al-Mansoûr. Jamais les descriptions du paradis chrétien, qu'il promettait à ses ouailles, n'avaient approché de ce luxe asiatique étalé pour la première fois devant ses yeux. Il resta quelques moments immobile et

dans l'attitude d'un homme en extase. Mais, reprenant bientôt, avec le souvenir de son rôle, toute son arrogante fierté, il prononça ces mots d'une voix lente et grave :

« Le souverain seigneur des trois royaumes, défenseur de ses peuples et *agrandisseur* de ses états, le glorieux roi Bermudo, fils de Ramiro, mon seigneur, m'envoie à toi, Mohammed, fils d'Amer, général d'Hescham, fils d'Al-Hakem, qui s'intitule khalyfe de Cordoue, commandeur des croyants, monarque des deux nations et des deux lois. (Que Dieu brise ses vains titres !) »

Al-Mansoûr sourit, lorsque son truchement répéta en arabe ce fastueux préambule, dont l'ambassadeur chrétien avait emprunté toutes les expressions aux messages des khalyfes ; il lui fit signe d'exposer l'objet de sa mission.

« Ton armée, reprit le prélat, et celle du roi, mon seigneur, sont encore enfermées dans leurs retranchements. Ce n'est donc pas aujourd'hui que tu peux songer à combattre, car un jour entier n'est pas trop long pour le grand duel qu'elles sont venues vider ici. Demain, vendredi, est le jour saint des musulmans ; il est juste que toi et tes frères puissiez le célébrer en paix. Samedi est le jour saint des juifs, qui sont en grand nombre dans les rangs de ton armée et de la nôtre ; ils ont le même désir et le même droit. Enfin, dimanche est le jour saint des chrétiens, et mes frères ressemblent encore à leurs ancêtres les Goths, qui aimèrent mieux se laisser égorger par l'épée des Romains, que de manquer, en tirant leur épée, à l'observation du repos dominical [1]. Je te propose donc une trêve de trois jours. »

[1] Devant Ceuta, en 547.

Al-Mansoûr répondit : « Voici ce que dit le Livre : « Certes, les musulmans, les juifs et les chrétiens, qui croiront en Dieu et au jour dernier, et qui feront le bien, en recevront la récompense des mains du Très-Haut ; ils seront exempts de la crainte et des supplices. » A Dieu ne plaise, chrétien, qu'Al-Mansoûr puisse être accusé jamais d'avoir troublé dans leurs prières, quelles qu'en soient la langue et la forme, les créatures qui rendent gloire au Créateur, surtout dans les trois religions qui sont la seule et même religion. Retourne à ton maître, dis-lui que j'approuve ses scrupules, et que la trève de trois jours est conclue. Que la colère d'Allah tombe sur celui qui enfreint sa promesse ! »

Ayant reçu cette réponse par la bouche du truchement, le prélat espagnol fit une profonde inclination, puis il se retira, reconduit jusqu'à mi-chemin du pont par l'escorte qui l'avait amené. En rejetant la demande du roi de Léon, Al-Mansoûr eût manqué à la tolérance et à la générosité dont se glorifiaient justement les Arabes ; mais il eût manqué de même à ses devoirs de prudence, si, confiant en la foi toujours douteuse et souvent violée des chrétiens, il ne se fût mis en garde contre une embûche possible, tendue avec cette subtile adresse dont les peuples encore à demi-sauvages étonnent maintes fois les plus civilisés. Ses précautions ne furent pas vaines. Trois heures après le coucher du soleil, les *atalayas* se replièrent en courant sur les postes avancés, et bientôt, au cri de *Santiago y cierra España* (1), répondirent

(1) Littéralement : *Saint-Jacques, et attaque, Espagne.* — On peut voir dans le *Don Quichotte* (*parte II, cap.* 58) la singulière explication que donne Sancho Panza de ce vieux cri de guerre.

mille cris semblables, poussés, comme des hurlements, dans les ténèbres. Les Espagnols, à la faveur de la nuit, avaient en silence franchi le pont et l'étroite plaine qui séparait les deux camps; ils espéraient surprendre les Arabes endormis sur la foi de la trêve. Mais à peine eurent-ils jeté tous ensemble ce cri de guerre, ce cri de mort, qui devait, comme les trompettes de Gédéon, porter l'épouvante parmi les nouveaux Philistins, que des feux s'allumèrent soudainement sur toute la ligne d'enceinte, et les archers musulmans, cachés derrière les palissades, firent pleuvoir une grêle de flèches sur les assaillants que des lueurs éclatantes montraient à leurs coups. Ceux-ci, surpris eux-mêmes par cette résistance inattendue, tournèrent le dos sans combattre; et, laissant bon nombre de morts et de blessés, ils regagnèrent les abris du pont avec toute la vitesse de la fuite, plus grande habituellement que celle de l'attaque. Quelques partis de cavaliers berbères, lancés à leur poursuite, coupèrent la retraite aux moins agiles. Ceux qui n'osèrent passer la rivière à la nage durent jeter leurs armes et demander à genoux merci, pour obtenir de conserver la vie en perdant la liberté, et de faire, comme esclaves, partie du butin général [1].

Le reste de cette nuit, où s'étaient trouvées aux prises la fourberie espagnole et la prudence arabe, se passa en apprêts réciproques pour la grande épreuve du lendemain. Al-Mansoûr voulait châtier sans délai la perfidie

[1] Comme on l'a vu dans le récit des événements historiques, cette ambassade et cette agression eurent lieu réellement la veille de la bataille de Zalakah, livrée en 1086 par l'Almoravide Youzef au roi de Castille Alphonse VI.



de Bermudo, et celui-ci, qui savait bien avoir éveillé la colère de son terrible ennemi, se disposait à une résistance acharnée. Dès que l'aube commença de poindre, dès qu'on put, selon l'expression du Livre, distinguer un fil blanc d'un fil noir, les deux armées se virent en présence. Prévoyant une attaque de front, les Espagnols avaient rempli de leurs épaisses masses d'infanterie tout l'intervalle qui séparait leur camp de la rivière. Mais ils se trompaient sur l'intention d'Al-Mansoûr. Le hagib avait trop d'expérience des choses de la guerre pour engager sa cavalerie sur l'étroit passage d'un pont défendu par des tranchées, des ravines et des épaulements ; ce n'était point un siége qu'il voulait faire, mais une bataille qu'il voulait livrer. Au lieu donc de se mettre en marche par le chemin qu'avaient suivi les Espagnols dans leur attaque nocturne, l'armée arabe avait quitté son camp par les barrières opposées, et s'étendait, en une ligne immense, sur le bord du Tormès, bien au-dessous du passage que gardait l'ennemi. Aux premières lueurs du crépuscule, les guides, qui avaient reconnu et sondé, la veille, tout le cours de la rivière, se jetèrent à l'eau pour aller marquer, sur l'autre rive, les points de plus facile abord. Aussitôt toutes les *taïfas*, précédées de leurs officiers qui maintenaient l'ordre des rangs, mirent ensemble leurs chevaux à la nage, la plupart des cavaliers menant en croupe un des fantassins armés de l'arbalète, et la rivière disparut quelques moments sous la multitude armée qui couvrait ses eaux. Les Espagnols étonnés virent exécuter ce passage avec toute la promptitude et la régularité d'une simple manœuvre. A voir l'armée arabe déjà rangée sur l'autre rive en

ordre de bataille, on eût dit qu'à la voix d'Al-Mansoûr, les flots obéissants s'étaient ouverts, comme autrefois ceux de la mer Rouge devant le prophète des Hébreux, ou s'étaient durcis et solidifiés comme ceux du lac de Génésareth sous les pieds du prophète des chrétiens.

Tournés dans leur première position par la manœuvre d'Al-Mansoûr, les Espagnols opérèrent avec célérité un mouvement de conversion, afin de présenter toujours à l'ennemi leur front de bataille. Dans cette seconde position, ils se trouvaient placés, en avant de leur camp, comme ils l'avaient été d'abord en arrière du pont. Les Léonères, les Galiciens et les Asturiens, réunis sous le commandement du roi Bermudo, formaient, au centre de leur ligne, une énorme phalange carrée. L'aile droite, qui s'appuyait à la rivière, était composée des Castillans, tandis que les Navarrais et les Basques, dont les troupes volantes s'étendaient au loin dans la plaine, flanquaient, à gauche, le corps de bataille. Ainsi disposée, l'armée chrétienne avait cessé tout mouvement; serrés et profonds, ses rangs ressemblaient, dans leur silence et leur immobilité, à des murailles hérissées de fer. Au-devant, se tenaient les hommes couverts de cuirasses en fer ou en osier, ou de pourpoints bourrés de laine et revêtus de cuir; ils avaient pour armes des piques, des dards, des haches, des masses ferrées, des faux tranchantes, des faucilles recourbées, des bidents [1] et des tridents aux pointes de fer aigu. Derrière eux se tenaient les archers et les frondeurs. La cavalerie arabe,

[1] C'étaient des espèces de fourches dont le fer avait la forme d'un croissant.



qui s'avançait au pas, aurait pu de ses longues colonnes envelopper les masses ennemies ; mais la rivière et l'enceinte du camp fortifié couvraient celles-ci sur un de leurs flancs et sur leurs derrières ; il fallait les prendre de front, ou d'angle, et les aborder sur le terrain qu'elles avaient choisi. Al-Mansoûr, qui n'aurait obtenu, en attaquant les ailes, qu'à les faire replier sur le centre, dont il aurait augmenté la force, résolut de porter tout son effort contre le corps principal ; bien certain, s'il parvenait à l'entamer, que sa déroute, en séparant les corps détachés, entraînerait celle de l'armée entière. Il envoya quelques troupes berbères, sous les ordres de Souléïman et d'Abd-al-Malek, pour occuper, plutôt que pour combattre, les Castillans d'un côté, les Navarrais et les Basques de l'autre, se réservant, pour lui-même et ses Arabes, l'attaque principale.

En marchant à l'ennemi, les troupes récitaient l'oraison du combat. Comme *imâm* suprême de l'armée, Al-Mansoûr, pour donner le signal de la prière, était descendu de cheval, et, s'agenouillant, s'était prosterné la barbe dans la poussière. Alors, chacun des chefs de *taïfas,* se plaçant à la droite du premier rang de ses escadrons, fit à son tour l'office de l'*imâm*, et ses cavaliers, de même que les fidèles à la mosquée, répétaient après lui la courte prière avant la bataille. « O Seigneur, disaient-ils comme autrefois les guerriers de David prêts à combattre ceux du géant Goliath, ô Seigneur, ac« corde-nous la constance et le courage; affermis nos « pas, et viens nous secourir contre un peuple infi« dèle. » On voyait de loin en loin, dans les rangs, des guerriers qui portaient sur la tête une couronne de

fleurs. Ceux-là, pour racheter quelque faute, ou par excès d'austère piété, avaient juré de mourir martyrs ([1]), et ils marchaient au combat parés comme les victimes des anciens sacrifices.

Au moment où, remonté sur son cheval de guerre et gagnant le haut d'une colline, Al-Mansoûr allait donner des ordres pour que l'armée s'ébranlât, un baron chrétien sortit des rangs de l'armée ennemie, et s'avança seul sur le champ de bataille. De haute stature et de larges épaules, portant sur le corps une double cuirasse et sur la tête un large bourrelet en fer d'où s'échappaient, comme une crinière hérissée, ses longs cheveux roux, le chrétien montait un lourd et puissant cheval que couvrait une peau d'ours dont les griffes croisées lui pendaient devant le poitrail. Il s'arrêta au milieu de l'intervalle qui séparait les deux armées, et s'appuya sur le fer de sa lance, après l'avoir brandie trois fois contre les musulmans en signe de défi. C'était l'usage fréquent que des combats singuliers d'homme à homme précédassent les batailles de peuple à peuple. Al-Mansoûr, voyant le chrétien, appela du geste l'un de ses meilleurs officiers, Moushafa-al-Gamry. « Combien penses-tu, lui demanda-t-il, que mon armée contienne de braves capables de tenir tête à cet infidèle? En ai-je bien mille? — Pas autant, répondit Moushafa. — Cinq cents? — Moins encore. — Cent, ou cinquante tout au moins? — Je ne sais, répliqua le Gamry, s'il en est plus de trois. »

Cependant un *nahib* (capitaine) de la garde berbère s'était avancé contre le chrétien, et, plus hardi que pru-

([1]) *Schéhyd.*

dent, voulait rompre une lance avec lui comme dans une passe d'armes. Mais, à peine ébranlé du choc, le chrétien traversa le Berbère de part en part, et, du bois de sa lance ensanglantée, chassa le cheval du vaincu vers l'armée espagnole, dont les cris célébraient la victoire de son champion. Un autre officier sortit des rangs d'une *taïfa* arabe. Averti par la funeste expérience de son devancier, il sut éviter la terrible lance du baron castillan, et parvint à le joindre d'assez près pour l'étreindre dans ses bras, espérant le renverser de cheval et l'accabler sous sa lourde armure. Mais d'une masse d'armes à pointes ferrées qui pendait à l'arçon de sa selle, le chrétien frappa l'Arabe sur la tête, lui brisa le crâne et l'envoya rouler sur le cadavre du Berbère. Des cris plus bruyants, plus sauvages, partirent de l'armée espagnole, tandis que l'armée musulmane, consternée, gardait un morne silence.

Al-Mansoûr appela de nouveau Moushafa. « Aurais-tu raison, lui dit-il, et ne se trouvera-t-il pas dans mon armée trois braves pour lutter contre cet infidèle? Va le tuer, Moushafa, ou j'y envoie mon fils, ou j'y vais moi-même, malgré ma barbe grise, car, par Allah, je ne puis souffrir ni cette bravade injurieuse, ni ce mauvais présage. » Moushafa s'élança sans hésiter. Le chrétien avait changé de cheval, et de nouveau, avec un dédain paisible, il s'était fièrement campé devant le front des lignes ennemies. Le Gamry l'eut bientôt rejoint. Dressé, l'épée à la main, sur son rapide étalon du Hedjaz, qui obéissait avec souplesse aux moindres mouvements de la bride ou de l'étrier, il se mit, comme un léger dogue autour d'un sanglier aux abois, à faire le siége de son

lourd et immobile adversaire, le harcelant, le fatiguant, lui donnant le vertige par d'incessantes attaques. Enfin, lorsque emporté par l'élan d'un coup furieux frappé dans le vide, le chrétien tombait sur le pommeau de sa selle, Moushafa lui enfonça dans le flanc, entre les cuirasses du dos et de la poitrine, sa fine lame indienne. Le colosse, à son tour, roula par terre tout sanglant. Sautant de cheval, et d'un second coup de cimeterre, Moushafa lui trancha la tête, la prit d'une main par les cheveux, saisit de l'autre la peau d'ours qui couvrait les flancs du cheval devenu libre, et rentra dans les rangs des Arabes, salué de leurs joyeux *halalis* (1).

A ce moment, un *kasséghi* (page), accouru du camp, fléchissait le genou devant Al-Mansoûr. Il venait lui présenter, avec un jeune faon serré dans des liens, une lettre pliée et scellée. C'était un présent du célèbre poëte syrien Saÿd-aben-Hassan-al-Rébaÿ, surnommé Abou'l-Olah, comme l'ancien poëte aveugle, lequel, venu l'année dernière de Bagdad à Cordoue, avait suivi dans son expédition contre les chrétiens du *Djouf* le hagib, qui l'avait appelé et retenu à sa cour. Al-Mansoûr ouvrit la lettre, et lut les vers suivants : « Asile de mes frayeurs, appui de mes dangers, reçois avec bonté le chant que je t'adresse. Ta main bienfaisante m'a toujours comblé de faveurs, comme la pluie qui féconde les herbes des prés, comme le ruisseau qui arrose les fleurs des jardins. Que le Dieu du ciel te couvre de son bouclier souverain, qu'il te bénisse et détourne de toi les traits de l'infidèle ! Je vois d'ici la poussière que soulèvent dans le prochain

(1) Le fond de cet épisode se trouve dans J. Conde (*parte II, cap.* 97).

bosquet de tamaris deux féroces léopards prêts à fondre sur une proie innocente. C'est moi, chétif, qui serais cette proie sans le secours de ton bras puissant; et ce reconnaissant serviteur, que tu as recueilli dans l'enceinte fortifiée de ta grâce, t'offre un jeune cerf avec une bizarre intention : Garcia je l'ai nommé, et tel que je te le présente garrotté de liens, si le ciel réalise mon augure, je verrai avant ce soir Garcia-ben-Ferdeland. Et maintenant, que de ton carquois, comme d'une nuée, les flèches tombent sur les ennemis de la foi. » Du présent de son poëte favori, venu en telle occasion, Al-Mansoûr aussi tira bon présage, et, plein de confiance, il commanda l'attaque.

Dès que les musulmans furent arrivés à portée du trait, les clairons sonnèrent, et quelques archers, détachés des rangs, commencèrent à engager l'action. Comme au tir de l'arc dans les joûtes, ils précipitaient leurs chevaux jusque sur le fer des lances espagnoles, et, les arrêtant court, décochaient leurs flèches, puis, faisant volte-face, essayaient d'échapper par la fuite aux flèches de l'ennemi. Ces armes volantes ne portaient pas seulement au loin les blessures du fer, mais souvent aussi les blessures plus mortelles du poison. Les Arabes en avaient trempé la pointe dans le suc de l'aconit, et les chrétiens dans celui de l'ellébore noir. Les premiers, suivant l'immémorial usage, jetaient, dans leurs rapides escarmouches, ces cris perçants et prolongés, ces cris d'*Allah hou Akbar* ! (Dieu est grand !) que les Espagnols nommèrent *alaridos* (1). Pour ceux-ci, qui n'invoquaient qu'en attaquant leur

(1) Les Arabes avaient deux cris de guerre : le *tahlil*, courte prière qui se disait en engageant le combat : « Il n'y a de force, il n'y a de puissance

saint Jacques-le-Tue-Mores ([1]), ils gardaient un morne et profond silence. Mais on entendait s'élever, du milieu de leurs rangs, les voix solennelles des prélats et des moines qui chantaient sans interruption les versets du psaume de délivrance : *In exitu Israel de Egypto*.

Le nombre des tirailleurs arabes, lancés sur l'ennemi par petits pelotons, croissait incessamment. Bientôt leurs cris se confondirent; leurs armures, plus pressées, s'entre-choquèrent; et l'on voyait, devant les bataillons chrétiens, comme un tourbillon d'hommes et de chevaux, allant, venant, courant dans tous les sens. Des jets de poussière grise s'élevaient sous leurs pieds, roulés par le vent, et de ce nuage épais, que le reflet des armes sillonnait d'éclairs, tombait une pluie de flèches toujours renouvelée, toujours grossissante. Les Espagnols, fixés à leurs places, n'avaient pas reculé d'un pas. Aux morts, aux blessés, succédaient de nouveaux combattants, et les rangs, également pressés, continuaient à présenter partout une masse impénétrable. Ils avaient eu de nombreux vides à remplir; mais un monceau aligné des cadavres d'hommes et de chevaux tombés aussi sous leurs coups formait devant eux comme un rempart, et rendait plus difficile, plus périlleuse, l'approche de cette vivante citadelle.

Al-Mansoûr voulut mettre fin à ce carnage inutile. Sur son ordre, porté dans la mêlée, les troupes volantes des archers se dispersent, s'éloignent, laissent vide le champ de leurs meurtrières évolutions. Alors les esca-

« qu'en Dieu, suprême et tout-puissant; » et le *takbir*, ou simple exclamation : « Dieu est grand, » qui se répétait tant que durait le combat.

([1]) *Santiago-Matamoros.*



drons d'élite s'ébranlent, dirigés par le général de l'armée qui les tenait en réserve, et la masse impétueuse des cavaliers arabes va heurter de front la masse immobile de l'infanterie chrétienne. De ce choc dépend le succès de la bataille. Deux fois les guerriers d'Al-Mansoûr, debout sur leurs selles et la lance en arrêt, se sont précipités au galop contre la massive légion ; deux fois les flots de la furie arabe se sont brisés sur l'écueil de la constance espagnole. Impassibles au milieu des effrayants *alaridos*, impassibles devant le choc plus effrayant des cavaliers qui ébranlent la terre, les chrétiens présentent froidement le fer de leurs longues piques et de leurs fourches aiguës à la tête des chevaux, qui, se cabrant, roulent avec leurs maîtres dans la poussière.

A la seconde attaque, repoussée comme la première, les rangs des escadrons arabes sont rompus, sont abandonnés. Des chevaux errent sans maîtres sur le champ de bataille, et des hommes sans chevaux. Une foule de braves sont tombés sur le mur de cadavres que les chrétiens ont élevé devant eux; les autres, découragés, regagnent en désordre les bords de la rivière qu'ils ont franchie le matin. Al-Mansoûr, le désespoir dans l'âme, a vu fuir ses meilleures *taïfas*, ses plus nobles tribus, celles dont l'effort, rarement nécessaire, n'avait jamais été ni vain, ni douteux. Il n'avait plus de réserve, plus d'armée; il était vaincu, pour n'avoir pu vaincre. Impuissant à faire entendre de cette multitude tumultueuse sa voix imposante et respectée, Al-Mansoûr s'élance audevant des fuyards. Il arrache de son front ce turban qui les a tant de fois guidés à la victoire ; il jette son épée, il saute à bas de son coursier fumant, et mettant dans la

poussière sa tête nue, sa barbe vénérable, il se couche étendu sur la terre, montrant à ses soldats que, pour aller plus loin, ils doivent fouler aux pieds le corps de leur général. Cette éloquente pantomime, plus prompte que le discours, est aussi d'un plus prompt effet. Tous les chevaux sont arrêtés, comme retenus par une seule pensée; toutes les âmes sont pénétrées à la fois par la honte, par le repentir, par la soumission, par le sentiment du devoir, de l'honneur et du dévouement. La voix des chefs est entendue; les rangs se reforment; on s'anime, on s'encourage, on s'exalte, et tous ces guerriers, dispersés naguère comme des ramiers dont un vautour a traversé la troupe, réunis maintenant sous leurs drapeaux, reviennent au combat en jurant de préférer la mort à l'ignominie d'une fuite nouvelle, et de vaincre pour le nom d'Allah. Le hagib a saisi des mains de son *alferez* l'étendard du khalyfe; il marche à la tête des escadrons; il les forme, les échelonne, les ramasse en une colonne profonde, et montrant sur les rangs ennemis la place où doit se concentrer tout leur effort, il donne le signal d'une charge désespérée. Cette impétueuse phalange, lancée à toute bride, va frapper comme une baliste contre la muraille d'hommes que lui opposent les chrétiens. Ceux du premier rang, poussés par les rangs qui les suivent, dressent leurs chevaux contre les lances espagnoles; atteints dans le poitrail, ces animaux, par un aveugle instinct, s'enfoncent sur le fer qui les perce, et leur corps, emporté par l'élan de la course, écrase de son poids l'ennemi qu'ils ont désarmé. D'autres cavaliers les suivent, et d'autres encore; ils se jettent dans les rangs entamés, pour tomber aussi, mais pour agrandir l'ou-

verture; et bientôt, comme un fleuve qui ronge et emporte sa digue, la cavalerie arabe s'infiltre par mille issues dans le carré rompu de l'infanterie espagnole. Alors tout est consommé; la résistance et la fuite sont devenues également impossibles. Divisés, enveloppés, foulés aux pieds des chevaux, les fantassins ne peuvent ni frapper de leurs longues armes, ni parer les coups qui leur sont portés d'en haut. Il faut se rendre, ou périr.

La seconde ligne des chrétiens, où se trouvaient le roi Bermudo et ses principaux barons, se mit aussitôt en retraite. Recueillant les débris des bataillons enfoncés, et présentant un front redoutable aux archers musulmans jetés à sa poursuite, elle recula sans désordre jusqu'aux limites du camp, dont elle enleva, au passage, les objets les plus précieux et les plus sacrés; puis elle disparut dans les montagnes qui entouraient d'une enceinte de rochers la plaine du combat. Comme Al-Mansoûr l'avait prévu, la défaite des troupes du roi de Léon avait été celle de toute l'armée. Les ailes étaient vaincues aussi, mais toutefois avec des chances bien différentes. Abd-al-Malek, que la tendresse paternelle n'avait exposé qu'au moindre péril, après avoir contenu les Navarrais par sa seule présence, les avait vus, comme tous les corps auxiliaires, lâcher pied dès que l'action s'était animée; et les Basques, d'abord plus fermes, avaient cédé pourtant à la vue du désastre de leur corps de bataille. Le jeune *Al-Modhaffer* ramenait dans les rangs de sa cavalerie une longue colonne de prisonniers, attachés par chaînes de cinquante hommes.

Pour les Castillans, ils avaient dignement soutenu leur renommée de bravoure et de fidélité. En voyant

plier, sous l'effort des escadrons arabes, la première ligne des Léonères, le vaillant comte Garcia, pour porter secours à son suzerain, avait voulu percer cette nuée de Berbères qui escarmouchaient autour de ses rangs et le tenaient éloigné du combat décisif. De son côté, mettant à profit le mouvement téméraire du comte de Castille, Souléïman avait aussi commandé l'attaque. Une mêlée terrible, sanglante, s'était engagée comme au fort de la bataille. Marchant à la tête de ses guerriers, et servant, du haut de son cheval, de point de mire aux archers ennemis, le trop brave Garcia tomba presque aussitôt sous leurs flèches. Les Castillans, restés sans général, s'étaient repliés sur les bords du Tormès, et gardaient, au milieu de leurs rangs pressés, le corps du comte expirant. Mais, dans cette position, la retraite leur était coupée; ils se trouvaient enveloppés de toutes parts. Tandis que les Berbères de Souléïman, suivant le cours du fleuve, occupaient la rive où s'était livré le combat, les Arabes d'Al-Mansoûr revenaient de la poursuite des Léonères en remontant le fil de l'eau sur la même rive, et les Castillans se trouvaient de la sorte enfermés dans un demi-cercle dont l'armée musulmane formait l'arc et le Tormès la corde. Cernés ainsi par toutes les forces ennemies, les soldats du comte ne pouvaient pas même essayer de franchir la rivière à laquelle ils étaient acculés, car l'infanterie musulmane laissée à la garde du camp, ayant vu l'heureux résultat de la bataille, était accourue se ranger sur la rive opposée, où elle présentait au passage un obstacle invincible.

Al-Mansoûr, d'un signe de la main, retint ses troupes

qui s'apprêtaient, échauffées par le carnage, à écraser ce dernier débris de l'armée chrétienne. Il voulait épargner la vie de tant d'hommes; il voulait, au lieu d'abreuver inutilement la terre d'un sang généreux, donner des bras aux champs de son pays, à ses vaisseaux, à ses mines, à ses monuments. Un héraut partit pour sommer les Castillans de rendre les armes, et leur promettre à ce prix la vie sauve. Debout sur une éminence, au milieu de son armée, Al-Mansoûr suivit des yeux son messager, qui s'approcha des vaincus un rameau vert à la main, et, s'arrêtant à quelque distance, leur fit entendre les paroles de clémence dont il était chargé. Les rangs des Castillans s'étaient ouverts à son approche, et l'on put distinguer, au centre de leur épais bataillon, le corps du comte Garcia qui gisait mourant sur un brancard formé de bois de lances. Une confrérie de moines, reconnaissables à leurs longues robes de laine brune, l'assistait à ses derniers instants. La voix du héraut d'Al-Mansoûr était arrivée jusqu'à lui. On le vit soulever avec effort sa tête nue et pâle, que voilaient de longs cheveux sanglants. Un mot sortit de ses lèvres, puis il retomba sans vie sur sa rude couche de guerrier. Aussitôt les moines qui l'entouraient, élevant les bras au ciel, entonnèrent ces paroles : *Requiem æternam dona nobis, Domine;* et tous les guerriers castillans, tombant à genoux, les mains jointes, la tête inclinée, se mirent à répéter en chœur les lugubres psalmodies de l'office des morts. C'était leur réponse à la sommation du héraut. Al-Mansoûr contemplait, dans un pieux recueillement, l'étonnant spectacle qu'offraient ces victimes résignées du devoir et de la foi. Emu de pitié, frappé

d'admiration, il sentait couler ses larmes au concert lointain de ces martyrs qui priaient sur eux-mêmes, et chantaient l'hymne de leurs funérailles.

Souléïman s'approcha : « Fils d'Amer, lui dit-il, pourquoi le signe de ta main n'a-t-il pas ordonné déjà le châtiment de ces chiens maudits dont les aboiements nous bravent en insultant le ciel ? »

« Fils d'Al-Hakem, reprit Al-Mansoûr, ne sais-tu point qu'il est écrit : « Celui qui tuera un homme sans en éprouver de violence sera puni comme le meurtrier de tout le genre humain ; et celui qui aura sauvé la vie à un homme sera récompensé comme le sauveur de tout le genre humain ? » — Faites place, enfants d'Ismaïl, faites place ; que ces chrétiens vivent, et qu'ils bénissent le nom d'Allah, clément et miséricordieux ! »

En même temps, son bras étendu commandait aux Arabes de quitter la rive du Tormès, et ses légions obéissantes, reculant à petits pas comme les flots qu'une force invisible retire chaque jour des grèves de l'Océan, rendirent aux martyrs chrétiens le chemin de la vie et de la liberté. En voyant tout à coup s'ouvrir un passage au travers des escadrons ennemis, les Castillans crurent que le ciel accordait un prodige à l'âme déjà bienheureuse de leur prince expiré. Oubliant le péril, oubliant de combattre, ils se levèrent dans la joie et dans la confiance d'une délivrance miraculeuse. Les moines prirent sur leurs épaules, comme une arche d'alliance, les reliques du saint comte, et tous les guerriers, sans interrompre leur prière, se mirent en marche à sa suite, la tête nue, les armes basses, et rangés comme en un grand convoi.

Au moment où cette procession chrétienne commençait, spectacle inouï, à défiler devant les rangs immobiles des Arabes, l'armée victorieuse entonnait aussi le chant de triomphe enseigné par le Koran : « La victoire vient de Dieu ; » tandis qu'une colombe, envolée du camp, et gagnant à tire d'aile le haut minaret de la mosquée de Cordoue, allait annoncer au khalyfe que son hagib avait une fois de plus mérité le nom d'Al-Mansoûr [1].

[1] C'est au moyen d'un pigeon apporté de Séville que l'émyr Aben-Abêd annonce à son fils Raschyd la victoire de Zalakah. (Voir J. Conde, *parte III, cap.* 17.)

CHAPITRE III.

LES ACADÉMIES.

Après sa victoire du Tormès, qui lui avait ouvert l'entrée des provinces espagnoles; après le sac de Toro, de Zamora, de Bragance et de Tuy, dont elle fut suivie; enfin, après l'exacte répartition du butin légal, et les grands repas militaires auxquels il conviait tous les soldats qui s'étaient distingués, Al-Mansoûr, ayant licencié son armée à la fin de la campagne, était rentré dans son palais de Cordoue. Un hiver sans neige et sans frimas avait aussi rendu aux habitations de cette capitale les familles nobles qui se dispersent, pendant la saison des fleurs et des fruits, dans ce vaste damier de jardins clos de haies d'aloès qui s'étend de Cordoue jusqu'à Médynat-al-Zohrah, de la rive du fleuve jusqu'au sommet des premiers coteaux de la Sierra-Morena. Tous les riches Arabes avaient abandonné momentanément les travaux de jardinage et d'agriculture qu'ils se font gloire de diriger eux-mêmes avec le zèle éclairé que mérite la

première des sciences. Ils étaient, pendant le repos de la nature, revenus aux sciences, moins utiles peut-être, mais plus variées, plus brillantes et plus nobles, qui se cultivent au sein des cités. Al-Mansoûr comptait parmi ses devoirs les plus impérieux celui de favoriser le goût de ses compatriotes pour les travaux de l'intelligence, et de répandre parmi les nations diverses qu'il gouvernait au nom du khalyfe les bienfaits d'une civilisation dont ne jouissaient encore pleinement que les tribus de noble race. Doué d'une si vaste mémoire qu'il connaissait, par leur nom et leur vie, tous les hommes importants de l'empire dans l'ordre civil, comme tous les bons soldats de ses armées, souvent, néanmoins, il entrait à l'improviste dans les colléges et les *madrézah*, se mêlait aux écoliers pour assister à leurs leçons, donnait des louanges aux maîtres habiles, des prix aux meilleurs élèves, et pouvait ainsi choisir avec discernement parmi eux les *khadys*, les *mokrys* et les *khatybs* (1).

Un jour, Al-Mansoûr sortit de bonne heure de son palais d'Al-Ameria, tant de fois célébré par les poëtes (2). Il avait quitté la somptueuse robe du hagib pour revêtir le simple *khalaa*, le manteau du savant (3) ; et, sans suite, sans escorte, n'ayant pour compagnie que ses deux fils Abd-al-Malek et Abd-al-Rhaman, il alla visiter les académies, qui, en l'élisant parmi leurs membres, avaient

(1) Les juges, les lecteurs et les prédicateurs.

(2) Ahmed-ben-Mohammed al Mokéri a dit du palais d'Al-Mansoûr : « Les architectes qui l'ont bâti ont eu dessein de transporter à l'édifice les diverses qualités du prince. De sa forte poitrine ils ont fait la largeur du bâtiment, et de l'éclat de son front, le jour brillant qui l'éclaire ; de sa renommée, ils ont formé le faîte, et de sa patience, les fondements de l'édifice. »

(3) Semblable pour la forme aux manteaux des universités anglaises.

ajouté à tous ses titres le titre dont il s'énorgueillissait davantage. Lui-même était fondateur d'une académie d'humanités, qui n'admettait dans son sein que des hommes d'une science éprouvée, connus par d'utiles ou ingénieux ouvrages, et qui fournissait aux colléges de Cordoue les professeurs des hautes études (1).

Près de la porte d'Occident, au sommet de l'amphithéâtre de blanches maisons qui tracent devant le fleuve des lignes successives de terrasses nivelées, semblables aux gradins d'un cirque, s'élève, isolée au milieu des autres habitations, la demeure d'un Arabe noble et riche. Quatre corps de logis, égaux et semblables, forment une cour carrée sur laquelle s'ouvrent les fenêtres de tous les appartements, car, sauf la porte d'entrée qui donne accès dans un assez long vestibule (2), les murailles extérieures ne sont percées d'aucune ouverture. D'un côté de la maison est le *sélamlik* (3), l'habitation des hommes; de l'autre, le *harem* (4), l'habitation des femmes; entre les deux, le *mabéÿn*, appartement intermédiaire où réside seul le père de famille. L'étage supé-

(1) J. Conde, *parte II, cap.* 98.

A ceux qui douteraient que le tout-puissant hagib allât se mêler aux conversations des savants, je citerai cette courte et substantielle notice de Casiri sur Al-Mansoûr «.... *Almanzor...., rege inconsulto, suo omnia nutu moderabatur. Prælia bis singulis annis committere solitus, victor semper nunquam victus ab acie discessit. Insignis quoque fuit litterarum fautor, quippe qui viros eruditos honoribus et præmiis ita est prosequutus, ut eorum dissertationibus frequentissime interesset.* »

(2) En Andalousie, on nomme encore ce vestibule *zaguan*, de son nom arabe.

(3) L'*andrôn* des Grecs.

(4) Le *gynécée*.

rieur forme, par son avancement au-dessus des habitations de plein pied, une galerie quadrangulaire que soutiennent des colonnes de marbre blanc. Au centre d'une mosaïque de marbre semblable dont la cour intérieure est pavée, jaillit une fontaine d'eau vive, qu'un épais bosquet de grenadiers, de myrtes, de lauriers blancs et roses, ombrage de ses rameaux entrelacés. Quand l'été règne, cette cour est abritée, pendant toute l'ardeur du jour, par une toile aussi grande qu'elle-même, suspendue à la hauteur des terrasses, et qu'un seul homme, au moyen de quelques poulies, peut étendre ou plier comme une voile de navire. Après le coucher du soleil, dès que la fraîcheur de la nuit invite à quitter les chambres closes et obscures qui servent de retraite durant le jour, on enlève ce *velarium* pour laisser pénétrer la brise du soir, on allume les lampes d'argent suspendues entre les colonnes de la galerie, et la famille arabe se réunit avec ses amis et ses proches dans cette espèce de temple domestique. Pendant l'hiver, il est abandonné. Un vaste salon le remplace, ouvert dans le *mabéyn* en face de la porte d'entrée, et de l'autre côté de la cour, qui devient alors son vestibule. Ce salon, éclairé d'en haut, occupe le bâtiment central dans toute son élévation, et presque aussi dans toute sa largeur. A la base de la coupole d'où vient la lumière du jour, on aperçoit de petites fenêtres, garnies d'un treillis de bois, qui donnent dans les appartements de l'étage supérieur. C'est par là que les femmes peuvent voir sans être vues, et entendre, sans s'y mêler, la conversation des hommes. Jusqu'à hauteur d'appui, les murailles sont garnies de ces brillants carreaux de porcelaine peinte qu'on nomme

azoulaï [1]; et les lames de marbre blanc qui revêtissent le reste des murs intérieurs, ainsi que les lambris de bois de cèdre dont se forme le plafond, sont entièrement couverts de ces petits ornements, gracieux et bizarres, à la fois ciselés et peints, qui se croisent, se mêlent, s'entrelacent, se répètent à profusion, pleins de caprice dans leur symétrie, et qu'un poëte arabe comparait ingénieusement aux mille traces confuses qu'une troupe de pigeons laisse sur la terre molle, en s'abattant au bord d'un fleuve [2].

C'est dans cette pièce d'honneur que le vieillard Mohammed Abou-Amer al-Moncarral réunissait les membres de l'académie de l'histoire, qu'il avait fondée à Xativa dans les dernières années du règne d'Al-Hakem II, et transférée depuis à Cordoue. Ses *convives au festin de l'esprit* étaient assis, les jambes croisées, sur les épais coussins [3] d'un divan circulaire, dont le dossier s'appuyait contre les *azoulaï* des murailles. Au centre du tapis de Perse qui couvrait les dalles de marbre de ses feuilles de laine et de ses fleurs de soie, un vaste poêle d'airain, nommé *tanndour*, caché sous une table carrée que recouvrait un tapis semblable, répandait la douce chaleur des charbons allumés sous la cendre, tandis qu'une fumée aromatique s'échappait de quatre cassolettes d'argent, où brûlaient à la fois l'encens, l'aloès, le musc et l'ambre. La salle, en outre, était ornée de plusieurs élégants vases chinois où croissaient ces fleurs

(1) En espagnol *azulejos*.

(2) On trouve encore d'anciens salons arabes dans quelques maisons de Cordoue et de Séville.

(3) Encore nommés par les Espagnols *almohadas*.

rares et précieuses qu'on arrose avec des eaux colorées pour leur donner des nuances plus riches ou plus bizarres.

L'assemblée, que présidait le savant Ahmed-ben-Mohammed Abou-Bekr al-Razy (1), auteur d'une Histoire des Emyrs d'Espagne et d'une Description générale de Cordoue, avait commencé son docte entretien, lorsque Al-Mansoûr parut avec ses fils. Il salua en entrant, et les académiciens s'inclinèrent à leur tour devant le hagib, en portant la main gauche sur le cœur et la main droite sur le front. C'était à la fois le salut de l'affection et celui du respect, le salut qu'on offre aux amis et celui qu'on rend aux supérieurs. Al-Mansoûr prit modestement sa place à la suite du dernier venu, et la conférence, un moment interrompue par son arrivée, reprit aussitôt son cours.

« Fils d'Amer, lui dit Al-Razy, ta glorieuse histoire fournira de nombreux chapitres au livre qui nous occupe aujourd'hui. « La guerre est une ruse, » a dit le Prophète. Nous voulons rappeler à la mémoire de nos fils les ruses de guerre dont nos pères se sont aidés dans leurs saintes entreprises, sans manquer toutefois aux devoirs de la loyauté, car si les stratagèmes sont permis toujours, toujours les perfidies méritent anathème. Je rappelais à ce propos l'exemple de Zobéïr, quand l'Égypte fut prise sous le saint khalyfe Amer (2). Les Arabes étaient commandés par Abd-Allah-ben-Saad; les Grecs par le patrice Grégoire. Père d'une fille célèbre par sa

(1) L'historien que nous appelons Razès, mort en 991.

(2) Appelé depuis Omar par les Turcs.

beauté, Grégoire avait promis sa fille et cent mille pièces d'or à quiconque tuerait Abd-Allah; ce qui intimidait Abd-Allah, et le retenait inactif sous sa tente. Son ami Zobéïr lui conseilla de publier à son tour que quiconque tuerait Grégoire, aurait la fille de Grégoire et les cent mille pièces d'or. Grégoire à son tour trembla, et la grande bataille de Yakoubé ne fit qu'achever sa défaite. »

Un vieillard se leva et dit : « Il est peu de ruses plus ingénieuses que celle dont se servit le chrétien Tadmir ([1]) dans le temps où l'épée de nos guerriers, ouvrant un chemin aux saintes paroles du Livre, apportait à l'Occident la lumière de l'Orient. Vaincu, comme le roi Roudérik, abandonné des siens, il s'était renfermé dans les murs d'Orihuela, et voyait déjà la poussière de la plaine s'élever sous les pas des cavaliers d'Abd-al-Azyz. N'ayant plus d'hommes d'armes pour défendre les remparts de sa dernière place, il y fit ranger les matrones et les vierges, qui avaient croisé leurs longs cheveux sur les lèvres et sous le menton pour imiter la barbe des guerriers. Il sortit alors, comme un général qui offre la paix ou la guerre, et, au lieu de régler sa rançon, il fit un traité d'alliance. Le généreux fils de Mouza admira l'esprit du chrétien, et lui laissa le gouvernement de la contrée ; c'est celle que nous appelons encore *Terre de Tadmir* ().

Quand le vieillard se fut assis, l'un de ses voisins prit la parole : « Au fils de Mouza, dit-il, devait plaire, en

([1]) Le comte goth Théodomir.

([2]) La province de Murcie.

effet, la ruse du chrétien, car c'était par une ruse semblable que son père avait pris, sans mort et sans blessure, la grande ville de Mérida, si grande que nos soldats n'auraient pu envelopper ses murailles en se rangeant tous à l'entour comme les perles d'un collier, et si forte qu'elle semblait l'œuvre des génies. Les envoyés de la ville se rendirent dans la tente de Mouza pour lui proposer des conditions de paix. Ils trouvèrent le vénérable émyr avec une longue barbe d'argent, telle que la lui avaient faite les fatigues de cent batailles et la neige de quatre-vingts hivers. Mouza promit sa réponse pour le lendemain, voulant, disait-il, prendre conseil de la nuit. Dans l'intervalle, il accourcit sa barbe et la teignit en noir; il peignit de rose ses lèvres et ses joues, et quand les envoyés revinrent au matin, ils eurent peine à reconnaître, dans le jeune homme au frais visage qu'ils voyaient devant eux, le vieillard blanchi qu'ils avaient quitté la veille. « Rendons-nous, dirent-ils à leurs frères en retournant dans la cité; comment pourrions-nous résister à des hommes auxquels le ciel a donné le pouvoir de rajeunir? »

Un troisième académicien se leva : « En vérité, dit-il, Mouza fils de Nossaÿr, ce héros gloire du Hedjaz, méritait de commander aux vainqueurs du Mahgrêb et de l'Andalousie, moins par la grandeur de son courage que par la supériorité de son esprit. Quand il eut abattu sous son glaive, avec la force du lion, toutes les tribus berbères, ne fallut-il pas employer la prudence et l'adresse du serpent pour déraciner de leur entendement les vieilles idolâtries, pour y substituer la lumière de l'islam, pour faire, de ces indomptables ennemis, les

soldats de sa propre armée? Et quand il résolut de passer, avec leur secours, le détroit du mont de Thâryq [1], quand il voulut donner l'Europe au chef des croyants après lui avoir donné l'Afrique, n'était-ce point par une espèce de ruse ingénieuse que, dépeignant cette terre inconnue au khalyfe Walid, il disait : « Elle est supérieure au *Scham* [2] pour la beauté du ciel et de la terre ; à l'*Yémen* [3] pour la douceur du climat ; à l'*Hind* [4] pour ses fleurs et ses parfums ; au *Misr* [5] pour ses fruits ; au *Syn* [6] pour ses métaux précieux? »

Al-Moncarral, s'étant levé, dit à son tour : « Sans doute cette peinture de notre Andalousie était propre à toucher le cœur du chef des croyants, comme celle que faisait autrefois de la terre promise Mouza le sauvé des eaux [7], pour arracher les fils de Sion à l'esclavage des filles idolâtres de Memphis ; mais je préfère pourtant la description que le vainqueur d'Alexandrie, Amroû-ben-Alâs, envoyait au khalyfe Amer de la terre conquise par ses armes. La voici, telle que l'a recueillie le grand historien Abou'l-Faradj : « Commandeur des croyants, l'Egypte est une masse de terre noire et de plantes vertes, située entre une montagne pulvérisée et une plaine de sable rougeâtre. La distance d'Assouân [8]

(1) *Djébal-Tharyq*, Gibraltar.
(2) Ou *Schamah*, la Syrie.
(3) L'Arabie Heureuse.
(4) Ou *Hindoustân*, les Indes.
(5) L'Égypte.
(6) La Chine.
(7) Moïse.
(8) L'ancienne Syène, où fut exilé Juvénal, où Davoust battit les Mame-

à la mer est celle que peut parcourir un homme à cheval en trente jours. Du fond de la vallée, coule une source abondante sur laquelle reposent, la nuit et le jour, les bénédictions du Très-Haut, et qui s'élève et s'abaisse périodiquement, comme le pouls de l'homme, selon les révolutions des deux plus grands astres du firmament. Quand la sagesse de la Providence ouvre annuellement les caisses de cristal qui alimentent les canaux du Nil, ceux-ci ne suffisent plus à contenir les trésors qu'Allah leur dispense. Alors le fleuve, orgueilleux comme le vainqueur de cent batailles, se répand dans les campagnes submergées. Les habitants des cités et des villages communiquent entre eux dans des barques peintes qui ressemblent, en coupant les ondes, à des bouquets de fleurs printanières apportés par les brises qui rafraîchissent les bosquets du paradis. En se retirant, la lymphe bienfaisante dépose un épais limon qui récèle les germes de la richesse de l'année. La multitude des laboureurs qui se répand alors dans la plaine peut se comparer aux essaims d'abeilles qui nichent dans les troncs des cèdres du Liban. Le fouet du fermier et l'espérance d'une abondante récolte les éveillent de leur indolence naturelle. Rarement leur espoir est déçu; mais les richesses qu'ils tirent du blé, de l'orge, du riz, des légumes, des vergers et des troupeaux se partagent avec une injuste inégalité entre ceux qui travaillent et ceux qui possèdent. Enfin, suivant les vicissitudes des saisons, la face du pays se couvre de l'argent

louks en 1799. C'est une ville de la Thébaïde méridionale, située sous le tropique, au pied de la première cataracte du Nil.

des ondes, de l'émeraude des herbes et de l'or des épis. »

« Amroû-ben-Alâs, dit un académicien, à qui l'on attribue cette ancienne description de l'Egypte, fidèle encore aujourd'hui, et qui le sera tant que le Nil n'aura point changé son cours ni les *fellahs* leur vie misérable, Amroû-ben-Alâs est peut-être de tous les capitaines arabes celui qui a fait le plus usage des ruses et stratagèmes. Les Grecs chrétiens l'appelèrent le *Rusé*. Il le fut même à l'égard de son maître, Omar le Juste. En effet, marchant de la Syrie sur l'Egypte, il reçut du khalyfe une dépêche, écrite sur une brique, qui lui enjoignait de revenir sur ses pas, à moins qu'il n'eût déjà dépassé la frontière. Il fit avancer sa cavalerie à marche forcée, puis, ôtant la brique de son enveloppe, il lut à ses officiers l'ordre du commandeur des croyants. Alors on interrogea les habitants sur le nom et la situation du pays, et l'on apprit ce qu'Amroû savait bien par avance, que l'armée venait d'entrer sur la terre d'Egypte. Elle continua donc sa marche, et ce fut ainsi qu'Amroû donna au Koran l'ancien royaume des Pharaons. »

« Ce fut aussi, continua un autre membre de l'académie, par la ruse heureuse de son esclave Younis. Un jour qu'au siége d'Alexandrie, Amroû tentait témérairement d'enlever la citadelle à la tête de quelques guerriers, il fut pris avec cet esclave, et conduit devant le préfet des Grecs. Là, conservant toute la fierté de son maintien et de son langage, il allait se faire reconnaître, et déjà la hache d'un soldat chrétien se levait pour punir l'insolent prisonnier, lorsque Younis, frappant son maître au visage, lui commanda, d'un ton irrité, de garder le silence devant ses supérieurs. Trompé par la

présence d'esprit de l'esclave, le préfet renvoya Amroû à son propre camp pour se remettre à lui-même des propositions de traité. Il n'apprit son erreur que par les acclamations des soldats musulmans saluant le retour de leur général. »

« Mais ce fut bien Amroû lui-même, reprit le premier opinant, qui, par une ruse encore, donna le sceptre des khalyfes à Moawiah, l'illustre tige des Omméyades. La guerre civile durait depuis longtemps entre Aly, gendre du Prophète, et Moawiah son petit-neveu. A l'instigation d'Amroû, qui invoquait l'ordre donné par le Livre de remettre au jugement de deux arbitres les querelles entre musulmans, l'une et l'autre armée convinrent de s'en rapporter à la volonté d'Allah exprimée dans cette forme. Les partisans de Moawiah élurent Amroû pour arbitre, et ceux d'Aly firent choix du vieillard Abou-Mouza al-Achary. Plus crédule que son collègue, Al-Achary se laissa persuader que, pour rendre la paix à l'islam, il fallait déposer les deux prétendants et procéder à une élection nouvelle. Au jour fixé pour la sentence, les deux arbitres parurent entre les deux armées. Feignant pour le vieillard une profonde vénération, Amroû le força de rendre le premier son jugement. Al-Achary prononça donc la déposition du khalyfe Aly; puis Amroû, le remplaçant dans la tribune, proclama pour successeur d'Aly le khalyfe Moawiah. Voilà comment Amroû planta dans la terre de Syrie le tronc des Omméyades, dont un rameau, transplanté dans notre Andalousie, abrite le peuple d'Allah sous son ombre glorieuse. »

« Cet Amroû-ben-Alâs, dit en se levant un jeune

homme placé près d'Al-Moncarral dont il était le gendre, passe généralement pour être né dans la tribu de Koraïsch, la plus noble des tribus puisqu'elle a donné le jour au Prophète de Dieu. C'est une erreur. J'ai trouvé, dans le Livre des généalogies d'Ismaïl-ben-Aly, qu'Amroû a pris naissance dans la tribu de Kaÿs, celle de mes pères, celle qui adorait Al-Sharaÿ-al-O'bour (1), avant que Mahomet (béni soit-il!) lui eût révélé le nom du vrai Dieu. Il faut donc l'appeler désormais Amroû-ben-Alâs al-Kaÿsy. »

« Jeune homme, s'écria un petit vieillard courbé par les années, j'approuve ta parole, et je rends hommage à ta science. Persévère dans le droit chemin. En vérité, je vous le dis : si l'on n'y prend garde, bientôt les familles seront mêlées et les tribus confondues comme les races de chiens qui gardent les troupeaux du Kaïrwan. A peine connaîtra-t-on le nom de son père, de son aïeul et de son bisaïeul; à peine saura-t-on de quel nom générique faire suivre son nom, et quels hommes, au milieu d'une multitude confuse, les lois du sang nous obligent d'aimer ou de haïr. Chacun veut être le rameau sorti d'une souche illustre. Il n'est pas de Berbère, fût-il né au delà des monts Daren, dans les sables de Soûs, qui ne place son berceau sur les bords du Nil; point d'Egyptien qui ne se dise enfant du Hedjaz; point d'Arabe qui ne se donne pour descendant, par lignée mâle, de l'un des dix compagnons du Prophète. Et les races de chevaux se mêlent comme les races d'hommes. Beaucoup d'étalons et de cavales n'ont pas de filiation

(1) L'étoile Syrius.

prouvée des deux parts au delà de quatre générations ; et, si l'on en croyait les marchands de bestiaux, chrétiens ou juifs, il n'est pas un seul poulain dressé pour les joûtes, s'il porte une étoile blanche au front, ou s'il a l'épi des reins haut placé, qui ne descende en droite ligne du cheval Al-Aawadj ([1]). Heureux quand ils ne le donnent point pour un fils d'Haïsoum, la jument de l'ange Gabriel, ou même d'Al-Borak, la jument du Prophète, celle qui avait dix paires d'ailes, une queue de paon, et une tête de femme portant couronne et collier. »

Les lamentations du bon vieillard, qui déplorait avec tant d'amertume la décadence des études généalogiques, avaient emporté l'assemblée si loin de son sujet, qu'Al-Mansoûr ayant quitté sans bruit l'Académie des historiens, se dirigeait vers celle des koranistes.

Cette académie comprenait deux sciences inséparables chez les musulmans, la théologie et la jurisprudence. Elle avait été fondée à Cordoue, sous Abdérame III, par l'imâm Al-Kâsem-ben-al-Raby, homme docte et pieux, qu'on appelait de son vivant *Hafedh*, parce qu'il savait le Koran par cœur. Les koranistes s'assemblaient à la grande mosquée, dans une vaste salle commune, qu'on pourrait comparer au parloir d'un couvent, autour de laquelle étaient disposées les cellules uniformes des desservants du temple. Parmi tous les assistants qui se pressaient sur un double rang de cous-

([1]) Le *Tordu*, nom d'un cheval resté très-célèbre, qui fut appelé ainsi parce qu'ayant été blessé et mis dans une litière sur un chameau, il s'y rompit une vertèbre du dos.



sins, on distinguait, aux couleurs et aux formes variées de leurs vêtements, un assez grand nombre de personnages civils et même d'hommes de guerre. Toutefois les longues robes blanches ou noires, communes aux deux ordres de cléricature, les prêtres et les juges, occupaient la plus grande partie des places. A l'extrémité de la salle, après le dernier imâm et le dernier khady, on voyait un petit groupe d'hommes, se tenant humblement debout, enveloppés dans des *bordah*, ou longues pièces de laine grossière, qu'ils jettent et roulent par-dessus leurs chemises de coton, et qu'ils ceignent par une corde autour des reins. C'étaient des fakys [1] ascétiques, ces austères observateurs de la prière et du jeûne, qui, vivant toute leur vie comme Ayoub [2] dans sa misère, se font les pénitents du genre humain. Le *khatyb* de l'Aljama présidait l'assemblée. Il avait devant lui, sur une table basse, un ancien exemplaire du Koran, soigneusement enfermé dans une châsse d'or. A l'entour du Livre, et dans de riches reliures, étaient placés, comme les satellites d'un astre, le *Hadyz*, ou lois orales du Prophète, l'*Idjma-al-Ummeth*, ou lois apostoliques faites par les quatre premiers khalyfes, le *Kiyaz*, ou décisions canoniques des premiers imâms, enfin les commentaires des quatre grands imâms, Azam-ben-Hanifé, Schafiy, Malek et Hannbel, qui composent la doctrine des *sunnites* ou orthodoxes, et dont les paroles, vénérées presque à l'égal

[1] *Faky*, pauvre, ayant fait vœu de pauvreté. On appelait aussi ces espèces de moines *sophis*, soit de *sophos*, sage, soit de *sof*, nom du camelot grossier dont ils s'habillaient. Aujourd'hui, chez les Turcs, ils se nomment *derwichs*, mot qui signifie également pauvres.

[2] Job.

de celles du Prophète, font loi dans le silence du Livre. Chacun des assistants, à son entrée dans la salle, s'était approché du Koran, et, sûr d'être en état de pureté légale, l'avait pris, baisé et porté au front ([1]).

Lorsque Al-Mansoûr, salué à son arrivée par tous ses collègues, alla rendre le même hommage au livre divin, un des membres de l'académie était debout. Poëte religieux, il soumettait aux lumières de l'assemblée diverses formules de prières, que le khalyfe, après cette épreuve, devait admettre dans la liturgie. « La première formule, dit-il, est une prière pour les morts. En arrivant au lieu de la sépulture, l'imâm, conducteur du convoi funèbre, se tournera vers l'Orient, et dira : « Gloires soient données à Dieu, qui tue et ressuscite. De Dieu vient toute grandeur; il est puissant sur toutes choses. Seigneur, bénis Mahomet, et ceux de Mahomet. Celui-ci est ton serviteur; tu l'as créé, tu l'as nourri, et tu le ressusciteras. Tu sais ses secrets et ses actions publiques. Nous venons te prier pour lui. Pardonne-lui, Seigneur, honore sa demeure, élargis sa fosse, lave ses taches et péchés, donne-lui un séjour meilleur que son séjour, une compagnie meilleure que sa compagnie. Seigneur, s'il est bon, augmente son repos; et, s'il a manqué à ton service, pardonne-lui des fautes contre lesquelles tu sais bien qu'il n'a pas eu le pouvoir de se défendre. Affermis donc sa langue, et donne-lui cou-

([1]) « Nul ne le touchera, si ce n'est les purs. » (*Koran*, s. LVI, v. 78.) Ce verset, qui s'applique au prototype du Livre, conservé dans le ciel, s'inscrit d'habitude sur les exemplaires du Koran, pour avertir qu'on ne doit pas le toucher en état de souillure.

rage au temps du *soual* ([1]), pour qu'il soit pesé avec honneur dans la balance *ouezn* ([2]), pour qu'au jour du jugement, il porte son *kitab* ([3]) dans la main droite, pour qu'il passe sans vertige sur le pont *Syrath*, pour qu'il échappe aux peines du *djhanam* ([4]), et qu'il aille se plonger dans le lac *Hawouz-Kewzer*, dont l'eau est blanche comme le lait, l'odeur agréable comme le musc, et où s'étanche la soif pour l'éternité. » Puis, en descendant le cercueil dans la terre, l'imâm ajoutera : « Notre frère laisse le monde pour retourner à toi; reçois-le, Seigneur, et couvre le de ta miséricorde. »

« L'autre prière, continua le poëte, est destinée aux processions qui invoquent le ciel contre le fléau de la sécheresse. Pendant la sainte promenade au travers des champs, le peuple entier répondra au signal de son guide, en disant : « Seigneur miséricordieux, tu nous as créés de rien, et tu connais nos fautes; mais ne veuille pas nous détruire. Seigneur, use de pitié envers tes créatures innocentes, les animaux des champs et les oiseaux du ciel, qui ne trouvent point à manger ([5]). Vois la terre que tu as créée et les plantes qu'elle produit,

([1]) *Demande de la fosse*, interrogatoire des morts.

([2]) Où se pèsent les actions des hommes.

([3]) Où ces actions sont écrites.

([4]) La *Géhenne*, l'enfer.

([5]) Les mahométans ont une véritable charité pour les animaux. Ainsi, pendant tout son voyage, un pèlerin de la Mekke ne peut chasser, et la chasse est défendue dans un grand rayon autour des asiles sacrés. Par ce même sentiment, les musulmans aisés ne se livrent pas à la chasse, et la laissent faire à ceux qui en gagnent leur vie. Dans toutes les villes on voit des cages avec cette inscription : *oiseaux à affranchir*, que les dévots achètent pour les remettre en liberté.

fanées par le manque d'eau. Seigneur, ouvre-nous tes cieux, rends-nous tes vents, rends-nous tes pluies, et envoie tes trésor de miséricorde pour rafraîchir, arroser et vivifier la terre morte et ses plantes qui nourrissent tes créatures. Que les infidèles ne disent point qu'Allah n'écoute pas ses croyants. Seigneur, nous t'adorons, nous croyons en toi, et nous espérons de toi le pardon de nos fautes et le remède à nos maux. »

Aussitôt que l'assemblée eut approuvé d'une commune voix les formules de prière qu'elle venait d'entendre, le *khatyb* appela l'imâm, directeur de la *madrézah* : « Sage Mohammed al-Barkévy, lui dit-il, daigne nous faire connaître l'*Abrégé de la foi* que tu as composé pour l'instruction des jeunes âmes qui marchent sous le signe de ton doigt dans le chemin de la vérité. » L'imâm, s'étant levé aussitôt, tira de sa manche un manuscrit dont il déroula les longues feuilles, et commença de la sorte :

« Nos anciens docteurs ont écrit que, lorsque les bienheureux seront assis aux tables célestes, des oiseaux au plumage d'or et d'azur viendront voltiger sur leurs têtes. Ceux d'entre ces oiseaux qu'ils voudront choisir, tombant aussitôt sur leurs assiettes, comme s'ils quittaient la broche du cuisinier, leur offriront le régal d'une chair exquise, et, reprenant leur vol dès qu'ils seront mangés, iront rejoindre, pleins de vie, la troupe immortelle. Cette parabole explique les mérites du Livre. Les saintes paroles se présentent sans cesse au choix des croyants; chacun peut en prendre et s'en rassasier, sans nuire à ses frères, sans altérer ni diminuer jamais cette immortelle nourriture des âmes. Le Koran est la parole, le Verbe de Dieu ; comme Dieu, il est incréé,

il est éternel. Il contient les histoires du passé, les lois du présent, les prédictions de l'avenir. Le Très-Haut s'est manifesté aux hommes par la voix des cent-vingt-quatre mille prophètes qu'il leur a successivement envoyés, depuis *Adem*, le premier d'entre eux, jusqu'à *Mohammed* (1), le dernier et le parfait. Toutes les lois qui ont été faites sont les lois de Dieu; toutes les paroles qui ont été dites sont les paroles de Dieu; toutes les religions ne sont que la religion de Dieu. *Mouza*, l'Allocuteur de Dieu, a raconté dans le *Taourat* (2) la naissance du monde, la création des êtres en six jours de mille ans chacun, la chute d'*Adem* et de *Havah*, qui ne restèrent qu'une demi-journée dans le paradis, le meurtre d'*Abyl* par *Cabyl*, la délivrance de *Noâh* sauvé du déluge, l'histoire d'*Ibrahim*, d'*Ismaÿl* et de *Youzef*. Mais Allah n'avait point dit à *Mouza* tous ses secrets; il ne lui révéla point la vie éternelle et le jugement des âmes au dernier jour. Comme des enfants dont la langue balbutie d'imparfaites syllabes, les hommes devaient être conduits pas à pas dans le sentier des vérités célestes. Les juifs, ignorant les peines et les récompenses du monde futur, oublièrent bientôt le nom d'Allah, et adorèrent le veau d'or, auquel *Yblis* (3), pour les tromper, avait donné la faculté de mugir. »

Ici l'imâm fut interrompu dans sa lecture par la voix d'un assistant qui s'écria : « Si le veau d'or mugissait, c'est parce qu'Al-Borak, en galoppant, lui avait fait voler de la poussière dans la bouche. »

(1) L'Illustre, le Glorifié.

(2) La Genèse.

(3) Le diable.

L'imâm reprit : « *Issa*, l'Esprit de Dieu, vint ensuite apprendre aux mortels que la mort n'est pas la mort, mais le commencement de la vie. Etonnés de cette croyance sublime, les hommes firent un Dieu du fils de la vierge *Maryem*. Allah, l'unique, l'éternel Allah, devint père et fils; il eut des compagnons, et les plus grossières idolâtries obscurcirent l'entendement des sectateurs de l'*Engil* (1). Alors Allah suscita son prophète. *Mohammed* (que la paix soit sur lui!) (2) reçut tous les secrets du Très-Haut, et les transmit aux hommes. Il est l'Esprit, le Paraclet (3), prédit par *Issa*; après lui, le livre de la science est à jamais fermé. *Issa* n'était pas venu détruire, mais accomplir la loi de *Mouza*; l'Elu de Dieu, l'Ami de Dieu, celui qui a reçu quatre-vingt-dix-neuf surnoms, autant que Dieu a d'attributs, *Mohammed* n'est pas venu détruire, mais accomplir les deux lois antérieures. L'islam n'est que la reconnaissance de l'unité de Dieu, la fin de toute idolâtrie, la croyance en la vie et la prédestination éternelles (4). »

Après ce préambule, le livre d'Al-Barkévy contenait, sous la forme de demandes et de réponses, l'explication de tous les dogmes qui composent la religion musulmane, depuis la définition de l'Être suprême jusqu'aux détails de la vie domestique. Comme la lecture

(1) L'Évangile.

(2) Formule qui suit toujours le nom de Mahomet.

(3) *Al-Faracletha*.

(4) Les *imâms* arabes et les *oulémas* turcs ont toujours soutenu que la prédestination ne s'appliquait qu'à l'état spirituel, qu'elle n'avait aucun rapport à l'état moral, civil, militaire, politique. Mais le préjugé populaire a prévalu contre cette doctrine, et de la prédestination a fait le fatalisme.

de l'ouvrage entier n'aurait point fini avec la dernière heure du jour, l'imâm se contenta de citer quelques fragments pris au hasard, afin de prouver à l'assemblée qu'il avait su éviter les égarements des controversistes, des novateurs, des hérésiarques de toutes les espèces et de toutes les époques [1], en restant ferme et sûr dans la voie droite.

« Quelle est la profession de foi du croyant?

— Il n'y a de Dieu que Dieu, et *Mohammed* est le Prophète de Dieu. Je crois en Dieu, en ses anges, en ses livres, en ses prophètes, au dernier jour du jugement et à la prédestination divine. »

« Quel est Dieu?

— Dieu est unique et éternel; il vit; il sait tout, il entend tout, il voit tout, il peut tout; il n'y a en lui ni forme, ni figure, ni bornes, ni limites, ni nombres, ni parties, ni multiplications, ni divisions; il n'est ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière, ni dessus ni dessous; il n'est ni corps ni matière; il n'a ni commencement, ni fin, ni enfants, ni associés; il existe par lui-même, sans génération, sans demeure, hors de l'empire du temps; il est incomparable dans sa nature et dans ses attributs; il est doué de sagesse, de puissance, de vie, de force, d'entendement, de regard, de volonté, d'action, de création, de dons et de parole; cette parole, éternelle dans son essence, n'a ni lettres, ni sons, et sa nature est l'opposé du silence. »

« Quels sont les anges?

(1) Mouradgea d'Hosson compte jusqu'à soixante-douze sectes condamnées successivement comme hérétiques.

— Les messagers et les serviteurs d'Allah, dont ils exécutent les ordres avec deux, trois et quatre paires d'ailes ([1]). Ils n'ont pas de sexe. Ils sont de plusieurs espèces : ceux qu'on appelle *azazyl*, *asrafil* ([2]) et *kéroubiyn* ([3]) se tiennent proche du trône de Dieu, et reçoivent pour cette raison le nom de *rapprochés*. Parmi eux sont quatre archanges : *Ghébraÿl*, l'envoyé de Dieu aux prophètes, le *paon du jardin du Paradis; Mikaÿl*, l'ange des éléments, de la pluie; *Azraël*, l'ange de la mort, et *Issrafiyl*, le gardien d'*Al-Borou*, la trompette céleste, qu'il sonnera deux fois à la fin des siècles, la première pour tuer tous les êtres, la seconde, quarante ans après, pour ressusciter tous les morts. Les anges sont inférieurs aux hommes, car, à la création d'Adam, Dieu ordonna à la légion des anges de se prosterner devant ce premier père des hommes; Satan seul résista, et fut maudit ([4]). Les prophètes humains sont au-dessus des prophètes angéliques; les prophètes angéliques au-dessus du genre humain, et le genre humain au-dessus du genre angélique. Toutefois, comme les yeux des hommes ne pour-

([1]) *Koran*, s. XXXV, v. 1.

([2]) Séraphins.

([3]) Chérubins.

([4]) Dieu dit aux anges : je vais créer l'homme d'argile. — Quand je lui aurai donné la forme parfaite et jeté en lui un souffle de mon esprit, vous aurez à vous prosterner devant lui. — Les anges, tous tant qu'ils étaient, se prosternèrent devant lui, — à l'exception d'Eblis (Satan). Il s'enfla d'orgueil, et fut du nombre des ingrats. — O Eblis, lui cria Dieu, qui est ce qui t'empêche de te prosterner devant l'être que j'ai créé de mes mains? — Eblis répondit : je vaux mieux que lui; tu m'as créé de feu, et lui de boue. — Sors d'ici, lui cria Dieu; tu es lapidé. » (*Koran*, sour. XXXVIII, v. 71 à 78).

raient soutenir l'aspect d'un ange, Dieu envoie ses anges sous forme humaine.

« Quels sont les grands prophètes antérieurs?—*Adem*, le pur en Dieu; *Seth*, l'envoyé de Dieu; *Akhnokh*, l'exalté en Dieu; *Noah*, le sauvé en Dieu; *Ibrahym*, l'ami de Dieu; *Ismaÿl*, le sacrifié en Dieu; *Yakoub*, le nocturne en Dieu; *Youzef*, le sincère en Dieu; *Ayoub*, le patient en Dieu; *Mouza*, la parole de Dieu; *Daoud*, le vicaire de Dieu; *Souleÿman*, l'affidé de Dieu; *Issa*, l'esprit de Dieu. (¹). »

« Quelles sont les colonnes de l'islam? — Il y en a cinq : la foi, la prière, le jeûne, l'aumône et le pèlerinage (à la Mekke). »

. . . .

« Comment se divise le Koran? — Il forme 114 sourates, et 6,666 versets. »

« Comment Allah l'envoya-t-il au Prophète? — Par son messager, l'ange *Ghébraÿl*, qui l'apporta du septième ciel, verset par verset, dans l'espace de vingt-trois années. »

« Combien de fois le messager de Dieu est-il apparu aux prophètes? — Douze fois à *Adem*, quatre fois à *Akhnokh* (²), cinquante fois à *Noah*, quarante-deux fois à *Ibrahym*, quatre cents fois à *Mouza*, dix fois à *Issa*, et vingt-quatre mille fois à *Mohammed*. »

(¹) Adam, Seth, Enoch, Noé, Abraham, Ismaël, Jacob, Joseph, Job, Moïse, David, Salomon, Jésus. — Il faut, d'ailleurs, observer la distinction que font les musulmans entre *nébi*, prophète, qui reçoit une révélation, *rézoul*, apôtre, qui prêche, qui répand la révélation, et *véli*, saint, ami de Dieu. La tradition compte, d'après Mahomet, 124,000 prophètes, dont 313 apôtres.

(²) Ou *Edryz*.

. . . .

« Combien y a-t-il d'étages, ou degrés de souffrance, en enfer? — Sept. Le premier étage, *Djanam*, est pour les musulmans pécheurs; le second, *Ladah*, pour les chrétiens; le troisième, *Hothamah*, pour les juifs; le quatrième, *Sahyr*, pour les sabéens; le cinquième, *Sakhor*, pour les guèbres; le sixième, *Ghéhym*, pour les païens idolâtres; le septième, le plus profond de l'abîme, *Haowiath*, pour les hypocrites qui feignent une religion sans l'avoir dans le cœur. »

« Et combien y a-t-il de degrés de béatitude en paradis? — Huit, car la justice de Dieu est plus miséricordieuse que vengeresse.

« Qui habite le plus haut paradis? — Les quatre khalyfes parfaits: Abou-Bekr, le pieux, le véridique; Omar, le juste, le séparateur; Othman, le pur, le possesseur des deux lumières (1); Ali, l'agréé, le lion de Dieu. Ils se désaltèrent à la source même des fontaines *Kafour* et *Selsébil* (2), dont les élus mêlent les eaux avec le vin cacheté d'un cachet de musc. Ils ont chacun pour habitation soixante-dix pavillons superbes, et chaque pavillon est garni de sept cents lits éblouissants, et chaque lit est entouré de sept cents *houris* célestes.

Après les quatre khalyfes parfaits, viennent les six *amis du paradis*, les six *évangélisés*, c'est-à-dire réjouis de la bonne nouvelle que leur donna Mahomet qu'ils entreraient ensemble dans la demeure céleste; ce sont les six autres glorieux compagnons du Prophète, Thalhah, Zobéÿr, Saad, Zeÿd, Abd-al-Rhaman, Amer.

(1) Parce qu'il avait épousé deux filles de Mahomet.

(2) De camphre et de gingembre.

« Quel est le dernier degré de béatitude où puisse atteindre un croyant? — La vue du trône de Dieu, *al-Arsch*, auquel on monte par trois cent mille degrés, séparés l'un de l'autre par trois cent mille années de chemin, et remplis par des anges rangés en escadrons; enfin la vue de Dieu lui-même, la contemplation de Dieu, laquelle n'aura ni lieu, ni distance, ni face, ni côté. »

. . . .

« Quel sera l'asile des croyants qui périront à la guerre après s'être enrôlés contre la volonté de leurs parents? — Ils ne seront point punis parce qu'ils sont martyrs; ils ne seront point récompensés parce qu'ils ont désobéi. Ils se tiendront sur le mur *al-araf* (1) qui sépare le paradis de l'enfer. Ils reconnaîtront les élus et les réprouvés; ceux-là, à l'éclat de leurs fronts, ceux-ci, aux ténèbres répandues sur leurs visages. »

« Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que tous les hommes fussent fidèles? Pourquoi a-t-il permis qu'il y eût des infidèles? — On ne doit pas s'enquérir de ce que Dieu veut et fait; il est parfaitement libre de vouloir et de faire ce qui lui plaît. D'ailleurs, dans les choses qu'il veut et qu'il fait, il y a des vues d'utilité et de sagesse qui échappent à l'intelligence des fils d'Adam (2). »

. . . .

« Combien de femmes le ciel a-t-il données à la terre? Quatre : la fille de *Faraoun*, qui a sauvé *Mouza*; la vierge

(1) Le purgatoire.

(2) J'aime mieux cette commode réponse à la terrible et insoluble question : Pourquoi le mal? que toutes les subtiles arguties de la scolastique chrétienne.

Maryem qui a enfanté *Issa ; Kadidjah* et *Fatymah*, femme et fille de *Mohammed*.

« Combien y a-t-il de nuits saintes dans l'année ? — Sept : la nativité du Prophète; la conception du Prophète ; l'assomption du Prophète ; la nuit où les anges gardiens des hommes déposent leur *Kitab* (1) de l'année ; la nuit des mystères ineffables, des prodiges inconnus (2) ; la veille de l'*Id-Fitr* ; et la veille de l'*Id-Adah* (3).

« Ce nombre sept n'est-il pas le nombre par excellence, le nombre prédestiné ? — Oui, car il est aussi le nombre des grands attributs de Dieu, la vie, la science, l'ouïe, la vue, la volonté, la puissance et la parole ; — le nombre des sept parties capitales du corps humain, les oreilles, les yeux, la langue, les mains, les pieds, le ventre et le sexe ; — le nombre des sept planètes, le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Venus, Saturne, qui président dans cet ordre aux sept jours de la semaine, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, ainsi qu'aux sept métaux, l'or, l'argent, le fer, le mercure, l'étain, le cuivre, le plomb, enfin aux sept climats, aux sept terres et aux sept mers.

. . . .

« Dans quel ordre se font les ablutions ? — Dans l'ordre suivant : les mains, le visage, les bras, la tête, les pieds. Les ablutions commencent par la droite, et se font sans interruption, c'est-à-dire qu'une partie ne doit point être sèche quand l'autre commence à se mouiller.

« Si l'eau manque, avec quelles substances les puri-

(1) Livre des actions.

(2) Le 27e jour de la lune du Rhamazann.

(3) Les deux Béïrams.

fications peuvent-elles se faire? — Avec le sable, la terre, la poussière, la chaux, la pierre, la cendre, l'émeraude, le corail, l'étain et le cuivre. »

. . . .

« Combien y a-t-il de degrés dans l'amour divin? — cinq : *Houblat*, ou l'amitié, *Eschk*, ou l'amour, *Schouk*, ou le désir, *Ischtiak*, ou l'ardeur, *Wagd*, ou l'extase.

« Combien y a-t-il d'espèces d'embrassements? — Six : de tendresse, ou des père et mère; de respect, ou des enfants; de fraternité, ou des frères et sœurs; d'amitié, ou des fidèles entre eux; d'amour, ou du mari et de la femme; de religion, à la pierre noire de la Kaaba.

« Que dit le Livre à propos des saluts? — Si quelqu'un vous salue, rendez-lui le salut plus honnête encore. Dieu compte tout [1]. »

« Comment se font les saluts entre croyants? — Les fidèles se saluent en se touchant la main, suivant les paroles du Prophète : « Lorsque deux musulmans se rencontrent et se touchent la main, ce procédé doux et fraternel les délivre de leurs péchés, qu'il fait tomber comme les feuilles sèches d'un arbre. » L'un dit : « Le salut de paix à toi [2], » l'autre répond : « A toi le salut de paix. » Le salut à un égal se fait en portant la main sur le cœur; à un supérieur, la main sur le front. Les grands doivent saluer les premiers. Un homme âgé touche le menton à un plus jeune, et porte sa main à sa propre bouche; un plus jeune, même à son père, baise

(1) *Koran*, sour. IV. v. 88.

(2) Ce sont les premiers mots que dit l'ange à Mahomet; ils sont devenus formules de politesse. On dit habituellement: *Salam-alaÿk* (d'où notre mot salamalec), salut à toi; à quoi l'on répond : *Alaÿk salam*, à toi salut.

seulement la main ou la robe. Baiser la main est signe de respect; on la baise aux khalyfes, aux chefs, aux vieillards, aux savants, aux père et mère. Quand un enfant se présente devant son père, ce doit être les yeux baissés, les mains jointes sur la poitrine; il ne s'assied jamais devant lui. Quand le père sort de la maison, ses fils le conduisent, en le tenant sous les deux bras, jusqu'à la porte extérieure; ils vont le chercher à son retour. En présence d'un supérieur, il faut s'envelopper dans sa robe, et se couvrir les mains du bout des manches. »

. . . .

« Le travail est-il facultatif ou obligatoire? — Obligatoire pour tous les hommes. Le Livre dit : « Le travail, l'art, l'industrie, garantissent l'homme de la pauvreté. » Et ailleurs : « Le peuple est la famille de Dieu sur la terre, et le fidèle le plus cher à ses yeux est celui qui est le plus utile à cette famille. » Ainsi, *Adem* fut laboureur, *Noah* charpentier, *Ibrahym* tisserand; *Daoud* fit des cottes de mailles [1], *Souléïman* des corbeilles et des paniers; *Mohammed*, à son tour, fut tailleur, *Abou-Bekr*, tisserand, *Amer*, corroyeur, et le khalyfe, notre seigneur, est jardinier.

. . . .

« Quelle nourriture est immonde, et, comme telle, réprouvée des croyants? — Tout animal carnassier; tout oiseau vorace; le porc, la tortue, l'éléphant, le cheval, le mulet, l'âne; tout animal aquatique, sauf les poissons; le lait des juments et des ânesses. — Pour manger du

(1) D'après la tradition musulmane, c'est David qui inventa les cottes de mailles pour remplacer les cuirasses en plaques de fer; le fer devenait entre ses mains souple et ductile comme la cire.

chameau, du bœuf, du mouton, des poules, il faut d'abord les enfermer, afin qu'ils ne mangent eux-mêmes rien d'immonde, savoir : le chameau trente jours, le bœuf vingt, le mouton dix, la poule trois; et de ces animaux, on ne mange ni le sang, ni les reins, ni les entrailles. Pour qu'un animal quelconque soit rendu *monde*, et propre à la nourriture des croyants, il faut : 1° couper entièrement le cou; 2° que ce soit par la main d'un musulman, d'un chrétien ou d'un juif; 3° et qu'il ait proféré le nom d'Allah sur le cou de la bête. A la chasse, il faut proférer le nom d'Allah, avant de lancer le trait, de lâcher le chien ou le faucon. Il faut tuer l'animal avec effusion de sang, et non l'assommer; sinon il est immonde, ainsi que tout gibier tué par d'autres que les musulmans, les chrétiens et les juifs. »

Lorsque Al-Barkévy eut achevé ces diverses citations de son catéchisme, un autre imâm se leva, et s'adressant au *khatyb* : « Gloire de la chaire, lui dit-il, je voudrais appeler les lumières de l'assemblée sur le grave objet de controverse qui divise en ce moment tous les gardiens de la foi, et que pourra seul trancher, par sa décision souveraine, le successeur du Prophète. De tout temps, nos pères ont composé, avec le jus des dattes exprimé dans l'eau, une boisson douce, rafraîchissante et salutaire. Aujourd'hui, plusieurs de ceux qui abusent de la science pour renoncer à l'innocence primitive, au lieu d'employer les dattes telles que les livre à la main de l'homme le palmier chéri du ciel, les entassent dans des coffres privés d'air, et, quand ces fruits commencent à tomber en pourriture, ils les écrasent sous la meule du moulin, et de leur suc gâté font une liqueur âcre et

mordante qui enivre comme la liqueur de la vigne. On l'appelle *nébidh*. Les gardiens de la foi peuvent-ils tolérer cette innovation? Le *nébidh* est-il une boisson permise ou prohibée? »

A cette question, l'un des assistants se leva pour donner son avis. C'était un initié de l'ordre des *Rhabyts*, de ces chevaliers-moines voués par serment à la garde des frontières, qui partageaient leur vie entre la pratique des armes et l'austère accomplissement des préceptes du culte. « Le Livre, dit-il, va nous donner sa lumière. Voici comment il s'exprime : « O croyants, le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches [1] sont une abomination inventée par Satan. Abstenez-vous-en, et vous serez heureux. » Et le Prophète ajoute : « Celui qui boit du vin est absolument comme celui qui adore les idoles; au moment où l'homme prend en main un verre de cette liqueur, il est frappé d'anathème par tous les anges du ciel et de la terre [2]. « Ces paroles sont claires et précises. Elles défendent, non-seulement, comme le prétend *Djélal-Eddyn*, l'excès du vin ou l'ivresse, mais, suivant l'avis de Yahyâ et des commentateurs les plus éclairés, tout usage intérieur du vin, qu'il soit blanc comme le *sahbâ*, ou rouge comme le *ghamar*. On ne doit pas même boire de vin en médicament, ni en faire le commerce, ni se servir d'un vase qui en a contenu. Telle est ma croyance. Mais vous savez, ô mes frères, et tous les anciens docteurs l'ont répété, que le silence du Prophète est un consentement. Dieu lui-

(1) Les Arabes idolâtres avaient coutume de consulter le sort au moyen de flèches déposées chez les gardiens du temple de la Mekke (*Kasimirski*).

(2) *Hadyz*.



même a dit dans le Livre incréé : « Ils te demanderont ce qui leur est permis; réponds-leur : Tout ce qui n'est pas défendu. » Le jus de dattes n'ayant point encouru l'anathème du Prophète, je crois qu'il est permis à ses disciples de s'en abreuver, comme il leur est permis de se nourrir des viandes qui ne sont pas déclarées immondes. »

Le rhabyt s'étant assis après avoir prononcé ces mots, un des fakys ascétiques s'avança lentement au milieu de la salle, fit une inclination profonde en croisant les bras, puis éleva ses mains à la hauteur de ses joues qu'il touchait du pouce, et répondit en ces termes : « Le Livre contient tout; mais il faut savoir extraire, avec un cœur pur et un esprit droit, le vrai sens de ses paroles. Mon frère, qui vient de parler, a cité le verset 92 de la cinquième sourate; c'est l'anathème contre le vin, les jeux, les idoles et le sort. S'il eût cité le verset suivant, il aurait connu toute la volonté d'Allah. Voici le verset 93: « Satan désire exciter la haine et l'inimitié entre vous par le vin et le jeu, et vous éloigner du souvenir de Dieu et de la prière. » Ces paroles sont également claires et précises. Le jus fermenté des dattes peut-il enivrer? S'il enivre, peut-il exciter la haine et l'inimitié parmi les croyants? Peut-il les détourner du souvenir de Dieu et de la prière? Dès lors, il est réprouvé comme le vin; il peut s'appeler comme lui *la mère de tous les péchés* (1). Je crois donc que celui d'entre nos frères qui boit du *nébidh* se rend semblable au khalyfe Walyd-ben-Yézyd, ce contempteur des saintes lois, qui se baignait dans le vin au lieu de se baigner dans l'eau de roses; je crois, avec Mohammed-ben-

(1) Le nom du vin, en arabe, est féminin.

Abou-Hamyd, que Dieu détournera, pendant quarante jours, ses regards du coupable, que, s'il s'est enivré, le Seigneur ne recevra son repentir qu'après quarante autres jours, et que, s'il meurt dans cet espace de temps, il sera traité comme les idolâtres. Quiconque soutient le contraire mérite d'être compté parmi les Ismaÿlites, ces voluptueux impies, qui croient au nombre sept, et font un septième prophète de celui qui leur enseigna secrètement cette abominable doctrine : *Rien n'est vrai, et tout est permis* [1]. »

Piqué de cette injurieuse analogie, le rhabyt prit de nouveau la parole, et répondit : « Si le vin de dattes est prohibé, il faut défendre également l'usage de l'*herbe des fâkys*, car sa graine, mon frère le pauvre, dont les tiens font si grand usage depuis que le scheïk Hayder leur en a montré les vertus, donne une gaîté bien voisine de l'ivresse, et souvent plus féroce [2]. »

(1) La secte des Ismaÿlites, ou Ismaéliens, sortie de la secte d'Ali, dans le IIe siècle de l'hégire (VIIIe de J.-C.), eut pour fondateur le Syrien Ismaÿl, fils de l'imâm Djafar-ben-Sadyk. Ces hérésiarques puissants, qu'on pourrait comparer aux Epicuriens, s'ils n'eussent mêlé le crime à l'impiété et à la débauche, disaient qu'il y avait sept cieux, sept terres, sept planètes, sept couleurs, sept sons, sept métaux, et sept prophètes parlants, Adem, Noah, Ibrahym, Mouza, Issa, Mohammed, et Ismaÿl. C'est de l'ancienne secte des Ismaÿlites que sont sorties successivement celles des Karmathes, des Assassins, des Wahabites et des Druzes.

(2) L'*herbe des Fakys* est une espèce de chanvre (*konnab*); ses feuilles et sa graine, qu'on nommait *haschischat-al-fokara*, se mangeaient grillées ou mêlées avec du sucre, du miel, de l'opium. On en faisait aussi une boisson enivrante. Voici des vers du poëte Ahmed-al-Halébi sur l'*herbe des Fakys* :

« Telle jeune beauté à la taille légère, que j'avais toujours vue prête à prendre la fuite, et dont jamais le visage ne s'était offert à mes regards qu'avec les traits farouches d'une fierté cruelle,

« Je l'ai rencontrée un jour avec un visage riant, une humeur douce

Les membres de l'assemblée se divisèrent entre l'opinion du rhabyt plus tolérant et celle du faky plus austère. Voyant s'échauffer la querelle scolastique, Al-Mansoûr, qui n'aimait rien moins que la vaine dépense du temps et le vain emploi de la parole, quitta brusquement l'académie des théologiens pour se rendre à l'académie des savants.

Des soixante-dix bibliothèques publiques que les khalyfes d'Espagne ont établies dans leur empire, la plus

et facile, et toutes les grâces d'une société pleine de charmes.

« Après avoir obtenu d'elle tout ce que je désirais, je lui ai témoigné ma reconnaissance de ce qu'à tant de rebuts avait enfin succédé un accueil favorable.

« Tu n'en es pas redevable, a-t-elle répondu, au caractère que j'ai reçu de la nature. Rends grâces à celui qui t'a concilié mes faveurs, le vin de l'indigent.

« C'est le *haschisch*, herbe de la joie, qui intercède auprès de nous pour les amants malheureux, en dilatant nos âmes, et les rendant ainsi accessibles au plaisir.

« Veux-tu te rendre maître, à la chasse, d'une jeune et timide gazelle? aie soin qu'elle paisse le feuillage du chanvre. »

Un autre poëte a dit du *haschisch* : « Le pauvre, quand il en prend seulement le poids d'un drachme, lève une tête superbe au-dessus des émyrs. »

Le *Vieux* ou *Seigneur de la Montagne* (Schéïk-al-Djebal), pour encourager ses fanatiques sectaires au meurtre et au martyre, par un avant-goût des jouissances du paradis, leur donnait des pastilles ou de la liqueur de *haschich*. De là leur vint le nom de *Haschischyn*, que les Européens des bords de la Méditerranée ont traduit par *assassins*, *assassini*, *asesinos*, et qui, après avoir servi à dénommer ces enthousiastes furieux, est devenu, dans leurs langues, synonyme de meurtriers.

L'usage du *haschich* s'est conservé jusqu'à nos jours en Egypte, où il produit les mêmes effets d'ivresse et de fureur. Pour mettre l'armée française à l'abri du fanatisme musulman, après le meurtre de Kléber, le général Menou, par un arrêté du 17 vendémiaire an IX, prohiba la liqueur du *haschich*, et défendit même de fumer la graine du chanvre.



considérable est celle de Cordoue. Là, se trouvent rassemblés tous les ouvrages de science ou d'imagination qu'ont écrits ou traduits les Arabes, depuis que la passion de savoir a remplacé pour eux celle d'acquérir, depuis qu'à l'ardeur du prosélytisme et de l'agrandissement a succédé le goût de l'étude et des conquêtes de l'esprit. Les voyages d'instruction qu'entreprennent, comme par une sorte d'observance, tous les hommes qui se vouent au culte des lettres, et les missions entretenues par le khalyfe dans toutes les villes de l'Asie pour lui transmettre les livres des écrivains et les découvertes des savants, ont successivement ajouté aux œuvres des Arabes andalous les œuvres des Arabes syriens, de façon que toutes les richesses, propres ou d'emprunt, que possède la langue de Mahomet se trouvent réunies comme dans un grand et général trésor. Traités sur toutes les sciences, agriculture, astronomie, mathématiques, géographie, guerre, médecine, chimie, architecture, musique, grammaire; commentaires sur toutes les questions de théologie et de jurisprudence; livres sur tous les sujets, histoires, voyages, romans, sermons, discours; puis, enfin, l'immense recueil des poésies d'une nation qui fit des vers avant de savoir écrire, chez qui la mémoire et la tradition tinrent lieu longtemps de la plume et du papier, pour laquelle le rhythme et la rime ont à la fois tant de facilité et de charmes que les entretiens familiers sont souvent semés d'improvisations poétiques; toutes ces œuvres si diverses, graves ou légères, fruit du travail ou du loisir, faites pour l'étude ou la distraction, et dont le nombre est tel que leur seul catalogue remplit quarante-

quatre volumes de cinquante feuilles [1]; toutes ces œuvres sont rassemblées dans les immenses galeries d'un seul édifice.

C'est le palais Mérouân, le plus riche et le plus vaste des palais de Cordoue, celui qu'habitaient les khalyfes avant qu'Abdérame III fît élever la demeure enchantée de Médynat-al-Zohrah, qui renferme cette inestimable collection. Là, sont rangés les livres manuscrits, dans un ordre si parfait, que chaque salle représente une science, et qu'elle en porte le nom. C'est aussi dans le palais Mérouân, parmi les ouvrages de leurs devanciers et de leurs contemporains, et parmi leurs propres ouvrages, que se réunit l'académie des savants. Cette académie n'eut point, comme les deux précédentes, de fondateur particulier. Dès que les Arabes, maîtres de la Syrie, et touchant aux possessions des Grecs de Byzance, eurent commencé à comprendre l'importance et le charme des travaux de l'esprit, sentant aussi les avantages de l'association, ils firent en commun les premières études et les premiers progrès [2]. Mais comme le domaine de la science est sans bornes, ces associations

[1] Un autre fait pourra donner une idée de la richesse des bibliothèques arabes. Des *vingt-trois* ouvrages connus de Makrizy, celui qui porte pour titre : *Collection de choses utiles et source d'observations importantes*, contenait lui seul quatre-vingts volumes.

[2] Voici ce que dit Hadjy-Kalfa sur le mot *amali* : « Ce qu'on entend par là, c'est qu'un savant est assis, ayant autour de lui ses disciples avec des écritoires et du papier. Le savant dit ce que Dieu permet qu'il lui vienne à l'esprit au sujet d'une science, et ses disciples l'écrivent. Il se forme de cela un livre qui se nomme *imla* ou *amali*. Voilà comme avaient coutume de faire les anciens..... » C'est précisément ce qui se passait parmi les Grecs, au Portique, au Lycée et dans la maison d'Acadêmos.



de maîtres et de disciples survécurent à leur objet originaire ; elles s'étendirent avec les lumières acquises, et devinrent peu à peu, sous le patronage de princes éclairés, des corps permanents qui se renouvelaient par l'élection, travaillaient de concert et mettaient leur savoir en société. L'origine des académies, en Orient, se confond, comme celle des études, avec la conquête. Elles existaient sous les khalyfes omméyades, elles étaient célèbres sous les premiers Abbassydes, le grand Haroun-al-Raschyd et son fils le grand Al-Mamoun. En Espagne, les académies s'établirent en même temps que la culture des sciences ; elles y grandirent comme les sciences elles-mêmes, et luttèrent bientôt avec celles de l'Asie de mérite et de célébrité, Séville et Cordoue étaient fameuses au même titre que Bagdad, Basrah et Koufah.

Al-Mansoûr, en pénétrant dans le palais Mérouân, se dirigea vers une vaste rotonde, placée au centre des galeries, et dont l'entrée, suivant l'usage, se faisait reconnaître par une inscription. On lisait, sur le fronton en marbre de la porte, cette parole d'Aly-ben-Abou-Taleb, dont les sentences ne sont pas moins célèbres chez les Arabes que les proverbes de Salomon ne le furent chez les Hébreux : « *L'académie des savants est un des prés du paradis.* » Sous cette espèce d'invocation, s'ouvrait la salle d'assemblée. Cette salle, où la lumière descendait par une seule ouverture pratiquée au sommet de la voûte, était ornée dans un style à la fois sévère et magnifique. Sur la muraille circulaire en stuc blanc, étaient tracées en lettres d'or les belles paroles que Mahomet consacre, dans le *Hadyz*, à l'éloge de la science:

« Enseignez la science : qui l'enseigne craint Dieu, qui la désire adore Dieu, qui en parle loue Dieu, qui dispute pour elle combat pour Dieu, qui la répand distribue l'aumône, qui la possède devient un objet de vénération et de bienveillance. »

« La science sauve de l'erreur et du péché; elle éclaire le chemin du paradis; elle est notre compagne dans le voyage, notre confidente dans le désert, notre société dans la solitude; elle est notre parure devant nos amis, notre bouclier devant nos ennemis. »

« C'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il destine à prononcer sur ce qui est vrai, sur ce qui est bon. Les anges recherchent leur amitié et les couvrent de leurs ailes. »

« La science est le remède aux infirmités de l'ignorance, un fanal consolateur dans la nuit de l'injustice; c'est par elle que les esclaves, franchissant toute distance, ont escaladé les cimes des félicités du monde présent et du monde futur. »

« L'étude des lettres vaut le jeûne, leur enseignement vaut la prière; à un cœur noble elles inspirent des sentiments plus élevés; elles corrigent et humanisent les pervers. »

Entre ces inscriptions et les coussins de velours noir occupés par les membres de l'académie, s'étendait un triple rang de rayons en bois de cèdre ciselé, sur lesquels étaient rangés les plus précieux ouvrages de la vaste bibliothèque, ceux qu'on appelait les *Perles du trésor de l'esprit*. Dans ce nombre, il n'y avait que peu de livres arabes : le Koran, d'abord, qui n'est pas seulement la plus sainte des croyances et la plus pure des

morales, mais qui est aussi la plus sublime des poésies. Cet exemplaire était écrit de la main du fameux calligraphe Aben-al-Baouab, le premier des *peintres en écritures*. Après le Koran, se trouvait le *Bordah*, célèbre poëme en l'honneur du Prophète, que savent par cœur une foule de musulmans, et dont ils récitent les fragments comme autant de sentences; puis les ouvrages que la tradition avait pu recueillir des grands poëtes antérieurs à Mahomet, Schanfara, Nabéga, Ascha, Maïmoun, Zohéïr, Amrialkaïs, et la fameuse Thomadhyr, les *sept Moallakas* ou *Suspendus*, ainsi nommés parce qu'on avait appendu leurs vers aux murailles intérieures de la *Kaaba*, comme des inspirations divines [1]. Tout le reste était des œuvres de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome. Les manuscrits grecs, source révérée où les Arabes puisèrent les germes de toutes leurs connaissances, se trouvaient surtout en grand nombre. Les uns, plus rares et plus recherchés, venaient de Constantinople, où les copistes avaient créé une vaste branche de commerce exploitée surtout avec les pays musulmans. De ces manuscrits, et parmi les plus anciens, quelques-uns recevaient des savants arabes comme un culte de vénération, parce qu'ils étaient à la fois les plus glorieux trophées et les premiers maîtres de leurs aïeux. La conquête de ce précieux butin remontait au temps où le khalyfe Al-Mamoun, vainqueur de l'empereur Michel III, lui ayant imposé, pour prix de la paix, un tribut de livres grecs, procura d'un seul coup à sa na-

[1] On les nommait aussi *Al-Modhahébat* ou les *Dorés*, parce que leurs œuvres furent écrites en lettres d'or sur du papyrus d'Egypte.

Voir sur Schanfara la note 1 de la page 122.

tion tous les trésors de l'antiquité. Les autres manuscrits, ouvrages des copistes arabes, étaient tracés sur les longues feuilles du papier de soie, de coton ou de chanvre, unies, blanches, luisantes comme le satin, et leur texte, écrit avec l'encre de la Chine en lettres noires, parmi lesquelles brillait le vif carmin des titres et de la ponctuation (1), était encadré dans des ornements peints avec de si vives couleurs qu'on pouvait aisément s'y mirer comme dans une glace de cristal.

L'académie des savants était présidée par celui de ses membres qu'elle avait élu *Roi de la Sagesse* (2). Le vieux prince Al-Mondhyr, que son frère Al-Hakem II avait fait directeur des académies, tandis qu'il nommait son autre frère, Abd-al-Azyz, gardien de la bibliothèque du palais Mérouân, se trouvait alors revêtu de cette insigne dignité. Voué, dès sa jeunesse, à l'étude des lettres et des sciences, préférant la retraite et le travail au bruit des camps, aux plaisirs de la cour, et sacrifiant à la noble ambition des conquêtes de l'intelligence ces ambitions de pouvoir qui troublèrent si souvent, dans les familles impériales, la douteuse succession à la couronne, Al-Mondhyr méritait le trône de la sagesse par l'étendue de son savoir et l'éclat de sa vertu.

La séance était fort avancée, lorsque Al-Mansoûr et ses fils prirent place au divan de l'académie. Déjà plusieurs *makamat* (3) étaient prononcés; déjà les objets les plus graves avaient successivement occupé l'asssemblée, et la

(1) L'usage d'écrire les titres en lettres rouges, d'où est venu le mot de *rubrique*, existait chez les Arabes, desquels, sans doute, il fut imité.

(2) *Rex sapientiæ*, ou, comme on disait au moyen âge, *roi de la sapience*.

(3) Discours académiques.

plupart des sciences que cultivaient les Arabes s'étaient enrichies de communications nouvelles. Le docte Abou-Zakariah al-Awam, de Séville, avait lu d'abord quelques préceptes, extraits de son grand *Traité d'Agriculture*, sur l'irrigation des rizières et sur la culture des cannes à sucre (1) ; puis il avait ajouté d'intéressantes observations sur le sexe et les amours des plantes (2). Après le savant agronome, s'était levé le grand naturaliste Mohammed-ben-Mohammed Al-Kaswini, qui avait lu à son tour quelques fragments d'une *Histoire naturelle*, rappelant, pour le sujet, la forme et l'universalité, les livres d'Aristote et de Pline. On avait admiré surtout quelques définitions où la beauté du style rehaussait heureusement la profondeur du savoir et de l'observation. Voici, par exemple, comment Al-Kaswini dépeignait le dattier et l'homme :

Le Prophète a dit du dattier : « Honorez le palmier qui est votre oncle paternel, parce qu'il a été formé du reste du limon dont Adam fut créé par le Très-Haut. »

(1) La canne à sucre fut cultivée en Espagne par les Arabes et leurs descendants jusqu'à l'expulsion des Morisques, en 1610.

(2) On a fait à Linné l'honneur de la découverte du sexe des plantes. Voici ce que disait Al-Awam plusieurs siècles avant le naturaliste suédois : « Si, parmi les palmiers, on rapproche les mâles des femelles, ces derniers portent des fruits en grande abondance, parce que le voisinage favorise leurs amours. Si, au contraire, on éloigne l'arbre femelle des mâles, cette distance empêche qu'il ne rapporte aucun fruit. Quand on plante un palmier mâle au milieu des femelles, et que, le vent venant à souffler, les femelles reçoivent l'odeur des fleurs du mâle, cette odeur suffit pour rendre féconds tous les palmiers femelles qui entourent le mâle. »

Ce qu'Al-Awam semble ignorer, ce que Linné a démontré pleinement, c'est que le *pollen* des fleurs mâles, et non leur seule odeur, féconde les fleurs femelles.

Le dattier a une ressemblance frappante avec l'homme, par la beauté de sa taille droite et élancée, sa division en deux sexes distincts, mâle et femelle, et sa propriété d'être fécondé par une sorte d'accouplement. Si on lui abat la tête (le chou qui le termine), il meurt, et, semblables aux membres de l'homme, les rameaux que l'on en détache ne repoussent jamais. »

« L'homme est un composé d'esprit et de corps. C'est le plus noble des animaux et la plus parfaite des créatures. Dieu lui a donné pour attribut particulier l'intelligence, et fait don du langage pour communiquer sa pensée. Pour ornement extérieur, il lui a donné les sens, et l'a doué intérieurement des facultés les plus nobles et les plus exquises. C'est ainsi qu'il a destiné la cervelle pour le siége du raisonnement, et qu'il l'a placée dans le lieu le plus élevé et le plus digne de ses fonctions. Il a donné à l'homme pour attributs la pensée, la réflexion et la mémoire, et a voulu que le gouvernement de son être appartînt à ce qu'il y a en lui d'intellectuel. En sorte que l'âme peut être considérée comme l'émyr; elle a pour wisir l'intelligence; les facultés sont ses forces, ses armées; le sens commun, son courrier; les membres, ses esclaves; le corps, le lieu où elle siége et exerce sa puissance. Les sens, occupés sans cesse à parcourir le *petit monde* où est leur sphère d'activité, recueillent les nouvelles favorables ou contraires au bien général, et les rapportent au sens commun, qui, tenant le milieu entre l'âme et les sens, et, pour ainsi dire, gardien des portes de la ville, les transmet à l'intelligence; celle-ci choisit alors ce qui convient, et rejette ce qui est contraire à la conservation générale. C'est en considé-

rant l'homme sous ce point de vue qu'on l'a dénommé *petit monde* (*microcosme*), car il tient de la plante par sa faculté de prendre de la nourriture et de croître, et de l'animal par celle de sentir et de se mouvoir ; mais il se rapproche des êtres angéliques par son intelligence, capable de connaître la vérité. »

Ensuite le jeune syrien Abou-Aly-al-Hassan [1], après avoir offert à l'académie son télescope perfectionné et sa traduction annotée de Ptolémée l'astronome, avait fait connaître les derniers travaux du Ptolémée arabe, de son compatriote le célèbre Mohammed-ben-Djâber-al-Batany [2], lequel, mort à la fleur de l'âge, avait pourtant calculé quatre éclipses, découvert le mouvement de l'apogée du soleil, et mesuré l'obliquité de l'écliptique. Puis, le directeur de la *Dar-Alikma* [3], qui s'était illustré dans les sciences mathématiques pour avoir continué les propositions d'Euclide, et qu'on surnommait *Al-Hacyb*, ou le Calculateur, avait exposé les avantages et les principales opérations de la science nouvelle appelée *Al-Djebr-oua-al-Mokâbélah* [4]. Après le géomètre, s'était levé le médecin du khalyfe, Abou-al-Kâsem-Kalaf-ben-Abas [5]. En présentant à l'assemblée le *Traité de la petite vérole et de la rougeole* de Mohammed-Abou-Bekr-ben-Zakariah-al-Razy [6], il avait expliqué une opération chirurgicale dont cet illustre Syrien est l'inventeur, opéra-

(1) Alhacen.

(2) Albategnius.

(3) *Maison de la Sagesse*, nom d'un collége de Cordoue.

(4) *Réduction des nombres rompus à un nombre entier*, l'algèbre.

(5) Albucasis.

(6) Rhasès.

tion aussi simple qu'utile, et qu'on emploie avec le même succès pour l'homme et pour les animaux (1). Ensuite il avait raconté la vie de son maître, le grand Aben-Aly-al-Hosaÿn-Aben-Synâ (1), de Schiraz, que dévora d'une ardeur insatiable la passion d'apprendre, et qui chercha surtout, mais vainement, dans l'étude de la médecine, la solution de ses doutes philosophiques. On dit que, pour disputer au sommeil une partie du temps que lui laissent prendre les autres hommes, Aben-Synâ, méprisant la loi du Prophète, réveillait avec la douce liqueur de son pays ses facultés assoupies, et que souvent, tombant d'un mal dans un pire, il n'arrachait sa raison au sommeil que pour la perdre dans l'ivresse. Abou-al-Kàsem avait ensuite indiqué tous les secours que la science de guérir emprunte aux sciences naturelles, la botanique et la chimie; puis, passant des considérations générales aux applications particulières, il avait expliqué quelles vertus médicales possèdent la casse et le tamarin, et comment, au moyen de l'alambic, on exprime du riz, de l'orge et du seigle, une essence spiritueuse, un alcool, également précieux pour la guérison des blessures et pour les usages de l'industrie.

Enfin, sortant du domaine de la médecine expérimentale pour entrer dans la conjecture, dans l'empirisme, et s'appuyaut sur cette règle admise par Théophraste, Pline et Gallien, qu'il n'existe pas de substance où la Providence n'ait placé quelque remède à nos maux, Abou-al-Kâsem avait exposé, d'après le livre de l'Egyp-

(1) Le séton.
(2) Avicenne.

tien Al-Teïfaschi, les vertus secrètes des pierres précieuses [1].

A l'arrivée d'Al-Mansoûr, l'académie ayant terminé ses travaux sur les sciences exactes, passait aux objets plus légers de la littérature et de la poésie. Pour cette seconde partie de la séance, chacun de ses membres était en quelque sorte compétent au même degré; car, chez les Arabes, tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, géographe, médecin, chimiste, cultivait aussi les lettres, et s'efforçait de joindre à son talent spécial le talent général de poëte. Si, dans l'académie de Bagdad, par l'attrait particulier qu'ont les choses étrangères et lointaines, on recherchait de préférence les ouvrages des écrivains espagnols, dans l'académie de Cordoue, l'on ne montrait pas un moins curieux empressement pour les œuvres des poëtes de l'Asie. Ce goût réciproque était facile à satisfaire; car les voyages scientifiques amenaient sans cesse, de l'une à l'autre contrée, les hommes supérieurs dont la noble rivalité entretenait un continuel échange de lumières entre l'Orient et l'Occident. Pour les retenir, on employait les largesses, les honneurs, et jusqu'à la violence : té-

[1] Al-Teïfaschi (Abou'l-Abbas-Ahmed) ne naquit, au Caire probablement, que dans le XIIIe siècle. Si je le nomme à l'époque d'Al-Mansoûr, c'est pour avoir occasion de citer son curieux ouvrage. On peut en voir une assez longue analyse dans les *Monuments arabes, persans et turcs* de M. Reinaud, tome I, p. 9 et suiv. D'après Al-Teïfaschi, par exemple, le rubis fortifie le cœur, garantit de la peste et de la foudre, arrête le flux de sang ; l'émeraude guérit des piqûres de vipères et de l'épilepsie; le diamant, de la colique et des maux d'estomac; la turquoise, des maux d'yeux; la cornaline, des maux de dents ; l'ématite, de la goutte ; le cristal de roche, des mauvais rêves, etc.

moin ce pauvre poëte d'Homs [1], Aben-Amar-al-Arramédy, qu'Al-Hakem II fit mettre en prison pour qu'il ne pût retourner en Syrie, et duquel on disait : « C'est un rossignol que son chant a privé de la liberté [2]. » Plusieurs membres des académies asiatiques assistaient à celle de Cordoue. Le plus célèbre d'entre eux était le poëte Abou-Thaÿb-Ahmed-ben-Hosaÿn, de Koufah, surnommé parmi les siens *Al-Moténaby*, ou le soi-disant prophète, parce qu'avant de composer des poëmes, il avait inutilement tenté de fonder une secte mystique. Pour l'excuser, un de ses admirateurs avait dit : « C'est dans ses vers qu'il est inspiré de Dieu, et c'est dans sa pensée que sont les miracles. » Abou-Thaÿb, l'une des gloires de la *Mère des académies* [3], était né dans le pays qu'avaient illustré déjà par leur naissance cet Abou-Thémam-al-Thaïy, surnommé le *Prince des poëtes*, et cet Abou'l-Ola que la petite vérole rendit aveugle lorsqu'il pressait encore le sein de sa nourrice, mais dont l'esprit, assez pénétrant pour percer l'obscurité de son enveloppe matérielle, voulut se venger du sort en poursuivant de son vers libre, satirique, impie, et les hommes et le ciel [4].

A la prière du *Roi de la Sagesse*, Abou-Thaÿd s'était levé pour réciter quelques pièces de son *divan* de poésies.

(1) Hémesse.

(2) La disgrâce d'Al-Arramédy eut pour vraie cause une intrigue d'amour dans le sérail. J. Conde la raconte, *cap.* 92, *parte II*.

(3) *Omm-al-Médarys*, l'académie de Bagdad.

(4) Voir précédemment à la page 123.

Abou'l-Ola se disait à lui-même dans ses vers : « Fils de Souléïman, la cécité t'a fait un don précieux ; car si tes yeux voyaient la génération présente, ta prunelle n'apercevrait pas un seul homme. »

Mais voyant, à cet instant même, paraître Al-Mansoûr, duquel il avait reçu l'accueil le plus magnifique, il salua sur-le-champ le hagib de ces strophes improvisées (1).

« Je n'ai ni coursiers, ni trésors à offrir ; eh bien ! que l'éloquence vienne à mon secours, puisque la fortune ne me favorise pas. »

« Si, pareil au coursier dont le courage est retenu par de forts liens, je ne puis m'élancer dans la carrière, je puis du moins faire retentir l'air de hennissements. »

« Je paierai un tribut de louanges au hagib glorieux dont les bienfaits se répandent sans qu'il les ait promis, et qui n'appelle ses richesses de vrais biens qu'après les avoir distribuées. »

« Si je manifeste ma reconnaissance, ce n'est pas que les richesses dont j'ai été comblé me causent de la joie, car l'abondance et la détresse sont égales pour moi ; »

« Mais j'ai senti qu'il était honteux qu'accablé de bienfaits, je restasse avare d'actions de grâces. »

« Or, j'étais comme une plante qui croît dans le *Raudh-Al-Hazn* ; au matin, j'ai été humecté par une pluie qui n'est pas tombée sur une terre stérile. »

« Le sol où cette pluie est descendue doit faire voir qu'elle y a laissé des traces heureuses. Ah ! que souvent les pluies ignorent quelles terres elles arrosent ! »

« La gloire n'appartient qu'au héros doué de génie qui exécute des choses impossibles à tout autre, au héros qui est à l'empire ce qu'est une aigrette sur le front. »

(1) Cette pièce, et les autres morceaux de poésies qui se trouvent dans le présent chapitre et dans le suivant, sont des citations textuelles empruntées à nos meilleurs orientalistes. Mais elles sont, pour la plupart, composées de fragments rapportés.

« La gloire n'appartient qu'au héros qui ressemble à Al-Mansoûr. Mais quoi ! j'ai dit semblable au soleil. Eh! le soleil a-t-il des semblables? »

Puis se tournant aussitôt vers Abd-al-Malek, et prenant un rhythme nouveau, le poëte syrien continua :

« Les habitants du Mahgrêb s'étaient imaginé qu'ils n'auraient affaire qu'à un adversaire amolli par l'opulence, que l'aspect de ces lieux brûlés du soleil rappellerait bientôt vers l'ombre de ses pavillons. »

« Mais tu leur as fait sentir les ardeurs de la soif lorsque le désert de Sémawa a suffoqué de ses flots de poussière leurs troupes dispersées. »

« Jusqu'à ce jour, les Bédouins, familiarisés avec leurs plaines arides, faisaient l'épouvante des princes accoutumés à vivre au milieu des eaux, comme la plante qui, de ses rameaux, couvre les étangs. »

« Mais en t'attaquant, ils ont rencontré un adversaire plus propre à diriger dans les solitudes que les astres qui les éclairent, plus accoutumé à tendre ses tentes dans le désert que les autruches à y déposer leurs œufs, »

« Plus capable que le lézard qui les habite de supporter l'absence des citernes, ou de soutenir les feux brûlants du midi sans que ses yeux en soient éblouis. »

« Ils se sont avancés hardiment : bravoure salutaire, s'ils avaient eu à combattre un ennemi moins redoutable. Ils ont eu recours à la fuite : sage parti, s'ils avaient eu devant eux un ennemi auquel on puisse échapper par la fuite. »

« Mais par un seul coup de ton épée, plus efficace qu'une conjonction d'astres malfaisants, tu fais fondre sur tes ennemis tous les genres de trépas ; »

« Son double tranchant est comme les deux langues d'un glaive acéré qui improvise les discours les plus énergiques de la mort. »

Ces strophes furent accueillies par de longues acclamations, qui semblaient n'applaudir qu'à l'heureuse inspiration du poëte étranger, mais qui n'applaudissaient pas moins à la vérité de son double éloge. Quand le silence fut rétabli, Abou-Thaÿd annonça qu'il allait réciter une élégie composée à son départ de Bagdad, après le trépas de l'émyr Abou-Chodjah-Fâtyk, guerrier célèbre, que son courage téméraire avait fait surnommer *Al-Médjnoun*, ou l'Insensé. Privé de son protecteur, contraint d'aller chercher au loin une patrie nouvelle, le poëte peignait ainsi l'affliction de son cœur :

« Jusques à quand marcherons-nous durant la nuit obscure, de concert avec les étoiles ? Elles n'ont pas de pieds pour éprouver la fatigue qu'endurent dans leur course l'homme et le chameau. »

« Elles n'ont point de paupières en proie à l'insomnie qui afflige l'homme éloigné de sa patrie et privé de repos pendant la nuit. »

« Le soleil noircit notre visage ; mais hélas ! il ne rend pas à nos cheveux blanchis leur première noirceur. »

« Tel est l'arrêt que le ciel a prononcé contre nous. Si nous avions pu porter notre cause devant un juge de la terre, sa décision sans doute eût été différente. »

« Je ne compte la durée de ma vie que par les jours de ma jeunesse, et je n'y comprends ni ceux de l'enfance, ni ceux des cheveux blancs. Telle notre vie, tel le feu, dont le commencement n'est que de la fumée, et la fin que de la cendre. »

« Je n'ai point pris les chameaux en haine; mais en les faisant servir à mon usage, j'ai voulu préserver mon cœur de la tristesse, et mon corps de la maladie. »

« Je leur ai fait quitter *Misr* (1), en commandant à leurs pieds de derrière de chasser ceux de devant, et, rapides comme la flèche, ils ont abandonné *Djars* et *Alalem*. »

« Les autruches du désert, couvertes du harnais, rivalisent avec eux de vitesse, et leurs rênes flottent de front avec celles de nos chameaux. »

« Nos chameaux nous emportent avec rapidité. Leurs lèvres sont blanches d'écume, et la corne de leurs pieds s'est verdie en foulant le *rogl* et le *yanem*. »

« Armés du fouet, nous les écartons des lieux où croît l'herbe, pour les diriger vers les pâturages de la générosité. »

« Mais où les trouver ces pâturages, depuis qu'Abou-Chodjah-Fâtik, ce chef glorieux des Arabes et des Persans, a cessé de vivre ? »

« Dans sa demeure, le foyer de l'hospitalité brûlait nuit et jour. »

« Il n'est point en *Misr* un autre Fâtik vers qui nous puissions nous rendre, et personne ne le remplace parmi les hommes, »

« Nul d'entre les vivants ne lui ressemblait en vertu, et voilà qu'aujourd'hui les morts réduits en poudre sont semblables à lui. »

« Quel homme la mort m'a ravi! sa mère n'a point connu celui à qui elle a donné le jour. »

(1) Le Caire. *Misr* s'entend aussi pour l'Egypte et la Syrie, où régnaient alors les khalyfes fathémites.

« Elle n'a point su qui elle pressait contre son sein. Ah ! si elle eût connu les hautes destinées de ce héros, elle eût été effrayée de le tenir entre ses bras. »

« Dans *Misr*, il est des rois qui possèdent autant de richesses que lui ; mais ils n'ont point ses vertus sublimes. »

« Fâtik, dans son économie, était plus généreux qu'ils ne le sont dans leur munificence ; et ses reproches étaient plus agréables à entendre que leurs éloges. »

« Sa mort est plus glorieuse que leur vie, et sa disparition de ce monde plus utile que leur existence. »

« Les vautours rachèteraient au prix de la vie de leurs petits les jours de ce brave qui fournissait à leur pâture. »

« La mort a été pour Fâtik ce qu'est le vin arrosant la vigne dont il est sorti, »

« Et le breuvage que Fâtik a bu était le breuvage qu'il avait fait boire à tant d'autres, et qui remontait à sa source. »

Les poëtes de Cordoue, cachant avec politesse la jalousie que pouvait éveiller en eux la haute renommée du poëte de Bagdad, firent éclater leur commune admiration en termes que méritait le talent d'Abou-Thaÿb, et qu'imposaient d'ailleurs les devoirs de l'hospitalité. Un autre Syrien prit alors la parole. C'était le poëte philosophe Abou-Djafar-ben-Tofaÿl, auteur d'un conte aussi célèbre que celui de *Kalila et Dimna* [1], dans lequel il avait établi le système des idées innées, si conforme au dogme de la prédestination, en faisant, sous le nom de *Haÿ-ben-Djocadhan*, l'histoire d'un jeune enfant abandonné dans une

[1] Les fables de Bidpaÿ.

île déserte, que la seule force de sa pensée élève à la connaissance de Dieu et des lois de la nature. C'est ce qu'avait exprimé d'un seul mot certain Berbère ignorant et grossier à qui l'on demandait comment il savait qu'il y a un Dieu : « L'aurore, répondit-il, a-t-elle besoin de flambeau pour être vue? » Aben-Tofaÿl avait été directeur de celui des colléges de Bagdad qui portait le nom de *Misamiya*. Il écrivait alors un recueil de ces sentences, fort à la mode chez les Arabes, comme chez tous les peuples de l'Orient, où, dans une courte phrase, dans une image rapide qui frappe la mémoire, étaient enfermées des vérités morales, et qui devinrent le modèle de ces proverbes populaires que les Espagnols enseignèrent à l'Europe. Au lieu d'exposer le but et la forme de son livre, Aben-Tofaÿl récita quelques-unes des maximes qui devaient le composer, en choisissant toutefois avec adresse les plus convenables à la situation de l'orateur et de son auditoire :

« Le savant vit éternellement après sa mort, tandis que ses membres, cachés sous la tombe, sont réduits en poudre. L'ignorant est mort, même pendant qu'il marche sur la terre; il est compté au nombre des vivants, mais il n'existe pas. »

« L'ignorance est la source de tous les péchés; mais il y a un mal plus grand : c'est l'ignorance de son ignorance. »

« Lorsque Dieu veut exposer au grand jour une vertu qui restait cachée dans l'ombre, il arme contre elle la langue de l'envieux. Si la flamme ne s'attachait à tout ce qui l'environne, on ne connaîtrait pas le parfum exquis de l'aloès. »

« L'homme vertueux qui vit dans un siècle corrompu est comme un flambeau placé dans un désert; il répandrait de la lumière, si les vents le laissaient en paix. »

« Fuis une terre où tu es méprisé, et ne t'afflige point d'être séparé de ta famille. L'ambre brut est vil comme le fumier dans les lieux où il prend naissance; mais s'il voyage, chacun à l'envi le suspend à son cou. Le collyre est une espèce de pierre qu'on foule aux pieds dans son pays. Voyage-t-il? alors il parvient au comble de la gloire, et on le pose entre la paupière et la prunelle. »

« Il n'est de patrie pour un mortel que le lieu où il se plaît; il n'est de famille et de parents que les amis sincères (1). »

« Réside où tu veux, et acquiers de la science et des vertus; elles te tiendront lieu d'ancêtres. Certes, l'homme n'est pas celui qui dit : Voilà ce que mon père fut. C'est celui qui peut dire : Voilà ce que je suis. »

« La meilleure place dans le monde est la selle d'un coursier rapide; et l'ami le plus précieux dans le siècle, un bon livre. »

« Sache garder le silence; tout secret qui a passé par deux bouches est divulgué. »

« Il en est des richesses dont tu es avide comme de l'ombre qui marche après toi; si tu les poursuis, tu ne peux les atteindre; tourne-leur le dos, elles ne te quitteront plus. »

(1) Ces deux strophes, prises à deux auteurs différents, suffiraient seules pour prouver que les Arabes, très-adonnés aux voyages, changeaient facilement de résidence, et que, transplantés hors de leur pays originaire, ils se considéraient seulement comme *campés* dans leurs pays de conquêtes.

« Les richesses ne consistent pas dans des mots, « ma terre, ma maison, mes biens, » ni à dire : « Jeune homme, mets la selle à mon cheval; ou : Jeune fille, étends mon lit. « Il faut à l'homme, outre ce qu'il possède, une protection permanente de Dieu. »

« Plus on est proche du but, plus la difficulté de l'atteindre semble l'éloigner. Aussi, quand on a dix pas à faire, c'est au neuvième qu'est la moitié du chemin. »

« La vertu des hommes sujets à la mort est la patience; car la maladie vient à cheval et s'en retourne à pied. »

« Ta vie, ô voyageur sur la terre, est divisée en deux parties; ce qui fut est un songe; ce qui sera, un désir. »

Tandis que le moraliste syrien récitait ses sentences et ses maximes, approuvées, louées de l'assemblée entière, le soleil achevait de se cacher derrière les sommets neigeux de la Sierra-Moréna. Du faîte des *Montagnes brunes*, où brillait encore la teinte rosée d'un horizon d'éternelles glaces frappé des dernières lueurs du crépuscule, l'ombre descendait rapidement sur la ville impériale. Le *Roi de la Sagesse* annonça que l'heure de la cinquième prière mettait fin à la séance; puis, suivant l'usage, il invita tous ses collègues à partager son repas du soir. C'était un souper semblable à ceux du mois de Rhamazan, où, après le jeûne absolu du jour, sans nourriture et sans boisson, les amis et les proches se réunissent dans de mutuels festins. A l'appel de leur président, les académiciens se levèrent aussitôt. Dès qu'ils eurent accompli mentalement le devoir de la prière, ils quittèrent leurs siéges en silence, et remplirent un second devoir religieux en s'arrêtant aux fontaines d'ablution qui précé-

daient la salle du festin, pour se laver les mains et la barbe.

Cette salle, formant un carré long, était occupée par une multitude de petites tables en cuivre étamé, toutes rondes, posées sur un pied unique comme des guéridons; d'ailleurs fort basses, et entourées d'épais coussins d'une hauteur au moins égale. Les plus grandes ne pouvaient pas réunir plus de quatre convives. Elles ne portaient que des assiettes. Point de fourchettes, ni de couteaux; point de verres non plus. Entre ces tables, disposées avec ordre et symétrie, se trouvait un espace assez large pour que de nombreux serviteurs, la robe retroussée dans la ceinture, pussent remplir leur office avec ordre et célérité. On les appelait, sans le secours de cloches ou de sonnettes, en frappant des mains. Deux lustres aux cent lumières, descendant du plafond, illuminaient la salle que des cassolettes allumées aux quatre angles embaumaient de leurs parfums; et, d'une salle voisine, se faisaient entendre, à de fréquents intervalles, les voix, accompagnées d'instruments, de quelques chanteurs grecs venus de Constantinople sur les vaisseaux du khalyfe.

Al-Mondhyr, pour veiller au service de ses hôtes, s'assit à l'extrémité supérieure de la salle. Comme le père de famille dans sa maison, il était seul à sa table. Après lui, et sur les deux côtés, se rangèrent d'abord, dans l'ordre que leur assignait l'âge, tous les étrangers venus à la séance de l'académie. Les lois de l'hospitalité veulent qu'ils occupent les places d'honneur. Le hagib, le médecin du khalyfe, les plus distingués des Arabes de Cordoue par l'autorité, la science ou la vieillesse, ne pri-

rent rang qu'à la suite du plus jeune des étrangers. Tous les convives étaient assis sur leurs coussins, les jambes croisées, ayant devant eux les mets à la hauteur de leurs sandales. Ainsi disposée, avec ses petits groupes de convives autour des guéridons, la salle du festin offrait un aspect singulier, qui différait également de celui des tables anciennes, autour desquelles était couchée toute la compagnie, et de celui des tables modernes, sous lesquelles on est assis.

Dès qu'Al-Mondhyr eut prononcé, debout, la courte prière avant le repas (1), les tables se couvrirent d'une infinité de mets divers, qui étaient changés et remplacés très-rapidement. Après le *pilau* national, et parmi toutes les espèces de pâtes appelées *néïdeh,* parmi les vases de riz, cuit dans le lait ou le bouillon, qui sert d'assaisonnement aux autres plats, on vit apparaître les poissons du fleuve et des deux mers, les agneaux et les chevreaux rôtis ou bouillis, la caille et la perdrix rouge si communes dans les champs de l'Andalousie, la pesante outarde d'Afrique, l'oiseau doré du Phase et le paon de Syrie, qui, couché sur un plat d'or, étalait son aigrette mouvante et son éventail aux mille couleurs. Mais ces poissons, ces rôtis, ces volailles, ce gibier, étaient tous hachés en petits morceaux, et mêlés avec des légumes, la feuille de vigne, le chou, le céleri, la courge, le coing, les épinards, les oignons, les concombres enfin, auxquels on fait prendre des formes variées d'animaux en les enfermant tout petits dans des moules. Ces mets, ainsi dépecés, pouvaient se prendre avec les doigts, sans

(1) *Bism'illah* (au nom de Dieu) — après le repas : *Ellamd'illah.*

qu'on eût besoin de couteaux, ni de fourchettes. Chaque convive avait auprès de lui, sur la table, une serviette pour s'essuyer les mains, outre celle qui, pour couvrir les habits, se pose sur l'épaule droite, et descend devant la poitrine jusque sur les cuisses.

Quoique les convives bussent peu pendant le repas, et que plusieurs ne s'abreuvassent qu'avec de l'eau pure, les boissons n'étaient guères moins variées que les mets. Les valets offraient la douce liqueur *scherbeth* ([1]), faite avec du miel et des confitures, ou la liqueur plus acide, *khosch'ab*, extraite des pistaches, des raisins secs, des oranges, des pommes, des poires, des cerises, des abricots, ou les liqueurs plus amères et plus pétillantes, *fokka* et *mazar*, qu'on tire de l'orge torréfiée ([2]).

Les fruits naturels, de toutes sortes, avaient été servis avec le potage, et se mangeaient tout le long du souper. Dès qu'on eut enlevé les viandes et les salades arrosées d'huile de Moron, les fromages furent apportés, puis les tables se couvrirent d'une infinité de fruits et de conserves. On y voyait, entassés dans des corbeilles en filigrane d'argent, les melons verts de Valence, que leur écorce dure et polie garde frais d'une saison à l'autre, les raisins de Malaga, les oranges de Tanger, les citrons doux de Fez, les dattes de Tunis, les olives de Séville, les grenades des bords du Xénil, le glands doux des yeuses, qui prennent, en cuisant sous la cendre, la saveur des noisettes. Entre les corbeilles transparentes, étaient rangés par nombre égal des vases transparents

([1]) D'où notre mot sorbet.

([2]) Espèces de bières.

en *khar-sini*, en pierre de la Chine [1], que remplissaient d'autres fruits, cuits et conservés dans la liqueur de la canne à sucre. Les valets distribuaient aussi, dans de petits vases de cristal, la poudre de kali, pour que les convives pussent se nettoyer et se parfumer la bouche à la fin du repas. Une bribe de pain, rompue entre les doigts, avait suffi pour chaque convive; mais du moins, suivant cette parole du Prophète : « Respectez le pain comme un don béni, » le pain n'avait servi qu'à la nourriture. Personne n'eût osé l'employer à essuyer ses mains, son assiette ou la nappe, et chaque miette tombée à terre était ramassée pieusement.

Avec les viandes, les serviteurs avaient enlevé toutes les boissons d'un usage ordinaire, et, quand le dessert fut servi, l'un d'eux apporta, mais avec une sorte de mystère, quelques flacons des vins fameux d'Ana et de Schyraz. D'abord, on se contenta d'en offrir aux étrangers, comme pour accomplir un devoir de politesse. Bientôt, et toujours par urbanité, il fallut rendre les saluts qu'ils offraient à leurs hôtes. Enfin, après quelque résistance obligée, les plus rigides eux-mêmes se laissèrent vaincre par la tentation du fruit défendu Trop grand, trop éclairé pour sacrifier, autrement qu'en public, aux petites observances du culte, et libre au milieu d'une société choisie, Al-Mansoûr donnait gaîment l'exemple du douzième des grands péchés, tandis que, malgré ses cheveux blancs et son titre austère, le *Roi de la Sagesse* pressait ses convives de remplir et de vider leurs coupes. « En Espagne, leur disait-il pour lever

[1] Porcelaine.

tout scrupule, et par dispense du khalyfe, les musulmans plantent des vignes et se permettent l'usage du vin. N'est-il pas juste qu'étant toujours en guerre avec les infidèles, ils puissent, comme l'ennemi, et pour le service de Dieu, puiser dans cette liqueur la santé, la force et le courage? » Les gais propos circulaient avec les flacons poudreux, et se choquaient comme les verres de cristal. « Par Allah! s'écria l'un des convives, venu d'Egypte, le véritable *miroir d'Escander* (1) est un verre de vin; buvez-le, si vous voulez posséder, comme Escander, toutes les richesses de Darius (2). »

En écoutant le bruit confus des vives paroles, des rires animés et des coupes heurtées, en voyant ces sages, tout à l'heure si graves sur les bancs de l'académie, maintenant si tumultueux et si folâtres sur les siéges du festin, on aurait dit d'une troupe d'initiés terminant, dans les débauches d'une agape, les mystères de la vieille Isis. Tout à coup Al-Mondhyr frappa des mains afin d'obtenir un peu de silence de ses convives à demi enivrés, et le poëte Abou-Thaÿb, se levant à sa demande, le verre à la main, chanta, pour couronner la fête, le célèbre *Mouëschah* (3) du schéïk Chéhab-Eddyn al-Azâzy :

« O nuit de l'union! ô coupe d'un vin délicieux! vous m'avez appris comment, sans être voilées, les joues perdent leurs pudiques couleurs. Jouis des plaisirs avant

(1) Alexandre; c'est le fameux phare d'Alexandrie qu'on appelait ainsi.

(2) Si l'on s'étonnait de ne pas voir le café terminer un repas arabe, il faudrait se rappeler que l'époque d'Al-Mansoûr est la fin du xe siècle, et que l'usage du café (*kahwé*) ne fut découvert, en Arabie, qu'à la fin du XIIIe. L'usage du tabac et de la pipe est postérieur de trois autres centaines d'années.

(3) Chanson.

qu'ils ne s'échappent, revêts la robe de l'amour et de la jeunesse, et bois à longs traits. »

« La tulipe est devenue une coupe de vin, et la rose une beauté au teint frais et vermeil. Le rossignol, en faisant retentir le jardin de ses accents joyeux, est comme un ménétrier qui conduit la danse. »

« Oh! qu'il est doux de vider les coupes en contemplant de tendres joues où fleurit la rose, et dont le contour gracieux est bordé de myrte! Le vin, n'en doutons pas, est la vie des âmes. »

« Remplis donc de cette liqueur délicieuse les coupes qui sont vides; qu'elle soit pour les joyeux convives une jeune fiancée qui se montre à son amant couverte d'un voile d'or, et que les bulles légères qui brillent sur la surface nous tiennent lieu de pierreries. »

« Regarde : déjà paraît la face de la terre; déjà les oiseaux du matin remplissent les airs de leur doux ramage, et déjà le bosquet s'humecte des gouttes de rosée. Eh bien! mettons fin à nos plaisirs en portant à la ronde des coupes en l'honneur du sourire aimable des fleurs après une douce pluie. »

« Cueille de l'amour les fruits que tu désires, et mêle, autant que tu le pourras, la liqueur de ta coupe avec l'haleine embaumée d'une belle aux prunelles plus meurtrières que l'épée d'Al-Farouk, d'une belle aux yeux noirs qui gagne des victoires avec des paupières languissamment baissées. »

« Elle a rompu les nœuds de la cruauté, et, superbe, elle s'est avancée traînant la robe de l'union. J'ai dit alors (et le bonheur que je goûtais auprès de ma bien-aimée était sans mélange) : O nuit durant laquelle m'a

visité et comblé de ses faveurs celle qui est le soleil du jour, puisses-tu vivre dans ma mémoire plus que les autres nuits rapidement écoulées dans la léthargie du sommeil! »

CHAPITRE IV.

LA FAMILLE.

Al-Mansoûr, poursuivant le grand dessein de sa vie, celui de rendre au croissant la Péninsule entière, et de mettre les Pyrénées pour limites à l'empire de la croix, continuait avec la même ardeur et la même constance ses opérations militaires, toujours brillantes, et toujours infructueuses. Pour mener de front son projet de conquête générale, sans confier à nul autre le soin d'en partager l'accomplissement, il laissait une année de repos aux chrétiens de la Castille, et tournait ses armes contre la Catalogne. C'était par ce chemin que le grand émyr Abd-al-Rhaman al-Ghaféky avait franchi les monts *Al-Bortât*, lorsqu'il pénétra dans la *terre d'Afrank*, lorsqu'il promena ses rapides étendards sur les deux bords du Rhône, puis le long de la Garonne, puis sur le rivage de l'Océan, puis sur les rives de la Loire, jusqu'aux champs de Poitiers, où il rencontra la hache de Charles-Martel.

Le comte Ramon-Borell, héritier des anciens ducs de Septimanie, auxquels avait obéi la Gaule gothique, engloutie depuis dans le vaste empire de Charlemagne, gourvernait alors à Barcelone. Il avait demandé des secours à son suzerain, le roi de France, et le maire du palais Hugues-Capet, qui régnait à cette époque pour Louis IV, comme le hagib Al-Mansoûr pour Hèscham II, lui avait envoyé quelques troupes de l'Aquitaine. Avec ce renfort, Borell s'était flatté de disputer le passage de l'Ebre aux Arabes, qui venaient de Valence, le long de la mer, appuyés par leur flotte. Mais, battu complétement dans une sanglante rencontre, il s'était réfugié au milieu des monts inaccessibles qui séparent la Catalogne de l'Aragon ; et l'armée d'Al-Mansoûr, après avoir franchi, près de son embouchure, le fleuve qui donna son nom à l'antique Ibérie, cheminait dans la longue et fertile plaine que resserrent entre elles les croupes des montagnes et les vagues de la mer.

Abd-al-Malek, inséparable compagnon des entreprises de son père, sous l'exemple duquel il apprenait l'art de la guerre et l'art du gouvernement, commandait l'une des divisions de l'armée impériale. Suivant la coutume, il était accompagné par quelques jeunes hommes de son choix, qui, sous diverses dénominations, non précisément de domesticité, mais du moins de services à la personne, formaient comme sa maison, sa famille, sa société. Au milieu d'eux, celui qu'il distinguait le plus, par estime et par affection, était son médecin Yézyd-ben-Ayoub-al-Azraÿ, jeune Arabe de Fez, qui l'avait suivi d'Afrique à Cordoue, après sa victorieuse expédition contre les Berbères révoltés.

Studieux, modeste, d'une humeur toujours égale, mais toujours sérieuse, vivant dans la retraite, et fuyant, sans les blâmer, les divertissements des hommes de son âge, Yézyd, grave avant le temps, se faisait à la fois aimer et plaindre. Abd-al-Malek voyait avec peine la mélancolie profonde qui voilait sans cesse d'un nuage de tristesse le noble regard de son favori ; mais il s'efforçait vainement, par les soins les plus délicats, de ramener sur ses lèvres pâlies l'habituel sourire du jeune âge. Nul ne savait le secret de cette mélancolie. En le voyant toujours recueilli, méditatif, ardemment livré aux études sévères, on aurait pu croire qu'Yézyd poursuivait, dans le dédale de ces sciences chimériques nées avec la chimie et l'astronomie, quelque mystère de la nature, quelque secret de la terre ou des cieux. Et c'était même la plus commune opinion ; car, au milieu du penchant général des hommes de son état [1], il était plus naturel de supposer au jeune savant le goût des recherches cabalistiques qu'un de ces chagrins profonds, irremédiables, qui flétrissent la vie dès son printemps.

Abd-al-Malek laissait souvent les gais propos de ses compagnons d'armes pour les entretiens solitaires et graves de son médecin. Il trouvait un grand charme dans la haute et libre pensée, dans la parole austère et hardie du jeune philosophe, qu'il croyait aussi un adepte des

[1] L'alchimie était une sorte de médecine :

« L'étain, disaient les alchimistes arabes, est un argent malade de la lèpre ; le mercure, un argent frappé de paralysie ; le plomb, un or lépreux et brûlé ; le cuivre, un or cru. L'alchimiste, semblable au médecin, remédie à ces maux par des moyens contraires ou assimilés. » (C'est-à-dire par l'allopathie ou l'homéopathie.)

sciences occultes. Un jour, qu'après une longue marche, l'armée prenait du repos, campée dans un frais vallon des bords du Francoli, et qu'Al-Mansoûr s'amusait à lancer ses faucons sur des troupes de grues, le fils du hagib voulut provoquer son médecin au savant combat des échecs [1]. Il entra dans la tente d'Yézyd, toujours dressée à côté de la sienne. Elle était ouverte, mais vide, et tout annonçait que le studieux habitant de cette cellule militaire, appelé sans doute au chevet de quelque soldat blessé, avait été brusquement distrait de ses travaux.

Sur les longues pages d'un manuscrit grec, d'un traité du divin Bokrath [2], était déroulée une feuille de papier de soie, et le *kalam* [3], à peine sec, se trouvait encore étendu sur les dernières lignes qu'il y avait tracées. Abd-al-Malek approcha; une curiosité d'instinct, plus prompte que toute réflexion, lui fit jeter les yeux sur cet écrit, qui contenait sans doute, avec la preuve des secrets travaux d'Yézyd, l'aveu des peines de son âme et l'explication de sa précoce austérité. Cependant les regards de l'indiscret ami ne rencontrèrent ni des figures cabalistiques d'astres ou d'animaux, ni des calculs algébriques sur les propriétés des nombres, ni des noms accouplés de métaux et de plantes. L'image d'une même syllabe reproduisant sur toute la page une terminaison

(1) C'était le seul jeu que se permissent les Arabes. Mais ils ne jouaient jamais d'argent, et les pièces des échecs, qui se nommaient aussi roi, reine, fou, cavalier, etc., ne représentaient jamais des personnages, des êtres vivants.

(2) Hippocrate.

(3) Plume de roseau.

uniforme à des lignes irrégulières, annonçait au premier coup d'œil qu'il n'y avait d'autre magie, dans l'œuvre d'Yézyd, que la *magie permise* (1). Les vers ne sont point la langue épistolaire, celle des secrets sentiments et des intimes confidences ; faits par l'imagination et pour elle, ils ne traduisent guère d'autres pensées que celles qu'il plaît au poëte de livrer au monde. Abd-al-Malek, un moment indécis, lut les vers d'Yézyd :

« Le chagrin abat mon courage, et la fermeté d'âme le relève ; mes larmes, tour à tour obéissantes et rebelles, cèdent au combat de ces deux affections contraires. »

« Je suis comme la jeune palme du Mahgrêb, qui, plantée sur les rives fertiles du Grand-Fleuve (2), élève jusqu'au ciel sa cime ondoyante, que balance et caresse le doux zéphyre d'Al-Garb. »

« Un héros généreux, dont la droite ne s'ouvre que pour verser des bienfaits, en arrose incessamment les racines des pluies de sa munificence. »

« Dans sa demeure, les vœux de ses hôtes et de ses serviteurs sont comblés : on dirait que tous leurs instants sont des nuits fraîches et embaumées. »

« Ah ! que ne suis-je insensible comme la palme du Mahgrêb ! que n'ai-je perdu, comme elle, le souvenir de la terre qui m'a vu naître ! »

« Je ne sentirais point tomber sur mon cœur les pluies de douleur dont il est sans cesse inondé, et je ne dirais point au sort : Pourquoi les larmes qui coulent

(1) *Al-sahr-al-alâl*, dénomination spéciale de la poésie chez les Arabes.

(2) Le Guadalquivir.

de mes yeux ne peuvent-elles éteindre le feu qui brûle mes entrailles? »

« O toi, voyageur, qui, monté sur une chamelle vigoureuse, marches, au sorti de ton vaisseau, sur le chemin de la grande ville de Fez, de la ville aux deux *aljamas* bâties par des femmes, »

« Monte à la droite des trois collines, franchis des chemins escarpés, et pénètre au sein d'un vallon fleuri, que traverse un torrent qui roule des cailloux, et auquel, chaque année, le ciel donne deux moissons. »

« Heureuse contrée, dont les cailloux, portés en d'autres contrées, serviraient aux beautés de ces lieux de perles pour orner leurs cous! »

« Puis, salue de ma part les habitants de ce lieu chéri, et dis-leur : « Quand j'ai quitté votre ami, il soupirait après votre présence; son corps voyage sur les terres des infidèles, mais son cœur reste dans Adjiad. »

« Oui, j'en jure par les angles du temple et par ses voiles sacrés, par la pierre noire d'Ismaÿl et par les monts Safah et Merwah, entre lesquels courent les fervents adorateurs, »

« Jamais le souffle du zéphyre n'a fait incliner l'absinthe des montagnes, sans qu'il ne m'ait apporté d'Adjiad des odeurs suaves et vivifiantes. »

« Adjiad! là, sont les objets de ma tendresse. Là, ma mère m'allaita de ses mamelles, et m'apprit à bégayer le nom du vrai Dieu. »

« Là, mes yeux ont vu pour la première fois cette tendre gazelle dont mon cœur est épris; et quand les traits que décoche l'arc de ses paupières frappèrent mes

regards, avant même d'éprouver de l'amour, je m'écriai : « C'en est fait de moi. »

« Depuis lors, j'ai perdu la raison, comme l'amant insensé de la mystérieuse Léïleh [1]. »

« Et j'ai pris la tulipe pour emblème ; comme elle j'ai le visage en feu et le cœur en charbon. »

« Depuis lors, mon âme a passé dans son âme, et les jours de ma vie sont comptés par les jours de sa vie. L'amour dont je brûle est aussi pur que le visage éclatant de blancheur des élus. »

« Si je vaque à la prière, mes lèvres, tandis que je parcours le livre sacré, murmurent ses louanges ; et cesser un moment de songer à elle, me paraît un crime aussi grand que celui de rompre le jeûne. »

« Couverte du voile de sa chevelure, si elle s'avance à travers les ombres d'une nuit semblable aux boucles noirs de ses cheveux, l'éclatante blancheur de son front la dirige, et lui tient lieu des feux du firmament. »

« Si, pendant la nuit, elle dirigeait ses pas au milieu d'un jardin, vers les bords d'un étang où croît le nénuphar, trompées par l'éclat de ses charmes, les fleurs s'élèveraient sur l'onde, croyant le soleil de retour. »

« Quand ma bien-aimée soupire, « Oui, dit le musc, c'est de son haleine embaumée que je compose mes plus doux parfums. »

[1] Les amours de *Médjnoun* (l'insensé) et de *Léïleh* (la nuit, l'obscurité, le mystère), chantés dans le grand poëme d'Al-Djami, sont très-célèbres en Orient, plus encore que les amours de Youzef (Joseph) et de Zouléïka (la femme de Putiphar), ou de Souleïman (Salomon) et de la Sunamite, ou de Kosrou (Chosroës) et de Schirin.

« O rameau des sables du désert, ne te balance point, lorsqu'elle foule d'un pas léger l'herbe des prairies. O éclair, garde-toi de briller, quand elle montre, pour sourire, la blancheur de ses dents. »

« Mais elle est tellement modeste, que si le soleil, épris de sa beauté, descendait vers elle par un excès d'amour, elle se retirerait à l'ombre pour éviter sa présence. »

« Les années que j'ai passées près d'elle s'écoulaient avec la rapidité d'un jour, et, depuis que je suis privé de sa lumière, chaque jour passe lentement comme une année. »

« Dieu soit loué! souvent mes sens abusés la retrouvent dans tout ce qui a de la grâce et du charme : »

« Dans les sons harmonieux du luth et de la *dulzaïna*, lorsque ces deux instruments marient leurs accords; »

« Dans les riantes vallées, où viennent, à la fraîcheur délicieuse du soir et au lever de l'aurore, paître de timides gazelles; »

« Dans les lieux où le zéphyre traîne les plis de sa robe embaumée, quand, au léger crépuscule du matin, il m'apporte les plus suaves odeurs. »

« Vaines illusions! elles fuient devant la chaleur des yeux (1) comme l'ombre devant le sourire de l'aurore, lorsque le jour commence à déployer ses ailes à l'horizon du ciel. »

« Yézyd alors fait entendre des plaintes douloureuses comme celles du rossignol qui voit cueillir sa rose favo-

(1) *Chaleur des yeux* veut dire peine et chagrin, comme *fraîcheur des yeux*, plaisir et satisfaction.

rite, et, retiré dans l'angle du désespoir, il s'abreuve à longs traits du poison de l'absence. »

« O ma mère, ô ma bien-aimée! si jamais l'ange du destin...... »

Ici s'était arrêtée la plume du poëte, confidente des peines de son cœur; ici se terminaient les aveux qu'il avait confiés au papier comme au cœur d'un ami. Abd-al-Malek rendit grâces au ciel qui lui livrait ainsi le secret d'Yézyd. Cette habituelle mélancolie qui couvrait de sa pâleur le front du jeune médecin, ce n'était donc pas la révolte d'un esprit orgueilleux contre les voiles dont la nature cache ses impénétrables mystères; c'était la langueur d'une âme tendre et blessée. Il y avait peut-être des remèdes à ce mal.

Yézyd, à ce moment, rentra dans sa tente. En voyant Abd-al-Malek penché sur son écrit du matin, il sentit comme un mouvement d'indignation contre la curiosité du visiteur, et contre sa propre négligence. Mais le visage d'Abd-al-Malek, lorsqu'il releva les yeux, exprimait tant de bienveillance et de compassion; ses reproches furent si tendres, en se plaignant d'un ami qui souffrait dans le silence, sans chercher d'autres confidents de ses peines que les muets instruments qui peignent la pensée; ses prières furent si vives à le presser de lui découvrir, dans un aveu complet, le secret qu'il avait surpris, qu'enfin Yézyd, vaincu par la puissance de l'amitié, consentit à confier au fils d'Al-Mansoûr l'entière et fidèle histoire de sa vie. Voici comment il la conta :

« Ayoub, mon père, et son frère Ahmed, tous deux fils de Thémym, de la tribu d'Azra, dont les enfants

furent toujours renommés pour la constance de leurs affections, avaient pris naissance à Fez, où les aïeux de leurs aïeux s'étaient fixés, lorsqu'au temps de Mouza, le Mahgrêb fut conquis par les lances des enfants de l'Yémen. Ils étaient comptés l'un et l'autre, comme officiers de la garde arabe, parmi les premiers serviteurs des émyrs fils d'Edryz, lesquels régnaient alors sur les provinces d'Afrique, ayant pour supérieurs et pour protecteurs les khalyfes fils d'Omméyah. S'étant fait honorer et chérir dans l'exercice de leur emploi, jouissant des droits de leur noble race, et partageant l'abondance du palais, il ne manquait à leur bonheur qu'une nombreuse famille [1]. Le ciel ne leur accorda point cette bénédiction. J'étais l'unique enfant que ma mère Fathmé eût donné à mon père; et la femme de mon oncle ne lui avait laissé qu'une fille, qu'elle ne put, l'infortunée, nourrir de son lait, car elle mourut en lui donnant le jour.

« Amyna [2] était plus jeune que moi de quelques années. Sa *mère de lait* [3], devenue sa mère véritable, ne trouva pas mauvais qu'elle partageât les jeux de ma première enfance, et je l'aimai d'abord comme une petite sœur, faible roseau que la nature confiait à ma protection. Mais bientôt, l'âge de l'adolescence approchant, nous fûmes séparés l'un de l'autre. Tandis que j'entrais aux écoles pour m'initier à toutes les connais-

(1) « Les richesses et les enfants sont les ornements de la vie mondaine. » (*Koran*, sourate XVIII, verset 44.)

(2) Fidèle.

(3) *Soud-ana*, la nourrice. C'est une esclave qu'affranchit immédiatement l'honneur d'allaiter un enfant de sang libre.

sances qu'un homme de mon sang ne peut ignorer sans honte, elle se retira dans la maison de son père, loin du regard des hommes, pour s'habituer au recueillement, à la retraite, à la pratique des soins domestiques, qui sont les devoirs d'une épouse et d'une mère.

« Lorsque j'eus passé quelques années au collége impérial de Fez, où les jeunes Arabes, après avoir reçu l'instruction commune de la *Madrézah*, pénètrent dans le sanctuaire des études réservées ; lorsque, sachant lire en leur propre langage le divin *Aflathoun* et le divin *Aristhatlis* [1], j'eus enrichi ma mémoire de la science des anciens ajoutée à la science de nos pères, alors mes parents réglèrent la place que je devais occuper dans le monde. Malgré les pleurs de ma mère, qui voyait à regret l'unique fruit de ses entrailles livré aux hasards de la guerre, je fus destiné à la profession des armes. C'était celle qu'avaient embrassée tous mes aïeux, et, dans la pensée de mon père, celle que devaient embrasser tous leurs descendants. Je fus donc enrôlé dans la garde arabe de l'émyr. J'aimais avec passion les chevaux, les armes, les tournois ; j'oubliai bientôt, dans le tumulte des jeux militaires, les doux souvenirs de mon premier âge et les studieuses veilles de mon adolescence.

« Ce fut, à l'époque même où j'entrais dans cette troupe d'élite, seule permanente à Fez comme la garde berbère à Cordoue, que les peuplades nomades des monts Daren, agitées par les prédications d'un imposteur qu'elles prirent pour un nouvel envoyé de Dieu, refusèrent le tribut à l'émyr. Tu sais, ô fils d'Al-Man-

[1] Platon et Aristote.

soûr, l'histoire de cette révolte impie que ton bras a châtiée. Tu sais que les tribus rebelles, oubliant, avec leur foi, l'obéissance due au chef des croyants, ameutèrent encore contre les hommes de l'Orient (1), contre les fils de l'Yémen et de la Syrie, tous les hommes de l'Occident (2), dont nos pères ont vaincu les pères. Ils étaient nombreux, et nous faibles; ils occupaient les montagnes, les plaines, les rivages, et nous n'habitions que l'intérieur des cités. Bientôt toute la nation, soulevée contre nous par la haine du sang more, déclara au sang arabe une guerre implacable. Enfermés dans nos remparts, nous ne pûmes recueillir les moissons que nous avions semées; nos champs furent ravagés comme par la grêle du ciel, nos maisons livrées au flammes, nos serviteurs égorgés, et la ville, notre dernier refuge, investie enfin par une multitude ivre déjà de sang et de pillage. Je n'affligerai point ton âme par le récit des maux que nous fit endurer un long siége; encore moins te peindrai-je les horreurs de cette nuit fatale où des traîtres livrèrent un passage à leurs frères, qui, poussant des hurlements de bêtes fauves, se répandirent au sein de la ville surprise, le glaive dans une main, la torche dans l'autre. Fidèle, même après tout espoir de salut, la garde arabe joncha de ses cadavres les degrés du palais que l'émyr, fier et brave, ne rendit aux rebelles qu'avec le dernier souffle de vie. Mon père et mon oncle périrent tous deux au premier rang, après avoir brisé leurs cimeterres sur les crânes ennemis; moi-même, je tombai près d'eux, baigné dans mon sang,

(1) *Scharakyyn.*
(2) *Mahgrêbyn.*

et mes yeux, que la mort sembla fermer aussi, ne virent pas du moins l'insolent et sanguinaire triomphe des tigres d'Afrique.

« Quand je revins à moi... Oh ! je n'oublierai jamais la ravissante vision dont mes yeux furent éblouis. J'étais couché dans un léger hamac suspendu aux branches d'un platane, dont l'épais feuillage, légèrement agité par la brise, laissait pénétrer par intervalles des éclairs de soleil. A droite, ma mère était assise, pressant une de mes mains dans ses mains. A gauche, une jeune fille aux yeux noirs se tenait debout, et, penchée sur ma couche, elle agitait devant mon visage un éventail de plumes. Cette lumière soudaine, ces rameaux verts qui me couvraient de leur ombre, ces deux femmes qui m'entouraient, dont l'une avait eu toute ma tendresse en ce monde, tandis que l'autre me semblait une houri du ciel, tous ces objets ravirent mon âme en extase. Je crus que l'ange Azraël, l'ange de la mort, avait rayé mon nom du livre de la vie, et que j'étais arrivé de plein saut dans cette demeure bienheureuse qu'Allah tient ouverte à ceux qui meurent pour la foi. En fixant mes yeux sur cette beauté céleste, en voyant tout à coup briller sur ses lèvres un sourire de joie, il me sembla bien retrouver dans ses traits je ne sais quelle ressemblance confuse avec l'objet d'une affection passée ; c'était le sourire, c'était le regard de ma jeune compagne d'enfance. Mais, toujours possédé du même délire, j'imaginai que celui des anges d'Allah, devenu mon serviteur, auquel était confié le soin de mes plaisirs dans l'éternel séjour, avait voulu mêler quelque doux souvenir de la terre à ma félicité du ciel.

« J'étais encore au nombre des vivants. Après le sac du palais, ma mère était venue pendant la nuit, avec d'autres mères et d'autres épouses, relever les cadavres de son époux et de son fils. En attachant ses lèvres à mes lèvres, elle reconnut que je respirais encore. Cachant sa joie, elle me chargea sur les épaules d'un serviteur fidèle qui m'enleva de ce lieu de désolation. Nos demeures étaient dévastées, et je fus porté hors des murs de la ville, comme un mort qu'on mène à la sépulture. Mais la pauvre veuve n'avait point oublié la pauvre orpheline. Elle arracha des décombres de sa maison fumante la triste Amyna, qui avait échappé à la brutalité des vainqueurs cachée dans une de ces retraites souterraines (1) dont nos habitations sont pourvues, et toutes deux m'accompagnèrent au sortir de la cité. Mère et cousine, elles avaient le droit de suivre mon cercueil, vêtues de blanc (2), en récitant la prière sur les morts (3). Echappant ainsi, à la faveur d'une loi religieuse et d'une coutume toujours respectée, aux mains des barbares dévastateurs de notre pays, nous parvînmes au vallon d'Adjiad, où se trouvait le jardin cultivé par mon père et sa maison des champs.

(1) Les *silos*.

(2) Le blanc était la couleur de deuil des Arabes andalous. « J'ai longtemps « ignoré, dit un poëte, pourquoi le blanc était la couleur adoptée par tous « les infortunés, mais je l'ai su depuis que ma jeunesse est partie, et que le « temps m'a revêtu de cheveux blancs, en guise de manteau déchiré. » « .... Quand vous vous rassemblez, ô Andalous, dit un autre poëte, pour « pleurer vos morts, vous portez des vêtements blancs, et vous avez parfaite- « ment raison; le blanc est la véritable couleur de la douleur, car il n'y en « point de plus cuisante que celle de voir ses cheveux blanchir. »

(3) C'est la XXXVIe sourate du Koran, qui se nomme *Ias*, et que Mahomet appelait le *cœur du Koran*.

« Ce fut là que je rouvris les yeux ; ce fut là que mes plaies furent lavées avec le suc de plantes balsamiques, exprimé dans une coupe d'agathe qui portait gravés sur ses bords un sabre, une lance, une flèche, et qu'elles se fermèrent sous la main bienfaisante de mes deux anges familiers (1). Mais ce fut aussi là que mon cœur reçut une blessure que nulle coupe magique ne peut guérir, et qui ne se fermera plus qu'avec mes paupières. Quand Amyna n'était qu'une enfant, enfant aussi je l'avais aimée d'un amour de frère ; maintenant que j'étais homme, je retrouvais en elle une vierge digne de régner sur le harem des khalyfes. Elle avait la taille élancée et flexible comme un jeune palmier qui n'a point encore porté de fruits, et sa démarche était celle d'un nuage qui traverse le ciel sans lenteur et sans vitesse. Sa chevelure noire, longue et touffue comme le feuillage dont une vigne recouvre la treille qui la soutient, aurait pu lui servir de vêtement, comme celle de notre mère Héwah, lorsqu'elle fut chassée du jardin d'Eden. Sous les arcs de ses sourcils, à travers les plumes soyeuses de ses paupières, ses yeux lançaient des regards plus doux que la figue mûrie, plus pénétrants que la flèche au dard aigu, et ses lèvres de rubis semblaient dérouler deux colliers de perles, quand, pour sourire, elles s'épanouissaient comme les feuilles d'un bouton d'anémone à la rosée du ciel. Son cœur était aussi pur que l'air rafraîchi par l'orage, aussi tendre que la neige qui fond en ruisseaux entre les doigts qui la pressent. Douée d'un esprit fertile

(1) « Tout homme a des anges qui se succèdent sans cesse, placés devant lui, derrière lui ; ils veillent sur lui par ordre du Seigneur. » (*Koran*, sourate XIII, verset 12.)

comme le limon des vallées, et que son père, soigneux jardinier d'intelligence, avait fécondé des semences de la sagesse, elle aurait pu lutter de savoir avec les vieillards de nos divans. Quelquefois, lorsque les mains maternelles avaient couvert d'un baume rafraîchissant les blessures de ma poitrine, Amyna, pour charmer les langueurs d'une longue convalescence, prenait le luth égyptien à six cordes, et chantait, avec une voix plus douce et plus sonore que celle de l'oiseau du soir, les vers de nos poëtes, qu'elle ornait du rhythme de ses chants. D'autres fois, enlaçant d'un long voile, tantôt ses cheveux ondoyants, tantôt sa taille légère, tantôt ses pieds agiles, elle imitait, avec grâce et chasteté, les danses des filles de l'Orient.

« Mais que fais-je, ô fils d'Al-Mansoûr? A quoi bon m'efforcer de peindre à tes yeux un portrait que mon imagination peut bien se retracer, mais dont ma langue ne saurait exprimer qu'une imparfaite image? N'as-tu point compris déjà que l'amitié des premiers ans, la reconnaissance, la solitude, sa beauté, ses vertus, ses malheurs, avaient allumé dans mes entrailles cet incendie dévorant qu'on appelle amour? »

Ayant prononcé ce mot, et les yeux baissés comme s'il eût fait l'aveu d'une faute, Yézyd garda quelques moments le silence. Depuis qu'il parlait d'Amyna, sa voix était devenue forte et tremblante, ses lèvres s'étaient colorées, son regard brillait d'un feu inaccoutumé. Pressant sa main en signe d'encouragement et de sympathie, Abd-al-Malek regardait en souriant le visage de son médecin, austère et froid d'habitude, mais où se peignait tout à coup la chaleur d'une âme ardente et

longtemps concentrée, qui trouve enfin une autre âme où s'épancher, Yézyd, plus calme, continua de la sorte :

« Quand tu débarquas au port de Tanjah [1], menant la glorieuse armée du khalyfe, avec une telle diligence que les rebelles tremblants n'apprirent ton départ de Cordoue que par ton arrivée sur nos rivages, j'avais déjà quitté ma couche, et je commençais, appuyé sur le bras de ma mère, à hasarder, comme un enfant au sortir du berceau, quelques pas chancelants. Les nouvelles successives de la venue de mes frères, de leurs succès rapides, de ta victoire, qui frappa nos ennemis de stupeur, de ta magnanimité, qui les fit tomber à tes genoux, achevèrent de me rendre à la santé. Je pus te voir entrer à Fez, triomphant et miséricordieux, pour relever le trône des fils d'Edryz sur les bases de la force et de la clémence; je pus reparaître à ta suite et parmi les vainqueurs, dans cette ville d'où j'étais sorti naguères enveloppé d'un linceul, et porté sur le cou d'un esclave.

« Ce fut, hélas! en ce moment de publique allégresse que s'évanouit mon bonheur d'un jour. Les soins dévoués auxquels je devais ma guérison avaient été prescrits par la science à la tendresse de ma mère et de ma bien-aimée. Un célèbre médecin de Fez, Yakoub-ben-Zakariah, surnommé *Al-Schafy* [2], ami de mon père avant nos désastres, et respecté pour sa grande renommée par les Berbères eux-mêmes, était venu plusieurs fois me visiter en secret au vallon d'Adjiad. D'une main

(1) Tanger.
(2) Le guérisseur.

habile et sûre, il avait porté sur mes plaies, tour à tour la pointe d'un fer ardent et des baumes de simples broyées. Mais, durant les heures passées à mon chevet, il avait vu maintes fois Amyna, qui s'approchait d'un pas furtif, et dont le regard inquiet, suppliant, épiait dans ses yeux l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Et qui peut, même sous les glaces de l'âge, voir Amyna sans l'aimer?... » Yézyd ne put réprimer un long soupir, et s'interrompit encore une fois dans son récit.

« Un soir, reprit-il (c'était celui même du jour où j'avais vu les portes de Fez s'ouvrir devant toi), ma mère nous appela tous deux auprès d'elle, et nous demanda d'écouter attentivement ses paroles. A l'expression de son visage, grave et solennelle, il me fut aisé de comprendre qu'il s'agissait d'un objet important pour notre destinée, et mon cœur s'émut, car je lisais dans ses yeux encore plus d'affliction que de gravité.

« Elle nous dit : « Mes enfants, le sort de tous les humains est tracé d'avance sur le *Livre évident* [1], et c'est par des voies souvent détournées, mais toujours sûres, que s'accomplissent les arrêts du Tout-Puissant. Combien de fois le mal de l'un n'a-t-il pas produit le bien de l'autre? Notre ruine et tes souffrances, ô mon fils, peuvent devenir pour Amyna le marche-pied de son élévation ; et quand elle sera parvenue sur la colline de la fortune, à son tour elle pourra nous tendre la main. Le savant Al-Schafy, l'ami de mon époux, le sauveur de mon fils, m'a prise hier en secret, et m'a dit :

« Veuve d'Ayoub, ta nièce Amyna compte déjà douze

[1] Ou *Table conservée*, où se trouve inscrit tout ce qui a été, est et sera.

ans révolus : la religion et la nature lui font un devoir du mariage. Elle touche à l'âge où il serait coupable et déshonorant qu'elle restât plus longtemps dans le célibat. Elle est belle, elle est douce, elle a toujours respecté ses parents. Heureux le père des enfants qu'elle mettra au monde, heureux les enfants dont elle sera la mère! Je m'adresse donc à toi, devenue chef de la famille, et chargée, dans leur inexpérience, de régler le sort de ses membres les plus jeunes ; veux-tu me donner Amyna pour épouse? J'ai maintenant trois femmes légitimes, que j'ai prises successivement à mesure que ma richesse s'est accrue, et en prouvant chaque fois devant le khady que je pouvais les maintenir honorablement dans ma demeure. La loi du Prophète accordant quatre femmes au croyant, je pourrais, sans les perdre, acquérir encore ta nièce. Ma maison est assez vaste pour qu'elles y aient toutes quatre un appartement séparé, et je suis assez riche pour donner largement à chacune d'elles sa nourriture, ses vêtements, ses esclaves. Mais Amyna mérite de posséder seule l'affection et les soins d'un mari. Si tu me promets sa main, elle règnera sans partage sur ma maison, car aussitôt je répudierai mes trois femmes actuelles. Tu sais qu'il suffit d'un mot de ma bouche, sans nul autre motif, pour rompre les liens qui les attachent à moi. Je puis les répudier toutes ensemble, comme j'aurais pu les épouser toutes à la fois (1). Je leur rendrai les trousseaux qu'elles ont apportés, je leur paierai une seconde fois le don nuptial *anté-*

(1) La répudiation est le droit de l'homme, sans réciprocité pour la femme. Mais la femme peut demander le divorce, qui est accordé par le juge ou vendu par le mari.

rieur [1] qu'elles ont reçu de moi, et j'y joindrai, pour leur consolation, un don nuptial *postérieur* [2] assez considérable pour qu'elles trouvent aisément de nouveaux maris. Dès qu'elles auront passé les trois mois de retraite que la loi leur impose [3], et pendant lesquels, pouvant reprendre les femmes répudiées, je ne puis en épouser aucune autre, Amyna viendra prendre leur place sous mon toit. D'ici là, je m'engagerai par serment écrit, devant l'imâm et les *adaleh* [4], à ne prendre aucune autre femme tant qu'elle sera la mienne. Et je ne veux de toi ni dot ni présent. Réduite au veuvage et à la pauvreté, que pourrais-tu m'offrir? à peine la dot qu'Aly, le saint en Dieu, reçut de Mahomet avec sa fille Fathima [5]. La science et le travail m'ont enrichi; chaque jour encore j'augmente ma fortune et ma renommée. Je donnerai à ta nièce un tel don nuptial, je mettrai tant d'esclaves dans les salles et les jardins de sa maison, dans ses coffres tant d'étoffes et de parures, tant de colliers à son cou, tant d'anneaux à ses bras et à ses jambes, et sur sa table tant de mets sucrés, que son sort fera l'envie de toutes les femmes qui n'habitent point le harem de Médynat-al-Zohrah. Et, bien que ma

(1) *Mihr*, la dot.

(2) Celui qui se fait à la dissolution du mariage.

(3) Ces trois mois se nomment l'*iddeth*, ou l'*attente*. Pendant l'*iddeth*, la femme répudiée porte le deuil, c'est-à-dire qu'elle s'abstient des couleurs rouge et jaune, de toute parure, de collyre sur les yeux et de *hinna* sur les ongles.

(4) Notaires, témoins entre particuliers. C'est l'imâm qui rédige les contrats de mariage.

(5) Un chameau, deux coussins de sopha, un seau de cuir, et 400 talents (environ 100 écus).

barbe soit grise, je remplis encore les devoirs d'un mari consciencieux sans avoir recours à la chair de lion marinée dans du vinaigre rouge. Réfléchis, informe-toi, prends conseil de ta prudence ; et, dans l'espace de sept nuits (1), fais-moi part de la décision que le ciel t'aura dictée. »

« Ma mère, après ce récit, fut un moment silencieuse ; puis elle ajouta, d'une voix émue : « C'est par votre bouche, ô mes enfants, que j'attends l'ordre du ciel. »

« Dès ses premiers mots, j'avais été frappé de la foudre. Quand elle acheva, je voulus vainement délier ma langue. Immobile, pâle, haletant, je sentais la froide rosée de la terreur glacer mes tempes, et la main de l'angoisse, qui me pressait la gorge, ôtait tout passage à ma voix. Amyna, calme et sereine, ouvrit les lèvres pour répondre. Je préparai mon âme à la mort.

« Ma mère, dit-elle (car elle lui donnait aussi ce doux nom), la loi du Prophète permet-elle le mariage entre les enfants des frères? »

« Oui, ma fille, » répondit Fathmé, avant d'avoir compris le sens de la question ; puis toutes deux se turent, rougissant et confuses d'avoir trahi d'un seul mot, l'une sa secrète tendresse, l'autre son plus cher désir. Moi je tombai à genoux, et je posai mon front dans la poussière devant les pieds d'Amyna. Elle me releva, et me donna la pointe de son voile à baiser (2).

(1) Les Arabes comptaient par nuits, non par jours ; comme par lunes, et non par mois solaires.

(2) Le mariage est, en effet, permis entre cousins. Mais un musulman ne peut épouser sa tante ou sa nièce, — ni la sœur ou la cousine d'une de ses femmes, ou de sa nourrice, — ni son esclave, — ni l'esclave étrangère, s'il

« J'avais passé sans intervalle du septième tourment de l'enfer à la huitième béatitude du paradis. Cependant ma joie était grave, car elle était chargée du poids de la reconnaissance, et je mesurais devant moi toute la longueur du sentier de mon devoir.

« Amyna, m'écriai-je, en élevant les mains au-dessus de ma tête, comme celui qui prend le ciel à témoin de ses serments, Amyna, par la grandeur, la gloire et la puissance du Très-Haut, j'accepte ta foi, et je t'engage la mienne. Mais je n'accepte pas ton sacrifice entier. Tu n'auras point pour époux un homme pauvre, inconnu, digne au plus de pitié. L'homme illustre auquel

a une femme libre, — ni une femme païenne, — ni une femme répudiée, avant trois mois, — ni une femme veuve, avant quatre mois et dix jours, — ni une femme enceinte d'un autre, — ni une cinquième femme.

Les musulmans peuvent épouser des femmes chrétiennes ou juives ; mais les musulmanes n'épousent ni chrétiens, ni juifs. Ce serait une manière d'abjuration.

Montesquieu s'est trompé, lorsqu'il affirme, dans l'*Esprit des Lois* (livre XXVI, chap. 14), que le mariage, chez les Arabes, comme chez les premiers Romains, était prohibé entre parents au quatrième degré, c'est-à-dire entre cousins. Il n'était défendu que d'oncle à nièce, ou de tante à neveu. Au reste, Montesquieu partage la plupart des erreurs qui, de son temps, avaient cours sur les disciples de Mahomet. Il croit, par exemple, que les femmes sont exclues du paradis. «.... Une religion, fait-il dire par un Guèbre à une musulmane, qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, et ne vous laisse point d'espérance pour l'autre. » (*Lettres persanes*, lett. 67.) Ailleurs, il cite « l'ancienne tradition de nos docteurs que le paradis n'est fait que pour les hommes (*ibid.*, lett. 141). Bayle dit aussi : « Avouons que Mahomet ne ménageait guère le sexe..... Il ne se contenta pas de le rendre malheureux en ce monde, il le priva même de la joie du paradis (art. *Mahomet*). » Nous avons vu, dans le premier chapitre de cette histoire (t. I, p. 42), que Mahomet, au contraire, après avoir protégé et relevé la femme en cette vie, établit entre les deux sexes une parfaite égalité devant Dieu et dans la vie future.

tu me préfères doit à la science sa richesse et sa renommée ; eh bien ! je laisserai l'armure du guerrier ; j'irai aux écoles de l'Europe et de l'Asie apprendre aussi l'art bienfaisant de guérir les maux des hommes ; je deviendrai célèbre, je deviendrai riche, et je t'offrirai tout ce qu'il t'offrait, et ce que tu as refusé de lui ; tu le recevras de moi, si c'est la volonté de Dieu [1]. »

« Ma mère avait pleuré de joie aux paroles d'Amyna ; ses larmes coulèrent encore à mes paroles. Elle était fière que son fils ne se fût pas laissé vaincre en générosité, et son orgueil maternel se résignait noblement à partager mon sacrifice. Elle prit nos mains droites, les unit dans la sienne, et priant pour nous l'Etre Juste, protecteur des généreux desseins, elle étendit sur nos têtes sa bénédiction.

« De ce moment, notre sort fut décidé. Yakoub-al-Schafy reçut pour réponse que mon père et son frère s'étaient, dès notre naissance, mutuellement promis d'unir leurs enfants, qu'ils nous avaient fiancés l'un à l'autre, et que, devenus majeurs, nous avions ratifié l'engagement de nos pères [2]. A cette époque, ô fils d'Al-Mansoûr, prêt à quitter le Mahgrêb soumis et pacifié, tu proposais de ramener avec toi, dans la capitale de l'em-

(1) « Ne dis jamais, je ferai telle chose demain, sans ajouter : si c'est la volonté de Dieu (*Koran*, s, XVIII, v. 23). » Jamais, en effet, les musulmans ne mentionnent une chose au futur, sans ajouter la formule *en scha Allah*. Les Espagnols, à leur exemple, et presque aussi fatalistes que les Arabes, ne manquent guère de dire en pareil cas : S'il plaît à Dieu (*si Dios quiere*).

(2) Chez les musulmans, le père peut marier comme il l'entend ses enfants mineurs ; majeurs, il faut leur consentement formel. — La majorité est fixée à quinze ans ; mais si la puberté précède cet âge, l'homme peut être majeur à douze ans, la femme à neuf.

pire, les fils des nobles Arabes morts sous les ruines du palais de Fez, et de doter ces orphelins d'un précieux patrimoine, l'instruction des célèbres écoles de Cordoue. Je m'offris parmi les plus empressés; tu m'admis avec distinction, pour le nom de mon père, et peu de jours après, le cœur résigné, mais les yeux gonflés des larmes du dernier adieu, je quittai la terre d'Afrique pour monter sur ton vaisseau. La veuve et l'orpheline étaient restées au vallon d'Adjiad.

« Tu sais le reste. Quelques succès, dus à la persévérance d'un travail sans distraction, m'ayant fait distinguer au milieu de mes compagnons d'études, j'obtins, au sortir des écoles, d'être choisi pour ton médecin. Depuis ce moment, je t'accompagne dans tous les lieux où te conduit le service de l'État. J'ai gagné ta confiance et ton amitié. Ta générosité tient ouverte sur ma tête sa coupe inépuisable; tu as été pour moi prodigue de bienfaits, comme une nourrice est prodigue de caresses pour l'enfant qu'allaite son sein. Mon cœur reconnaissant s'est voué à te servir; je remplirai pieusement le devoir de la fidélité, et, comme une sentinelle attentive, je veillerai sur ta vie, précieux dépôt dont je dois compte à l'empire. Mais ne trouve pas mauvais, ô mon bienfaiteur, que de cuisants regrets mêlent leur amertume aux parfums de gloire et de plaisir que je respire en ta compagnie. Chaque fois qu'un messager du *Sahyb-al-Béryd* (1), parti de Fez, apporte à ton glorieux père des nouvelles de nos provinces d'Afrique, une lettre m'arrive, enfermée dans un roseau creux fermé par les deux bouts avec de la cire; ce discrèt dépositaire de douces et amères pensées

(1) Chef des courriers d'une province.

vient me rappeler ce que je n'oublie à nulle heure de mon existence, qu'au delà des mers et des montagnes, dans la solitude et l'abandon, gémissent inconsolables, une mère privée de son unique enfant, une vierge aux doux regards, volontaire victime d'un chaste et généreux amour. Songe que l'une est ma mère et l'autre ma bien-aimée; songe que je mesure aussi l'espace qui nous sépare, et que, souffrant mon affliction, je souffre aussi leur affliction dont je suis la cause et l'objet; songe enfin au nombre de lunes qui ont éclairé nos nuits depuis que le destin cruel nous tient condamnés aux ennuis de l'absence, à la honte du célibat; tu ne seras plus surpris de trouver, sur un visage qu'entoure à peine une barbe naissante, des lèvres pâles, des joues décolorées, des yeux éteints par l'insomnie et par les pleurs, car je me redis sans cesse ces paroles du Prophète : « Qui aime se tait, se prive, sait mourir. »

Yézyd avait achevé l'histoire de ses peines; un long silence succédait à son récit. Abd-al-Malek, fixant un regard attendri sur le triste amant d'Amyna, et de cet accent où l'amitié semble prophétique : « Fils d'Ayoub, lui dit-il, il est écrit; « Mets ta confiance dans le Seigneur, et tu ne pourras compter ses bienfaits. »

Deux mois après cet entretien, l'armée d'Al-Mansoûr, ayant pénétré sans obstacles jusqu'au pied des remparts de Barcelone, avait emporté d'assaut cette capitale, et traînant une foule de captifs chargés des dépouilles de leurs églises, elle reprenait le chemin des frontières. Le hagib revint à Cordoue, avec son fils et leur suite. La campagne n'avait pas été moins courte qu'heureuse, et l'on était encore aux belles journées de l'automne, quand

Al-Mansoûr déposa le haubert du général pour revêtir le caftan du ministre.

Le matin du premier *djouma* qui suivit son retour à Cordoue, Abd-al-Malek fit appeler Yézid. Ils étaient seuls.

« J'ai recours à ton amitié, lui dit le jeune wali de Fez, d'un ton mystérieux ; puis-je compter sur elle? »

« Qu'ordonnes-tu de ton serviteur, répondit Yézyd? Je te dirai comme Zaÿd au Prophète [1] : « Mon sang est prêt à couler. »

« Je n'ai besoin que de ta science et de ta discrétion, reprit Abd-al-Malek. Une femme qui m'est proche se trouve dangereusement malade, au point que les sages-femmes déclarent leurs soins insuffisants, et qu'il devient licite d'appeler un médecin à son chevet [2]. Mais elle refuse les secours de la médecine plutôt que de laisser connaître sa demeure, et, par elle, sa famille et son nom. J'ai promis, pour vaincre des scrupules si légitimes [3], que tu consentirais à être conduit auprès d'elle, et ramené jusqu'en ta maison, comme un aveugle, un bandeau sur les yeux. Ai-je trop présumé de ta confiance et de ton dévouement? »

(1) Zaÿd-ben-Thabet (que nous appelons Séide), affranchi et fils adoptif de Mahomet, qui lui fit répudier sa femme pour l'épouser, recueillit et coordonna le Koran après la mort du Prophète. C'est le seul contemporain de Mahomet nommé dans son livre (sourate XXXVIII).

(2) Les sages-femmes, seuls accoucheurs chez les musulmans, sont aussi les médecins ordinaires des femmes, qui n'ont recours aux médecins que dans les cas très-graves.

(3) Il y a tant de réserve entre les sexes, chez les musulmans, qu'un homme, par exemple, ne demande jamais à un autre des nouvelles de sa femme ou de sa fille.



« La promesse de ta bouche, dit Yézyd, est le serment de la mienne; elle s'accomplira. » « Je te rends grâces, reprit Abd-al-Malek. Aujourd'hui donc, au sortir du bain, pare-toi de tes habits de fête, assiste à la *khotbah* du khalyfe, et quand les croyants quitteront la mosquée, sors par la porte du Pardon. Là, tu trouveras un guide pour te conduire. »

Yézyd suivit ponctuellement les instructions du fils d'Al-Mansoûr. Il quitta le temple aussitôt que l'imâm, prononçant la formule du *tekbyr*, eût fait le salut à droite et à gauche. A peine franchissait-il le seuil de la mosquée qu'un esclave noir, eunuque malgré la défense du Prophète [1], l'appela par son nom, et, le saisissant au passage, sans prononcer une autre parole, il le fit monter dans une litière de femme, portée par six esclaves. L'eunuque alors s'assit à ses côtés, lui banda étroitement les yeux, après avoir fermé les épaix rideaux de soie qui enveloppaient ce lit portatif, et commanda le départ. La course ne fut pas longue; mais de brusques détours, faits dans tous les sens, annonçaient au jeune médecin qu'on voulait déjouer jusqu'aux suppositions qu'il pourrait hasarder sur son itinéraire. D'ailleurs, le silence absolu de son guide rendait vaine toute espèce de question. Quand la litière s'arrêta, et qu'Yézyd, mis à terre, revit la lumière du jour, il était au milieu de la cour

(1) « Que la malédiction de Dieu soit sur lui (Satan) ! Il a dit : je m'empare d'une portion de tes serviteurs... Je leur ordonnerai de couper les oreilles de certains animaux, d'altérer la création de Dieu... (*Koran*, sourate. IV, v. 118). » Dans ces derniers mots, disent les commentateurs, Mahomet a voulu condamner la castration d'esclaves. (Kasimirski, note II, page 90).



intérieure d'une vaste et riche maison. De fines colonnettes en marbre blanc formaient, selon l'usage, la galerie carrée qui régnait au-devant des quatre corps de logis. Entre deux de ces colonnes était suspendue une riche escarpolette, semblable à une selle brodée d'or et d'argent. Quelques arbustes odorants, des plus rares et des plus précieux, entouraient la fontaine d'eau vive qu'on entendait jaillir au centre de la cour; et des troupes d'oiseaux étrangers, au brillant plumage, à la voix harmonieuse, retenus captifs par les mailles d'un filet tendu sur les terrasses, s'ébattaient joyeusement sous leurs rameaux fleuris. Tout, dans cette demeure, annonçait la noblesse, l'opulence et le bon goût.

Le muet compagnon d'Yézyd l'ayant mené par la main jusqu'à l'entrée d'une salle basse, dont il entr'ouvrit la porte avec précaution, lui fit signe d'entrer, et disparut. Cette pièce, assez vaste, était ornée de quelques paysages tracés à fresque sur les murs blanchis à la chaux ; le plafond était en bois peint de couleurs mélangées, et le parquet couvert de nattes en sparterie qui formaient aussi d'élégants dessins. Une seule fenêtre, étroite, oblongue, tapissée d'étoffes de soie, laissait pénétrer un demi-jour, d'une teinte douce et rosée. Yézyd, encore ébloui par la lumière extérieure, ne distingua que peu à peu les objets. Il aperçut enfin, dans un angle de la salle, une alcôve [1], plus sombre encore, et, dans cette alcôve, un lit enveloppé des rideaux qui protégent le sommeil contre les mosquites. Près du lit, se

[1] *Al-koba*, voûte, cintre, arcade, construction voûtée, d'où les Espagnols ont fait *alcova*, et nous, alcôve.

tenait une femme assise, enveloppée d'un long voile. La malade et sa compagne gardaient un profond silence, une complète immobilité. Il s'approcha, muet aussi, et prit une blanche main qu'on lui tendait à travers les légers rideaux de mousseline bigarrée. L'agitation du pouls était extrême, mais non irrégulière comme celle de la fièvre, et les doigts de la malade, pressant ceux du médecin, semblaient vouloir aussi compter, à cet écho lointain, les battements de son cœur. Interdit, ému lui-même, Yézyd commençait à balbutier une insignifiante question, quand, tout à coup, la femme voilée se lève, étend les bras, se jette à son cou, et s'écrie : « Mon fils ! » C'était Fathmé. A ce cri les rideaux s'ouvrent, une femme paraît debout sur le bord de la couche, murmurant d'une douce voix : « Mon bien-aimé ! » C'était Amyna.

Le pauvre Yézyd, comme au sortir de sa léthargie, put croire une seconde fois que le ciel s'était ouvert pour son âme, et qu'il goûtait la félicité des justes. Accablé sous le poids de son ravissement, déchiré par les étreintes d'une joie convulsive, il se sentait mourir sous les caresses ardentes, jalouses, que lui prodiguaient sa mère et sa fiancée. La nature (elle est secourable dans l'excès du plaisir et de la douleur) vint à son aide. Il se rappela confusément sa profession et l'objet de sa visite : « Malade ! » s'écria-t-il, avec un accent d'effroi. Mais un regard d'Amyna, plein de vie, plein de bonheur, l'eut bientôt rassuré. Alors, comme le doute est le contre-poids de toutes les grandes émotions dont il amortit les coups, un autre doute vint assaillir son âme. La fiancée qu'il retrouve, n'est-ce pas cette même femme à qui l'a envoyé mystérieusement Abd-al-Malek ? D'où la connaît-il ? Cette

riche demeure, comment s'y trouve-t-elle? Ces précautions, pourquoi les avoir prises? Elle est donc dans le harem du vainqueur de Fez! Toutes ces idées luisent à ses yeux comme les éclairs répétés d'un orage, et soudain, tel que le ver qui perce la datte jusqu'au noyau, le plus horrible soupçon glisse à travers ses joies, et va lui déchirer le cœur.

En ce moment, Abd-al-Malek paraît, calme, affectueux, souriant :

« Permets, ô fils d'Ayoub, lui dit-il, permets à l'amitié qui a partagé tes peines, de partager aussi ton bonheur. Le ciel a bien voulu que j'en fusse l'instrument. Pour me suivre, tu avais quitté tous les objets qui rendent la patrie chère. Je ne veux point non plus de ton sacrifice entier. Je te rends ta mère, celle qui t'a donné deux fois la vie, et cette vierge, compagne choisie par ton cœur, qui t'en fera bénir tous les instants. Cette maison t'appartient, avec tout ce qu'elle renferme; ce sera ton présent nuptial. Elle touche à la mienne, et tu pourras, comme naguères dans nos tentes voisines, veiller sur la vie qui t'est confiée. J'exige une chose en retour : Le quatrième jour de la *walima* (1), quand tes amis, armés de la dague dorée, forceront pour toi le pavillon de la fiancée défendu par ses jeunes compagnes, c'est moi qui commanderai leur joyeux escadron; puis, dès qu'Amyna t'aura rendu père, je présiderai à la fête des *Bonnes Fées*, et le premier né de tes fils portera mon nom (2). »

(1) La noce.

(2) La fête des *Bonnes Fées*, particulière aux Arabes d'Espagne, était celle où l'on nommait l'enfant. Elle avait lieu le huitième jour après sa naissance.

Chaque parole qui sortait de la bouche d'Abd-al-Malek tombait, comme une bienfaisante rosée, sur le cœur d'Yézyd, pour y éteindre les feux de la jalousie, et rallumer ceux d'une ardente reconnaissance. Trop émus, trop prénétrés pour trouver des mots, même dans leur langue riche et passionnée, qui pussent traduire leurs sentiments, les trois heureux s'étaient prosternés aux genoux d'Abd-al-Malek, et baignaient de douces larmes ses mains généreuses. Et le fils d'Al-Mansoûr répétait, en les pressant dans ses bras : « Qu'Allah reçoive vos actions de grâces ! N'est-ce pas son Prophète qui a dit : Mets ta confiance dans le Seigneur, et tu ne pourras compter ses bienfaits [1] ? »

Suivant Mouradgeah d'Hosson, les mariages musulmans, presque tou-

En présence de tous les parents réunis à un banquet, le père ou l'aïeul, invoquant Allah, disait à l'oreille du nouveau-né le nom qu'il devait porter ; puis on lui coupait les cheveux, et on en donnait le poids aux pauvres, en or, en argent, ou en cuivre. La circoncision ne se faisait pas avant l'âge de sept ans. Elle était l'occasion d'une nouvelle fête de famille.

(1) Le fond de ce petit roman est une anecdote historique. Je n'ai fait que changer l'époque, les lieux et les personnages, en groupant autour du sujet quelques détails de mœurs. Léon l'Africain rapporte que le sultan Youzef-ben-Taschfyn (émyr des Almoravides), revenant d'Espagne en Afrique, avait emmené son médecin, Aben-Zohar le fils, qui était aussi un poëte élégant. « Un jour, il entra chez lui à l'improviste, et, ne le trouvant pas, se mit à regarder les papiers qui étaient sur sa table. Il y vit des vers où Aben-Zohar exprimait le regret d'être séparé de sa famille. L'émyr envoya aussitôt l'ordre au gouverneur de Séville de faire venir, en toute hâte, la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans une belle maison, richement meublée, dont il lui fit présent. Aben-Zohar, envoyé dans cette maison, sous prétexte d'y visiter des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné. »

jours de simple convenance, se font d'habitude par les parents, et pour leurs fils comme pour leurs filles, et pour leur fille veuve comme pour leur fille vierge. La mère du jeune homme va voir la jeune fille, converse avec elle, et, sur son rapport, le père du jeune homme demande la jeune fille à son père. Une fois résolue, la noce dure quatre jours, et commence habituellement le lundi. Les fêtes ont lieu dans les deux familles, mais séparément. Le quatrième jour, la fiancée est conduite chez le mari. On lui a tressé les cheveux avec des clinquants pour figurer, sur son front, le mot *masch-Allah*, qui doit la garantir des regards de l'envie, ou d'une admiration trop passionnée. C'est sa mère, ou sa plus proche parente, qui la conduit à son époux. Elle avait fermé un cadenas en donnant son consentement au mariage; en remettant sa fille à l'époux, elle ouvre ce cadenas. L'époux fait alors sa prière, et va s'asseoir près de l'épouse, qui ôte son voile. Comme c'est fort souvent la première fois qu'il aperçoit les traits de sa femme, il lui fait un présent *pour la vue du visage*; puis ils font ensemble une petite collation, et l'introductrice se retire. — On choisit d'habitude, pour ces dernières cérémonies nuptiales, la nuit du jeudi au vendredi, qui fut celle de la conception de Mahomet.

L'adultère, le concubinage, les amourettes, sont d'ailleurs inconnus dans les pays soumis à l'islam, où l'on ne voit aucune femme publique, au moins musulmane.

Plus libres dans leur choix, comme dans toutes les mœurs domestiques, que ne le sont les musulmans de l'Orient, ceux d'Espagne portaient aussi plus de gaîté dans leurs fêtes. « Les *walimas*, ou repas de noce, dit J. Conde, se célébraient avec l'assistance des parents, mâles et femelles, et avec de joyeux amusements, c'est-à-dire musique, bal et chansons amoureuses chantées par des femmes, avec de longues pauses d'un vers à l'autre (*parte II*, *cap.* 90, *nota* 1). » Et voici comment les historiens qu'il a traduits décrivent la noce d'Abd-al-Malek, le fils d'Al-Mansoûr : « Dans le printemps de cette année (376 de l'hégire, 986 de Jésus-Christ), se célébrèrent, à Cordoue, les noces d'Abd-al-Malek... Il y eut, pour ce motif, de grandes fêtes et des réjouissances publiques. Les noces se firent dans les beaux jardins du palais nommé Alameria, dont le khalyfe Heseham fit présent à son hagib Al-Mansoûr, quand il lui demanda la permission d'y célébrer ces noces. Toute la noblesse de Cordoue concourut aux fêtes. La jolie fiancée fut conduite en triomphe par les rues principales de la ville, accompagnée de toutes les jeunes filles amies de la famille, précédées et suivies du khady, des témoins, des chefs de tribus et des nobles de la ville. Les jeunes filles, toutes armées de cannes d'ivoire et d'or, gardèrent, tout le jour, la porte du pavillon de la fiancée. Le fiancé, accompagné d'un grand

cortége des nobles jeunes gens de sa famille, et protégé par les dagues dorées de ses amis, parvint, la nuit venue, à en forcer l'entrée, malgré la valeureuse défense des jeunes filles. Tous les jardins étaient illuminés, et dans tous leurs bosquets, comme dans toutes les barques de leurs claires pièces d'eau, résonnaient d'agréables concerts, et les louanges des époux étaient le sujet des chansons. Les vers et la musique durèrent toute la nuit, jusqu'a l'aube, et les réjouissances continuèrent tout le jour suivant.

Al-Mansoûr, à cette occasion, répartit entre ses gardes de riches vêtements et des armes précieuses. Il donna d'abondantes aumônes aux hospices de pauvres ; il maria et dota des orphelines pauvres de sa mosquée, et fit des présents aux beaux-esprits qui avaient célébré son fils et sa bru. On ne vit pas, à Cordoue, de plus belles journées que celles-là, ni de *walimas* ou fêtes nuptiales plus splendides. (*Parte II, cap.* 99.) »

CHAPITRE V.

LE MAHDY [1].

Il y avait plus d'une année [2] qu'Alphonse V, appelé par les Arabes Alanfoûs, occupait, après le vieux Bermudo, le trône de Léon et des Asturies. Depuis qu'Al-Mansoûr gouvernait l'empire arabe, le royaume des fils de Pélage avait été, presque chaque printemps, envahi, traversé, dévasté. Sa capitale et sa métropole étaient tombées aux mains d'un ennemi toujours victorieux ; ses villes fortes avaient été prises et rasées, ses armées détruites, ses habitants traînés en esclavage. Mais, loin de plier sous des désastres si nombreux, les chrétiens, opiniâtres et patients, mettaient à défendre leur culte et

(1) Ou *Méhédy*. Littéralement *dirigé* (*bi'llah*, par Allah) ; et réciproquement *directeur* pour ceux qui le suivent : prophète. Mais il ne faut pas confondre ce mot avec ceux de *néby*, prophète qui reçoit une révélation, et de *rézoul*, prophète ou apôtre qui répand cette révélation par la parole. Ce dernier titre est celui de Mahomet.

(2) En 1001.

leur liberté le même zèle infatigable, la même énergique constance que rien ne peut vaincre, que rien ne peut abattre. Leur jeune roi préparait vigoureusement la défense du pays. Il avait relevé les murailles, tant de fois renversées, de Léon, de Toro, de Zamora; il avait assemblé, dans un *concile national* (1), ses évêques et ses grands vassaux, afin de pourvoir, avec leur concours, aux pressantes nécessités d'une situation suprême; il avait appelé à son ban tout homme en âge de porter les armes; enfin, il s'était assuré des alliances et des secours. Les Castillans, réduits à quelques lambeaux du comté de Hernan-Gonzalez, étaient toujours, par intérêt et par juste orgueil, au premier rang de l'armée chrétienne. Sancho de Navarre, que la frontière musulmane allait atteindre, sentait enfin le besoin de prendre part à la lutte autrement que par l'envoi de quelque insignifiant corps auxiliaire; il avait entraîné les trois républiques vasconnes, et de nombreux volontaires de l'Aquitaine passaient aussi les Pyrénées pour gagner le paradis, la gloire et la richesse à la guerre sainte. Centre et chef de cette confédération, Alphonse, entouré déjà de ses barons des Asturies, de la Galice et de Léon, rassemblait, sous les murs de Burgos, la plus puissante armée qu'eussent encore composée les bannières réunies de l'Espagne chrétienne.

Al-Mansoûr connaissait la ligue et ses préparatifs. Mais vingt-cinq années de victoires lui avaient donné tant de confiance en ses armes, que, sans augmenter la force des troupes qu'il avait coutume de mener à ses expéditions,

(1) Premier nom des cortès.

et croyant plus gagner par la rapidité de l'attaque que par le nombre des soldats, il s'était, cette fois encore, mis en marche le premier. Les douze lustres qui blanchissaient sa tête, ses veilles, ses fatigues, ses blessures, n'avaient altéré ni l'activité de son corps ni l'énergie de son âme. Il était, dans ses pensées et dans ses actions, aussi ardent, aussi impétueux qu'au temps où, chef encore adolescent de l'empire, il marqua dès le début sa haute destinée, et fit taire l'envie par l'admiration. Son but, pour la campagne qui s'ouvrait, n'était plus de pénétrer dans les provinces de la Catalogne ou de Léon pour reculer la frontière chrétienne au delà de l'Èbre ou du Duero; il voulait rompre l'alliance des princes confédérés, et, pour en détacher le roi de Navarre, porter la guerre dans ses domaines, épargnés jusques-là. L'armée arabe avait franchi la *Sierra* de Aylon, et s'avançait, entre la Castille et l'Aragon, sur les champs de l'ancienne Numance.

Déjà l'on était parvenu dans la contrée où le Duero naissant, après avoir un moment suivi l'Èbre, le quitte brusquement pour porter ses eaux, par une pente opposée, à la *mer environnante* ([1]). Un *kaÿd* arabe marchait à la découverte avec sa *taïfa* de cavalerie. Tout à coup, il entend des *alaridos* de combat, et s'avance au galop pour porter secours à ses frères. Mais ce qu'il avait pris pour des cris de guerre n'était que des cris de joie. Un autre parti de cavaliers, ceux-ci Berbères, avait surpris, dans les ruines d'une vieille tour servant d'*atalaya*, un avant-poste chrétien; et la prise était importante, car, au mi-

([1]) Nom arabe de l'Océan.

lieu de ces éclaireurs, se trouvait un évêque espagnol, sans doute général d'un corps de l'armée ennemie. Coiffé d'une mitre d'acier, et portant une cuirasse sur sa robe violette, le prisonnier avait déjà les mains liées derrière le dos, et marchait, attaché par le cou à la queue d'un cheval, dans les rangs des Africains, dont son bizarre costume, moitié religieux, moitié militaire, excitait les rires et les insultes. A la vue de ce traitement ignominieux et cruel, que réprouvaient formellement et les paroles du Prophète et les ordonnances des khalyfes, le *kaÿd* arabe ordonna que les liens du captif fussent rompus ; ajoutant qu'il se chargeait de le conduire à la tente d'Al-Mansoûr, qui voudrait sans doute l'interroger. Mais les Berbères refusèrent d'obéir. « Notre chef, disaient-ils, est Souléïman ; c'est à lui que nous remettrons le prisonnier. » — « Mais Al-Mansoûr n'est-il pas le chef des chefs (1) ? » reprenait vainement l'Arabe. « A Souléïman, à Souléïman, » répondaient à grands cris les Berbères ; et ils chassaient le prisonnier devant eux, en le poussant comme un bœuf tardif avec le bois de leurs lances.

Souléïman commandait l'avant-garde de l'armée. Aux cris de ses soldats, il accourait avec quelques escadrons, quand son nom, jeté comme un défi menaçant à l'officier arabe, et la vue du prisonnier que traînaient les siens, lui apprirent quel était le sujet du tumulte. « Par Allah ! s'écria-t-il arrogamment, ce captif m'appartient, mes soldats l'ont pris. Quiconque voudrait le disputer au chef des gardes du khalyfe aurait pris la témérité pour

(1) *Kaÿd-al-Kowad.*

monture, et l'on pourrait aller dire à ses proches que le torrent l'a emporté (1). » L'Arabe, d'un ton plus doux, mais ferme néanmoins, persistait à demander que le prélat espagnol fût délivré de ses liens et conduit au généralissime. Souléïman ne daignait plus lui répondre.

Cependant, l'armée était en marche, et chaque instant amenait de nouvelles troupes sur le lieu de la querelle. Comme ces troupes, réunies volontairement et par districts, formaient leurs divisions d'après les races et les tribus, chaque *taïfa* prenait parti pour les hommes de son sang. Les Africains, venus de toutes les contrées que domine la longue chaîne de l'Atlas, se rangeaient aux côtés de Souléïman ; tandis que les guerriers originaires de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte, appuyaient la prétention du kaÿd. Ceux-ci formaient les escadrons les plus brillants, les mieux disciplinés ; ceux-là, les cohortes les plus nombreuses. Les uns montraient dans la dispute cette fierté dédaigneuse que donne la supériorité de l'intelligence et l'habitude de la domination ; les autres, cette jalousie vindicative qu'excitent la honte de l'infériorité sentie et l'impatience d'un long assujétissement (2). Ils étaient, les uns et les autres, suivis de leurs esclaves, qui obéissaient en silence à tous les mouvements de leurs maîtres. Ces hommes dégradés se reconnaissaient à deux caractères extérieurs : le menton rasé, car l'honneur de la barbe n'appartient qu'aux hommes

(1) Qu'il ne reviendra plus, qu'il est mort.

(2) Voici l'épigramme d'un poëte arabe : « Je vis Adam pendant mon rêve, et je lui dis : Père des croyants, serait-ce vrai ce qu'on rapporte, à votre honte éternelle, que les Berbères sont vos enfants ? — S' en est ainsi, dit-il, je répudie Eve. »

libres, et la longue touffe de cheveux qui leur couvre le front, tandis que les musulmans se rasent toute la tête, sauf le sommet de l'occiput (1).

Ce qui rendait la partie plus égale, c'est que les chrétiens et les juifs, mêlés aux rangs de l'armée musulmane, se jetaient tous dans le parti des Arabes. Aucun d'eux ne passait aux Berbères. Souléïman, irrité de cette préférence, et montrant aux siens les turbans bleus et jaunes de ces alliés de race et de croyance vaincues :

« Enfants, s'écria-t-il, voyez-vous ce troupeau de porcs immondes qui viennent prendre part aux luttes des coursiers? Ne vous semble-t-il pas, comme au poëte, que l'aigle céleste ait été purgé, durant la nuit, avec des médicaments de diverses couleurs, et qu'au matin, il ait vidé ses entrailles sur leurs têtes? (2) »

A cette plaisanterie, qu'il avait dite dans le grossier idiome berbère, les soldats de Souléïman répondirent par de bruyants éclats de gaîté. Leur chef, alors, arrêtant un chrétien au passage :

« Adorateur du fils de la Vierge, lui dit-il, que viens-tu faire au milieu des croyants? Va plutôt planter les piquets autour de nos tentes, et nettoyer les auges de nos chevaux. »

Le chrétien provoqué répondit : « Noble séÿd, ce captif n'est-il pas notre frère par le sang et par la foi? Ne pouvons-nous demander sa délivrance, et n'est-ce pas le délivrer que le remettre aux mains des fils du

(1) Couper les cheveux à un esclave, c'était l'affranchir. — Au contraire, chez les Goths, les Francs, et les autres nations du Nord, c'était déshonorer un homme libre.

(2) Vers d'Ala-Eddyn-Vaddaÿ.

Hedjaz? Ceux-là ont vaincu nos pères, il est vrai; mais ils nous ont laissé nos temples, nos prêtres, nos juges, nos anciennes lois, nos vieilles coutumes. A l'ombre de leur protection, nous vivons du travail de nos mains, sans trouble et sans ignominie. S'ils exigent que nous portions ces ceintures et ces turbans bleus, et les juifs ces ceintures et ces turbans jaunes, qui excitent tes moqueries, c'est uniquement pour que nous ne puissions entrer dans leurs mosquées, pas plus qu'ils n'entrent dans nos églises et dans les synagogues. Mais si nous habitions parmi tes frères de l'Afrique, où seraient pour nous la justice et le respect? On nous obligerait à suspendre à nos cous, comme des colliers d'esclaves, de longues croix de bois blanc, et les juifs, d'ignominieuses sonnettes, pour avertir eux-mêmes, comme les lépreux, que leur contact est impur et malfaisant. »

De grands cris, poussés dans les rangs des Arabes, interrompirent la réponse du chrétien. C'était le plus jeune des fils d'Al-Mansoûr que saluaient à son arrivée ces bruyantes acclamations. Abd-al-Rhaman ne ressemblait à son père et à son frère Abd-al-Malek que par les traits du visage. Vain d'une illustration qu'il avait reçue toute faite à sa naissance, présomptueux par caractère, emporté par tempérament, frivole dans ses goûts, déréglé dans ses mœurs, il se faisait difficilement pardonner, avec l'excuse d'une grande jeunesse, des défauts que l'âge mûr ne corrigea point, et que sa haute position mettait plus en évidence. On lui appliquait le juste proverbe : Les fautes sont grandes comme ceux qui les font (1). Au lieu d'apaiser, par l'ascendant de son nom,

(1) Ce fut sous l'administration d'Abd-al-Rhaman, lorsqu'il succéda,

cette querelle qu'un sujet futile avait fait naître entre les corps de l'armée, et qui pouvait, d'une seule goutte de sang versé, rallumer la querelle mal éteinte des races ennemies, Abd-al-Rhaman, enivré par l'orgueil de ses Arabes, prit follement parti dans la dispute. Poussant son cheval sur les escadrons berbères :

« Fils d'Al-Hakem, cria-t-il à Souléïman, ce prisonnier appartient au butin commun, au trésor de l'armée ; réponds, veux-tu me le rendre? »

— « Ni à toi, ni à nul autre, fils d'Al-Mansoûr, » répondit fièrement le général africain.

— « Tu désobéis à mon père. »

— « Quand la justice est pour moi, je n'obéis qu'à Dieu. »

— « D'où te viens cette audace, homme du Couchant? (1) »

— « De la même source que ton orgueil, homme du Levant. (2) »

— « Notre orgueil est juste, car nos pères ont vaincu tes pères. »

— « Notre audace est juste aussi, car un jour viendra, j'en jure par le voile de la sainte Kaaba, où les fils de nos pères vaincront à leur tour les fils de tes pères. »

Abd-al-Rhaman resta muet de surprise et de fureur. « Ah! dit-il d'une voix étouffée, si jamais le khalyfe fait passer le sceau de l'empire de la main droite à la

dans la charge de hagib à son frère aîné, qu'Hescham fut renversé du trône par Souléïman, et que s'alluma cette longue guerre civile, qui, après le démembrement du khalyfat, livra l'Espagne musulmane aux Africains.

(1) *Mahgrébyn.*

(2) *Scharakyyn.*

main gauche (1), qu'un homme de ton sang ose alors me tenir un pareil langage! Je commanderai à mes serviteurs de l'écorcher, je remplirai sa peau de foin, et je le ferai mettre en croix sur la porte de Fotouh. »

— « Mais je t'assure, répondit froidement le Berbère, que, du tombeau de cet homme, il ne sortira point chaque nuit un hibou pour crier : *Donnez-moi à boire* (2), car ses frères auront encore dans la main des arcs jaunes et des lances noires ; et quand même tous tes escadrons s'agiteraient autour de toi comme un aigle agite ses ailes, nous te laisserions sur la terre avec les doigts pâles et les vêtements teints du jus de mûrier rouge (3) »

A ces mots, Abd-al-Rhaman grinça des dents de rage : « Par la grandeur d'Allah, s'écria-t-il, si nous étions seuls ici, insolent mercenaire, l'un de nous reviendrait le soir avec deux épées. »

« Eh quoi! répliqua Souléïman d'un ton de mépris, la colombe défie l'aigle, le rossignol veut fermer la bouche à la vipère! Y penses-tu? toi, qui n'as jamais tenu dans ta main qu'une baguette de jonc, tu veux joûter contre une lance de bois de Naba? toi, qui fais huiler le duvet de tes joues par la main des femmes, tu veux saisir à la crinière un vieux lion de Schéra? En vérité, ta tête parfumée ressemble à un palmier dont la moelle est pourrie (4). »

(1) C'est-à-dire, s'il transmet l'autorité du père aux enfants.

(2) Une ancienne superstition expliquait le cri du hibou comme la plainte d'un homme assassiné dont la mort n'est pas vengée. Les Arabes croyaient aussi que le sang qui demandait vengeance, et qu'ils nommaient *tollat*, restait frais, fluide et coloré.

(3) Expressions insultantes pour dire : mort et couvert de sang.

(4) Expression qui indique un écervelé, un fou.

Abd-al-Rhaman ne trouva plus de réponse à cette insulte; il tira son épée du fourreau. Ce fut le signal. La lueur du glaive, comme l'étincelle incendiaire, avait allumé l'explosion. Des deux côtés en même temps les lances se mirent en arrêt, les arcs se tendirent, les boucliers présentèrent leurs faces luisantes, et chaque parti reculant à la fois pour prendre du champ, un espace resta vide, où le choc devait se faire, plus terrible et plus meurtrier. Dans cet espace était demeuré le captif espagnol, première cause de cette sanglante querelle. Quoiqu'il ne pût comprendre toutes les paroles haineuses dont s'enflammait la dispute, le malheureux prélat voyait bien quel en était le sujet; et le cruel traitement qu'il avait reçu des Berbères, la fureur qui se lisait dans tous les yeux, les imprécations dont il était chargé, sa situation, enfin, garrotté qu'il était au milieu d'escadrons prêts à s'entre-choquer, tout lui montrait la mort inévitable. Calme et fier, cependant, tenant les yeux au ciel, avec la résignation d'un martyr qui voit aux mains des anges la palme immortelle, il récitait à voix basse les prières des agonisants. Au moment où les chevaux, arrêtés de part et d'autre dans leur retraite, allaient être lancés en avant, au moment où les premiers cris de combat se faisaient entendre, un homme sort des rangs africains. Il est à pied, vêtu de l'*irham* du *hadgy* (1); il s'avance d'un air solennel vers le captif garrotté, comme un sacrificateur que la victime attend sur l'autel. « Le Prophète d'Allah, s'écrie-t-il avec la voix du tonnerre, ne souffrira pas que les enfants d'Ismaÿl s'entre-déchi-

(1) Manteau du pèlerin de la Mekke.

rent pour un chien. » Il dit, tire un poignard de sa large manche, frappe l'Espagnol au cœur, et, revenant sur ses pas avec la même gravité, rentre et disparaît dans les rangs qui se referment sur lui. Aussitôt les Africains laissent éclater une joie féroce en bruyants transports. Les armes s'agitent et se heurtent dans leurs mains; les tambours battent, les trompettes sonnent, les chevaux hennissent, et parmi ce tumulte, dont l'air retentit et dont la terre est ébranlée, des milliers de voix font entendre cette parole unanime : *Gloire au Mahdy! gloire au Mahdy!*

En cet instant parut Al-Mansoûr. Comme à la vue de l'aigle qui plane immobile au haut des cieux, une troupe d'étourneaux, cessant leur joyeux concert, s'abattent dans les sombres abris d'une forêt, s'y cachent, s'y dispersent; ainsi, devant le regard sévère du général, les cris s'apaisent, les glaives rentrent au fourreau, les escadrons rivaux se séparent, s'écoulent et disparaissent. Ce n'était point chose nouvelle pour Al-Mansoûr que de prévenir ou de réprimer de semblables disputes. Rarement une campagne s'achevait sans que le camp ne fût troublé par quelque inimitié de races; et c'était le plus haut signe du respect qu'on portait au glorieux ministre, qu'il eût pu toujours empêcher que ce trouble ne s'étendît dans l'empire. Toutefois, et bien que le sang n'eût pas coulé, la qualité des hommes qui s'étaient mêlés à la querelle, l'aigreur de leurs paroles, les emportements de leur haine, tout donnait à la scène de ce jour une gravité inaccoutumée. Al-Mansoûr fit entendre d'amères réprimandes. Il reprocha, en termes également sévères, à Souléïman et à

son fils, d'avoir failli, en présence des ennemis de la foi, rallumer le feu de ces guerres impies qui avaient arrêté les conquêtes de leurs pères, et déchiré tant de fois le sein de l'islam. Il ajouta qu'un unique moyen leur était ouvert de réparer publiquement la faute qu'ils avaient publiquement commise, et de mériter un pardon difficile : c'était de se mettre l'un et l'autre à la tête des escadrons arabes et berbères, dans le combat qui allait se livrer aux chrétiens, et de vider leur défi par une noble lutte de courage. Tous deux gardèrent le silence; mais le fils d'Al-Mansoûr, en partageant des reproches qu'il ne croyait pas encourir, sentit s'envenimer la blessure de son orgueil, et le Berbère résolut, dans son cœur ulcéré, d'abaisser cette race insolente qui dominait la sienne, et l'empêchait, lui, le premier des hommes de son sang, d'être le premier des hommes de l'empire.

Les combattants séparés, et la querelle pacifiée, du moins en apparence, un dernier soin restait au général. Le sang d'un homme avait été versé. Un captif, que Mahomet appelle *ce que les mains droites ont acquis* (1), un captif, dont la rançon, s'il se rachetait, ou le prix, s'il était vendu, appartenait à l'armée entière, lui avait été soustrait. C'était un vol en même temps qu'un meurtre, et le coupable avait à rendre compte d'un double crime. Al-Mansoûr ordonna qu'il lui fût amené sur le lieu même où gisait encore le cadavre sanglant du prisonnier. Peu de moments après, le *Mahdy*, entouré d'un détachement de *kaschefs*, comparaissait devant le hagib.

(1) C'est avec ce mot (*Koran*, sourate XVI, v. 73) que l'esclavage devient, pour Mahomet, un fait accepté.

C'était un homme qui sortait depuis peu de l'adolescence, qui entrait à peine dans la virilité. Mais les austérités de sa vie, les veilles passées dans la prière, les longues contemplations et les brûlantes extases dans le délire desquelles se consumait un cerveau malade, avaient, comme le souffle des vents d'*Al-Kéblah*, flétri dès le bouton la fleur de sa jeunesse. C'est à ses marques de précoce caducité que la multitude reconnaît les saints [1]. Nul n'obtiendrait ses respects avec l'embonpoint du corps et le teint fleuri du visage. Le *Mahdy* était maigre, pâle, exténué ; sa poitrine se courbait en voûte, de longues rides sillonnaient ses joues et son front ; toute la puissance de la vie semblait s'être retirée dans ses yeux, qui, de leurs orbites creuses et de leurs paupières rougies, lançaient des regards de feu. Son vêtement n'était pas moins bizarre que sa personne. Il était coiffé d'un long bonnet noir, semblable aux turbans des kadhys, que les Arabes nomment *cruches*, à cause de leur forme haute et renflée. De longues bandes jaunes tombaient de ce bonnet sur ses épaules. Il était seulement vêtu des deux pièces de laine noire qui forment l'*irham*, le manteau de pèlerin ; ses pieds nus n'étaient chaussés que de la sandale à deux courroies. Il portait, roulé autour du bras gauche, le long chapelet musulman qui a quatre-vingt-dix-neuf grains, autant que Dieu d'attributs et le Prophète de surnoms. Enfin il tenait à la main droite un fouet à trois cordes, semblable à ceux des conducteurs de chameaux. Mais ce fouet n'était pas l'instrument de son office ; c'était un emblème.

[1] Chez les musulmans, les fous et les imbéciles sont tenus pour saints, et vénérés comme impeccables. (Mouradgea d'Hosson.)

Le *Mahdy* se présenta devant Al-Mansoûr d'un air assuré.

— « D'où viens-tu? Qui es-tu? Que fais-tu? » lui demanda sévèrement le hagib.

— « D'où je viens? Cet habit répond pour moi. Je viens d'accomplir le saint pèlerinage de la Mekke [1]. J'ai fait les sept tournées dans la sainte *Kaaba*, de la pierre Noire à la pierre Noire [2]; et les sept trajets entre les saintes collines Safa et Merwah; et le jet des sept pierres; et les sept ablutions dans le puits Zemzem [3]; j'ai posé mes lèvres sur le tombeau du Prophète à Médine [4], et je porte sur la poitrine un morceau du *voile sacré* [5]. — Ce que je suis? Un pauvre Faky, et des Fakys le plus pauvre, le plus austère, le plus souffrant, un *Roufaÿ* [6]. — Ce que je fais? Je sème sur la terre.

[1] Le pèlerinage à la Mekke est obligatoire, une fois en la vie, pour tout musulman (homme ou femme) libre, majeur, bien portant, et en état d'aisance. Mais il peut se faire par mandataire, aux frais du mandant, ou volontairement pour un autre, même pour un mort.

[2] La pierre Noire, qu'on croit être un aérolithe, mais qui est plutôt un bloc de basalte volcanique, passe pour avoir été apportée par Adam du paradis, et remise ensuite par Gabriel à Abraham, lorsque celui-ci rebâtissait la *Kaaba*, sur la place où elle fut d'abord bâtie par Seth. On appelle la Kaaba *Beit-Allah*, maison de Dieu, *Beït-Schéryf*, maison sacrée, *Beït-al-Mamoûr*, maison de prospérité, etc. Abraham, sur l'ordre de Dieu, y fit l'*ezzann* au genre humain, c'est-à-dire l'invitation au pèlerinage.

[3] Le puits Zemzem est la source que l'ange Gabriel fit jaillir pour abreuver Agar et Ismaël, abandonnés entre Safa et Merwah.

[4] Quelques pèlerins fanatiques se crevaient les yeux après avoir vu ce tombeau, comme si le reste du monde était indigne de leurs regards.

[5] Le voile en soie noire de la Kaaba, nommé *voile sacré*, se change tous les ans, et celui qu'on enlève est coupé en petits morceaux qui se vendent comme des reliques.

[6] L'ordre des *Roufaÿs* comprend ceux qui tombent en extases, qui se

— « Et que sèmes-tu sur la terre, laboureur illustre? »

— « La parole de Dieu. »

— « Qui oserait prendre ce soin, et s'attribuer ce don, après le Prophète? N'a-t-il pas dit : « Ceux qui dérobent aux hommes les préceptes du Livre envoyé d'en haut remplissent leurs entrailles de feu? » N'a-t-il pas transmis aux hommes toutes les paroles divines?

— « Non; car Mahomet (que l'Eternel lui soit propice!) a dit lui-même : « Si toutes les branches des arbres de la terre étaient autant de plumes, et que Dieu ajoutât à la mer sept autres mers d'encre, cela ne suffirait point pour écrire toutes les paroles de Dieu. »

— « Mais ces mots ne s'appliquent qu'aux lois antérieures; ils justifient la mission du Prophète, la dernière des missions, car nul, après lui, n'a pu accréditer ses prétentions par ses œuvres. »

— « Tu te trompes encore, fils d'Amer. Souviens-toi que la race d'Aly, le saint en Dieu, s'est éteinte à la douzième génération, par la disparition du jeune enfant Abou'l-Kâsem, surnommé, comme ton serviteur, l'imâm *Mahdy* (1). Néanmoins les hommes de Misr et du Mahgrêb attendaient un autre *Mahdy*, suivant cette parole du Prophète : « Après trois cents années, un soleil se lèvera à l'Occident; » et le Schyite Obayd-Allah-ben-Mohammed,

frappent à coups de couteau le sein, les bras, les jambes, qui éteignent des fers rouges dans leurs bouches, qui font enfin les dernières extravagances mystiques.

(1) Les *schyites*, ou partisans d'Aly, attendent le retour de cette espèce de messie, et c'est pour combattre leur opinion que, parmi les qualités requises d'un khalyfe *sunnite*, ou partisan d'Omar, se trouve celle d'être *visible*.



s'appliquant à lui-même la prédiction, a fondé dans l'Orient la dynastie et l'empire des descendants de Fathima (1). Tu sais que les plus grandes choses ont de faibles commencements, que les plus hauts palmiers doivent la naissance au noyau de la datte, et qu'à sa source, le Guadalquivir n'est qu'un ruisseau. »

— « Je sais aussi que les ambitieux sont comme la mer qui s'agite à tous les vents. Est-ce à dire que tu prétends à ton tour, vil vermisseau, disputer l'Occident aux fils d'Omméyah ? »

— « Je ne prétends régner que sur les âmes en les ramenant au droit chemin ; je ne dispute la postérité d'Héwah qu'aux embûches d'Iblis le Lapidé (2), aux ruses des *chemises* (3), aux tentations d'*Al-Dounia*, le trompeur, le charlatan, la vieille sorcière (4). »

— « Alors, pourquoi ne prêches-tu pas dans les chaires ? Pourquoi suis-tu l'armée comme un homme d'action ? »

— « J'ai pour toutes les occasions deux flèches : l'une, je l'aiguise pour le combat ; l'autre, je la lance par la

(1) Toutes les usurpations, tous les déchirements qu'eut à souffrir le khalyfat, se firent par des schismes. Un peu avant Al-Mansoûr (en 909), le fondateur des fathémytes se donna le nom de prophète ; après lui, ce fut encore un *mahdy* qui créa la secte des Almoravides, par qui fut détruite la domination des Arabes en Espagne ; et ce fut un autre *mahdy* qui créa la secte des Almohades, par qui furent détruits à leur tour les Almoravides. De nos jours encore, on voit souvent s'élever de petits prophètes dans les pays musulmans, surtout en Afrique. Abd-el-Kader était une espèce de *mahdy*.

(2) Le diable est ainsi nommé dans le Koran (sourate III, v. 31), parce que, d'après la tradition, il fut un jour assailli à coups de pierre par Abraham qu'il voulait tenter.

(3) Mot de mépris pour dire les femmes.

(4) Epithètes données au monde. (D'Herbelot, au mot *Dunia.*)

prière. Elle part de l'arc de la nuit obscure et pénètre les voûtes célestes. »

— « Les flèches ne sont pas ta seule arme ; tu portes un poignard aussi. On t'accuse d'un meurtre ; on dit que tu as lâchement mis à mort un homme qui ne combattait plus, un captif enchaîné qui n'appartenait à personne, mais au butin commun. »

— « Le vulgaire ne saurait mesurer les desseins de l'homme inspiré des cieux. Ecoute cette parole : « L'heure arrive, elle est proche ; elle est toujours plus proche, et puis encore plus proche [1]. » La terre, ô Hagib, est chargée d'arbres verts et d'arbres desséchés ; et ceux-là seulement sont battus de pierres dont le front est couronné de fruits. Mais je me couvrirai du manteau de la patience, car, je le sais, tout *Mahdy* doit avoir son hégire [2]. »

— « Crois-tu donc, meurtrier, que la fuite seule te menace ? Non, ce n'est pas au chamelier que doit te livrer ton crime, mais au *meschaëly* [3]. Tu seras conduit au gibet, monté sur un âne, avec un singe en croupe, qui te fouettera le visage. »

— « Me menacer de la mort, ô Hagib ! c'est menacer le canard de la rivière [4]. La mort ! N'est-elle point la porte de l'éternelle vie ? Ah ! je ne suis ni ne veux être l'Abou'l-Omri [5]. Job disait : « Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté, que le nom de Dieu soit loué ! » Et le Livre ajoute :

(1) *Koran*, sourate LXXV, v. 34.
(2) Doit être méconnu et persécuté, comme Mahomet chassé de la Mekke.
(3) Le bourreau.
(4) Proverbe arabe.
(5) Espèce de vautour qui passe pour vivre mille ans.

« Nous sommes à Dieu, et nous retournerons à Dieu [1].» Il dit aussi : « Toute âme goûtera de la mort [2]. » Il dit encore : « O mon peuple, la vie de ce monde n'est qu'un usufruit; celle de l'autre est une demeure durable [3]. » La vie présente et la vie future sont opposées entre elles comme le levant l'est au couchant; plus on s'approche de l'un, plus on s'éloigne de l'autre [4]. Ecoute : En broutant dans la campagne, le *daradj* [5] répète sans cesse : « *La farine que donnent les épis est agréable; loué soit celui qui est avant tout et qui est éternel !* Eh bien ! depuis que je suis venu au monde, aussi nu que le dos d'un bouclier, je n'ai fait, comme le *daradj*, que chanter les louanges de Dieu. La peinture de Dieu est gravée sur la peau de mon bras [6]. Je ne crains donc ni le jour de la *grande nouvelle* [7] annoncée par la trompette de l'ange Israfyl, ni le monstre sorti d'une mosquée [8]. Je me

(1) *Koran* (sourate II, v. 151). Ce sont des formules de résignation.

(2) Sour. XXI, v. 36.

(3) Sour. XL, v. 42.

(4) Parole d'Aly.

(5) Oiseau de l'espèce du francolin.

(6) C'est la définition de Dieu contenue dans le long verset 256 de la IIe sourate du Koran. Les musulmans la portent en amulette.

(7) Le jugement dernier.

(8) « Lorsque la sentence sera prononcée contre eux (les réprouvés), nous ferons sortir de la terre un monstre qui leur criera : En vérité, les hommes n'ont point cru fermement à nos signes. » (*Koran*, s. XXVII, v. 81.) Le monstre, la bête dont il est question dans ce verset s'appelle, en arabe, *al-Jessaza*, l'Espion. Les commentateurs donnent des détails sur sa grandeur et sa forme... Il doit avoir soixante coudées de long, la tête du taureau, les yeux du porc, les oreilles de l'éléphant, les cornes du cerf, le cou de l'autruche, le poitrail du lion, la queue du bélier, les sabots du chameau. On ne saurait l'atteindre dans sa marche, ni échapper à sa poursuite. Il sortira, d'après la tradition, d'une des grandes mosquées... (Kasimirski).

présenterai avec le visage blanc des élus, et les mains croisées sur la poitrine, comme les sept lecteurs du Koran, devant le trône d'Allah, qui me saluera par le mot: Paix [1]. »

— « Avant de répondre à la justice divine par qui sera connu le secret de tes pensées, il faut répondre à la justice humaine, qui, fusses-tu riche comme Karoun l'alchimiste [2], ne peut laisser impuni le crime qu'ont vu les yeux des hommes. »

— « Parle, interroge ton serviteur; je suis né tandis que la mer était calme et la lune pleine [3], et je serai aussi véridique que le *kata* [4] »

— « Est-ce ta main qui a frappé cet évêque espagnol dont le corps est là sur la poussière? »

— « Mes frères du couchant l'avaient pris et voulaient le garder; tes frères du levant voulaient le prendre. Déjà les lions et les tigres aiguisaient leurs griffes pour se disputer cette vile proie, indigne même des chacals. Alors je me suis rappelé le conseil du sage, et, pour ôter le péché, j'ai ôté l'occasion. »

— « Tu confesses donc avoir tué ce captif? »

— « Je l'ai tué. »

— « Alors, si tu ne peux livrer cent chameaux et

(1) *Koran*, s. XXXIII, v. 43.

(2) Le Coré de la Bible. « Karoun était du peuple de Moïse... Nous lui avions donné tant de trésors que leurs clés auraient pu à peine être portées par une foule d'hommes robustes. Ses concitoyens lui disaient : « Ne te glorifie pas de tes trésors, car Dieu n'aime pas les glorieux... — Ce que j'ai, je l'ai obtenu par la science que je possède seul. » *Koran*, s. XXVIII, v. 76 et 78.)

(3) Naître dans ces signes est une preuve de véracité.

(4) Proverbe ; le *kata* est un oiseau qui dit son nom par son cri.

affranchir une esclave musulmane [1], il ne me reste qu'à prononcer la peine du talion. Comment l'as-tu frappé? »

A cette question, le *Mahdy* cesse de répondre, et semble devenir muet. Il se recueille; il regarde attentivement le cadavre de sa victime; puis, tire son poignard, et, montrant du doigt le sang dont il est encore taché, il en pose la pointe sur son cœur, et l'enfonce jusqu'à la garde.

« Gloire à Dieu! dit froidement Al-Mansoûr; justice est faite. Puissent tomber ainsi de leurs propres mains tous ces insensés dont les rêveries agitent les peuples et troublent les empires! »

Et l'armée se remit en marche.

[1] C'est le *prix du sang* pour un meurtre involontaire, accidentel ou occasionnel.

CHAPITRE VI.

LA PRÉDICTION.

Non loin des amas de pierres et des débris de murailles qui marquent encore la place où l'héroïque Numance, *terreur de l'empire*, lutta soixante ans contre le destin de Rome, le Duero naissant enveloppe de ses sinuosités une vaste plaine, sur laquelle, du haut de la cime aiguë d'un rocher, semble, comme les hôtes de ses vieilles tours, planer le *fort des Aigles* (1). C'est dans cette plaine que s'étaient rencontrées l'armée d'Al-Mansoûr et celle des rois chrétiens. Après les efforts meurtriers d'une bataille demeurée douze heures indécise, les deux armées, séparées par la nuit, s'étaient repliées dans leurs camps.

(1) *Kala't-al-Nossour*, dont les Espagnols ont fait *Calatañazor*. J'ai cité précédemment (tome Ier, p. 187) le vieux proverbe : *En Calatañazor perdio' Almanzor el atambor*. Il est probable que, dans cette dernière bataille livrée par le hagib, le grand tambour de l'armée arabe était tombé aux mains des Espagnols.

La lune éclairait alors un spectacle horrible. Cette prairie qui, le matin encore, tout émaillée des fleurs du printemps, séparait d'un tapis de verdure les guerriers des deux lois, foulée aux pieds, désolée, sanglante, était jonchée de débris et de cadavres. A des amas confus d'hommes et de chevaux, qui formaient, au centre de la plaine, comme une chaîne de petits monticules d'où s'échappaient des ruisseaux de sang noir, on distinguait la place où s'étaient rencontrées dans toute leur longueur les lignes ennemies, où, sans reculer, sans se rompre, s'étaient heurtés tout le jour des flots de combattants. Quelques hommes, qui menaient de lourds chariots à bœufs, ou qui chassaient devant eux des mulets de bât, venaient de chaque côté creuser les flancs de ces montagnes de cadavres, lugubres frontières des deux camps, pour en retirer leurs blessés et leurs morts. Les chrétiens, adossés au fleuve, avaient ouvert sur ses rives de vastes fosses où ils donnaient à leurs frères des sépultures communes, que bénissait la main de leurs prêtres, et dont les tertres, surmontés de hautes croix, formaient les monuments des morts et les trophées des vivants. Devant le camp des Arabes, plusieurs grands bûchers, allumés avec de la naphte, recevaient dans leurs flammes bleuâtres et pétillantes les corps de ceux que les chirurgiens avaient déclarés sans vie [1].

Dans ce camp régnait le morne silence de la désolation. Autour d'une riche et vaste tente, plantée seule au milieu d'une espèce de place publique, on voyait se

[1] Voir précédemment à la page 160.

presser des groupes de guerriers qui, d'une voix basse et recueillie, s'interrogeaient avec anxiété sur le sort de leur général. Ceux qui arrivaient des extrémités du camp avaient ouï dire qu'il était mort; ceux qui venaient des quartiers plus voisins croyaient qu'il touchait à sa dernière heure; tous savaient qu'à la fin de la journée, Al-Mansoûr avait chargé l'ennemi comme un soldat, à la tête de ses escadrons. On avait vu, chaque fois qu'il levait son épée, le sang ruisseler jusque sur ses bras. Mais tous savaient aussi qu'Al-Mansoûr avait été retiré de la mêlée couvert de blessures. Tout à coup, cette foule inquiète et désolée, dont les entretiens animés, mais sans bruit, formaient comme un tumulte à demi-voix, fait silence, se range et s'entr'ouvre avec respect. Un jeune homme la traversait à pas lents, la tête sans casque et pressée par des mouchoirs de lin, un de ses bras enveloppé dans les plis d'une écharpe, l'autre appuyé sur le cou d'un ami. C'était Abd-al-Malek, que soutenait son médecin Yézyd. Il souleva la porte de cuir, et pénétra dans la tente de son père.

Cette tente était obscure, déserte, silencieuse. La seule lampe qui répandît une pâle lumière dans la spacieuse rotonde éclairait deux vieillards, les médecins du hagib, qui préparaient, avec une attention recueillie, les breuvages et les appareils du blessé. Al-Mansoûr était couché sur un hamac, son lit ordinaire dans les camps. On aurait pu croire qu'il reposait, car son corps mutilé était caché sous les plis d'une légère couverture de soie, et sa figure pâle, mais toujours calme, ne trahissait, par aucune altération des traits, les douleurs dont il était déchiré. Seulement ses yeux se tenaient fixés avec une pro-

fonde expression de tristesse sur une petite caisse de bois de cèdre, enrichie de ciselures d'or, qu'on avait placée près de ses armes, en face de son hamac penché. Depuis qu'il faisait la guerre aux chrétiens, cette caisse l'avait suivi dans toutes ses expéditions ; il ne se séparait pas plus d'elle que de son épée, non moins célèbre que la *Samsamah* d'*Al-Farouk* (1). Ce n'était pourtant ni les perles ni les diamants de son trésor que contenait cette caisse, ni quelque ancien talisman d'une miraculeuse vertu ; et l'ennemi qui l'aurait enlevée dans une attaque de nuit, avide de connaître la valeur de sa prise, eût été bien surpris, en l'ouvrant, de n'y trouver qu'un drap de toile et de la poussière. Le drap, fait de chanvre cueilli dans l'humble héritage de son père, avait été filé par les propres mains de ses filles ; la poussière était celle qu'Al-Mansoûr avait soigneusement recueillie sur son armure au sortir de tous les combats qu'il avait livrés. Il s'était ainsi, dès sa jeunesse, préparé son suaire et ses aromates, car il voulait qu'on l'ensevelît dans cette poudre glorieuse. En ce moment, résolu de terminer une vie dont cette boîte lui rappelait les plus splendides journées, il la regardait comme un mourant regarde sa tombe entr'ouverte.

Abd-al-Malek s'approcha. Dès qu'il eut rencontré les

(1) *Al-Farouk*, le *Pourfendeur*, est un surnom du khalyfe Omar. — La *samsamah*, épée fameuse, lui fut donnée par Amroû, le conquérant de l'Egypte. Des courtisans persuadèrent au khalyfe qu'Amroû lui en avait offert une autre, et l'avait gardée pour lui-même. Amroû, indigné d'une telle accusation, se fit apporter l'épée, et sautant dans l'enclos des bêtes de somme, il abattit d'un seul coup la tête d'un chameau. « Je t'avais bien donné l'épée, dit-il à Omar, mais je ne t'avais point donné le bras. »

yeux de son père : « Toi aussi, mon fils, s'écria douloureusement le hagib, toi blessé ! »

— « Rassérène ton âme, ô mon père, répondit Abd-al-Malek, en faisant un effort pour affermir sa démarche et sa voix ; Yézyd, qui m'accompagne, promet qu'avant trois nuits, les cicatrices mêmes auront disparu de mon bras et de mon front. »

— « Qu'Allah le permette ! » reprit Al-Mansoûr.

Puis, après une longue pause, il ajouta : « Mon fils est le premier des chefs de l'armée qui se rende à l'appel de son général ; peut-être sera-t-il le seul !... Naguères, après chaque bataille, ils semblaient tous avoir aiguisé leur langue sur la pierre de l'adulation, et *j'étais* encensé comme le furent jadis les idoles du Djibt et du Thagout (1). Ce matin même, au lever du soleil, ils se pressaient autour de moi comme les poussins sous les ailes de leur mère ; ma tente ne pouvait les contenir. Et ce soir... vois quelle solitude !... Dieu soit loué ! le Seigneur éprouve ses croyants (2). »

— « N'accuse point tes fidèles compagnons, ô mon père, dit Abd-al-Malek ; le ciel leur refuse sans doute l'accomplissement de leur devoir. »

— « Que fait le kaÿd du Fort des Juifs (3) ? » demanda brusquement Al-Mansoûr.

— « Il veille, avec mon frère, à la garde du camp, » répondit Abd-al- Malek.

— « Moushafa al-Gamry ? »

— « On a jeté son corps dans les flammes. »

(1) Divinités des Arabes païens, citées dans le Koran (sourate IV, v. 54).

(2) Formule d'affliction.

(3) *Kala't-al-Yéhoud*, Calatayud.

— « Malek-al-Adel ? »

— « Ses os sont consumés aussi. »

— « Al-Kasem-ben-Hamoud ? »

— « J'ai vu ses soldats le rapporter sur des lances croisées. »

— « Ysmaÿl-al-Améry ? »

— « Son cheval, en tombant sous les piques des chrétiens, l'a jeté dans leurs rangs ; il est captif. »

— « Les deux fils du wali de Tolaïtola [1] ? »

— « L'un est devant toi, fils d'Amer, dit alors, en découvrant sa figure, un jeune homme accroupi dans l'ombre ; l'autre est devant Dieu. »

Chaque réponse était pour Al-Mansoûr une blessure faite à ses blessures.

« Dieu soit loué ! dit-il encore une fois ; le Seigneur éprouve ses croyants... Ainsi, de tous les chefs de mes légions, un seul est plein de vie, un seul n'a point à pleurer sur ses frères ! »

— « Le lâche ! » s'écria l'impétueux Abd-al-Malek en mordant l'écharpe qui soutenait son bras. »

— « Ne l'appelle point lâche, ô mon fils ; Souléïman est brave, il aime la poussière du combat, les cris de guerre et la lueur des glaives qui s'entre-choquent. Mais Souléïman est envieux, vindicatif, et, comme tous les hommes de son sang, plus ennemi du sang arabe que du sang espagnol. Il a saisi le futile prétexte de sa querelle avec ton frère pour désobéir à mon ordre d'attaque, pour tenir ses escadrons loin de la mêlée, pour nous laisser seuls aux prises avec toute l'armée chré-

[1] Tolède.

tienne. Quel bonheur il a dû ressentir en voyant les vains efforts et la chute de nos guerriers qui tombaient sous le fer des infidèles comme les épis sous la faucille! Chacune de nos pertes est un gain pour lui, chacune de nos larmes, un transport de joie, et notre défaite, une victoire. Les voix de tant de victimes, dont il est l'assassin, crieront un jour contre lui devant le tribunal de Dieu. Il sera maudit, il sera livré à l'ange Malek (1), il sera plongé dans les eaux venimeuses et bouillantes du *Zakoun-Hamim* (2), car « l'Eternel, a dit le Prophète, verrait avec moins d'horreur le bouleversement du globe que le meurtre d'un croyant. » Mais qui me rendra ces nobles tribus dont les débris couvrent la plaine? Qui ranimera ces cœurs intrépides et ces bras aguerris? O mes frères, ô mes compagnons, avec qui je voulais mourir, non, Al-Mansoûr ne peut vous survivre. Il est vaincu... il a perdu son nom... il a bu dans la coupe amère de la honte; ce breuvage est pour ses entrailles un poison mortel, et l'on n'a plus qu'à réciter sur lui le *cœur du Koran* (3). »

En disant ces mots, le malheureux hagib parut accomplir l'annonce de sa fin prochaine. Les efforts de cet emportement et l'excès de sa douleur l'avaient jeté dans un long évanouissement. Quand les soins de son fils et de ses médecins l'eurent rappelé à la vie, honteux d'un moment de faiblesse, il reprit toute sa première sérénité. Nulle plainte, nulle parole de regret ou de colère, ne

(1) L'ange qui préside aux supplices des damnés.

(2) Fleuve de l'enfer.

(3) C'est la sourate XXXVI, nommée *Ias*, et devenue prière pour les morts.

sortit plus de sa bouche, et il resta grand, par la patience, contre l'affliction d'un premier revers, comme il s'était toujours montré grand, par la modération, contre l'enivrement de cent triomphes.

Al-Mansoûr appela son fils et lui dit : « Il est un moment dans la vie où l'esprit de l'homme, se dégageant avant le corps des liens de la terre, commence à entrevoir la lumière des cieux, où ses paroles ont l'autorité d'une révélation. Ce moment est celui de la mort. Je veux le mettre à profit. »

— « Quelle pensée, ô mon père ! s'écria le jeune wali de Fez. Tu vivras pour la gloire de l'empire, pour l'amour de tes enfants. »

— « Nul mortel, ô mon fils, reprit Al-Mansoûr, ne peut vaincre sa destinée, écrite dans le Livre évident. L'écroulement d'une montagne, comme la chute d'une feuille de saule, tout se fait par la volonté du Très-Haut. Dès que son doigt marque l'heure sur le cadran de l'éternité, les cèdres tombent, les tours s'abîment, et le monde lui-même, quand son temps sera venu, brisé jusque dans les fondements de son axe, fondra comme du sel pour rentrer dans le primitif chaos. Mon temps est venu ; j'ai passé plus de la moitié d'un siècle sur la terre, et plus de la moitié de ma vie sur le trône, car, sauf le nom de roi, j'ai régné. Ouvrier des décrets célestes, j'ai fini ma journée ; il est temps que l'ange Sidjil plie mon rouleau ; il est temps que j'obtienne le repos et mon salaire. C'est toi que la volonté du Tout-Puissant appelle à me remplacer parmi les hommes. Avec le sceau de l'empire, le khalyfe te confiera son sceptre, ne pouvant le porter de sa main débile, et tu seras, comme je

le fus, dépositaire du pouvoir souverain. C'est une grande charge, ô mon fils, celle du gouvernement d'un peuple! C'est un compte difficile à rendre, celui que nous demandera le Dieu juste et bon, à nous autres pasteurs d'hommes, du sort de ses créatures! Le khalyfe Omar avait raison, lorsqu'il refusa de faire de son fils son successeur, de dire que, dans la famille de son père, c'était assez d'un homme chargé du soin de tant d'âmes. Mesure le sentier de ton devoir; tu verras avec effroi combien il est âpre, épineux et glissant. Je voudrais, moi, qui l'ai parcouru aux applaudissements des nations, moi, qu'ont souvent blessé ses épines, arrêté ses escarpements et menacé ses précipices, je voudrais t'y conduire et t'y donner la main. Mais, ne pouvant plus veiller sur toi du haut des demeures situées par delà le fleuve *Maï-Maïnn* où se boit l'oubli de la terre (1), je veux du moins te laisser pour guide mon expérience et mes leçons. »

Abd-al-Malek était assis au chevet de son père. La tête penchée, les yeux humides et le cœur agité, il recueillait, dans un religieux silence, et gravait au fond de sa mémoire toutes les paroles qui tombaient de la bouche du hagib. Al-Mansoûr se recueillit quelques moments, et continua de la sorte :

« Le ciel clément nous a fait naître dans la première des nations que nourrit actuellement la terre. Depuis qu'à la voix du Prophète, ils se sont levés pour répandre la parole de Dieu, les Arabes, nos frères, qui avaient échappé aux armes de *Koresch*, d'*Eskander* et d'*Al-Kayas-*

(1) Un des quatre fleuves du paradis.

sérah ([1]), ont élevé à leur tour un empire, rival de ces grands empires passés. Ils ont pris le nom d'Aben-Filicos ([2]), qui s'appelait *Dhoul'Karnéïn*, le possesseur de deux Cornes ([3]), parce qu'il possédait l'Orient et l'Occident. Accomplissant, avec leurs vaisseaux, la haute pensée du conquérant grec, ils règnent sur les deux mers, et réunissent, par le commerce, les points extrêmes du monde connu. Quant à ceux qui montent des coursiers, ils ont conquis plus de terres, en moins d'un siècle, que *Roumiah* ([4]) l'illustre n'en posséda jamais, après huit cents années de combats. Cette grandeur de la force, les Arabes l'ont soutenue et justifiée par la grandeur de l'intelligence. Nul peuple vivant ne saurait leur disputer la couronne dans les lettres, dans les sciences, dans les arts; et, comme les Grecs, qui furent leurs maîtres, ils sont aujourd'hui les maîtres du genre humain. Mais Allah ne les a point affranchis de la loi commune, générale, inexorable. Comme tous les peuples, comme tous les hommes, comme tous les êtres créés, ils portent en eux-mêmes le germe de la destruction, et cette nation glorieuse comptera aussi, dans son histoire, la naissance, la vie et la mort.

« Les Arabes ont fait trop vite de trop grandes choses; car ils n'ont pu étendre leur nombre comme ils étendaient leur puissance, ni se multiplier en multipliant leurs possessions. Compte-les sur les terres qu'ils ont conquises, et parmi les peuples qu'ils ont asservis; ils

([1]) Cyrus, Alexandre et les Césars.

([2]) Le fils de Philippe.

([3]) Ou extrémités (*Koran*, sourate XVIII, v. 82).

([4]) Rome.

sont comme le lion au milieu des troupeaux de gazelles, comme le cèdre au milieu des herbes de la prairie, comme le rocher au milieu des sables du rivage : un entre mille. Et leur gigantesque empire, où l'ont-ils élevé? Hors de leur pays, hors du sol que leur avait donné la nature. Semblables aux fleuves qui grossissent davantage à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, ils ne sont devenus grands, par la force du glaive et le pouvoir de l'esprit, que loin de la contrée où ils avaient pris naissance. Leur berceau n'a produit qu'une génération, celle à qui le Livre fut révélé; puis, il a cessé de produire; et sans le précepte religieux qui envoie tout musulman boire une fois en sa vie à la source de la loi, les Arabes seraient devenus complétement étrangers à l'Arabie. C'est-à-dire, ô mon fils, qu'ils n'ont point de patrie, car, vainement, sur la terre étrangère, ont-ils bâti des temples, des palais et des forteresses; ils sont encore campés sous la tente du voyageur.

« Je devrais dire sous la tente du guerrier, puisque leur vie est un perpétuel combat. Dans leur petit nombre, ils n'ont pu, couvrant le monde entier, toucher des deux mains les deux pôles; de sorte que les peuples qu'ils avaient chassés devant eux ont enfin trouvé des asiles et reconstitué des frontières. En tous lieux, et surtout en Europe, nous sommes enveloppés d'une ceinture d'ennemis; non de ces ennemis ordinaires, dont l'hostilité naît du voisinage, et qui, lorsque la paix succède à la guerre, deviennent souvent des alliés; mais de ces ennemis implacables, avec qui nulle composition, nulle trêve n'est possible, et qui nous ont juré guerre à mort, parce qu'ils ont amassé contre nous, destructeurs

de leurs idoles et ravisseurs de leurs champs, toutes les haines du ciel et de la terre, parce qu'ils ne peuvent que par notre extermination recouvrer les tombeaux de leurs pères et les berceaux de leurs enfants. Comme la goutte d'eau qui creuse la pierre, comme l'insecte qui perce le palmier, sans cesse ils frappent au pied du colosse mal assis de notre puissance, et minent sourdement son étroite base. Comment dompter ces tigres toujours rugissants? Sera-ce par l'ascendant de l'esprit? Mais dans cette horreur d'un sang et d'un culte ennemis qu'ils sucent avec le lait, ils rejettent, comme un vêtement empesté, notre langue, nos mœurs, nos sciences, nos arts. Ils nous approchent, mais ne nous touchent point, et toutes les relations des deux peuples se font sur le champ de bataille, à portée de flèches ou à la pointe de l'épée. Sera-ce par la force des armes? On peut bien les vaincre, mais non les détruire, ni même les soumettre. Chassés des villes, ils se cachent aux forêts; chassés des plaines, ils gravissent aux montagnes. On prend le pays, non ses habitants. Nulle concession ne les apaise, nul danger ne les intimide, nul revers ne les décourage. Si on les laisse en repos, ils attaquent; si on les attaque, ils résistent; si on les défait, ils échappent; si on s'éloigne, ils reviennent; et chaque année il faut invariablement recommencer une œuvre toujours nouvelle, comme il faut parcourir le cercle toujours renaissant des saisons. Vois mon exemple: depuis que je dirige la lance de nos guerriers, je l'ai tournée sans relâche contre les chrétiens. J'ai franchi tous leurs fleuves; j'ai parcouru tous leurs champs; j'ai traversé toutes leurs villes; et pourtant, après vingt-cinq années d'heureux combats, il a

suffi d'un seul jour pour briser contre le roc de leur opiniâtreté la longue chaîne de mes victoires. »

Un long et douloureux soupir qui souleva sa poitrine sanglante, obligea le hagib à s'interrompre. Mais il maîtrisa promptement cet amer retour sur lui-même, et reprenant assez de fermeté d'âme pour remonter d'un sentiment personnel aux idées générales, il reprit de la sorte :

« Ces ennemis qui nous pressent et nous harcèlent, j'ai demandé, comment les vaincre? Je me suis trompé, mon fils; je devais dire : comment leur résister? D'où vient qu'à l'origine des conquêtes de l'islam, une seule de nos tribus suffisait pour subjuguer un peuple? C'est qu'elle était unie sous l'invocation du vrai Dieu; c'est que tous ses membres s'appelaient frères. La force est dans l'union, dans la fraternité. Or, jamais alchimiste, invoquant le hasard, n'a mêlé dans son creuset plus d'éléments divers que n'en réunit la nation qui obéit au sceptre du khalyfe. A ses conseils, à ses fêtes, parmi les chefs de ses guerriers, de ses prêtres, de ses écoles, il ne voit que des Arabes comme lui. Mais ce n'est que la tête du peuple; examine quels en sont les membres, et tu verras si l'on peut attendre, d'un corps ainsi constitué, l'unité de mouvement, la durée de cohésion, le maintien de la vie. Quels sont les laboureurs de nos champs et les artisans de nos cités? des chrétiens et des juifs, races asservies, races inférieures, qui croupissent dans leur ignorance et leur idolâtrie, qui ne peuvent nous donner leur affection en retour de notre mépris. Nous avons, il est vrai, désarmé la haine de ces vaincus par un noble usage de la victoire. Mais notre tolérance extrême n'a point gagné jusqu'à leur

dévouement; c'est beaucoup qu'elle ait obtenu d'eux l'indifférence et la neutralité. Leurs vœux secrets appellent sans nul doute le triomphe de nos ennemis extérieurs, leurs frères par le sang et par la foi, leurs semblables par le langage, les goûts et les coutumes, leurs égaux par l'intelligence, lesquels, en nous chassant de la terre de leurs communs aïeux, les délivreraient du joug de toutes nos supériorités.

« Telle est la nation dont les bras nous nourrissent. Quelle est celle dont les bras nous défendent? Quels sont les soldats de notre armée? Des Berbères, des fils de l'Atlas, des hommes du *Mahgrêb* enfin, races vaincues également, également inférieures, que nous avons tenues d'abord dans l'asservissement, et que nous avons traînées ensuite à d'autres conquêtes. On devait croire, en les voyant se rappeler, dans un passé lointain, une commune origine, en les voyant surtout adopter notre loi, qu'ils se donnaient à nous sans réserve. Loin de là : devenus frères par la croyance, ils ont oublié d'où et comment ils l'avaient reçue, pour prétendre à la parfaite égalité. Ils sont comme les coursiers que blessent les courroies de la bride; ils s'indignent du frein, exigent l'indépendance, et rêvent le commandement. Depuis longtemps ils ont compté leur nombre et le nôtre. Déjà ils ont appris que, sans eux, nous sommes impuissants; la triste et sanglante expérience d'aujourd'hui leur en donne une preuve éclatante. Quand ils sauront, et ce jour est proche, que, contre eux, nous sommes impuissants, alors notre dernière heure aura sonné. Ceux-là, mon fils, ceux-là qui semblent nos défenseurs, sont nos vrais ennemis; non moins implacables que les chrétiens,

car la vengeance d'une ancienne défaite, le ressentiment d'une longue infériorité, l'envie de nos richesses et l'ambition de notre puissance, tout excite, entretient, aigrit leur haine séculaire; et plus dangereux que les chrétiens, car, dispersés que nous sommes au milieu de leur multitude, ils n'ont qu'à marquer les victimes, et se partager le sacrifice pour se partager les dépouilles.

« Vois, depuis que nous régnons sur l'Espagne, combien de périls nous a fait courir leur inimitié. A-t-on vu le gouvernement d'un émyr, alors que nous étions province du khalyfat d'Orient, ou le règne d'un khalyfe, depuis que nous avons nos propres souverains, s'écouler dans la paix, sans que des discordes impies missent le glaive aux mains des enfants de l'islam, sans que des guerres sacriléges fissent tuer les frères par les frères et les croyants par les croyants? Le premier kaÿd factieux qui refuse le tribut au prince, et s'imagine d'ériger son district en royaume; le premier wali ambitieux qui convoite le trône impérial, et s'intitule chef de dynastie; le premier imâm insensé qui commerce avec les anges à l'heure de la prière *Térawih* (1), qui se croit l'un des cent vingt-quatre mille prophètes, et veut fonder une loi nouvelle; tous ces ennemis de la paix publique, tous ces fléaux de l'Etat, sont assurés de trouver aussitôt des complices de leur révolte, ou des apôtres de leur mission. A quelque tribu qu'ils appartiennent, fussent-ils éclos sous le sable du Sahara, ils ont, par leur seule naissance, un parti tout formé, que l'attrait des nouveautés, le goût du désordre, les haines de races, ont bientôt grossi de

(1) Prière de nuit.

tous ceux qui ne cherchent qu'à couvrir d'un nom moins odieux leur passion de la rapine et leur soif du sang. N'a-t-il pas fallu soixante années de combats et les efforts de quatre khalyfes pour écraser la rébellion des Hafsoun? On m'a loué d'avoir vaincu les chrétiens; on aurait dû me louer d'avantage d'avoir contenu les Berbères. C'est là qu'est ma vraie gloire, et je suis plus grand par vingt-cinq années de paix au sein de l'empire que par vingt-cinq années de victoires au delà des frontières.

« Pour résister à tant d'ennemis, qui nous attaquent du dehors et qui nous menacent au dedans, nous n'avons qu'une seule force, celle d'un prestige, celle d'un mot : le khalyfat. La mission céleste du Prophète, en se continuant, pour ainsi dire, dans ses successeurs, leur a transmis le pouvoir des deux glaives, le pouvoir de pontife et de roi. Cette qualité sacrée qui repose sur leurs têtes a fait des khalyfes le lien vénérable du faisceau de nations dont se compose la nation qu'on appelle arabe. Ce lien rompu, le faisceau se détache, et l'empire s'écroule. C'est donc le respect religieux qu'impose le nom de *vicaire*, de *successeur*, qu'il importe surtout d'entretenir dans l'esprit des peuples. La tiare impériale était sous ma main; vingt fois on m'a pressé de la prendre; et certes, s'il est en ce monde quelque objet digne d'une haute ambition, c'est ce pouvoir immense, absolu, presque divin, qui s'étend sur les choses et les hommes, sur les corps et les âmes. Mais Allah m'a donné la force de sacrifier aux intérêts de la grande famille de mes frères une satisfaction d'orgueil dans moi-même et dans mes enfants; et ce sacrifice, ô mon fils, pèsera plus que tous mes exploits dans la balance du suprême Khady.

Chaque usurpation est une mortelle atteinte à la vénération que rencontrait jadis l'héritage du Prophète, et qui ne s'use que trop par le seul effet du temps. Dans son œuvre immense et magnifique, le Prophète a fait un oubli : il n'a point réglé sa succession. En étendant leur puissance au delà des bornes de la vie, en désignant, à défaut de loi fixe, et par le caprice du choix, l'héritier de cette puissance, les khalyfes, comme Samson, ont renversé le temple sur eux-mêmes. Les enfants se sont disputé le trône de leur père, et souvent, à la faveur de ces querelles fratricides, des étrangers s'y sont assis. Vois combien de princes intrus, combien de dynasties usurpatrices, ont déjà passé sur le trône de Syrie. Si notre Andalousie s'est soustraite à la ruine immédiate dont la menaçaient les dissensions des émyrs et des races, c'est à la faveur d'un nouveau khalyfat ; mais nous avons acheté notre salut par la rupture de la grande unité musulmane, par le scandale d'un schisme, par les périls de la rivalité entre les deux pouvoirs égaux d'Orient et d'Occident. Sans être à l'abri des guerres de succession, les héritiers du grand Abdérame ont tous dignement soutenu son édifice, en l'appuyant sur les colonnes de leurs vertus, héréditaires dans la noble famille d'Omméyah. Mais en quelles mains repose aujourd'hui le poids du sceptre? Hescham, toujours enfant, pourra parvenir à la vieillesse, sans passer par l'âge mûr. Il n'aura pas même l'intelligence et l'autorité suffisantes pour faire une élection. L'on peut dire que, durant sa vie, le trône, déjà vacant, est en proie aux compétiteurs ; comme il n'a point de fils, que sera-ce après sa mort?

« Avec Hescham peut s'éteindre la dynastie ; avec la

dynastie, le khalyfat; avec le khalyfat, notre race entière. Crois, ô mon fils, à mes tristes pressentiments. Nous avons touché au dernier terme de notre grandeur; la chute est prochaine; elle sera rapide comme l'élévation. Délivrés de l'unique entrave qui contienne leurs hordes sauvages, les Africains vont se ruer sur nos frères les Arabes, qui n'ont plus de patrie, plus de retraite, plus d'asile; puis, après la lutte à mort que se livreront ces deux irréconciliables races, les chrétiens, leurs communs ennemis, n'auront plus qu'à venir prendre une place que tant de combats auront laissée vide. Alors s'acharnera sur nous la double haine du sang et de la croyance; alors périront, avec les hommes de notre sang, et les monuments dont nous avons chargé la terre, et les riches cultures qui fertilisent nos champs, et les ateliers d'industrie qui décorent nos cités, et les livres enfin, où la plume a gravé, pour l'enseignement des autres âges, tous les travaux de notre intelligence. Notre nom lui-même périra peut-être avec nos œuvres. S'il survit, sera-ce comme le nom d'un peuple bienfaisant qui a recueilli la lumière du passé et qui a répandu la lumière de l'avenir? Haï par le Nord et le Midi, ne deviendra-t-il pas un outrage (1) dans la bouche des peuples ennemis qui nous combattent sans nous connaître? Hélas, hélas! notre noble race, confondue, par l'histoire à venir, avec les races mêmes qui l'auront détruite et remplacée sur la terre, deviendra leur complice aux yeux des nations, et sa mémoire, que devraient bénir toutes

(1) Du nom de *Scharakyyn*, Orientaux, que donnaient aux Arabes les musulmans d'Afrique, les *Mahgrébyn*, s'est formé l'expression injurieuse de *Sarrasins*.

les générations futures, sera maudite par la voix des siècles. »

Al-Mansoûr cessa de parler. Depuis qu'il annonçait les désastres de la race arabe, sa parole s'était affaiblie et presque éteinte. Il semblait épuisé par un si long effort, par de si douloureuses prédictions. Cependant, malgré les prières des médecins qui voulaient éloigner Abd-al-Malek, il appela de nouveau son fils: « Ecoute encore, lui dit-il à voix basse, écoute un dernier conseil; après quoi, je rentrerai dans le repos: Tant que j'ai gouverné, j'ai fait la guerre. Je voulais mettre une barrière puissante, infranchissable, entre les chrétiens et nous; je voulais occuper, distraire, éteindre peut-être, dans de continuelles entreprises extérieures, les inimitiés intestines. Je n'ai fait, hélas! qu'ajourner le double péril. Maintenant, pour arriver au même but, prends un autre chemin; pour continuer mon œuvre de guerre, essaie le pouvoir de la paix. L'empire en a besoin; les chrétiens affaiblis ne songeront de longtemps à rien tenter contre nous, et les Africains plieront, je l'espère, sous le joug toujours tolérable de la justice et de la modération. Veille sur les imprudents, comme ton frère, qu'emporte un fol orgueil. La moindre violence, la moindre injure, allumerait l'incendie qui doit nous dévorer. Songe, Abd-al-Malek, que Dieu remet en tes mains la destinée de tout un peuple. Songe aussi que, parmi nous, si les pères anoblissent leurs enfants, par une heureuse réciprocité les enfants illustrent leurs pères. Je pensais, à toute heure de ma vie, qu'on m'appelait fils d'Amer; n'oublie jamais qu'on t'appelle fils d'Al-Mansoûr. »

En achevant ces mots, le hagib attira son fils près de sa couche, et le baisa tendrement au front. Abd-al-Malek, inondé de pleurs, fut entraîné par son ami ; les médecins eux-mêmes s'éloignèrent, et la tente du blessé demeura déserte. Dès qu'il se vit seul, Al-Mansoûr accomplit sa résolution. Il arracha les appareils qui retenaient son sang, et se laissa mourir. Tous les soldats s'écrièrent, en apprenant sa fin : « Nous avons perdu notre père, » et, comme une famille éplorée, ils conduisirent ses restes jusqu'à Médina-Zélim. Là, encore couvert de son armure (1), le corps de leur général fut enseveli dans cette précieuse poussière recueillie sur tous les champs de bataille où il avait combattu, et, pour réunir en un seul les noms de cinquante victoires, on grava sur la pierre de son tombeau le nom glorieux d'Al-Mansoûr.

(1) « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, avec leur habit, leurs blessures et leur sang. » (*Koran*, sourate II, vers. 149.)

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.

